

Je sais tout

Encyclopédie Mondiale Illustrée

Rene Vincent

1 9 0 5

I

(Janvier - Juin)



PUBLICATIONS

PIERRE LAFITTE

9 et 11, Av. de l'Opéra

P A R I S

Comité Sluse
asbl

Les huit pages contenant la table des matières des articles du Bloc-Notes devront être placées par le brocheur en tête des six volumes formant le premier semestre.

Nous avons fait établir d'autre part une liste complète par ordre alphabétique de tous les noms propres qui figurent dans les six premiers numéros de *Je sais tout*. Cette liste sera adressée à ceux de nos lecteurs qui nous en feront la demande, moyennant 0.05 pour couvrir les frais d'envoi.



TABLE DES MATIÈRES

Articles

Grands Faits

Cuirassés? Torpilleurs? Sous-Marins? par Edouard Lockroy 3
 Le Péril Jaune 131
 Les Horreurs de la Guerre, par Séverine 259
 Révolutionnaires Russes, par Lucien Deseaves 387
Je sais tout interviewe Pie X, par Boyer d'Agen 515
 Trente-cinq ans après, par René Maizeroy 643

Lettres et Arts

Comment ils travaillent, par Paul Acker 17
 Sauvez Venise! par Jean Lorrain 143
 Portraits insoupçonnés, par Henry Roujon 273
 L'Écllosion d'une Œuvre, par Henri Cain 401
 Alfred de Musset inédit 657

A Travers le Globe

Un Raid dans le désert, par Hugues Le Roux 29
 Une Pêche au tigre, par Jean Ajalbert 165
 Pourquoi nous l'avons tué, par un des meurtriers du roi de Serbie 285
 Le Maroc mystérieux, par Hugues Le Roux 415
 D'où revient Charcot, par Nordenskjöld 541
 La Création et l'organisation d'une colonie française, par le général Gallieni 663

Théâtre et Musique

Mes Mémoires, par Sarah-Berhardt, 39, 155, 299, 435, 555, 687
 Les Hommes à plusieurs têtes, par Paul Ginisty 175

Les Musiques militaires allemandes, par Charles Joly 427
 Le Rire au théâtre, par E. Blum 529
 Au Conservatoire, par L. Leloir 677

Science et Nature

La Fin du Monde, par Camille Flammarion 53
 Les Découvertes de demain 187
 Au travers du Simplon, par le Prince Roland Bonaparte 313
 Le Prix d'un homme, par le Dr Doyen 449
Je sais tout interviewe Edison 565
 Les Tremblements de terre, par le Pr A. Berget 698

Vie Sociale

Millionnaires et Milliardaires, par C. Giraudeau 67
 Une Prise de voile au Carmel, par Boyer d'Agen 207
 Education de Princes, par Marcel l'Heureux 335
 Alphonse XIII 461
Je sais tout interviewe la princesse de Cobourg, par Séverine 587
 La Tournée des Grands-Ducs, par Jean Lorrain 717

Élégances

Les Modes qui font la Mode, par Octave Uzanne 87
 Ceux qui font la Mode et celles qui la lancent 217
 Bijoux d'Aujourd'hui, par Henri Duvernois 469
 A deux doigts de la mort, par M^{me} Camille du Gast 599

Sports

La Multiplication par les Sports, par G. Prade 97
 Les Bottes secrètes, par J. Joseph Renaud 229

Les Canots automobiles, par le Comte Récopé 351
 Un Sport à la mode: le Golf 481
 L'Élégance dans les Sports, par Henri Duvernois 607
 Tourisme automobile et camping, par A. Ballif 729

Curiosités

Ce que je ferai, ce que l'on fera, par Santos-Dumont 105
 La Vie d'un géant, par Franc-Nohain 363
 La Création et le lancement d'un magazine 491
 De Paris à Londres par chemins de fer 617
 Si nous avions eu la guerre, par le capitaine Danrit 741

Nouvelles

Le Torrent d'Ecume, par Daniel Lesueur 80, 201
 La Main de Singe, par Jacobs 327
 Les Danseurs, par Conan Doyle 573
 L'Arrestation d'Arsène Lupin, par Maurice Leblanc 708

Roman

Moi et l'Autre, par Jules Claretie 117, 243, 371, 499, 625, 753

Littérature. — Poésie

Oh! ces Minuits-là..., poésie, par Jean Richepin 447
 En lisant le journal, par Alfred de Musset 660
 La Nuit, par Alfred de Musset 660
 Vieille barque vieux batelier, par Pierre Loti 695

Pages de Musique

Sérénade d'Automne, mélodie de H. de Fontenailles, poésie de M^{me} la baronne de Baye 696

Mementos ⁽¹⁾

Grands Faits

JANVIER 1905	
Contre le Palais d'Hiver* . . .	13
L'Émeute de Saint-Pétersbourg*	13
La Guerre Russo-Japonaise* . .	14
Attentats anarchistes*	15
Le Nouveau Ministère*	15

FÉVRIER 1905

La Mort du Grand-Duc Serge* .	140
La Guerre Russo-japonaise* . .	140
Les Tenues de soldats Japonais*	141
Les Événements de Hull*	141
La Séparation*	142
Au Maroc*	142
Le Percement du Simplon*	142
Kossuth et François-Joseph . . .	142
Fiançailles princières	142

MARS 1905

L'Agitation en Russie	271
La Guerre Russo-japonaise* . . .	271
Les Attentats	272
La Capture de M. de Ségonzac* .	272
La Séparation des Églises et de l'État*	272
Guillaume II à Tanger	272

AVRIL 1905

Le Voyage de Guillaume II* . . .	398
L'Agitation en Russie	398
Les Attentats	398
Le Voyage du roi d'Angleterre* .	398
La Guerre Russo-Japonaise* . . .	399
Les Affaires marocaines*	399
Le nouvel Ambassadeur de Perse*	400
L'Assassin du Grand-Duc Serge	400
L'Exposition de Liège*	400
La Catastrophe de Madrid*	400
M. de Ségonzac en liberté	400

MAI 1905

L'Agitation en Russie	526
Les Affaires marocaines*	526
Au Congo*	526
La Statue de Victor Hugo à Rome	527
Le Monument de Gravelotte* . . .	527
Les Médecins anglais à Paris* . .	527
La Guerre Russo-Japonaise* . . .	527
Le Mariage du Kronprinz	528
La Famille de l'Amiral Togo* . . .	528
Alphonse XIII en France*	528
Les Troubles de Pologne*	528

JUIN 1905

Le Voyage du roi d'Espagne* . . .	654
L'Attentat anarchiste*	654
Intervention du Président Roosevelt	655

La Rupture de la Suède et de la Norvège*	655
Mariage du Prince de Suède . . .	655
Le Mariage du Kronprinz*	656
Le Dissentiment Franco-Allemand*	656
Assassinat de M. Delyannis* . . .	656
La Guerre Russo-Japonaise	656
L'Agitation en Russie	656
Les Troubles d'Odessa	656

Lettres et Arts

JANVIER 1905

La Sœur d'Alfred de Musset* . .	26
L'Anniversaire de la mort de la Princesse Mathilde*	26
Pierre Maël	26
Le Cours de M. Brunetière* . . .	26
M. Pierre Loti malade*	27
Ferronnerie d'Art*	27
Le Monument de Beethoven au Trocadéro*	27
Un Héros*	27
Une nouvelle Statue de Desaix* .	27
L'Exposition Whistler à Londres	27
Le Monument Crispi à Palerme	27
Un Monument à M. Gréard	27
Les Manuscrits d'Emile Zola . . .	27
Le Doyen de l'Académie Française	27
Le Musée Frédéric III	28
La Fontaine Bakar d'Aix-la-Chapelle	28
La nouvelle Œuvre de Carmen Sylva	28
La Question de l'Orthographe. Les Agrégés	28
L'Exposition du Cercle Volney	28
Un Monument d'Alphonse Karr	28
A la Mémoire du roi Humbert . . .	28
Le Neveu d'Henri Heine	28

FÉVRIER 1905

La Réforme de l'Orthographe* .	151
M. Emile Gebhart à l'Académie-Française*	151
Un nouveau Livre d'Abel Hermand	151
Sur la Pierre Blanche	151
L'École des Vieilles Femmes	151
Amants et Voleurs	152
La Maison des Dames	152
Les Petits Salons*	152
Ernest Barrias*	153
Les Décorations de la Sorbonne	153
Adolf Menzel*	153
Le Monument des Paysagistes . . .	153
Un Triptyque de Willette à l'Hôtel-de-Ville	153

MARS 1905

Victor Hugo Photographe*	282
Victor Hugo à Rome*	282
La Statue de Jules Simon à Lorient*	282
A bas le Grec*	282
Un Commandant Docteur-ès-Lettres*	282
Eugène Guillaume	283
Le Monument de Ch. Garnier . . .	283
La Villa d'Emile Zola	283
L'École de Rome	283
Les Étudiants de Paris	283
M. Jules Thomas	283
Mélanges sur l'Art français* . . .	284
La Beauté d'Alcias*	284
Le Serpent noir*	284
1815	284
Jules Verne*	284

AVRIL 1905

Le plus jeune Exposant*	410
Constantin Meunier*	410
Pour les Salons de Londres* . . .	410
Un Watteau retrouvé*	411
A l'Académie des Beaux-Arts* . .	411
M. Loubet au Salon*	411
La Ruche	411
Le plus grand Peintre militaire de l'Espagne	411
Le Salon de la Société Nationale*	412
Brichanteau Célèbre*	413
Récit d'un vieil Alsacien*	413
La Troisième Jeunesse de M ^{me} Prune	413

MAI 1905

Le Salon des Artistes français*	561
La Force du Passé	563
Les Dialogues des Bêtes	563
Les Dévotes de Robespierre	563
Les Indiscrétions de l'Histoire . .	563
Le Passé vivant	563
M. Paul Dubois	563
Miroirs et Mirage*	564
Le Timbre de Don Quichotte* . . .	564
Les Fêtes Jacques Callot*	564
Le Mouvement littéraire	564

JUIN 1905

La Domination	661
Le Marchand de Déesses*	661
La Méaventure d'un Peintre anglais*	661
Mort du Duc d'Audiffret-Pasquier*	661
Élection à l'Académie Française*	661
Élection à l'Académie des Beaux-Arts	661
Un Tableau du Roi de Portugal*	661
Mort de M. Pingard	662
L'Accordeur Aveugle*	662

(1) L'astérisque placée à la suite du titre indique que le texte est accompagné d'une illustration.

Table des Matières

Le Monument de Verlaine* . . . 662
 Line* . . . 662
 L'Exposition d'Albert Besnard* . . . 662
 Science et Libre pensée . . . 662

A Travers le Globe

JANVIER 1905

Pie X supprime le Droit de Vêto* . . . 37
 Le Centenaire de l'Union Postale* . . . 37
 Au Maroc* . . . 37
 Le Timbre Sinistre* . . . 37
 Une Contrée inondée . . . 37
 Un Signe mystérieux* . . . 37
 Un nouveau Ministère en Roumanie . . . 38
 Ligne de Chemin de Fer inondée . . . 38
 La Cour Impériale du Japon . . . 38
 La Perplexité d'un Mandarin . . . 38
 Le Péril Jaune . . . 38
 Le Monument de Kosciusko* . . . 38

FÉVRIER 1905

La Duchesse d'Aoste* . . . 172
 Le nouveau Musée de Monaco* . . . 172
 L'Expédition Charcot* . . . 172
 Le Port de Bizerte endomagé* . . . 172
 L'Afrique Equatoriale* . . . 172
 Dans l'Argentine . . . 173
 Les Etrangers en Chine* . . . 173
 Les nouveaux Timbres de Serbie . . . 173
 Crimes Coloniaux . . . 173
 L'Exposition de Béhanzin* . . . 173
 L'Accident du Sully . . . 173
 L'Exécution du Traité Franco-Siamois . . . 174
 Le Chef Sud-Africain Ban'ja . . . 174
 La Guyane Française . . . 174
 L'Embarquement des Forçats* . . . 174
 Ruines Indo-Chinoises* . . . 174

MARS 1905

Le plus vieil Habitant de Londres* . . . 297
 La Revue navale en Angleterre* . . . 297
 Perturbations Téléphoniques* . . . 297
 Expulsion d'une Tribu de Bohémiens* . . . 298
 Notre Attaché naval en Russie* . . . 298
 Une Maison tout en Toit* . . . 298
 Dans les Armées étrangères . . . 298

AVRIL 1905

Le plus grand Cuirassé Anglais* . . . 425
 Menzel à la Cour* . . . 425
 M. Chamberlain en villégiature* . . . 425
 L'Or dans le Monde . . . 425
 L'Inauguration du Simplon* . . . 426
 Les Enfants d'Espagne* . . . 426
 La nouvelle Coiffure des soldats Anglais* . . . 426
 Un Tremblement de Terre aux Indes . . . 426
 L'Insurrection Crétoise . . . 426
 Le Schah de Perse en France . . . 426
 Le service pénitentiaire en Afrique allemande . . . 426

MAI 1905

La Tour Japonaise du Roi des Belges* . . . 552
 Roosevelt en costume de traqueur* . . . 552
 Les Chevaliers de St-Georges* . . . 552
 Les Rois amiraux . . . 552
 L'Insurrection des Arabes de L'Yemen . . . 552
 Aux Philippines* . . . 553
 Ecole allemande en pleine Forêt* . . . 553
 Le Roi de Luang-Prabang* . . . 553
 Les plus célèbres Toréadors Contemporains* . . . 553
 Le Général Gallieni . . . 554
 La Conférence de Berne . . . 554
 Cyclone aux Etats-Unis . . . 554
 L'Insurrection Crétoise* . . . 554
 Guillaume II et le Vatican . . . 554
 Le Prince Arisugawa* . . . 554
 La Constitution du Transvaal . . . 554
 Réforme pénale en Chine . . . 554
 Un Gain national . . . 554
 L'Assassinat de M. Coppolani . . . 554
 L'Arrestation du Capitaine Bouguin* . . . 554

JUIN 1905

Les Nains de l'Afrique Centrale* . . . 675
 Le Palais de M. Vanderbilt* . . . 675
 Le Monument de l'Empereur Frédéric* . . . 675
 L'Echouage du Sully* . . . 675
 Tremblements de Terre . . . 675
 Le Prince Léopold de Hohenzollern . . . 675
 Mort d'un Archiduc Autrichien* . . . 676
 Un Prophète Américain* . . . 676
 L'Angleterre en Afghanistan* . . . 676
 Démission du Cabinet d'Espagne . . . 676

Théâtre et Musique

JANVIER 1905

A l'Odéon . . . 50
 Accident dans un Théâtre Américain* . . . 50
 La Massière* . . . 50
 Le Patrimoine . . . 50
 Petite Peste* . . . 50
 500° de Manon* . . . 50
 L'Anniversaire de Molière . . . 51
 Xavière . . . 51
 Hélène* . . . 51
 La Petite Bohème . . . 51
 Grands Concerts . . . 51
 La Musique en Amérique* . . . 52
 Daria . . . 52
 Chérubin . . . 52
 Divers* . . . 52

FÉVRIER 1905

Théâtre Sarah-Bernhardt* . . . 184
 Les Dragons de l'Impératrice* . . . 184
 Thérèse Raquin . . . 184
 Au Théâtre Antoine* . . . 184
 La Retraite* . . . 185
 Le Trust des Théâtres . . . 185
 Une Enquête théâtrale . . . 185
 M^{me} Bovary au théâtre . . . 185
 Le Théâtre idéaliste . . . 185
 Retour de M^{me} Réjane . . . 185

Au Grand Guignol . . . 185
 Un Testament artistique . . . 185
 Une Revue à Munich* . . . 185
 Thamyris à Toulouse* . . . 186
 Le Théâtre en Angleterre . . . 186
 Ça et là . . . 186
 Chérubin* . . . 186
 Mort de Marcel Schwob . . . 186
 Wanda Landowska* . . . 186

MARS 1905

Tom Ptit, le roi des Pickpockets* . . . 309
 L'Enfant-Roi* . . . 309
 La Belle-Marseillaise* . . . 309
 Les Ventres dorés . . . 310
 Les trois Faust . . . 310
 Mort de M. Bianchini . . . 310
 Amica* . . . 310
 Suzel . . . 310
 Le quatuor Joachim* . . . 310
 Isaye chez lui* . . . 310
 Le Trust des Théâtres . . . 311
 Maria Legault . . . 311
 La Duse à Paris . . . 311
 Le Talisman . . . 311
 Les Concerts . . . 311
 Divers . . . 311
 Scarron* . . . 311
 Le Monument Augusta Holmès . . . 311

AVRIL 1905

Esther* I. 432
 L'Age d'aimer* 432
 Une Actrice de 6 ans* 432
 Armide 432
 Brichanteau Comédien, à Bruxelles 432
 Une Reprise au Théâtre Antoine 433
 Le Tourbillon de la Mort* 433
 Le Trust des Théâtres* 433
 La Charité au Théâtre 433
 A la Comédie-Française 433
 Monsieur Piégois 433
 Le Duel* 434
 Je sais tout dans les Revues 434
 L'Armature 434
 Divers 434
 Musique 434

MAI 1905

M^{lle} Farrar* 537
 Une Pièce française à Berlin* 537
 Cœur de Moineau* 537
 La Rentrée de Sir Henri Irving* 537
 Un Train sur la scène* 538
 Théâtre Antoine* 538
 Le Festival Beethoven 538
 La Saison italienne au Théâtre Sarah-Bernhardt* 538
 M. Janvier de la Motte 539
 A l'Opéra-Comique: la Cabrera* 539
 Chérubin 539
 La Variation 539
 La Maison de retraite des Comédiens* 539

JUIN 1905

La Revue du Cercle de l'Union* 685
 Une Représentation gratuite à l'Opéra* 685
 La Saison italienne au théâtre Sarah-Bernhardt 685
 Le nouveau Directeur du Conservatoire* 685
 Hamlet au Music-Hall* 685
 Ces Messieurs* 686

Je sais tout

<p>A l'Odéon* 686</p> <p>Mort d'une Cantatrice 686</p> <p>La Comédie-Française contre M^{lle} Brandès 686</p> <p>Suicide d'une Actrice* 686</p> <p>Le Théâtre à Londres* 686</p>	<p>La Nouvelle Fleur nipponne* 458</p> <p>La plus petite Distillerie connue* 458</p> <p>Cheminiées géantes* 458</p> <p>Le Fruit le plus coûteux.* 458</p> <p>Un Œuf extraordinaire* 458</p> <p>Coiffure pour ruminants* 458</p> <p>L'Utilisation de la force des marées* 459</p> <p>Une Balance sensible au 200^e milligramme* 459</p> <p>Les Ravages causés par le tir* 459</p> <p>Les Bateaux de guerre* 459</p> <p>A l'Académie des Sciences. 459</p>	<p>Mort de M. le Bâtonnier Pouillet 79</p> <p>Un Diner cher 79</p> <p>La Mortalité infantile. 79</p> <p>Les Fiches de Délation 79</p>
Science et Nature		
JANVIER 1905		
<p>Le plus Grand Pont du monde en béton armé 63</p> <p>Le Chemin de fer suspendu* 63</p> <p>Le nouveau Four crématoire. 63</p> <p>Une Scierie mécanique ambulante* 63</p> <p>Sur la ligne du Cap au Caire* Les Chutes du Zambèze 64</p> <p>Une nouvelle Théorie des cratères de la lune. 64</p> <p>Un Wagon générateur de froid pour le transport des denrées* 64</p> <p>L'Âme des canons modernes. 64</p> <p>Le Parapluie hydraulique des pompiers de Charlottenbourg* 64</p> <p>Comment la flotte russe renouvelle son combustible* 64</p> <p>Pour les Naufragés. 65</p> <p>La Bouée Donwig* 65</p> <p>Les Récentes Expériences du téléautographe* 65</p> <p>Un Satellite de Jupiter. 65</p> <p>Une nouvelle Pomme de terre. 65</p>	<p>MAI 1905</p> <p>Un Appareil pour relever les chevaux* 575</p> <p>Les Derniers Bœufs sauvages de l'Europe* 575</p> <p>Le nouveau Bassin houiller de Lorraine* 575</p> <p>La Mitrailieuse portative* 575</p> <p>La plus Grande Bobine de Ruhmkorff* 576</p> <p>Le Béton armé en Nouvelle-Calédonie* 576</p> <p>Signal d'alarme pour navire* 576</p> <p>Le Pont le plus haut du globe* 576</p> <p>La Houille blanche au Brésil* 577</p> <p>Une nouvelle Espèce de girafe* 577</p> <p>Les Omnibus automobiles de Londres* 577</p> <p>La Vitesse d'un grand rapide international. 577</p> <p>Le Nombre des étoiles. 577</p> <p>La Morille cultivée dans les pommes de terre. 577</p>	<p>FÉVRIER 1905</p> <p>L'Affaire Syveton. 214</p> <p>La Grève des Electriciens* 214</p> <p>Coquelin cadet candidat 214</p> <p>Mort de M. Mazeau. 214</p> <p>Le Transfert de Romain Daurignac 214</p> <p>Au Crédit Lyonnais 215</p> <p>L'Institut International Agricole Election Municipale. 214</p> <p>Le Nouveau Kiosque à Fleurs* 215</p> <p>Noces de Diamant du Cardinal Richard 215</p> <p>L'Automobile des Chiens* 215</p> <p>La Dernière Diligence* 215</p> <p>La Femme la plus riche du Monde 215</p> <p>Le Dernier Tirage au sort* 216</p> <p>L'Esclave du Daily Mirror* 216</p> <p>Les Affaires de Délation 216</p> <p>La Loi de deux ans. 216</p> <p>Les Externes des Hôpitaux 216</p> <p>Les Conscrits illettrés* 216</p>
FÉVRIER 1905		
<p>Le Télégraphe photographique. 197</p> <p>Un Aérolithe monstre* 197</p> <p>Voyage en traîneau à voile sur le lac Bennett* 197</p> <p>Fleurs chloroformés* 197</p> <p>La plus grande tache solaire qu'on ait jamais vue* 198</p> <p>Vêtement protecteur contre l'électricité* 198</p> <p>Un nouveau Système d'écluse* 199</p> <p>Nid pétrifié* 199</p> <p>Acclimatation de l'autruche en France. 199</p> <p>Une nouvelle Pierre précieuse. 199</p> <p>Trèfle à quatre feuilles à volonte. 199</p> <p>Une Eclipe de lune. 199</p>	<p>JUN 1905</p> <p>La Planète Mars* 705</p> <p>La « Mitrailieuse » à goudron* 705</p> <p>L'Hyposcope* 705</p> <p>Le Pèse-Wagon américain* 706</p> <p>A propos de la Catastrophe de Lahore* 706</p> <p>Un Palais cyclopéen* 706</p> <p>Une Colonne de soufre pur* 706</p> <p>Le « Trolley » dans les prairies du Far-West* 707</p> <p>Le nouvel Institut ophthalmologique* 707</p> <p>Le nouvel Abattoir hippophagique* 707</p> <p>La Nicotine dans le tabac. 707</p>	<p>MARS 1905</p> <p>Le Prince Louis Napoléon* 345</p> <p>Distribution monstre de Sandwichs* 345</p> <p>Le Percement du boulevard Raspail* 345</p> <p>Les Fêtes à Paris* 345</p> <p>Le Carnaval à Londres* 345</p> <p>Les Honoraires des Avocats. 346</p> <p>L'Affaire Dreyfus. 346</p> <p>Les Grèves. 346</p> <p>Les Elections. 346</p> <p>Les Sociétés de Secours Mutuels Inauguration du Métropolitain* 346</p> <p>Commission du Code Civil 347</p> <p>La Foire de Paris. 347</p> <p>Le Congrès socialiste 347</p> <p>La Loi de deux ans. 347</p> <p>Le Dr Garnier 347</p> <p>Les Cambrioleurs anarchistes. 347</p> <p>Au Conseil municipal* 347</p> <p>Lancement de la <i>Provence</i>* 347</p> <p>M. Antonin Proust 347</p> <p>M. Barbey 347</p> <p>La Mi-Carême* 347</p> <p>L'Accident d'Arcueil 347</p>
MARS 1905		
<p>La Suppression des demoiselles du téléphone* 324</p> <p>La Brioche de M. Chamberlain* 324</p> <p>Une curieuse application de la vie d'Archimède* 324</p> <p>Un Cirque de Champignons* 325</p> <p>Contre le mal de mer* 325</p> <p>Une nouvelle Pompe automobile* 325</p> <p>Relique shakespearienne* 325</p> <p>Ce que c'est qu'un « schrapnel »* 326</p> <p>Les Tonneaux et la Gelée* 326</p> <p>Un nouvel Appareil télégraphique* 326</p>	<p>La Vie Sociale</p> <p>JANVIER 1905</p> <p>Les Places vacantes* 77</p> <p>Mort du Cardinal Langénieux* 77</p> <p>Les Incidents de la Légion d'honneur* 77</p> <p>L'Affaire Syveton* 77</p> <p>L'Incident de Hull* 78</p> <p>Mort de Louise Michel* 78</p> <p>L'Amiral Bienaimé* 78</p> <p>Le Président de la Chambre* 78</p> <p>Le Dernier Tirage au sort 78</p> <p>Le Nouvel Ambassadeur d'Angleterre en France* 78</p> <p>La Répartition des Richesses 78</p> <p>Au Sénat. 79</p> <p>La Grâce des frères Crettiez. 79</p> <p>M. Mascuraud* 79</p> <p>Mort de M^{me} Loubet* 79</p>	<p>AVRIL 1905</p> <p>Les Sociétés d'Instruction militaire* 467</p> <p>Mgr Favier* 467</p> <p>Le Bœuf gras* 467</p> <p>Le Féminisme en Angleterre 467</p> <p>La Statistique des voyages 467</p> <p>Le Complot* 468</p> <p>L'Émeute de Limoges. 468</p> <p>A la Chambre 468</p> <p>Le Vote en 1906* 468</p> <p>La Statue de Gambetta* 468</p>
AVRIL 1905		
<p>Les Projecteurs de marine* 457</p> <p>La Lueur mystérieuse de Cherbourg. 457</p> <p>Rareté zoologique* 457</p> <p>Une Bête rarissime* 457</p>	<p>MAI 1905</p> <p>Le 1^{er} mai dans les provinces anglaises* 596</p> <p>Les Contrôleurs d'omnibus* 596</p> <p>Un Parlement en plein air* 596</p> <p>Contre la fâcheuse glissade* 597</p> <p>M. Clémentel à Villefranche* 597</p>	<p>AVRIL 1905</p> <p>Les Sociétés d'Instruction militaire* 467</p> <p>Mgr Favier* 467</p> <p>Le Bœuf gras* 467</p> <p>Le Féminisme en Angleterre 467</p> <p>La Statistique des voyages 467</p> <p>Le Complot* 468</p> <p>L'Émeute de Limoges. 468</p> <p>A la Chambre 468</p> <p>Le Vote en 1906* 468</p> <p>La Statue de Gambetta* 468</p>
MAI 1905		
<p>Le 1^{er} mai dans les provinces anglaises* 596</p> <p>Les Contrôleurs d'omnibus* 596</p> <p>Un Parlement en plein air* 596</p> <p>Contre la fâcheuse glissade* 597</p> <p>M. Clémentel à Villefranche* 597</p>		

Table des Matières

Nouvelle application du Téléphone* 597
 La Catastrophe du boulevard Sébastopol* 597
 Les Conseils généraux 597
 Le Crime de la rue Houdon* 598
 Les Elections 598
 Le Fort d'Usseau* 598
 Le Complot* 598
 La Reine de l'Alimentation* 598
 Le Baron Alphonse de Rothschild 598
 La Grève des gardiens de la paix 598

JUIN 1905

Le Régime pénitentiaire au Soudan* 727
 Un Nouveau Fiacre* 727
 Les Ateliers nationaux en Angleterre* 727
 Victime du devoir 727
 M. Bienvenu-Martin 727
 L'Affaire du Complot 727
 Concours International de Pompiers* 728
 La Catastrophe d'un sous-marin* 728
 Le Mariage de M^{lle} Gallieni* 728
 Une Maison géante* 728
 Les Elections 728
 Remaniements ministériels 728
 Le Cinquantenaire de Grignon 728

Élégances

JANVIER 1905

Pour le froid* 95
 La Mode Louis XVI* 95
 Les Pierres qui se portent 95
 Les Fleurs 95
 La Mode masculine* 95
 Les Grands Mariages* 96
 La Mode au Japon* 96

FÉVRIER 1905

Un Grand Mariage* 226
 M^{lle} de Gunzburg 226
 La Mode masculine* 226
 Ce que les hommes doivent savoir 227
 La Toilette au théâtre* 227
 Une Véritable Nouveauté 227
 La Mode à Auteuil 228
 Les Salons* 228
 Les Amazones 228
 Les Cartes de visite 228
 Le Papier à lettre 228

MARS 1905

Mariage Porter-Mende* 349
 Le Concours hippique 349
 Le Boléro et la Pelote 349
 Le Smoking pour dames 349
 Un Joli Costume de Printemps* 350
 Chien botté et coiffé* 350
 Echarpes et Fichus 350
 Le Mariage Marconi 350
 La Mode masculine* 350

AVRIL 1905

Modes masculines* 478
 Le Mariage Worth-Lemoine* 478
 Jupes d'amazones 478

Manteaux Directoire 479
 Chapeaux* 479
 Attelage original* 479
 Vernissage 479
 Tentative en faveur de la crinoline* 479

Mai 1905

Echarpes nouvelles 605
 Ombrelles* 605
 La Mode en Espagne* 605
 Le Derby de Chantilly* 605
 Mariage princier 606
 Gilets et Cravates de Suède 606
 Notes masculines* 606
 L'Exposition canine* 606

JUIN 1905

Modes masculines 715
 Dentelles* 715
 Chapeaux de babies 715
 A Auteuil* 715
 Au Cercle de tennis 715
 Les Grands Mariages* 716
 Le Chapeau d'Edouard VII 716
 Cotillon Rose 716
 Une Perle unique 716

Sports

JANVIER 1905

Matches de Foot-Ball Franco-Anglais* 102
 Les Courses de chevaux* 102
 Le Toboggan en Angleterre* 103
 Deux Grandes Courses Automobiles* 103
 Le Record de l'heure en Automobile 103
 Mort de M. Carter 103
 Courses à pied* 103
 Le « Cross » de la Vie au Grand Air* 103
 Au Vélodrome d'Hiver 103
 Ça et là* 103

FÉVRIER 1905

Chiens Automobilistes 237
 Les Rari-Nantes* 237
 L'Exposition d'Automobiles de Berlin* 237
 Les Expériences de l'Omnibus Serpollet* 237
 L'Automobile en Floride* 238
 Un Concours d'Aviation* 238
 De Londres à Paris en Ballon* 238
 Le Tir aux Pigeons de Monte-Carlo* 238
 Les Jeux du Nord à Stockholm 238
 Le Match-Stade-Racing* 239
 Les Courses à Auteuil 239
 Match Kirchoffer Lancia Di Brolo* 239
 La Coupe Gordon-Bennett* 239

MARS 1905

La Lutte Secrète des Japonais* 359
 Au Meeting Automobile de Cuba* 359
 Les Régates de Nice* 359
 Une Conférence de M. Brasier* 359
 L'Escrime à la Préfecture de Police* 360
 M. Doumer au Cross Country

National* 360
 Les Courses de Chevaux du mois* 360
 Les Tournois de Tennis sur la Côte d'Azur* 360
 Un Concours de Tourisme 360
 L'Exposition des Petits Inventeurs 360
 Le Ministre de l'Agriculture aux courses d'Auteuil* 360
 Le Lancement des Canots auto de Monaco* 361
 Une Pléiade de Cracks américains 361
 Un nouveau Procédé d'essai des Aréoplanes 361
 Les grands Matches de Foot-Ball* 361
 Le Concours Hippique 361

AVRIL 1905

Les Canots automobiles à Monaco* 488
 La Coupe Hydra 488
 Les premières courses de Kramer en France* 488
 Fin de la saison de Foot-Ball* 488
 Le nouveau record de l'heure à bicyclette* 489
 Nouveaux raids aériens 489
 Oxford-Cambridge 489
 Un Tournoi de professeurs de fleuret 489
 Au Concours Hippique 489
 Les Courses de chevaux* 490
 Le Boulevard automobile Archon-Biarritz* 490
 Paris-Roubaix 490
 Un Concours international de pêche 490
 Les Préliminaires de la Coupe Gordon-Bennett 490

Mai 1905

Le Championnat du Cheval de Chasse* 614
 La Coupe Burton 614
 S. M. Edouard VII au courses de Saint-Cloud* 614
 Le Premier omnibus automobile Parisien 614
 Alger-Toulon* 614
 Le Tour de France en motocyclette* 616
 Courses cyclistes sur pistes 616
 Les Concours Hippiques 616
 Les Courses de chevaux du mois* 616
 Bordeaux-Paris* 616
 L'Académie des sports 616
 Le Derby d'Epsom 616

JUIN 1905

La Coupe Rochet-Schneider 738
 Les Trois Sports 738
 La Grande Semaine d'épée* 738
 La Coupe de l'Océan 738
 Éliminatoires anglaises de la Coupe Gordon-Bennett 738
 Manifestations sportives en l'honneur du Roi d'Espagne 738
 Le Raid hippique de la *Petite Gironde* 739

Je sais tout

Les Eliminatoires françaises de la Coupe Gordon Bennett*	739
Les Eliminatoires de la Coupe internationale des motocyclettes*	739
Réunions nautiques	739
Les Sports athlétiques*	739
Les Grandes Epreuves hippiques*	740
La Saison du canotage	740

Curiosités

JANVIER 1905

Le Géant Bouddah*	115
La plus Petite Maison de Paris*	115
Wagon à Voiles*	115
Eau transparente	115
Dessins de Fous*	115
Un Bateau original	116
Une Horloge monstre	116
Un Tunnel sous le Niagara	116
Une Scène de Théâtre en Coquillages*	116
Un Village Fossile	116
La Trinité en réparation*	116

FÉVRIER 1905

Prouesse acrobatique*	241
Un Coq extraordinaire*	241
La Remplaçante*	241
Repas de Singes*	241
Un Arbre géant*	241
Un imposant Tableau*	241
Le plus gros Diamant du Monde	242
Looping The-Loop avec Gyroscopie*	242
Pommes de Terre extraordinaires*	242
Une Fenêtre miraculeuse	242

MARS 1905

Le Sandwich-Boy*	369
Voiles en forme d'ailes*	369
Restaurant sur roues*	369
Cheval de fer et d'acier*	369
Un Manchot cocher*	370
Un Protestataire original*	370
Le Doyen des Bandits d'Europe*	370
La Chasse aux Canards sauvages*	370

AVRIL 1905

Eventail original*	498
Le Champion des Bouledogues*	498

Clocher végétal*	498
Fantaisie américaine*	498
Concours d'Hommes gras*	498

MAI 1905

L'homme qui marche sur les eaux*	623
En l'honneur de l'Espèce chevaline*	623
L'homme cassé*	623
Miniature d'homme*	623
La Harpe de l'Impératrice*	624
La Voiture du Nègre*	624
La Maison de Henri IV*	624
Le Roi non couronné de Windsor*	624
Etrange spectacle	624

JUIN 1905

L'Homme à la mâchoire de Lion*	752
La Chasse à l'Homme au Chien limier*	752
L'Omnibus automobile des Etrangers*	752
Un Hôtel lilliputien	752
Les Roses noires	752



GRAVURES HORS-TEXTE

Hors-Texte

La comtesse Mathieu de Noailles, par Helleu	16
Vue de Venise, par Ziem	145
Sarah Bernhardt, par Chartran	241
Sophie, par Abel Faivre	257
M ^{lle} Polaire, par A. de La Gandara	272
Intérieur, par Morisset	336
M ^{lle} Lina Cavalieri	362
Danseuse, par Auburtin	368
S. M. Edouard VII.	385
Sa Sainteté le Pape Pie X.	400
Christian IX	414
S. M. le Tzar Nicolas II.	417
S. M. François-Joseph I ^{er}	432
S. M. Guillaume II	448
Président Roosevelt	460

S. M. Victor-Emmanuel III.	464
Carlos, roi de Portugal	480
Wilhelmine, reine des Pays-Bas	480
Georges I ^{er} , roi de Grèce	480
Oscar II, roi de Suède	480
S. M. Léopold II	480
S. M. Mutsuhito	496
Son Altesse la princesse Louise de Cobourg	592
M. Edmond Blanc	609
M ^{lle} Marthe Brandès	656

Frontispices

Léon Tolstoï	129
La Duse, par Roussoff	257
M. Emile Loubet	385
Gordon Bennett, par Gervex	543
Le général Gallieni	641

Pages Comiques

janvier comique, par Caran d'Ache	16, 104
Impressions musicales, par Léandre	66
L'Esprit des bêtes, par Benjamin Rabier	86
Homonymie, par Caran d'Ache	154
A quoi rêvent les jeunes filles, par Capiello	200
Un grand voyageur, par Lucien Métivet	206
Réflexion tardive, par Caran d'Ache	240
Les Chrysanthèmes, par H. Mirande	312
Le Bon Juge, par Abel Faivre	348



Handwritten signature

SOMMAIRE

Numéro du 15 FÉVRIER 1905

Pages

CUIRASSÉS? TORPILLEURS? SOUS-MARINS ? par Edouard Lockroy	3
<i>Grands faits : Janvier 1905.</i>	13
JANVIER COMIQUE par Caran d'Ache	16
HORS TEXTE : La Comtesse Mathieu de Noailles , par Helleu.	
COMMENT ILS TRAVAILLENT , par Paul Acker	17
<i>Lettres et Arts : Janvier 1905.</i>	26
UN RAID DANS LE DÉSERT , par Hugues Le Roux	29
<i>A travers le Globe : Janvier 1905.</i>	37
MES MÉMOIRES , par Sarah Bernhardt	39
<i>Theatre et Musique : Janvier 1905.</i>	50
LA FIN DU MONDE , par Camille Flammarion.	53
<i>Science et Nature : Janvier 1905.</i>	63
IMPRESSIONS MUSICALES , par Léandre	66
MILLIONNAIRES & MILLIARDAIRES , par C. Giraudeau	67
<i>La Vie Sociale : Janvier 1905.</i>	77
LE TORRENT D'ÉCUME , nouvelle, par Daniel Lesueur.	80
L'ESPRIT DES BÊTES , par Benjamin Rabier.	86
LES MODES QUI FONT LA MODE , par Octave Uzanne	87
<i>Elegances : Janvier 1905.</i>	95
LA MULTIPLICATION DE L'HOMME PAR LES SPORTS , par G. Prade	97
<i>Tous les Sports : Janvier 1905.</i>	102
CE QUE JE FERAI, CE QUE L'ON FERA , par Santos-Dumont	105
<i>Curiosités : Janvier 1905.</i>	115
MOI ET L'AUTRE , roman, par Jules Claretie, de l'Académie Française.	117

DANS NOS PROCHAINS NUMÉROS

nos articles seront signés :

- SARAH BERNHARDT
- JULES CLARETIE
- CATULLE MENDÈS
- CHARTRAN
- Le D^r DOYEN
- ABEL HERMANT
- DANIEL LESUEUR
- PIERRE BAUDIN

etc.



DANS NOS PROCHAINS NUMÉROS

nos articles seront signés :

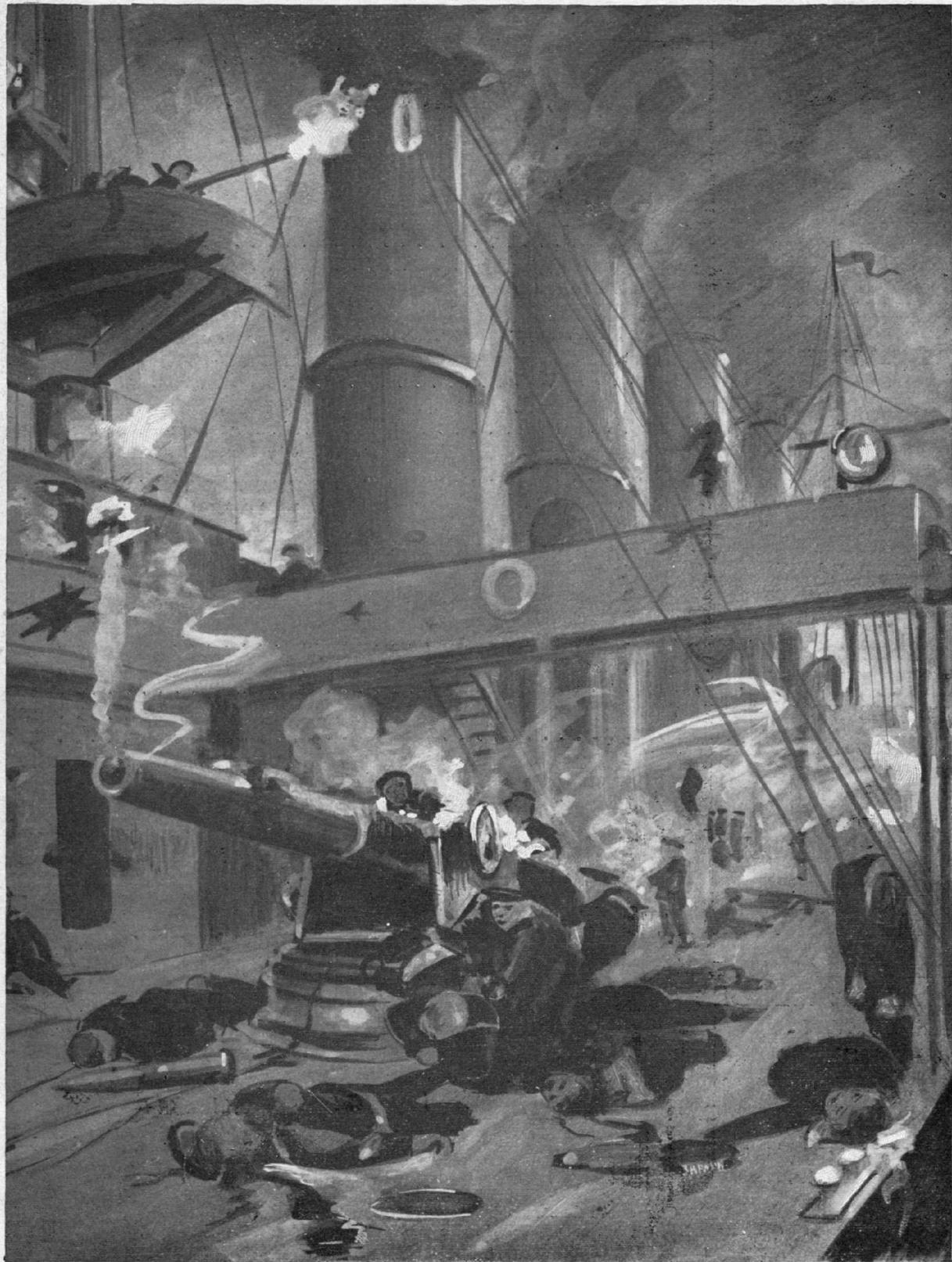
- VICTORIEN SARDOU
- PAUL BOURGET
- Colonel MARCHAND
- HUGUES LE ROUX
- JEAN LORRAIN
- NORDENSKJOLD
- Marquis de DION
- FRANTZ JOURDAIN

etc.

Couverture du 2^e numéro de *Je sais tout* qui sera mis en vente dans le Monde entier le 15 Mars 1905

LES IDÉES ORIGINALES & NOUVELLES LES DOCUMENTS
PHOTOGRAPHIQUES INTÉRESSANTS SONT LARGEMENT
RETRIBUES PAR LA DIRECTION DE "*Je sais tout*".

Cuirassés? Torpilleurs? Sous-Marins?



LA GUERRE NAVALE MODERNE. LE PONT DU VARIAG

Entouré par l'escadre japonaise à Chemulpo, aux débuts de la guerre, le cuirassé russe le Variag fut coulé après une lutte héroïque. Le tableau de Jobansson représente le pont du cuirassé, pendant l'engagement, au milieu du fracas des obus et des râles des mourants.



UN COUP DE CANON DU " PÉTROPAWLOSK "

Les grands cuirassés modernes sont armés d'énormes canons qui lancent à plus de dix kilomètres des obus pesant plus de 400 kilogrammes. Un coup de canon comme celui dont nous donnons l'instantané ne coûte pas moins de huit mille francs. (Cliché Bougault.)

CUIRASSÉS? TORPILLEURS? SOUS-MARINS?

par EDOUARD LOCKROY

L'effroyable lutte sans merci qui se poursuit en Extrême-Orient nous met à même de juger la valeur militaire des différentes ressources de l'armement moderne et ouvre aux techniciens de sensationnels aperçus sur ce que sera la guerre maritime future.



De plus en plus, la marine tient une place importante dans la vie du Monde et, de plus en plus, elle est appelée à jouer, pendant la guerre, un rôle prépondérant et décisif.

Le conflit qui met aux prises la Russie et le Japon semble être devenu, pour les nations civilisées, la plus grave et la plus instructive des leçons de choses.

Le premier enseignement qui se dégage des faits douloureux dont les mers de Chine sont le théâtre, c'est que la guerre peut éclater avant d'être déclarée et que les précautions prises pour assurer la paix ne mettent personne à l'abri de l'attaque d'un adversaire audacieux.

La nuit est profonde; la quiétude de l'escadre russe, à Port-Arthur, absolue. Les navires dorment à l'ancre, à l'extrémité de la rade, comme en pleine paix. On sait bien, en ville,

(1) Chaque numéro de Je sais tout est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et les événements universels.

que la situation est tendue ; mais les négociations sont engagées et ne paraissent pas près de finir. Beaucoup d'officiers sont à terre ; quelques-uns ont assisté à une soirée officielle. Tous les théâtres ont fermé leurs portes, la représentation finie ; dans les rues règnent l'obscurité et le silence.

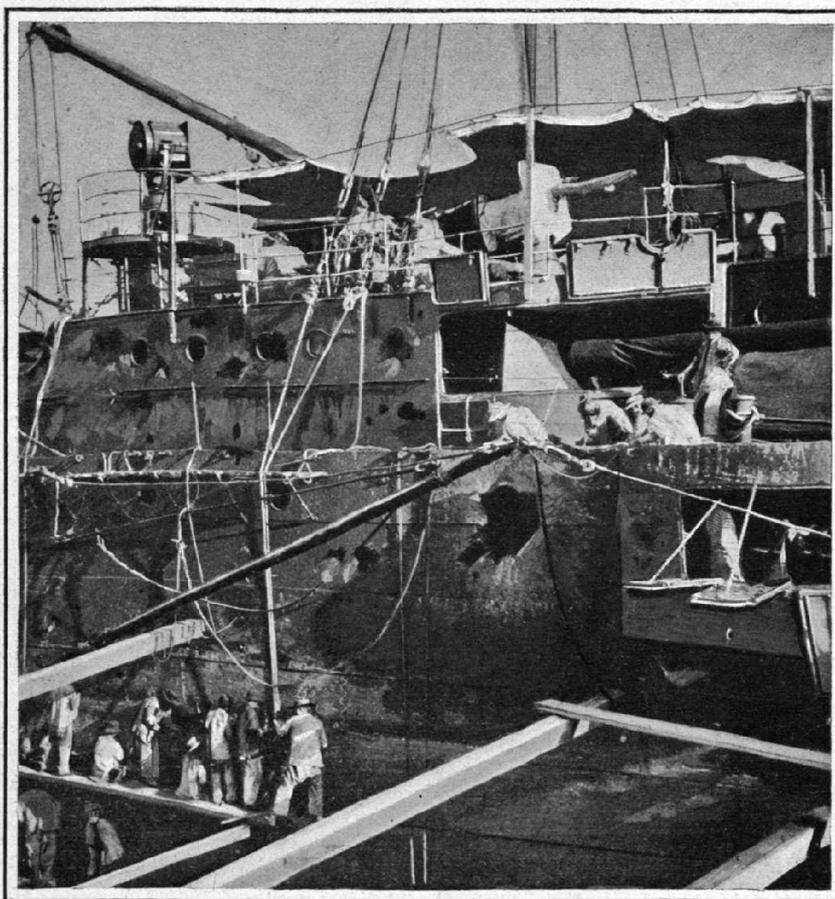
Subitement les hommes de quart aperçoivent des lumières qui viennent au large : à la disposition et à la couleur des feux, ils recon-

ciers, matelots, soldats comprennent alors ce qui se passe. Les batteries de la côte se réveillent ; l'éclat des obus raye inutilement l'obscurité et, tandis que les bâtiments russes, blessés, s'essayent à flotter encore, ou se font échouer sur le rivage, la flottille japonaise s'évade et disparaît dans l'immensité de la mer.

Port-Arthur et le littoral russe menacés auraient dû, même en temps de paix, être protégés par une première ligne de défense composée de contre-torpilleurs et de sous-marins évoluant au large, barrant le chemin à l'ennemi.

Ce sont les plus ingénieux et peut-être les plus admirables engins de destruction qu'ait inventés la science moderne : arme de nuit, arme de jour, les deux types sont redoutables : tous deux ont un rayon d'action suffisant pour pouvoir exécuter dans de certaines circonstances des raids offensifs à travers les eaux ennemies ; tous deux ont des qualités de « navigabilité » qui leur permettent de supporter les grosses mers.

Le sous-marin est d'invention toute récente. C'est la France qui, la première, a résolu le problème, et il n'en était pas de plus difficile et de plus délicat. Voyez ce petit bateau qui court à la surface avec tout son équipage sur le pont, son pavillon qui flotte à l'arrière : C'est un torpilleur n'est-ce pas ? Mais voilà que, tout à coup, son équipage disparaît dans une trappe ; que tout



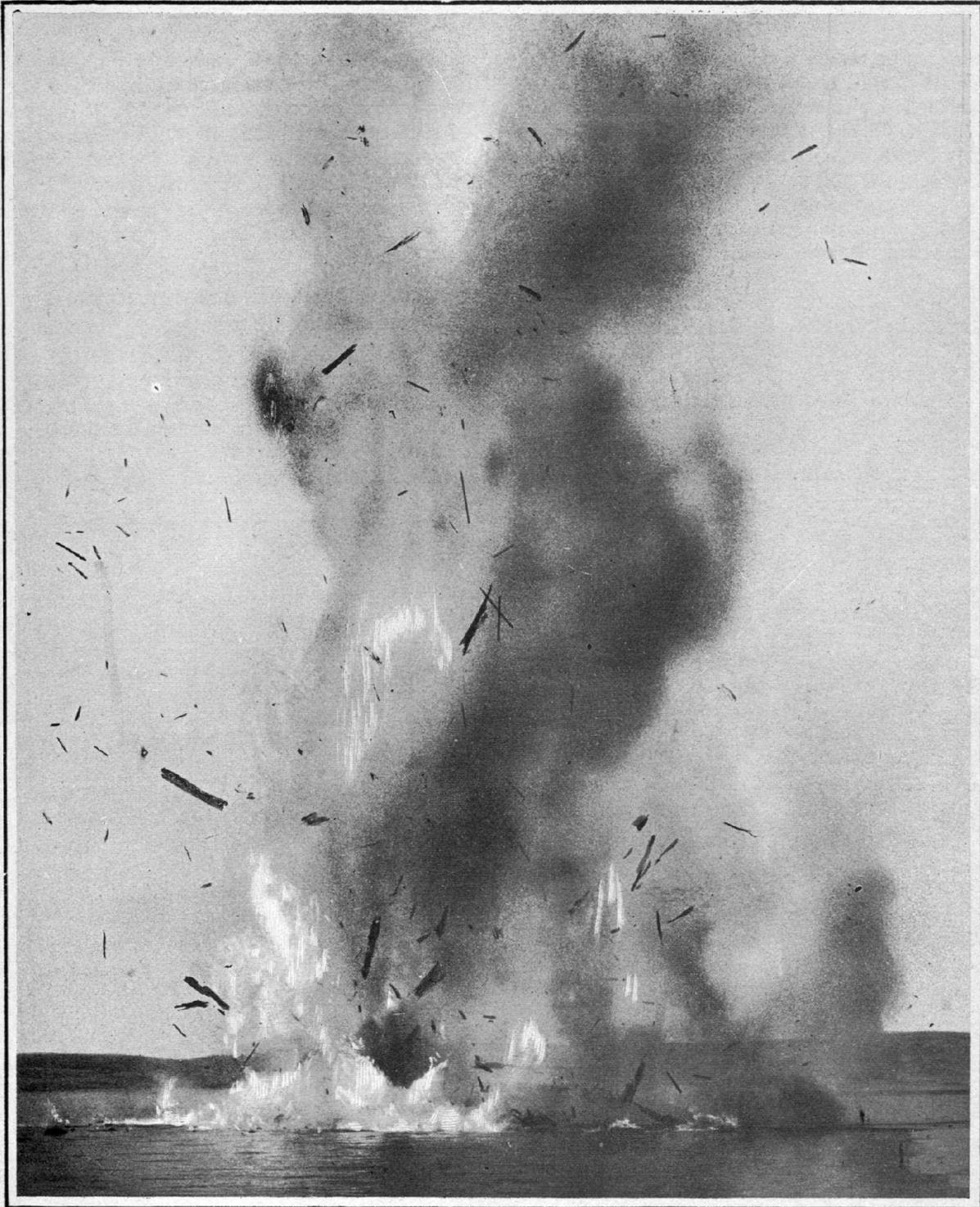
LES AVARIES DU CUIRASSÉ RUSSE L' " ASKOLD "

La carapace d'acier qui revêt les cuirassés modernes n'est qu'une frêle défense contre les obus dits de rupture qui pénètrent facilement dans la cuirasse lorsqu'ils la frappent d'aplomb et font d'effroyables ravages à l'intérieur du géant marin.

naissent des bateaux russes. C'est évidemment une division de torpilleurs qui a été faire des exercices ou qui a exploré la côte et qui, paisiblement, rentre au port. Personne ne songe à se mettre en état de défense ; personne même ne s'inquiète. On est tranquille dans les sémaphores comme sur les vaisseaux. Quelques instants après, cependant, un bruit sourd se fait entendre dont l'écho se prolonge jusque dans la ville déserte. Le plus puissant des cuirassés russes s'incline lentement et semble se coucher sur l'eau. Une seconde détonation retentit, puis une autre, puis une autre. Offi-

ce qui était sur le pont est abattu : en quatre minutes, montre en main, le bateau s'enfonce dans les profondeurs de la mer. On n'en voit plus traces : le torpilleur est devenu un poisson.

Qu'est-il arrivé ? Il est arrivé qu'il a aperçu l'ennemi. Il nage entre deux eaux à sa rencontre. Il lance sa torpille. Il s'éloigne ensuite, toujours entre deux eaux, du lieu du combat. Puis subitement, il reparait à la surface : son pavillon flotte encore à l'arrière, son équipage reparait sur le pont. Et là-bas, à l'horizon, on aperçoit un mastodonte d'acier, à



EXPLOSION D'UNE TORPILLE DORMANTE A KIEL

Quel colossal désastre peut produire l'explosion d'une torpille — ce mince fuseau de trois mètres de longueur — on peut s'en rendre compte par l'essai qu'a fait dernièrement la marine allemande en prenant pour objet d'expérience un bateau hors d'usage.

demi-couché sur les vagues, qui se débat contre l'envahissement de la mer, frappé en plein ventre, blessé à mort.

Entre le submersible et le sous-marin proprement dit, il y a des différences profondes :

différence de formes; différence d'« habitabilité »; différence de rôle à la guerre. Le submersible a la forme d'un bateau, le sous-marin a la forme d'un cigare. Le submersible permet à son équipage de respirer et d'évoluer sur le

pont ; le sous-marin n'élève au-dessus de l'eau qu'une étroite plate-forme, et son équipage doit rester enfermé à l'intérieur. Le sous-marin est un bateau à qui l'offensive est permise ; le sous-marin est plutôt un bateau défensif. Quand il navigue en surface, le sous-marin monte sur la lame comme font les bateaux ordinaires ; le sous-marin entre dans la lame qui le recouvre. On a bien essayé, dans ces derniers temps, de construire des bateaux mixtes qui tenaient, à la fois, du sous-marin et du sous-marin. Mais, d'une manière générale, les différences que je viens d'indiquer caractérisent les deux bâtiments.

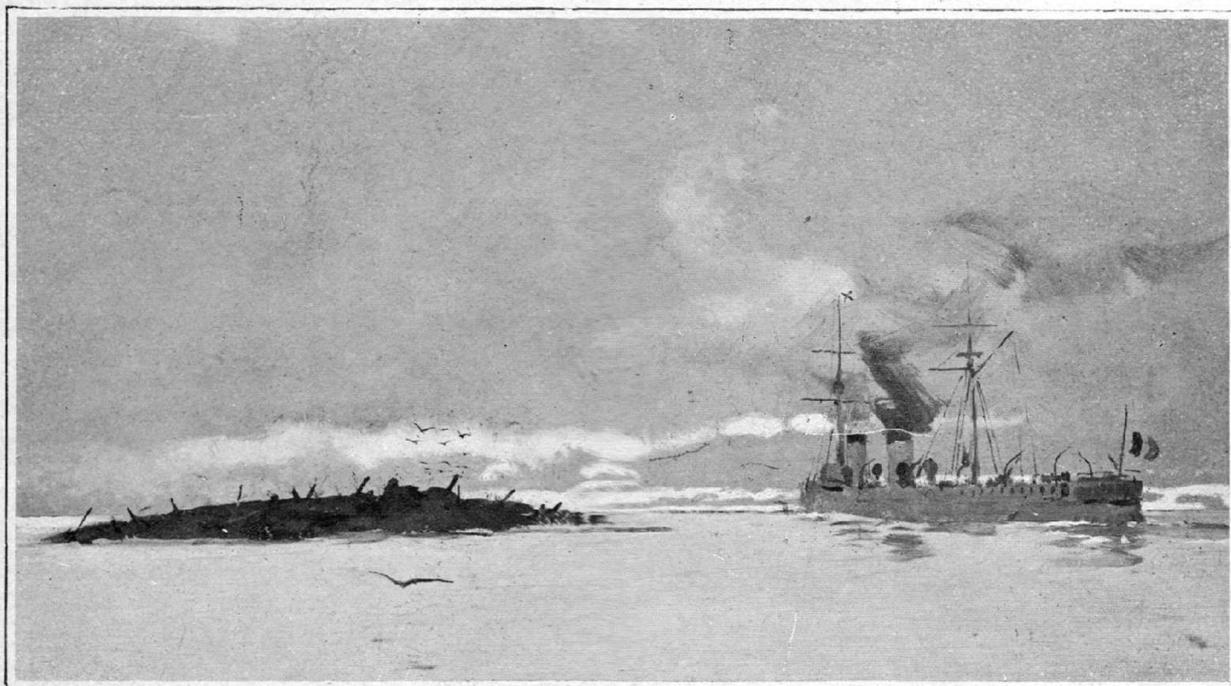
Tous deux sont utiles également. C'est de sous-marins, de torpilleurs, de torpilles reposant au fond des passes, enfin des batteries de la côte qu'aurait dû être constituée la seconde ligne de défense de Port-Arthur et du littoral avoisinant. Quelle escadre ou même

mis peut causer des désordres funestes. Dès qu'ils le soupçonnent près d'eux, la nervosité des hommes devient extrême : ils tirent au hasard, au risque d'erreurs incompréhensibles. On s'en est aperçu lors de ce terrible incident de Hull qui a manqué mettre l'Europe en feu. Les matelots russes ont certainement vu des torpilleurs là où il n'y en avait pas.

Illusion d'optique. Effet singulier mais assez ordinaire de l'imagination et de la tension d'esprit.

UTILITÉ TERRIBLE DES TORPILLEURS. LES MINES FLOTTANTES.

Sur la destination et le rôle des torpilleurs, on a beaucoup discuté, en ces derniers temps, et nombre d'écrivains spéciaux ont fait remarquer qu'à part dans la nuit du 11 février les attaques de torpilleurs avaient, le plus souvent, échoué. Il est vrai qu'ils n'ont pas réussi,



SALUT SUPRÊME

Le cuirassé français le Pascal saluant l'épave du cuirassé russe le Variag, qui, quelques jours auparavant, avait joyeusement répondu à son salut.

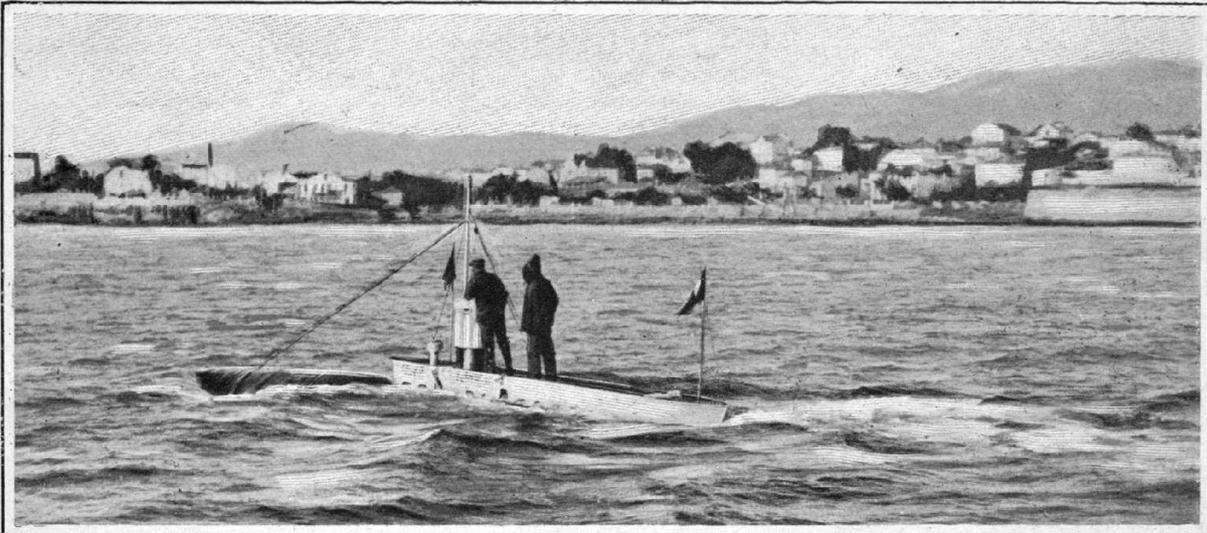
(Tableau d'après nature de Johansson)

quelle flottille japonaise aurait alors tenté de s'approcher de la côte, se serait aventurée sur une mer parcourue par d'invisibles adversaires ; dont chaque vague aurait pu cacher un piège, d'où, à chaque instant, aurait pu émerger un instrument inévitable de destruction et de mort ?

C'est plutôt la nuit que le torpilleur doit opérer, bien qu'il soit redoutable encore pendant le jour. Sa puissance lui vient de sa vitesse et de sa petitesse. Le trouble que sa seule présence jette dans les équipages enne-

pas plus les russes que les japonais, à détruire beaucoup de bateaux, sinon des bateaux qui dormaient à l'ancre dans des rades. Mais leur action a, cependant, été importante et quelquefois décisive.

Les torpilleurs japonais ont tenu en haleine, pendant des mois, les défenseurs de Port-Arthur. Grâce à leur invisibilité, ils se glissaient, la nuit, jusque dans la rade, accompagnaient et pilotaient les gros bâtiments qu'on essayait de couler pour boucher les passes et, comme on dit, « embouteiller »



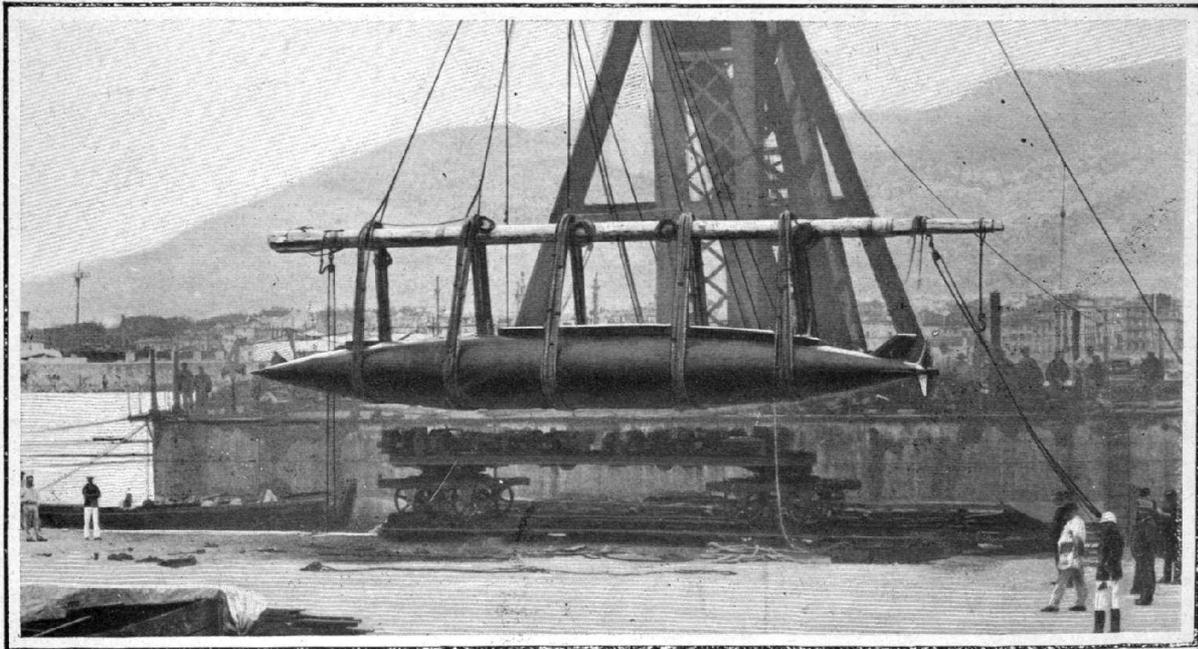
UN SOUS-MARIN FRANÇAIS, LE " GYMNOTE "

Le sous-marin est une arme de ruse. Il doit se dissimuler aux regards, en ne laissant au dehors de l'eau que le " périscopé " qui lui permet de respirer et d'explorer les environs, lorsqu'il ne plonge pas dans la mer.

l'escadre russe. Dès que celle-ci tentait de sortir du port, et de livrer combat au large, c'étaient encore les divisions des torpilleurs de l'amiral Togo qui l'assaillaient et y jetaient le désordre. Et, cependant, ces attaques avaient lieu pendant la journée, c'est-à-dire à un moment défavorable pour la flottille qu'on pouvait apercevoir de loin et dont la petite artillerie devait paralyser l'offensive.

Un usage effroyable et nouveau de la tor-

pille a été fait dans cette terrible guerre d'Orient. Mais cette fois, il ne s'agissait plus de la torpille à forme de poisson, que lancent les torpilleurs et dont, pendant la bataille, on peut prévoir et mesurer le choc. Il s'agit de boîtes de métal, remplies d'explosifs, qui nagent entre deux eaux à une faible profondeur et qu'on répand dans les rades et dans les mers ennemies. Rien ne peut faire soupçonner leur présence; rien n'annonce le piège formi-



LE LANCEMENT DU " GYMNOTE "

Ce minuscule navire, amené par un wagon, et qu'une grue porte doucement dans l'eau, deviendra, une fois immergé, l'effroi des cuirassés gigantesques.

dable qu'elles tendent aux passants. Dès qu'un navire les touche, elles éclatent; elles défontent sa carène; elles ouvrent, dans l'Océan, un gouffre énorme où, au milieu d'immenses gerbes liquides, il risque de s'engloutir.

Rien de plus facile que de les semer. Un petit navire de guerre, tous feux éteints, passe silencieusement, la nuit, devant le port

aux boîtes flottantes et disparaîtront pour toujours, dans un jet d'écume.

Makaroff revient un jour tranquillement d'un raid au large sur le *Petropawlosk* en tête de l'escadre. Tout est fini : on a échangé quelques coups de canon avec les navires de Togo, puis, voyant surgir de derrière une île de nouvelles forces navales, on s'est lentement

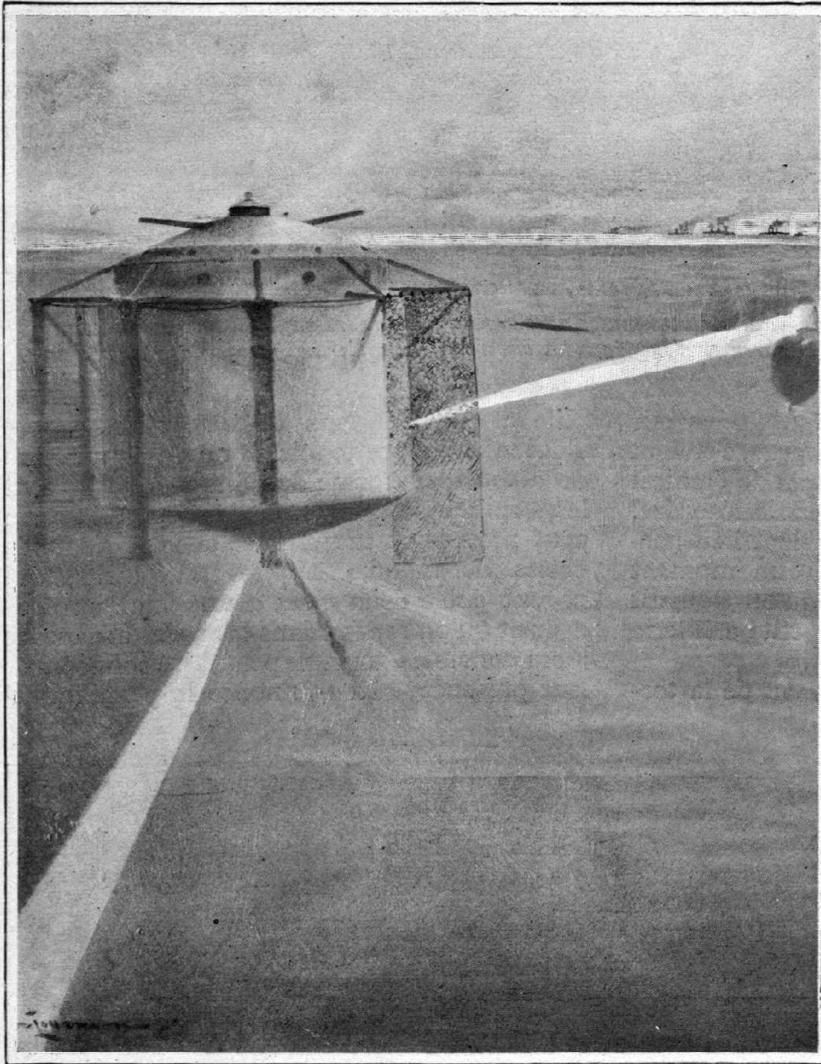
replié sur Port-Arthur. Subitement, il semble qu'un volcan s'ouvre au milieu de la mer; l'avant du *Petropawlosk* plonge, l'arrière se dresse avec ses hélices qui tournent désespérément dans le vide; on entend l'ossature d'acier qui craque et se brise; les chaudières éclatent à la fois; pendant quelques secondes une lueur d'incendie traverse le ciel; des colonnes d'eau s'élèvent furieusement dans l'espace, puis une formidable masse de vapeur et de fumée enveloppe le désastre. Quand le silence renaît et que le vent a balayé la rade, on n'aperçoit plus à la surface que sept ou huit malheureux, à demi brûlés, qui s'accrochent à des débris. Le *Petropawlosk* a disparu.

Deux ou trois minutes ont suffi pour l'anéantissement de ce monstre. Quel engin l'a détruit? Une mine sous-marine.

L ES RUSES DE GUERRE. LE " MAQUILLAGE " D'UN NAVIRE.

Tous les pièges ont été tendus; toutes les ruses ont été employées dans ce conflit des deux races. Et, il faut l'avouer, ce sont les Japonais qui ont déployé le plus d'ingéniosité, d'habileté et de ressources intellectuelles. Et, d'abord, on l'a vu, ils ont surpris les secrets de

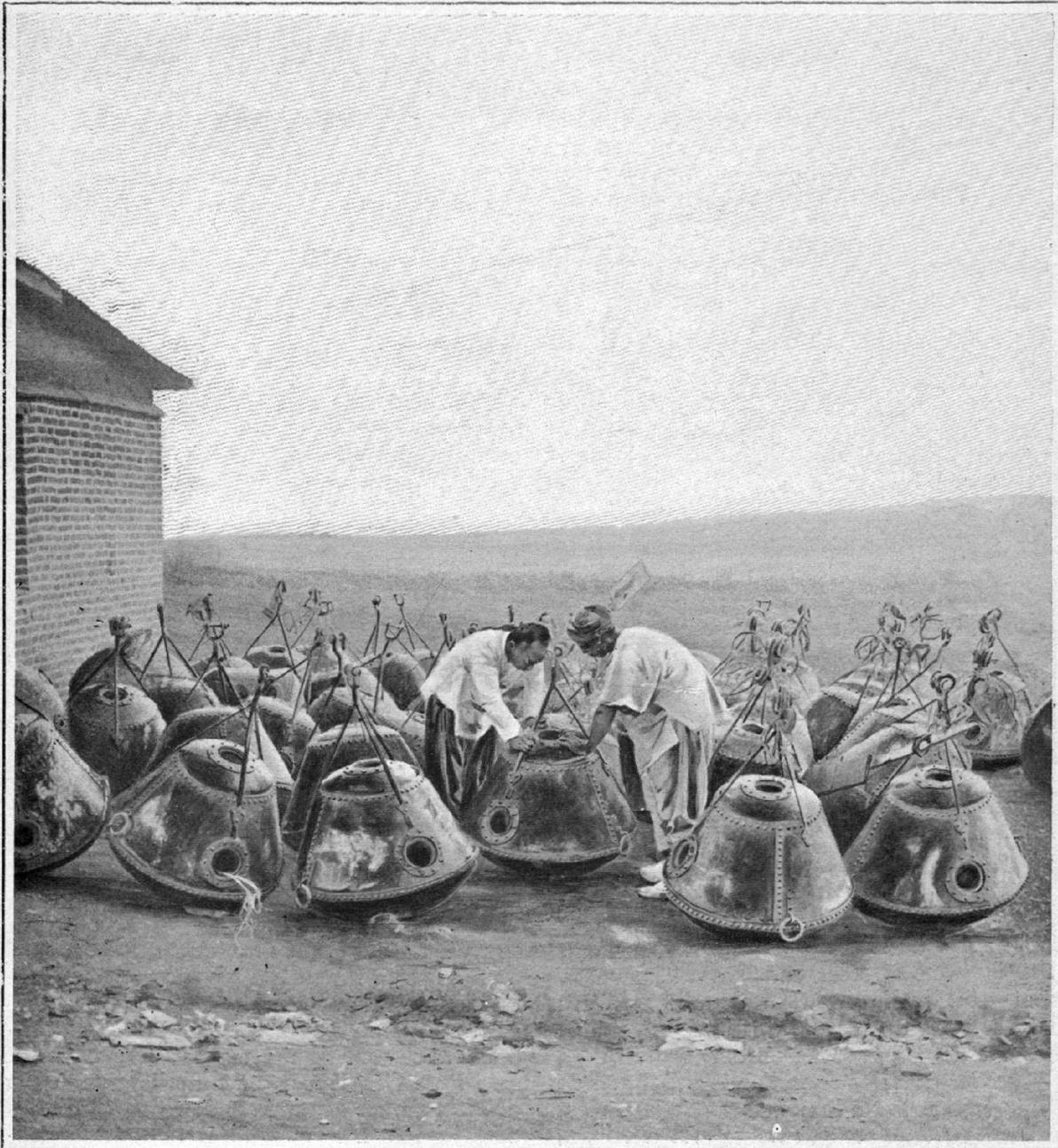
l'amirauté russe et imite ses signaux de guerre pour s'introduire à Port-Arthur. Comment les avaient-ils connus? Par quelle indiscretion ou quel crime, peu importe. La guerre ne connaît pas les scrupules. Ce que nous devons retenir de cette aventure, c'est l'enseignement qu'elle comporte. Si



LA GUERRE NAVALE FUTURE : UN FORT SUBMERSIBLE

Dans les guerres navales de l'avenir, on peut supposer que l'on recherchera le plus possible à s'abriter dans les profondeurs sous-marines au moyen de tourelles ancrées sur le sol, immersibles, munies de canons et de fanaux, protégées par des filets métalliques arrêtant les torpilles, — et qui seront à la défense ce que les sous-marins sont à l'attaque.

qu'il veut entourer d'une barrière infranchissable. De sa poupe, automatiquement et à intervalles égaux, un mécanisme ingénieux laisse tomber, dans son sillage, les instruments de mort. La besogne faite, il regagne le large et, désormais, les bateaux qui s'aventureront dans ces parages se heurteront



LES MINES FLOTTANTES RETIRÉES DE LA MER PAR LES JAPONAIS

Au moyen d'un aravage prudent, les Japonais ont retiré des eaux coréennes et mandchouriennes un grand nombre de torpilles dormantes et de mines flottantes qui, vidées de leur charge meurtrière, sont rangées l'une contre l'autre comme de vulgaires ustensiles de rebut. (Underwood and Underwood)

nous n'y prenons garde, nous pouvons, comme les Russes, être, au jour du danger, victimes d'un accident pareil. Qu'un navire ennemi, dit quelque part l'amiral Reveillère, remonte à toute vapeur un de nos fleuves : la Seine ou la Loire, qui reconnaîtra sa nationalité s'il arbore notre pavillon et s'il répète nos signaux? Tranquillement, il pourra venir détruire nos bateaux de commerce ou nos magasins et nos docks à Rouen ou à Nantes avant que nous ayons songé à l'arrêter

et à lui barrer la route. En outre, le navire peut être déguisé. C'est un jeu pour les marins de changer l'aspect de leur bâtiment. Il y a quelques années, un croiseur allemand a pu, sans être reconnu, se promener le long de notre littoral normand : il s'était donné les allures et les formes d'un bâtiment de commerce. Dernièrement, un torpilleur travesti en yacht et acheté en Angleterre pour le compte du gouvernement russe, a parcouru le canal de Kiel, traversé la mer du Nord, navigué

dans la Baltique sans que personne soupçonnât sa véritable individualité.

Les seuls succès maritimes des Russes sur mer furent dus à ces croiseurs qui, audacieusement et habilement, parcoururent les eaux japonaises, arrêtant les bateaux de commerce, suspendant le mouvement de la vie chez l'ennemi. On a beaucoup discuté sur la guerre

A quoi, dit-on, a servi aux croiseurs russes la rapidité de leur marche?

On ne réfléchit pas qu'ils auraient facilement échappé une fois encore à l'ennemi, si l'un d'eux, le *Rurik*, n'avait pas été un vieux bateau, et que ses compagnons n'ont pas voulu abandonner. Il est donc inexact de dire que la vitesse de l'escadre russe ne l'a pas



LA GUERRE SOUS-MARINE : UN CUIRASSÉ BLESSE A MORT

Le sous-marin vient de lancer sa torpille qui a ouvert dans le flanc du cuirassé une plaie béante — et le petit bateau destructeur passe sous sa victime pour examiner les effets du coup.

(Tableau de Johanson)

industrielle : on en a nié les effets. Cependant les opérations dirigées par l'amiral Skrydloff ont montré quelle était sa valeur et combien décisifs pouvaient être les coups qu'elle portait. Le Japon tout entier a frémi en voyant les navires marchands s'éloigner de ses ports; la disette le menacer. Le Japon est un peu une Angleterre orientale. Il a besoin, pour exister, d'un perpétuel mouvement d'importation et d'exportation maritime. Quand ce mouvement s'arrête, il se sent en danger de mort et il condamne à s'ouvrir le ventre les amiraux qui ne réussissent pas à le sauver.

LA VITESSE, FACTEUR PRÉCIEUX DE LA VICTOIRE.

Les croiseurs russes tombèrent dans une embuscade. Et, de ce fait, certains écrivains techniques sont partis pour nier l'importance de la vitesse, comme si la vitesse n'était pas le grand facteur à la guerre; comme si elle ne donnait pas le moyen de rejoindre l'ennemi et, au besoin, de l'éviter!

sauvée. Ce qu'il faut dire, c'est que la lenteur d'un de ses éléments l'a perdue.

Et le cuirassé?

Le cuirassé est une arme de combat formidable et c'est en même temps un instrument de guerre très délicat. La complication de son organisme, les kilomètres de tuyautage et les centaines de robinets qu'il renferme; la délicatesse de ses énormes chaudières; la fragilité de ses appareils transmetteurs d'ordre; les mécanismes compliqués qui font mouvoir ses tourelles, agir ses monte-charges, manœuvrer ses lourdes pièces d'artillerie, l'exposent à des avaries de toutes sortes.

A la dernière bataille navale, on a vu le *Cesarewitch* mis hors de combat sans qu'un seul de ses canons fût atteint et, seulement, à cause d'un accident arrivé à son gouvernail et à ses soutes à charbon. En outre, le cuirassé est vulnérable dans ses œuvres vives, c'est-à-dire dans sa carène, qu'un coup de torpille peut crever.

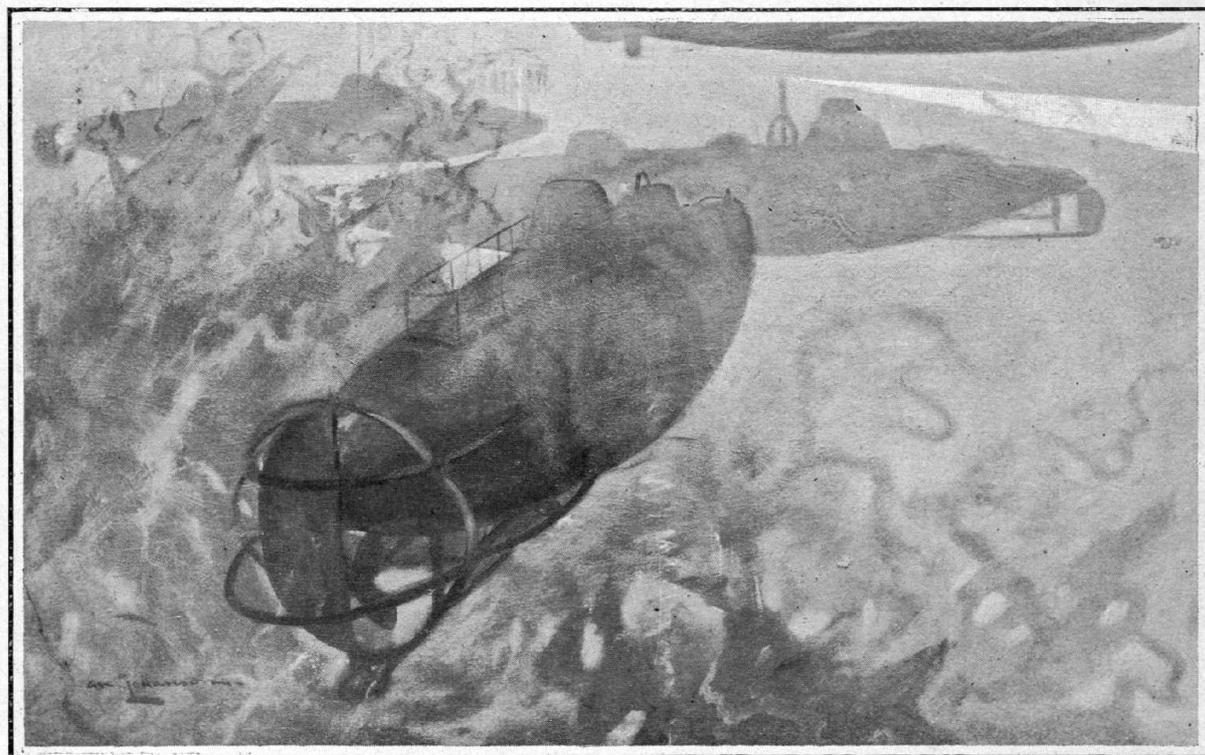
Le cuirassé est armé de trois sortes de canons. Il a la petite artillerie destinée sur-

tout aux torpilleurs, la grosse artillerie dont les projectiles doivent percer la ceinture de cuirasse et faire couler bas l'adversaire; la moyenne artillerie qui traverse les blindages plus minces qui sont au-dessus du niveau de l'eau. Jusqu'à présent c'est cette dernière qui, toujours, a décidé de la victoire. Pas une seule fois, excepté quand ils étaient dans la rade de Port-Arthur où l'on tirait sur eux comme sur des cibles, on n'a vu des bateaux coulés par la rupture de leur ceinture de cuirasse. Est-ce parce que ces ceintures ont résisté aux coups? C'est plutôt parce qu'elles n'ont pas été atteintes ou, ce qui est plus probable, parce qu'elles ne l'ont pas été dans les conditions voulues. Il ne suffit pas d'atteindre la ceinture pour la briser : encore faut-il l'atteindre d'une certaine façon. Mais l'atteindre

les jours un rôle plus important, s'ensuit-il qu'il faille renoncer, comme beaucoup le prétendent, aux grands navires de combat? Non sans doute. Toujours il faudra tenir le large; aller au loin chercher l'ennemi, ce dont sont incapables, à cause de leur petit rayon d'action, submersibles, sous-marins, contre-torpilleurs et torpilleurs.

LA GUERRE DE DEMAIN; LA LUTTE PROFONDE; EMBUSCADE SOUS LES ABIMES.

Autrefois les guerres étaient toujours semblables et c'était toujours à l'aide des mêmes armes que les adversaires se combattaient. Chaque guerre aujourd'hui est caractérisée par une invention nouvelle. Tantôt le fusil à aiguille, tantôt la mitrailleuse, tantôt les



LA GUERRE NAVALE FUTURE : UN DRAME SOUS LA MER

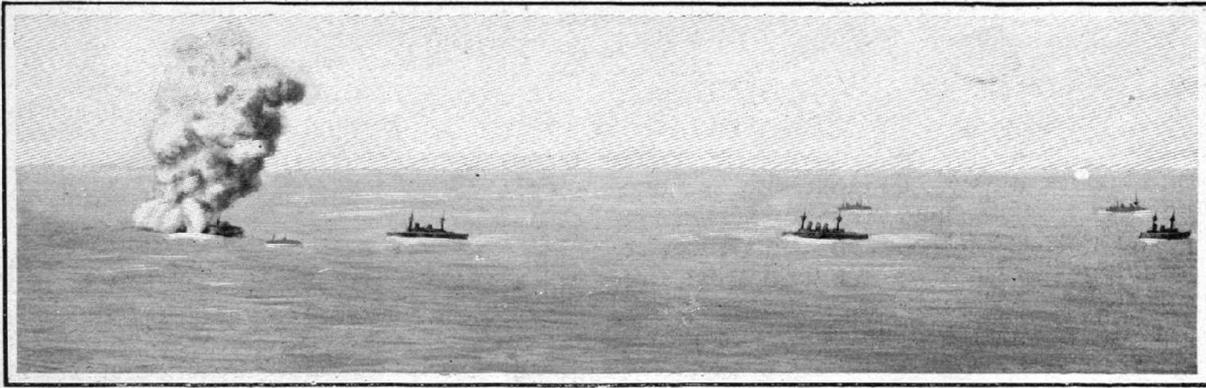
Par suite du progrès continu de la navigation sous-marine, c'est dans le silence et le calme des abîmes de l'Océan que les forces ennemies, sortes de monstres perfectionnés, se guetteront, se précipiteront l'une sur l'autre et se détruiront, sans que rien ne décèle à la surface leur féroce déchaînement.

est déjà difficile : elle ne s'élève pas beaucoup au-dessus de l'eau, surtout dans les anciens types, et des expériences de polygone ont démontré qu'elle n'était guère touchée que deux ou trois fois sur cent.

Ne peut-on penser après cela, comme les Italiens et les Allemands, que l'excessive épaisseur de la cuirasse n'est pas un principe intangible?

Mais, de ce que les flottilles sont devenues plus puissantes, de ce que la torpille joue tous

schrapnels, tantôt le cuirassé ou le torpilleur. Il en sera de même dans l'avenir et c'est la mer surtout qui nous réservera des surprises. La marine est loin d'avoir dit son dernier mot : l'industrie et la science lui fournissant des engins de plus en plus extraordinaires, de plus en plus formidables. Les rêves de Jules Verne se réaliseront et peut-être seront dépassés. Qui sait si les profondeurs de l'Océan ne seront pas un jour éclairées par des fanoux électriques, si de puissants sous-marins ne



LE " PÉTROPAWLOSK " FAISANT EXPLOSION

Ce très curieux instantané a été pris par un correspondant de guerre au moment où le cuirassé russe faisait explosion, jonchant la mer de ses débris dans un rayon d'un demi-kilomètre.

s'y promèneront pas; si, invisibles à la surface, de grands paquebots, laissant les tempêtes gronder au-dessus d'eux, ne mettront pas en communication les continents et les races? Est-il quelque chose d'impossible après ce que nous avons vu et ce que nous voyons tous les jours? Les âges futurs exigeront plus de vitesse encore dans les courses à travers les mers. Les navires glisseront sur l'eau avec des rapidités folles; ils franchiront les horizons et à peine on aura le temps de les voir disparaître. Une artillerie nouvelle les armera qui détruira d'un coup les ports de guerre et qui fera évaporer les flottes en fumée. Des torpilles énormes et dirigeables à volonté défendront les côtes, poursuivront l'ennemi jusqu'au large; l'anéantiront au milieu d'explosions retentissantes qui secoueront l'Océan jusque dans ses profondeurs.

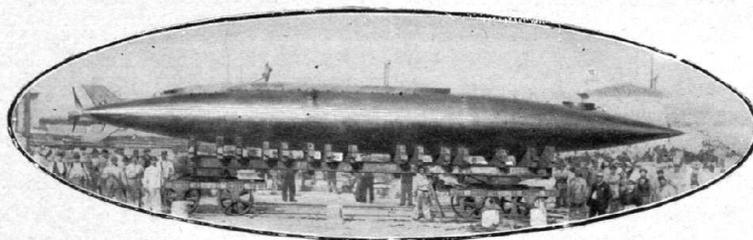
LA GUERRE FUTURE, CHEF-D'ŒUVRE DE LA SCIENCE.

A ce moment aura progressé, dans des proportions que nous ne pouvons soupçonner, la navigation sous-marine. Quand une lutte s'engagera entre deux nations, elle s'étendra en haut et en bas; à l'air libre et dans l'obscurité des abîmes inconnus. Peut-être aura-t-on donné la vue aux bateaux sous-marins qui,

aujourd'hui, sont aveugles. Peut-être jettera-t-on des fusées de lumière dans les opaques ténèbres des vallées océaniques. Des navires de guerre se tiendront en embuscade, comme nos torpilleurs derrière nos rochers, au centre des immenses forêts d'algues qui hérissent le fond des mers. A l'aide d'instruments perfectionnées, comme déjà il en existe, ils devineront l'approche de l'ennemi; ils entendront les bruits de ses hélices, le déchirement de l'eau qui s'écarte. Le choc des carènes d'acier, les éclatements des torpilles troubleront alors la virginité de ces solitudes. Et quand un des adversaires sera atteint, que la mort entrera avec l'eau dans sa coque ouverte, seule une grosse bulle d'air s'en échappera, montera droite et viendra crever à la surface.

Bien d'autres surprises sont réservées à nos petits-neveux. De leur temps, la bataille prendra des formes étranges, le carnage des aspects inattendus. Peut-être ne devront-ils pas s'en plaindre. Il est une règle immuable à laquelle ils ne pourraient échapper: plus on perfectionne les instruments de guerre et moins les guerres sont sanglantes; plus on invente des moyens ingénieux de se tuer, plus on réduit le nombre des victimes. La Science est humaine alors même qu'elle se met au service de la destruction.

EDOUARD LOCKROY.



UN SOUS-MARIN SUR SON CHANTIER DE CONSTRUCTION

GRANDS FAITS de Janvier 1905 ⁽¹⁾

CONTRE LE PALAIS D'HIVER

Le 18 janvier, à l'issue de la bénédiction de la Néva par le tsar, un canon de la batterie de la garde, placé en face du Palais d'Hiver, a projeté une boîte à mi-



Le général Foullon, préfet de police de Saint-Petersbourg

trailles. Un agent a été tué. Les versions les plus contradictoires ont circulé sur ce grave incident.

souffrances ne croyaient certes pas que leur démonstration toute



Le pope Gapon chef des ouvriers à Saint-Petersbourg

pacifique, aurait le lendemain une issue aussi sanglante.

Par malheur pour eux, après avoir dépeint leur vie de misères et d'esclavage, les ouvriers ne se bornaient pas à réclamer une simple augmentation de salaire ou une diminution d'heures de travail. Ils déclaraient que le seul

titution et la disparition de l'autocratie.

Dimanche 22 janvier dans l'après-midi, les ouvriers accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants et conduits par le pope



Le prince Troubetzkoi, qui a failli être victime d'un attentat anarchiste.

Gapon, qui s'est fait leur éducateur, et qui exerce sur eux la plus complète influence, se mirent



Croquis pris pendant l'émeute du 22 janvier; au premier plan le pope Gapon

L'ÉMEUTE DE SAINT-PÉTERSBOURG

Les ouvriers de Saint-Petersbourg qui, le 21 janvier, se proposaient de remettre au tsar une supplique, dans laquelle ils exposaient leurs

remède capable de mettre fin à leurs maux, était une modification dans leur état social, un changement radical dans le régime auquel est soumis la Russie. Ils demandaient en un mot, une Cons-

en marche pour porter leur pétition à « leur père le tsar ». Ils trouvèrent gardés par les régiments de la garde les ponts qui donnent accès au Palais d'hiver, et furent reçus à coups de fusils par les

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter.

soldats : A partir de ce moment, le feu continua jusqu'au soir.

Toute la lumière n'est pas faite sur cette sanglante journée. On sait seulement que sur de nombreux points les troupes fusillèrent les grévistes sans aucune provocation de la part de ces derniers. Le chiffre des victimes n'a



Les officiers ont été autorisés par le tsar à rentrer en Russie après avoir donné aux Japonais leur parole de ne plus servir jusqu'à la fin de la guerre.

Le 3 à midi, les Russes ont évacué les forts, le 4 ils ont transporté le matériel, le 5 ils ont été désarmés et un détachement japo-



La place du Palais d'Hiver où se sont produits les troubles les plus graves

pas été fixé. Les correspondants étrangers l'établissent à 3000 tués et blessés.

Les journées de lundi et de mardi ont été plus calmes, mais l'agitation qui depuis la terrible repression de dimanche a pris une forme révolutionnaire, gagne les grandes villes, Moscou notamment.

Le gouvernement a décidé le 24 janvier de mettre Pétersbourg en état de siège, et de confier au général Trepoff tous les pouvoirs d'un dictateur militaire.

Le 28 janvier, la grève était terminée à St-Petersbourg, mais l'agitation continuait en province.

LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE

La capitulation de Port-Arthur a été signée dans la soirée du 2 janvier. La place avait tenu héroïquement depuis le 26 mai, c'est-à-dire depuis sept mois. Cet événement important était escompté depuis quelque temps déjà.

Les Russes qui étaient au nombre de 35.000 au début du siège étaient réduits à 8.000 hommes dont 2.000 hors d'état de combattre.

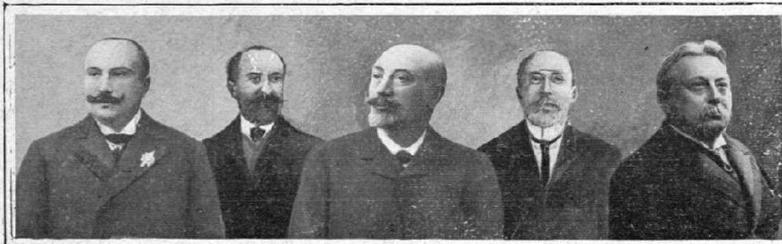
nais a pénétré dans la ville où l'entrée officielle a eu lieu le 8 janvier.

Le 9 janvier l'empereur Guillaume II a conféré aux généraux Stœssel et Nogi la décoration de l'ordre pour le Mérite.

Depuis la capitulation, tout l'intérêt de la situation militaire s'est transporté sur les bords du Cha-Ho, où les deux armées adverses, en contact étroit, gardent toujours cependant la même immobilité.

Un fait de guerre très intéressant qui s'est produit pendant ces derniers temps, est le raid audacieux entrepris le 10 janvier, par le général Mischenko, et qui a porté sur trois colonnes : cosaques, dragons, circasiens, jusqu'à Niou-Tchareg, à près de 150 kilomètres en arrière des communications japonaises.

C'est la première fois, depuis le commencement de la guerre, que



Le nouveau ministère

MM. Rouvier, Étienne, Delcassé, Berteaux, Thomson Ruau, Dubief, Gauthier, Bienvenu-Martin, Chaumié, Clementel, Merlou, Dujardin-Beaumetz, Bérard

La cavalerie russe entreprend une opération de quelque envergure.

Cette opération semble avoir réussi en partie, puisque la voie ferrée, entre Hai-Tcheng et Liao-Yang, a été détruite sur plusieurs points par les intrépides cavaliers.

Le 25 janvier, le général Kouropatkine a pris l'offensive et s'est emparé du village fortifié de Saudepon, au sud de Moukden.

A la fin de janvier, les dépêches signalent que, malgré le froid rigoureux, des engagements de très grande importance sont imminents dans les environs de Yentaï.

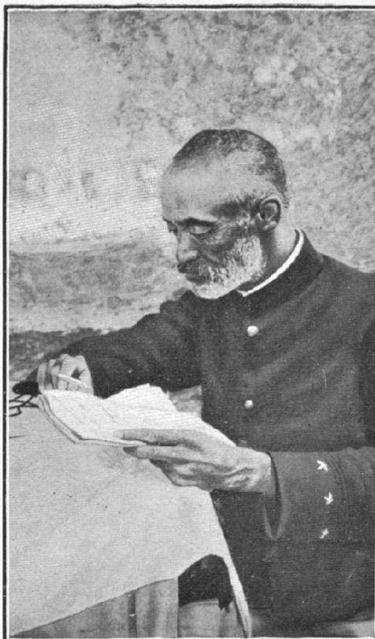
ATTENTATS ANARCHISTES

Un engin explosif a été placé dans la nuit du 30 janvier à l'entrée de la porte cochère du prince Troubetzkoï, attaché à l'ambassade russe en France. Cette bombe n'a pas explosé. La même nuit, une bombe, qui a blessé deux gardes républicains, a éclaté devant le 13 de l'avenue de la République à l'issue d'une réunion anti-tzariste organisée par MM. Jaurès, de Préssensé et Vaillant.

LE NOUVEAU MINISTÈRE

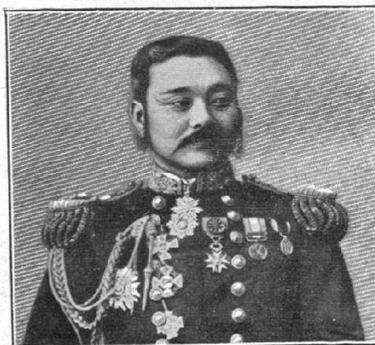
Le 14 janvier au Palais-Bourbon après dix heures de séance et un discours sur la politique générale prononcé par M. Combes, président du Conseil, un ordre du jour émanant de M. Bienvenu-Martin et approuvant les déclarations du gouvernement ne fut voté que par 287 voix contre 281 alors que le programme dudit gouvernement était approuvé par 380 voix contre 55.

Dans ces conditions M. Combes, par une longue lettre qui a été très commentée, a remis le 18 janvier sa démission au Président de la République.



Le général Nogi, qui commandait en chef devant Port-Arthur

Son ministère avait duré trente-et-un mois : il avait été, en effet



Le vice-amiral japonais Sityama, commandant la place de Port-Arthur après l'investissement

constitué le 7 juin 1902. C'est le plus long de la troisième République après celui de M. Waldeck-Rousseau auquel il a succédé.

Le Président de la République fit appeler à l'Élysée divers représentants des groupes de gauche et chargea M. Rouvier de constituer le cabinet, ce qui fut fait le lundi 23 janvier.

Les nouveaux ministres sont MM. Thomson (Marine); Etienne (Intérieur); Bienvenu-Martin (Instruction publique et Cultes); Dubief (Commerce); Clémentel (Colonies); Ruau (Agriculture); Gauthier (de l'Aude) (Travaux publics).

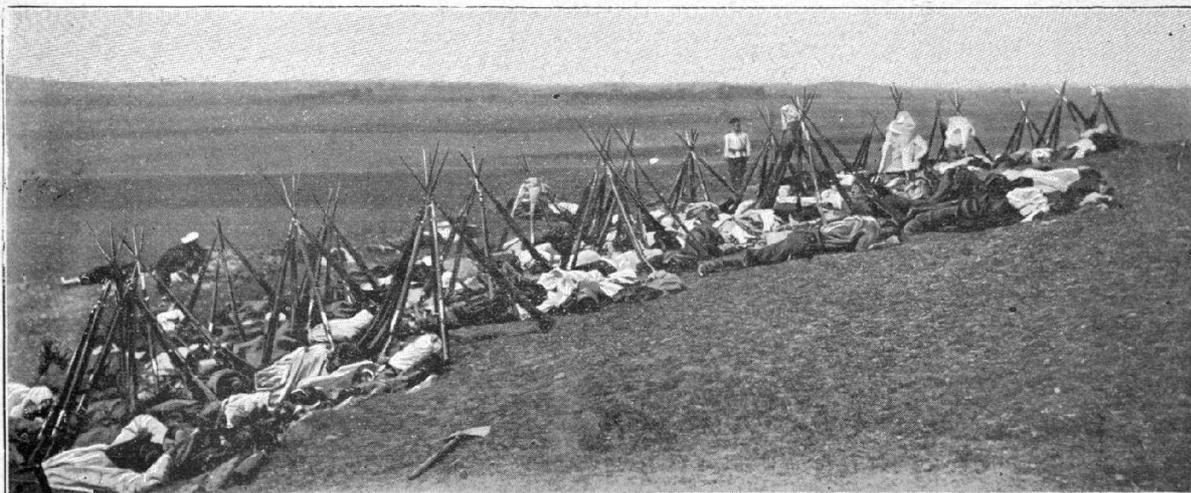
M. Chaumié, ancien ministre de l'Instruction publique est passé à la Justice, M. Berteaux a conservé le portefeuille de la Guerre, M. Delcassé celui des Affaires Étrangères, M. Rouvier celui des Finances.

En outre deux nouveaux sous-secrétariats ont été institués : l'un aux Finances qui a été attribué à M. Merlou, l'autre aux Beaux-Arts à M. Dujardin-Beaumetz. M. Alexandre Bérard a conservé celui des Postes et Télégraphes.

Le nouveau ministère a pris contact avec la Chambre le 27 janvier. La déclaration lue par M. Rouvier constitue en substance un appel à l'union de tous les républicains pour en finir avec l'agitation créée par les affaires de délation.

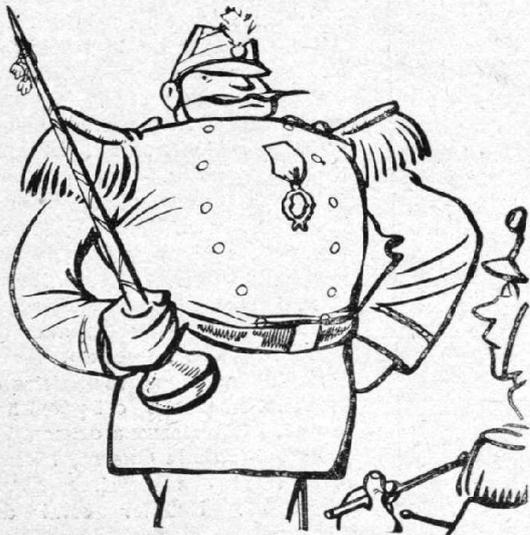
L'ordre du jour de confiance a été voté par 373 voix contre 99.

D'autre part, le ministère a pris des mesures de rigueur contre des officiers mêlés — dans un sens et dans l'autre — aux affaires des « fiches » : le commandant Bégnicourt, les généraux Peigné, de Nonancourt, d'Amboix de Larbont, le lieutenant Cazenave de La Roche.



Avant-garde russe prenant un peu de repos avant le combat

JANVIER COMIQUE, par CARAN D'ACHE



LE TAMBOUR-MAJOR AUX PALMES. — *S'il faut absolument une statue de grand musicien, je ne vois pas la nécessité d'aller chercher Beethoven!*



LA CAISSE INDIVIDUELLE. — *Chairs parents, j'ai touché une caisse de l'agent d'échange, me voilà quasiment trésorier!*



NOUVELLE NÉE. — *Père Le Temps : Si jeune, et déjà menteuse!*



A L'OFFICIEL. — *Curieux strabisme, dit du Jour de l'An.*



LA BONNE DE L'HOMME POLITIQUE. — *Julie depuis quelque temps vous faites une vraie cuisine de cordon bleu. — Il ne tient qu'à monsieur pour c'en soye une de ruban violet.*



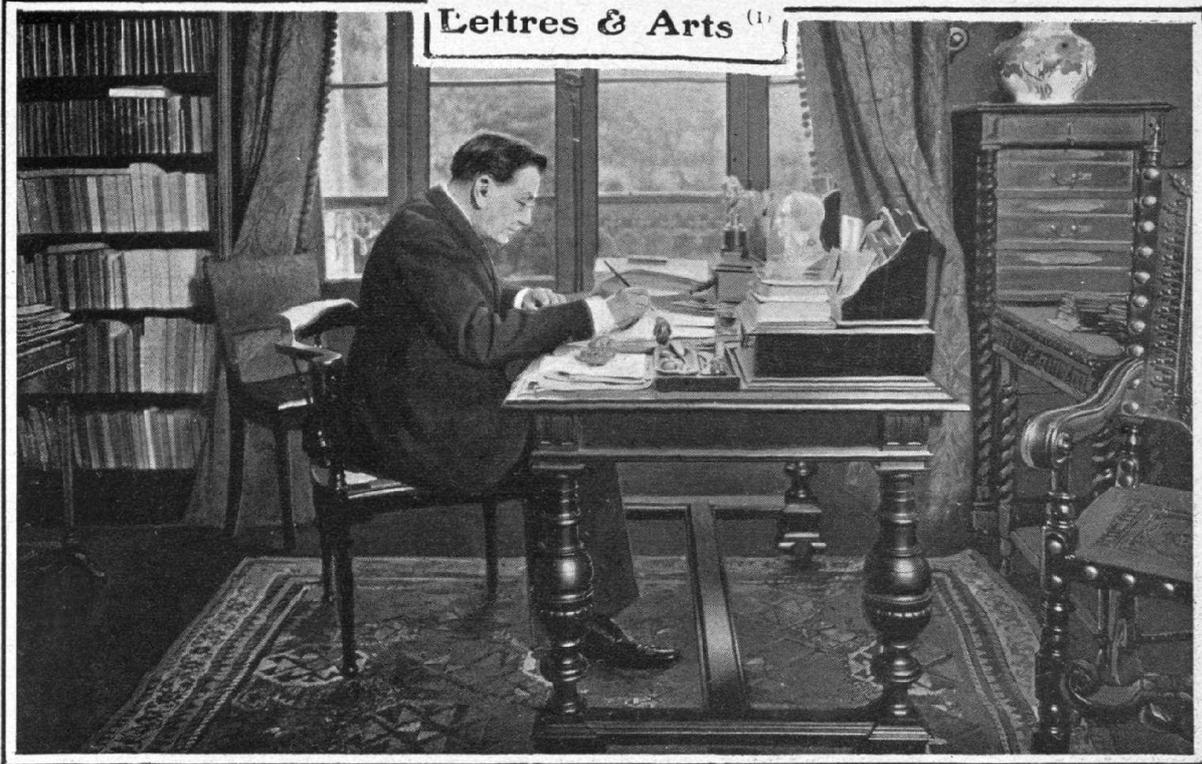
LA CHEMINÉE. — *Mirza!... pourquoi ne pas me dire, malheureuse! qu'un sombre amour te pousse au suicide?*

Je sais tout



LA COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES
Pointe sèche inédite PAR HELLEU





M. FRANÇOIS COPPÉE

L'illustre auteur des « Humbles » a une méthode bien différente de travail, selon qu'il s'agit de ses vers ou de sa prose. Tandis qu'il compose très rapidement ses poèmes dans le feu de l'inspiration, il met toujours fort longtemps à amener un roman ou une nouvelle jusqu'à leur forme définitive.

Comment ils travaillent

Chacun des écrivains que nous applaudissons et que nous aimons, a sa façon spéciale de travailler. — Les détails qu'on peut recueillir sur les habitudes de nos plus illustres auteurs, leurs petites manies, leurs bizarreries mêmes, éclairent parfois pittoresquement, non seulement leurs caractères, mais leurs œuvres. ❧ ❧ ❧



L nous arriva un jour de rendre visite à M. Jean Richepin. Il venait de s'installer rue Notre-Dame-des-Champs. Nous le trouvâmes dans un petit atelier, auquel on montait par un escalier de bois très étroit. Une cigarette blonde aux lèvres, au milieu de livres, de tableaux, d'armes anciennes, assis devant une lourde table dans un immense fauteuil gothique, en face d'une gigantesque cheminée de chêne, il portait un costume peu ordinaire. Sur la chemise de flanelle blanche à large col, un gros veston vert se boutonnait à demi; des aiguillettes de cuir serraient aux genoux une

culotte de la même couleur; des bas blancs teintés qui sortaient de bottines en drap bleu à lacets, emprisonnaient le mollet; un béret de velours rouge coiffait la tête.

Nous connaissons les manchettes de dentelle de M. de Buffon, et plus près de nous, le béret de velours noir et le foulard rouge de M. Victorien Sardou, la robe de moine de M. Brieux... Nous savons que Paul Verlaine écrivait au café sur des bouts de papier, et que l'inspiration saisit M. Jean Moreas vers deux ou trois heures du matin, dans la rue, comme il rentre chez lui.

Comment travaillent nos autres contemporains ? Pénétrons chez eux.

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et les événements universels.

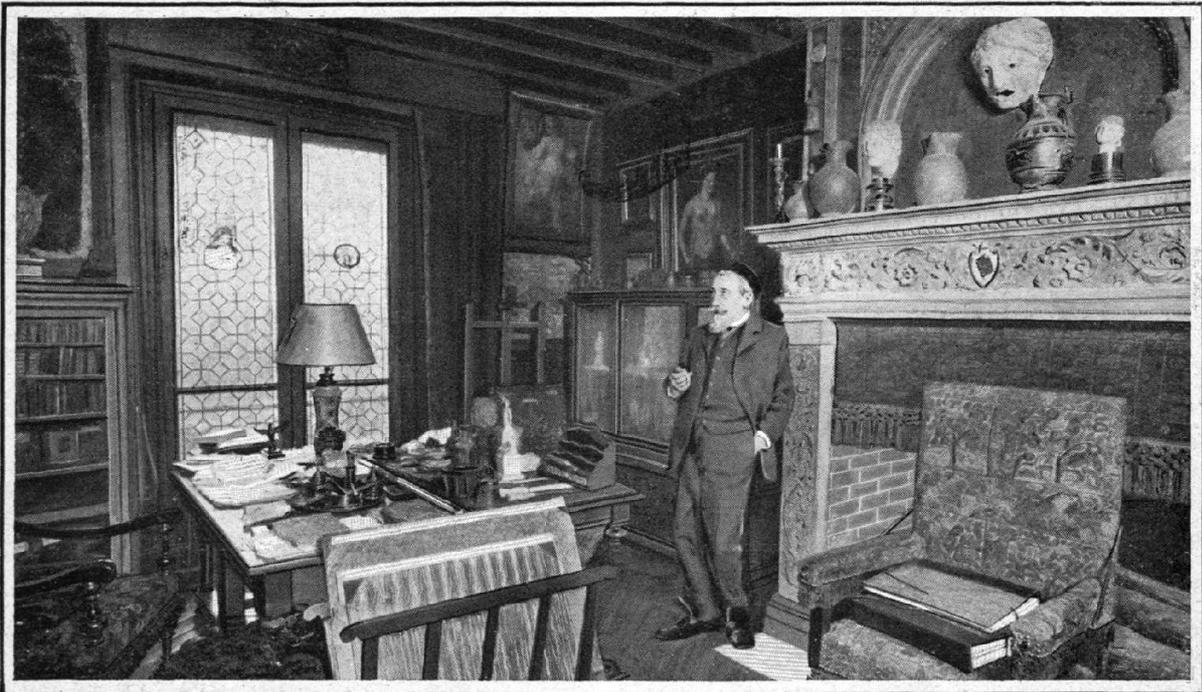
Les maisons, souvent, ont l'âme de ceux qui les habitent; elles reflètent leurs pensées et leurs goûts, elles nous donnent l'image la plus vraie d'eux-mêmes : M. François Coppée ne pouvait pas demeurer ailleurs que dans le pavillon qu'il a élu depuis de nombreuses années du côté de Grenelle.

FRANÇOIS COPPÉE FUME CIGARETTES SUR CIGARETTES.

Cette rue Oudinot, qu'il a choisie, file à travers un vieux quartier de la rive gauche : elle est calme et comme à l'écart du monde, bordée d'hôtels bourgeois, d'asiles de charité

avec le buste en argent du Christ de Michel-Ange. Un dessin de Bonaparte, pris à une séance du Conseil d'Etat et acheté à la collection du marquis de Trévisé, s'accroche à la porte, non loin de deux portraits au crayon de Raphaël Collin, qui représentent le père et la mère du poète.

— Comment je travaille? dit-il, une cigarette aux doigts, appuyé à la cheminée où se consomment des bûches et que domine une réduction en argent du *Croisé* de Frémiet, à côté d'une photographie de la princesse Mathilde. Je suis un travailleur très irrégulier; je me lève tard, je n'ai jamais eu, à propre-



M. ANATOLE FRANCE

Le délicat et prestigieux styliste rêve longuement, dans son admirable cabinet de travail, peuplé d'objets anciens et d'œuvres d'art, à l'art de ciseler incomparablement les phrases.

et de petites boutiques à la fois humbles et intimes. Les fenêtres s'ouvrent sur un jardin immense, celui de M. Denys Cochin, le député, et quand le printemps est venu, on dirait toute une vision de campagne, simplement un peu arrangée par l'art des hommes. M. François Coppée a trouvé en plein Paris ce qu'il adore : le silence et la beauté de la nature.

C'est dans cette retraite qu'il travaille. Les murs du cabinet disparaissent sous les livres, un divan offre la tentation de ses coussins, et de sa fourrure, un buste de Paul Déroulède se dresse sur un haut support.

Sur la table, bien rangée et posée devant une large fenêtre, les plumes d'oie, dont il se sert, sont encore humides d'encre noire. Un buste en biscuit du Premier Consul voisine

ment parler, d'heures de travail. Un paresseux qui a beaucoup travaillé, voilà comment je me définirai. Je travaille par à-coup : j'ai écrit *Severo Torelli* en une vingtaine de jours, et les *Jacobites* en un mois. Par exemple, mes romans, j'ai mis un temps infini à les écrire, je les laissais, j'y revenais, puis je les abandonnais encore.

Pour les vers, je les écris en marchant. Je jette d'abord sur le papier un « monstre », un canevas informe, puis je marche, je parle mes vers, je les écoute, je juge l'effet qu'ils produisent. Et je fume, je fume — ou plutôt j'allume sans cesse des cigarettes, que j'envoie dans le feu après deux ou trois bouffées. Et je rature, je rature...

Tout naturellement, il a jeté sa cigarette, il

en allume une autre. Les mains derrière sa longue redingote noire, il se chauffe. Sur la table, une grande feuille blanche est couverte d'une petite écriture serrée et très fine, et dans



M. JULES LEMAITRE

M. Lemaitre avoue qu'il travaille en "flânant" et ne trouve véritablement du plaisir qu'à écrire des pièces de théâtre.

la marge des ronds reliés au texte par une ligne droite contiennent les corrections. Le manuscrit éveille en mon esprit le souvenir d'un manuscrit de Paul Bourget : une petite écriture menue, fine, fine, souvent inachevée, avec, au bord des feuillets, de vagues dessins, maisons, arbres, gribouillis tracés dans les instants où les mots fuient la pensée.

SULLY-PRUDHOMME, ANATOLE FRANCE, CATULLE MENDÈS, PRÉFÈRENT LA PIPE ET LE CIGARE ; M^{me} DANIEL LESUEUR PRÉFÈRE LES FLEURS.

La pipe de Sully-Prudhomme est fameuse, une pipe de merisier qui ne quitte ses lèvres que pour être bourrée. Quand il habitait Paris,

faubourg Saint-Honoré, son cabinet, où s'accrochait un portrait de Henner, ne contenait, avec des tableaux de Primitifs, que des bibelots rares et des meubles anciens. Sur la table, placée dans l'embrasure de la fenêtre, en face de l'Elysée, une statuette de la Philosophie se dressait entre deux bustes de Pascal et de Descartes.

Maintenant qu'il demeure à Châtenay, réveillé à quatre ou cinq heures du matin, il travaille dans son lit. Il écrit, avec un porte-plume lourd, d'une écriture fine et claire, d'une traite. Il se corrige il est vrai, à mesure qu'il écrit, en raturant parfois, mais surtout en collant sur le texte primitif de minuscules



M. CATULLE MENDÈS

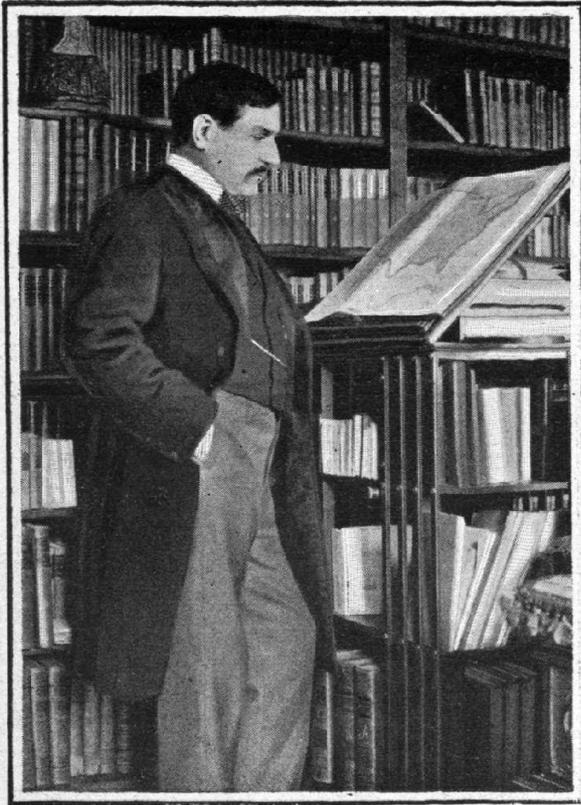
M. Catulle Mendès, dont l'œuvre prodigieuse atteint cent vingt volumes, ne travaille que l'après-midi, en fumant quelque pipe vénérable ou de précieux "alvas" havanais.

morceaux de papier, qui font ressembler ses manuscrits à un jeu d'échecs.

Tout aussi célèbre est la pipe d'Anatole France, pipe d'écume, cette fois, grosse et recourbée. Il travaille en la fumant. Une calotte

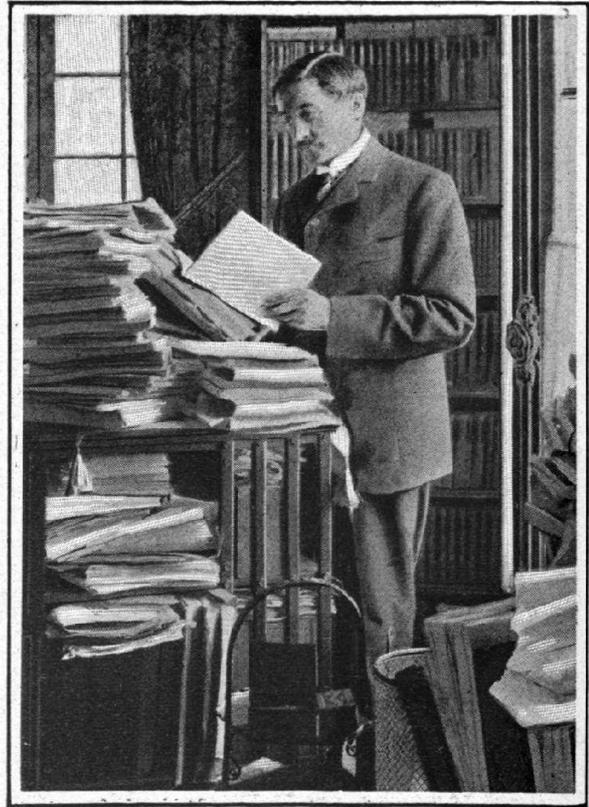
de soie écarlate sur la tête, vêtu d'une veste unie et d'un pantalon ample coupé dans une

La voici ; elle s'assied à sa table, une table Louis XVI en acajou, avec des bronzes relui-



M. PAUL BOURGET

M. Bourget adore le document et son cabinet de travail est, à ce titre, un véritable laboratoire ou, si l'on préfère, un véritable arsenal. (Ph. Dornac)



M. PAUL HERVIEU

Le jeune académicien est un laborieux et un volontaire qui travaille opiniâtrement et avec une ardeur soutenue.

bure moëlleuse de moine sybarite, c'est la le costume cher au père de M. Bergeret.

La pièce où il se tient, où il lit, où il écrit, à deux minutes du Bois, est étroite et longue. Une haute cheminée venitienne la divise en deux parties, et des centaines de volumes, abrités en de merveilleuses et curieuses reliures, couvrent les murs. Devant lui sourit une madone de l'école de Van Eyck. A travers les vitraux, pareils à des vitraux de cathédrale, une lumière très douce pénètre.

... Un grand salon qui donne rue d'Aumale, et devant la fenêtre, deux tables l'une à côté de l'autre. C'est là que M^{me} Daniel Lesueur travaille avec son mari, M. Henry Lapauze. Elle aime les pièces larges, longues et claires. Devant elle, toujours, un petit bouquet de fleurs, dont le parfum, si fort soit-il, n'arrive pas à la gêner, mais au contraire est pour elle une manière d'excitant. Et surtout que sur la table nul objet ne change de place ! Que porte-plumes, crayons, encriers, ne soient jamais dérangés sous prétexte d'être rangés. Le papier, couleur bleu pâle, n'attend plus que M^{me} Daniel Lesueur.

sants, et elle entame la tâche quotidienne qu'elle continuera l'après-midi. Comme elle tire à la presse un double de son manuscrit, elle écrit avec de l'encre à copier, et chaque feuillet, qui équivaut à une page de livre, est séparé du suivant par un buvard.

Il y a longtemps qu'elle pense à son roman et qu'elle le porte, presque tout fait, dans la tête. Aussi son scénario tient-il en quelques lignes, même celui du *Marquis de Valcor*. La plume court sur le papier... elle rature, une fois, deux fois, trois fois. Oh ! les ratures sont trop nombreuses... elle déchire la page, la jette, et recommence. Elle a l'horreur des ratures. *Ça la dégoûte*. Un regret la poursuit, tandis qu'elle travaille : elle adore les chats, et son bonheur serait d'en avoir un ou deux près d'elle, calmes et majestueux.

JULES LEMAITRE TRAVAILLE EN AMATEUR, ET M. PAUL HERVIEU S'IMPOSE DE LONGUES TACHES.

M. Jules Lemaitre a allumé une cigarette, une Bastos ; il lance deux ou trois bouffées, fait quelques pas, revient à sa table.

— Oh ! moi, fait-il, je travaille en musardant. Je me mets là devant mon pupitre, je fume ma pipe, j'écris une ou deux lignes, je marche, j'ouvre un livre, je le feuillette, je reviens au pupitre, et puis je m'en vais. Je flâne tout le temps.

C'est une cité de livres que cet atelier qui lui sert de cabinet, éclairé par une large baie aux vitraux de couleur, cité merveilleuse, où se pressent en des reliures magnifiques rehaussées d'écussons et d'armes, les éditions anciennes et premières des classiques et des

donc : il faut que j'affirme. Est-ce que je ne vais pas exprimer une idée fausse ?

Il s'est assis maintenant dans le grand fauteuil de chêne à velours rouge rayé d'or.

— Et puis, voyez-vous, il n'y a qu'une chose qui me passionne, les livres, et je ne pourrai jamais me presser que pour aller acheter une édition originale.

C'est un clair et tiède cabinet de travail, que celui de Paul Hervieu. Tout le long des murs, la bibliothèque aligne ses planches d'acajou où se pressent, en leurs reliures



M^{me} DANIEL LESUEUR

M^{me} Daniel Lesueur, poète et romancier, apporte une gracieuse coquetterie dans l'arrangement de sa table de travail, qu'une gerbe de fleurs orne toujours.

modernes. Deux bustes, au fond de la « librairie », protègent ce sanctuaire, Molière et Renan, et accroché au petit escalier qui monte à la salle à manger, un kakemono posé sur un écran représente un Japonais en robe de soie à ramages, avec deux poignards à la ceinture, et ce Japonais n'est autre que M. Jules Lemaitre.

Il est appuyé à la table, où sont rangés avec ordre papiers, brochures et journaux. Sur son veston, dont le col remonté se ferme sur la cravate, pend le lorgnon. Il a les mains dans les poches, la tête un peu penchée, et il rit doucement.

— Oui, oui, ça m'amuse d'écrire une pièce, ça m'amuse vraiment. Quand j'écris un article de politique ou de critique, oh ! ce n'est pas la même chose... ça m'embarrasse. Pensez

multicolores, les livres les plus divers, anciens, classiques, modernes, et sur les sièges, fauteuils, canapés, chaises, d'autres livres brochés, jaunes, verts, bleus, rouges, s'entassent solidement ou s'étagent en piles tremblantes, mêlés à des brochures, des revues, des feuillets.

Aux rares places, où paraît encore la tapisserie, s'accrochent des portraits, des esquisses, des dessins.

Le monocle pendant sur le veston de drap anglais, les yeux doux à la fois et aigus, le front haut sous les cheveux plats que sépare une raie sur le côté, la bouche étroite et fine et le menton accusé, M. Paul Hervieu, une cigarette aux lèvres, travaille.

Il est une heure de l'après-midi. Levé depuis huit heures, il a lu des journaux, reçu des

visiteurs; maintenant, obéissant à un ordre qu'il s'est donné, il commence la tâche quotidienne qu'il mènera jusqu'à six heures moins un quart où le valet de chambre lui apportera *Le Temps*. Cinq jours par semaine sont ainsi fidèlement occupés; le sixième est le jour de l'Académie, et le septième le jour du repos. Depuis sept ans qu'il habite l'avenue du Bois, il n'a pas fait deux promenades au Bois.

Travailleur par volonté, parce qu'il s'en

acte, s'émeut lui-même plus qu'un auditeur, mais il est pris plutôt dans l'indignation que dans l'attendrissement. Son effort consiste à se mettre dans la situation et à changer continuellement de place, à être tantôt celui de droite, tantôt celui de gauche. Etant donné le sujet et l'évolution de la scène, que doit-il dire dans ce cas-là, s'il est Pierre ou Jean, Pierrette ou Jeanne... Voyons, se dit-il, qu'est-ce que je suis en droit de répondre? Il ne croit pas à l'inspiration, mais à la préoccupation et à la méditation ininterrompue.

Acteur, par exemple, il ne l'est à aucun degré. Quand il surveille une répétition, il explique à l'artiste ce qu'il a voulu exprimer, quand il s'aperçoit d'une erreur, mais jamais il ne monte sur le plateau, il ne donne même jamais une intonation, se débarrassant de ce soin sur les



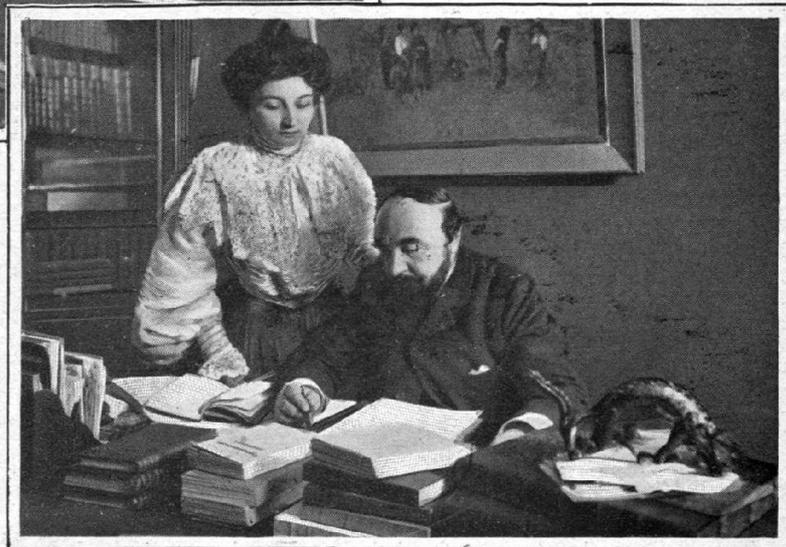
M. PAUL ADAM

Plus d'une fois le jeune et célèbre romancier soumet à sa femme les pages auxquelles il vient de consacrer plusieurs heures d'un labeur insbiré.

donne la consigne, il ne goûte de plaisir qu'une fois le travail complètement achevé. Il se sent délivré.

Quand il écrivait des romans, il lui arrivait de faire six pages par jour, des pages de 20 centimètres sur 15, couvertes d'une écriture serrée. A ce régime de cinq heures de travail par jour, il a mis quatre mois à écrire *Les Tenailles*, trois à écrire *La Loi de l'homme*, d'arrache-pied, sans autre scénario que de courtes indications griffonnées sur une page.

M. Paul Hervieu parle son dialogue. Il se promène en fumant, jusque dans la chambre voisine, et, pour trouver la phrase à écrire, il cherche à la prononcer, ou plutôt à l'entendre, d'une voix basse et un peu rauque. Ses mains se serrent en fermant le poing, tandis que les bras se secouent dans un geste de lutte. La phrase trouvée, il l'écrit aussitôt. Parfois il a de l'émotion jusqu'aux larmes, et en lisant un

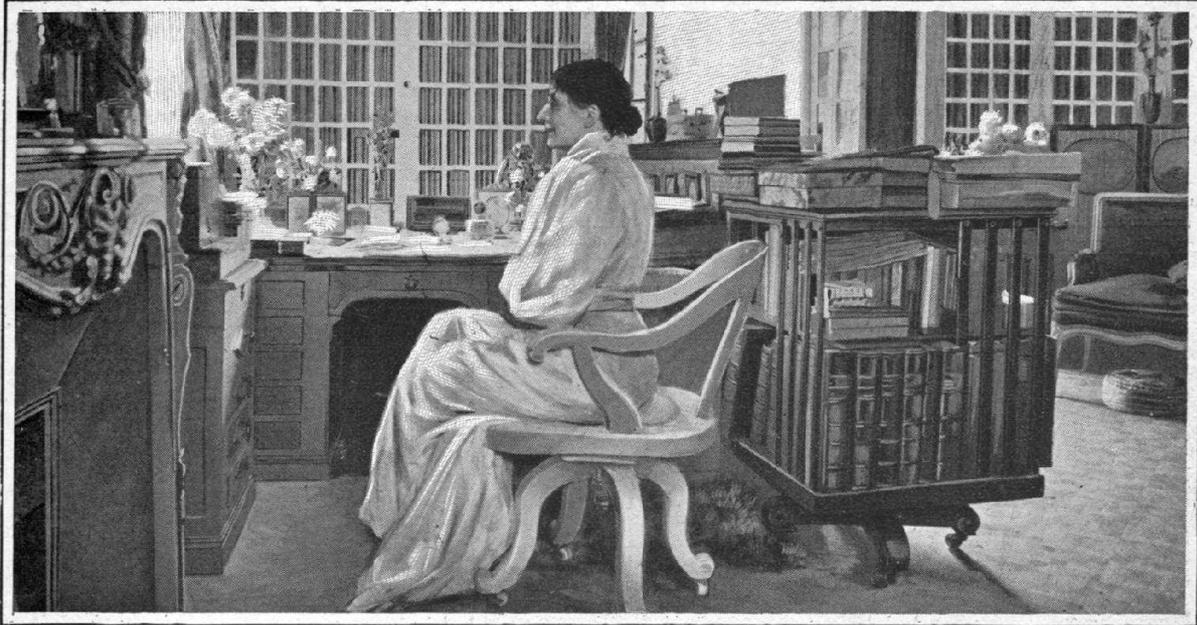


M. ROSNY

M. J. Rosny, avant de travailler avec son frère, aime à recueillir l'avis éclairé de sa femme sur le plan de quelque roman futur.

habiles metteurs en scène que possèdent les théâtres.

Quant à ses manuscrits, ils sont composés de pages volantes, toutes de même dimension, et réunies sous des chemises spéciales pour chaque acte. L'écriture est petite, serrée, dure, constamment appuyée. Les ratures sont nombreuses: il n'y a pas une page sans ratures, et sur certaines parties tout est raturé, en barre horizontale ou en zig-zag à dents serrées. Pourtant chaque phrase a déjà été ruminée avant d'être confiée au papier.



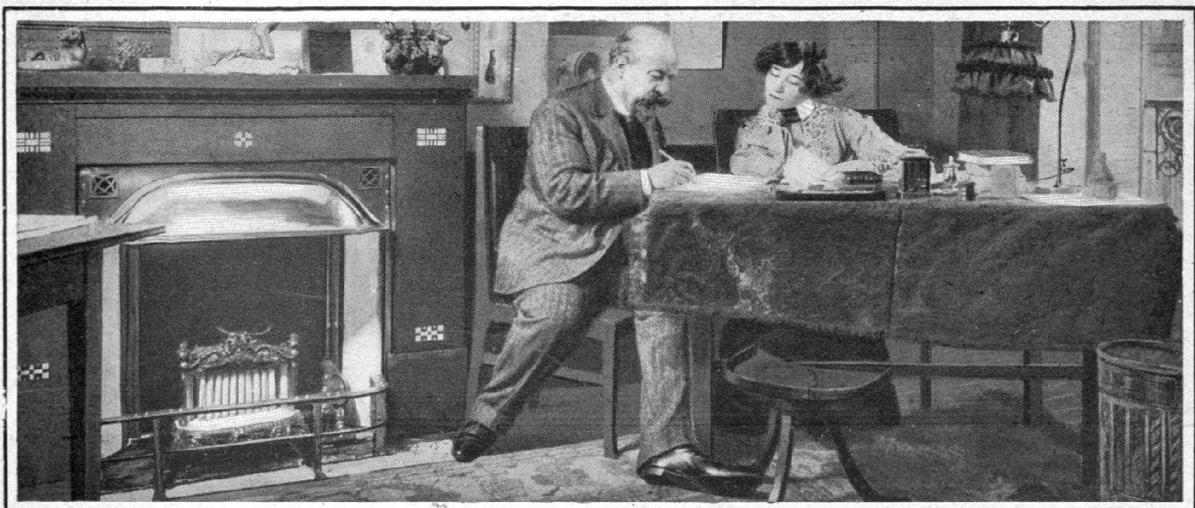
LA COMTESSE DE MARTEL (GYP)

Gyp travaille à partir de cinq heures du matin jusqu'à midi, et, particularité remarquable, toutes les fenêtres de son cabinet de travail sont toujours grandes ouvertes, hiver comme été.

Naguere, M. Hervieu imaginait et très rapidement écrivait, mettant parfois un signe pour exprimer ce qu'il voulait, puis revenant sur ce brouillon abondant, avec un soin d'ornemaniste. Maintenant, il n'avance qu'à pas plus petits, cherchant une formule définitive, et poursuivant la simplicité. Car il se juge compliqué, la complication est son ennemi naturel, il est persuadé qu'en composant il débute par du compliqué et que c'est par correction, par rature, qu'il arrive à la simplicité.

Un dernier souci de son travail : il met

une application de deux à trois jours à forger des noms propres qui conviennent pleinement, à ses yeux, au caractère de ses héros. S'il appelle *Gourgiran* des hommes brutaux, c'est qu'il trouve ce mot rude et justement en conformité avec leur tempérament. Dans *Peints par eux-mêmes*, M^{me} de Tremeur lui semble avoir une sonorité de mort, M^{me} Vaneau de Floche exprime la légèreté, la futilité. Pour les prénoms, il les cherche dans l'almanach du Gotha, avec la préoccupation qu'ils soient simples pour précéder un



M. GAUTHIER-VILLARS (WILLY)

M. Willy, dans le décor modern-style de son bureau, écoute volontiers ce que pense et ce que dit sa jeune femme, qui est pour lui une véritable collaboratrice.

nom aristocratique, nobles pour relever un nom bourgeois.

QUELQUES AUTRES DE NOS PLUS CÉLÈBRES CONTEMPORAINS ET CONTEMPORAINES.

Le cabinet de travail de M^{me} de Martel — Gyp — est célèbre. Au premier étage de la

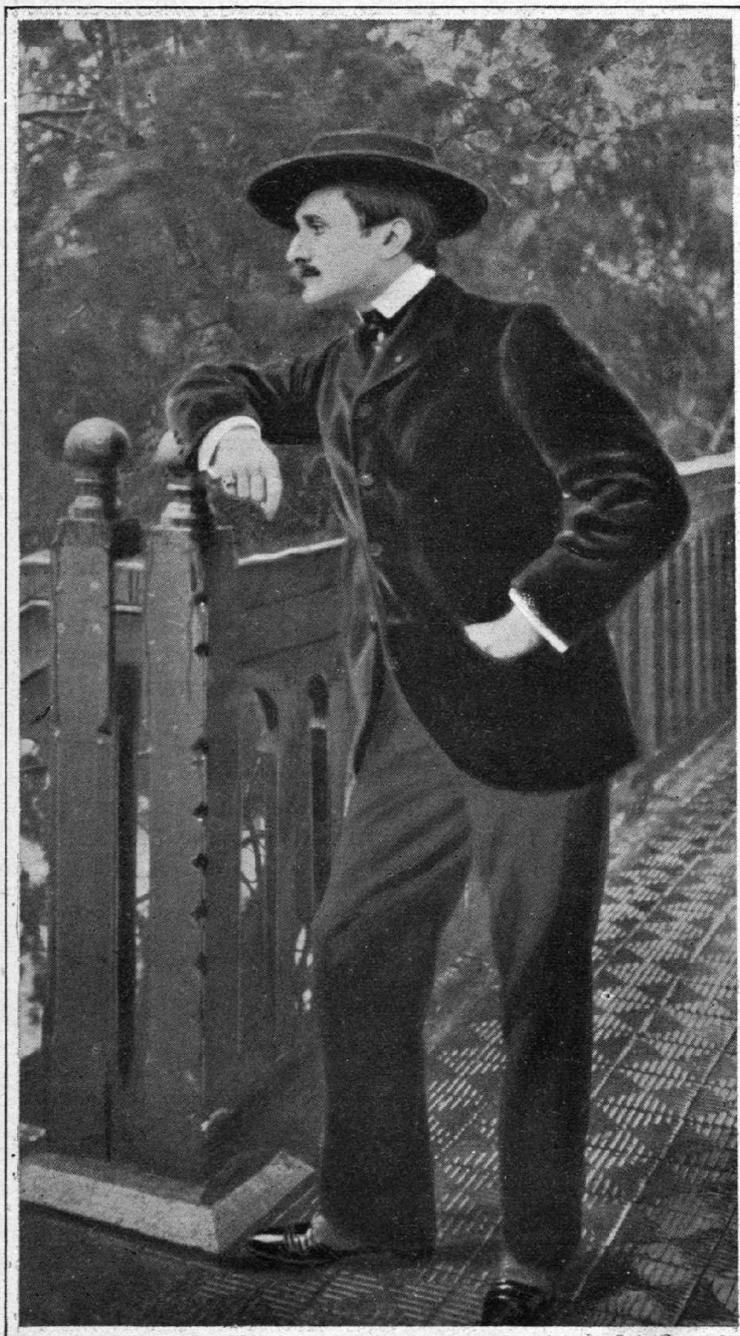
maison qui fait, à Neuilly, le coin du boulevard Bineau et de la rue de Chézy, il est tout à la fois sa chambre à coucher et son cabinet de toilette. Le lit y voisine avec la baignoire et la table à écrire, et à côté des flacons d'essences l'on trouve les rames de papier, les bouteilles d'encre, les bâtons de cire à cacheter et le cachet avec son ironique devise : « Et

puis après ? » Tous les meubles sont blancs. Des pastels pendent aux murs, portraits de M^{me} de Martel, de sa fille, et des cadres à étoffe du XVIII^e siècle contiennent des photographies. Mais, brusquement, dans un décor charmant, le regard s'arrête surpris et attristé : sur la glace de la cheminée est glissée une large enveloppe avec ces simples mots : « Mon testament. »

C'est là, toutes les fenêtres ouvertes, été comme hiver, et adoucissant seulement la froidure de l'air par un feu de bois qui brûle derrière elle, que M^{me} de Martel écrit ses romans. A cinq heures du matin, elle est à sa table, encore qu'elle se soit couchée à minuit, et elle y demeure jusqu'au déjeuner pour y revenir parfois dans l'après-midi. Vive, rapide, sa grosse écriture écrasée et large couvre de lettres violettes les grandes feuilles vertes. Peu de ratures, aucune même dans les dialogues.

Son chien, Papillon, dort à ses pieds : il ne la quitte pas. C'est seulement, en été, et pour corriger des épreuves, qu'elle s'assied sur une chaise au balcon et travaille sur ses genoux. Mais alors, pensez-vous, il n'existe point d'écrivain plus régulier que M^{me} de Martel. Combien cette régularité étonnerait l'impression que nous nous faisons sans la connaître, de la mère de Bob ! Aussi n'est-elle point vraie. Ajoutons, cependant, que Gyp travaille par à-coup, et elle aime ne pas travailler.

D'ailleurs, il ne faudrait pas croire que tous les écrivains ont une façon bien particulière de travailler ; d'aucuns, même, et non des moindres, n'ont même pas d'habitudes arrêtées. Catulle Mendès travaille où il veut : sur les petites tables de son cabinet de travail, au café, entre deux actes, ou

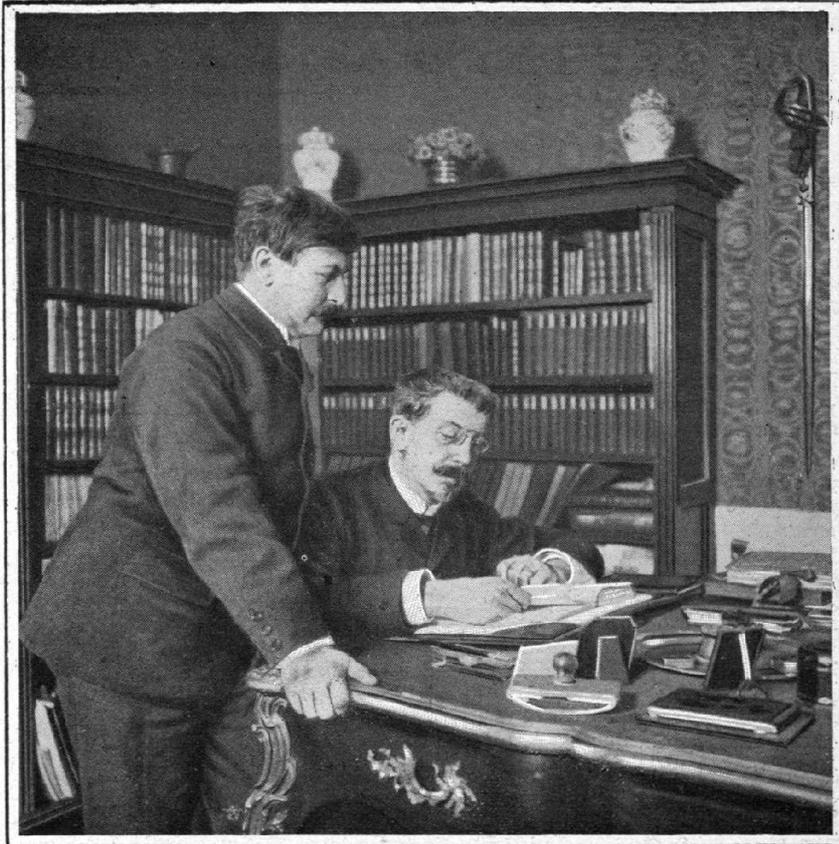


M. EDMOND ROSTAND

Dans le magnifique site de Cambo où il passe désormais presque tout son temps, l'auteur de « Cyrano » jouit d'un repos fécond, et les heures qu'il passe à rêver à son balcon, au milieu de la belle nature, ne sont pas des heures perdues pour lui ni pour nous — au contraire.

dans le bois de Saint-Germain, en se promenant. M. Paul Bourget est un bûcheur et un fureteur, et quand il n'écrit pas un livre, il ne perd pas une occasion de se documenter. Jules Claretie a l'esprit toujours lucide, l'imagination toujours en éveil. M^{me} de Noailles attend que l'inspiration lui dicte de jolies choses. MM. Paul Adam, Rosny, Donnay, Capus, Van derem, qui ont une facilité et une régularité de production admirables, se mettent à leur bureau... le plus souvent possible, comme de bons bourgeois gourmets à leur table servie. Aux deux premiers, la délicate et légère collaboration de femmes de goût permet d'apprécier mieux les lignes une fois écrites, et M. Willy, qui donne à son inspiration spirituelle le décor d'un cabinet de travail ultra *modern style*, en dirait bien volontiers autant...

Les frères Margueritte sont aussi des réguliers et des assidus. M. Edmond Rostand est plus déconcertant. Il se recueille et rêve, puis travaille dans une sorte de fièvre qui lui fait jeter à travers son bureau les feuillets qu'il vient de noircir d'encre : écriture et dessins, car il illustre en marge les vers qu'il compose.



MM. PAUL ET VICTOR MARGUERITTE

Les deux frères Margueritte travaillent ensemble, sans qu'on puisse exactement déterminer quelle est la part de chacun dans l'œuvre commune. Non loin d'eux deux, on voit le sabre du général Margueritte, leur illustre père.

Et que conclure de ces quelques coups d'œil jetés dans l'intimité laborieuse de nos écrivains admirés et choyés, sinon qu'il n'y a pour le travail littéraire aucune règle générale et que le talent a ses caprices, — les plus respectables de tous...
PAUL ACKER.



M. ALFRED CAPUS

L'auteur de La Veine travaille à toutes les heures du jour. Il n'a pas d'habitudes fixes.

LA SŒUR
D'ALFRED DE MUSSET

Madame Lardin de Musset, sœur d'Alfred de Musset, est morte le 1^{er} janvier à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, dans son appartement de la rue Tronchet.

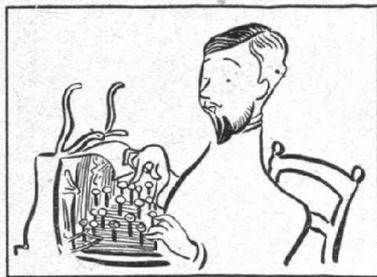
M^{me} Lardin de Musset aimait à raconter les souvenirs de jeunesse où son frère était mêlé. Elle possédait de nombreux autographes et dessins du grand poète, dont la statue va être prochainement inaugurée place du Théâtre-Français.

L'ANNIVERSAIRE
DE LA MORT
DE LA PRINCESSE MATHILDE

On a célébré le 2 janvier dans l'église de Saint-Giatien, le service anniversaire de la mort de la princesse Mathilde.

Cette cérémonie était empreinte d'un caractère tout intime; l'impératrice Eugénie et le Prince Napoléon étaient représentés par le prince Murat; la princesse Clotilde et la princesse Lætitia, duchesse d'Aoste, par le baron Brunet; le prince Louis-Napoléon par M. Ernest d'Hauterive.

Des services ont été également célébrés à Saint-Philippe-du-Roule où la famille était représentée par le prince Lucien Murat, fils du prince Achille Murat, et par le prince Michel Murat, fils du prince Louis Murat.



M. Pierre Veber, décoré le 1^{er} janvier, un des rares auteurs dramatiques qui se servent de la machine à écrire. (Caricature de Rouveyre.)



M^{me} Lardin de Musset, sœur du grand poète de Musset, morte le 1^{er} janvier à l'âge de 85 ans. (Cl. Otto.)

PIERRE MAËL

Monsieur Charles Causse, connu en littérature sous le pseudonyme de Pierre Maël, est mort à l'âge de quarante-cinq ans, des suites d'une grippe infectieuse, le 2 janvier.

Sous le même pseudonyme — qui appartient également à son collaborateur, M. Vincent, lequel continuera l'œuvre commune, — M. Causse a publié un grand nombre de romans.

LE COURS
DE M. BRUNETIÈRE

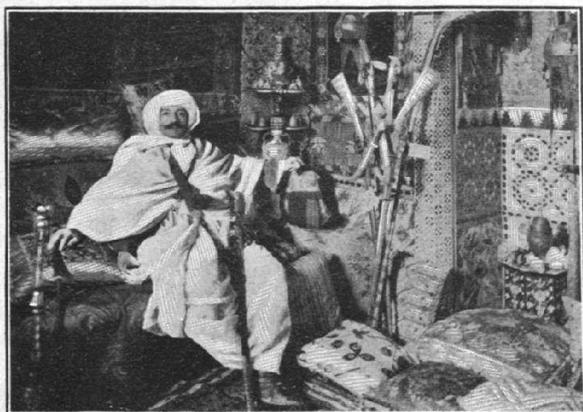
Monsieur Ferdinand Brunetière, directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, avait, comme on le sait, posé sa candidature pour une chaire de littérature en Sorbonne.

M. Brunetière n'ayant pu obtenir cette chaire, fait tous les mercredis à la salle de la Société de Géographie, un cours sur *L'Encyclopédie et les Encyclopédistes*.

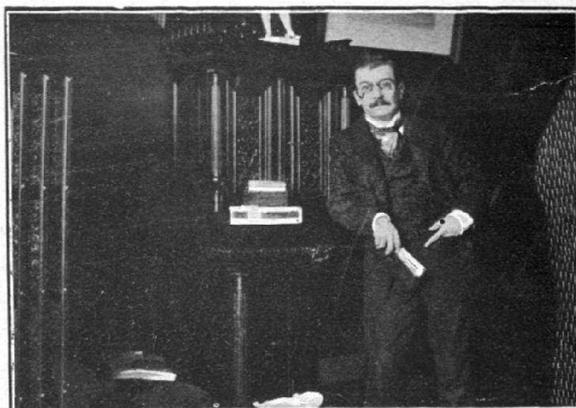
M. PIERRE LOTI MALADE

Le 7 janvier la nouvelle arrivait à Paris que M. Pierre Loti, de l'Académie Française, était gravement malade dans un hôpital de Péra.

L'éminent académicien a, en effet, souffert d'un violent accès de fièvre, qui le terrasse paraît-il chaque année, et le prive de son « meilleur plaisir », a-t-il écrit : « le travail ! »



Le célèbre académicien Pierre Loti, chez lui, en costume arabe. M. Pierre Loti a été assez gravement malade à l'hôpital de Péra. (Cl. Dornac.)



M. Ferdinand Brunetière, de l'Académie Française, n'ayant pas obtenu la chaire de littérature en Sorbonne, fait un cours à la Société de Géographie. (Cl. Dornac.)

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter.

FERRONNERIE D'ART

L'art dans la ferronnerie, si brillant jadis, semble devoir reprendre son essor, avec les tentatives d'opiniâtre rénovation qui caractérisent ce temps.

Ce n'est plus guère que dans les musées que l'on trouve de ces splendides pièces si minutieusement et si curieusement travaillées qui paraient les palais de l'ancien temps. Et cela se comprend.

En effet, les artistes de cette époque s'acharnaient à donner à leurs œuvres d'innombrables finesses qui avaient l'inconvénient de les rendre très coûteuses, et aussi d'en faire disparaître les lignes essentielles dans ses détails. Nous présentons à nos lecteurs trois petits objets modernes d'origine allemande, qui se proposent d'échapper à ces défauts.

LE MONUMENT DE BEETHOVEN AU TROCADERO

Un monument très curieux sera élevé très prochainement dans une allée avoisinant le Trocadéro, au célèbre compositeur allemand Beethoven.

C'est à un jeune homme de vingt-cinq ans, M. José de Charmoy, qu'échoit l'honneur de l'exécution.

Beethoven était né à Bonn-sur-le-Rhin en 1770, et il est mort en 1827.

UN HÉROS

Le colonel Buisson d'Armandy vient de faire don aux collections du ministère de la Guerre d'une remarquable miniature de son père, le général Buisson d'Armandy, alors que ce dernier n'était que commandant d'artillerie.

Le général Buisson d'Armandy est le héros d'un fait d'armes célèbre: le 27 mars 1832, il prit la casbah de Bône, aidé seulement de 4 officiers et 29 hommes.

UNE NOUVELLE STATUE DE DESAIX

Le célèbre général qui mourut victorieusement à la bataille de Marengo, a, depuis le 5 janvier, son buste au musée de l'armée, dans la salle Turenne.

Ce buste est en terre cuite; l'auteur en est inconnu, et l'épreuve doit en être unique, car ce buste était ignoré jusqu'ici et n'avait jamais été reproduit nulle part en gravure.



Le 2 janvier a été célébré, à Saint-Grahen, l'anniversaire de la mort de la princesse Mathilde.



Cette miniature offerte au Musée de l'Armée représente le général d'Armandy, qui prit la casbah de Bône.



Le général Desaix a maintenant son buste élevé aux Invalides dans la salle Turenne. L'auteur en est inconnu.

L'EXPOSITION WHISTLER A LONDRES

L'exposition des œuvres du grand peintre Whistler, qui a eu lieu à Londres sous les auspices de la Société internationale des sculpteurs, peintres et graveurs, a pris fin le 5 janvier.

Une des toiles les plus célèbres du maître, un de ses chefs-d'œuvre, le *Portrait de ma mère*, et qui est comme on le sait au musée du Luxembourg, a été envoyée à cette exposition par autorisation spéciale demandée de Londres à M. Loubet.

LE MONUMENT CRISPI A PALERME

La ville de Palerme, en Sicile, que Crispi représenta pendant de longues années au Parlement italien, lui a élevé un très beau monument. L'œuvre est d'un tout jeune artiste, élève de l'école des Beaux-Arts romaine, récemment médaillé pour des œuvres importantes de vie et de grandeur, nommé Giovanni Nicolini.

UN MONUMENT A M. GRÉARD

Monsieur Chaumié ex-ministre de l'Instruction Publique, a accepté la présidence d'honneur d'un comité qui vient de se constituer en vue d'élever un monument à M. Gréard, ancien vice-recteur de l'Académie de Paris.

LES MANUSCRITS D'EMILE ZOLA

Les romans manuscrits d'Emile Zola offerts par sa veuve à la Bibliothèque Nationale sont exposés à la Galerie Mazarine depuis le 2 janvier.

L'ensemble du don de M^{me} Zola forme 90 volumes. Il y a 60 manuscrits et 30 placards (épreuves d'imprimerie) corrigés par l'auteur.

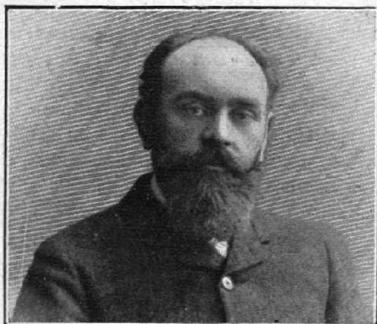
LE DOYEN DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Monsieur Edmond Rousse, doyen de l'Académie française — il a été élu en 1880 — célébrera cette année ses noces d'argent d'Institut. Il sera l'unique jubilaire du palais Mazarin en 1905.

Le vingt-cinquième anniversaire de cette élection tombera le 13 mai prochain, et quatre jours plus tard M. Rousse aura quatre-vingt-neuf ans.

LE MUSÉE FRÉDÉRIC III

Un superbe édifice bâti dans le style Renaissance dont les Allemands sont si friands, se dresse sur la pointe nord de l'île de la Sprée. La statue équestre de Frédéric III en marque l'entrée principale. Ce musée est, paraît-il,

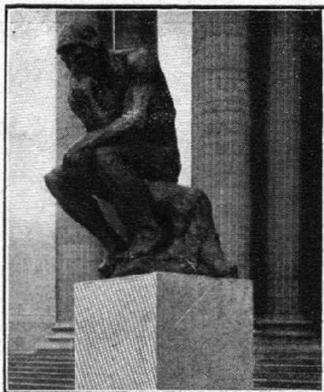


M. George Ancey, décoré de la Légion d'honneur le 1^{er} janvier, auteur de pièces qui ont soulevé un assez grand nombre de polémiques.

le plus important de la capitale allemande. Sa construction a duré six ans. Il contient 73 salles ou cabinets, groupés autour de 5 cours intérieures. Divers musées berlinois se sont dépouillés en son honneur ; il possède la galerie de tableaux de l'empereur défunt. Les galeries du rez-de-chaussée, affectées aux œuvres plastiques, possèdent une basilique de la Renaissance italienne avec autels et rétables, des sculptures polychromes, des sculptures gothiques du plus haut intérêt et comme « clou » une copie magistrale de l'immense palais Michatta dont le sultan avait fait don à l'empereur Frédéric III.

LA FONTAINE BAKAR D'AIK-LA-CHAPELLE

Une fontaine très curieuse a été dressée depuis peu sur une des principales places de la ville d'Aix-la-Chapelle. Un monstre fabuleux d'aspect hideux et qui selon une vieille légende courant dans la ville, sévissait sur cette même place sur les noctambules par trop intempérants, souvent même contre des innocents, donne à cette fontaine tout son caractère, caractère humoristique : un gamin vient placer son broc sous le jet d'eau du roc ; mais, à ce moment le terrifiant animal surgit sur le faité, ruisselant encore d'eau, et ses griffes s'agrippent à la pierre comme pour prendre l'élan sur l'enfant qui recule d'épouvante. Les frais de cette œuvre d'art sont couverts par un legs fait à la ville.



La maquette du "Penseur" de Rodin, élevée au Panthéon, a été détruite le 16 janvier par un fou.

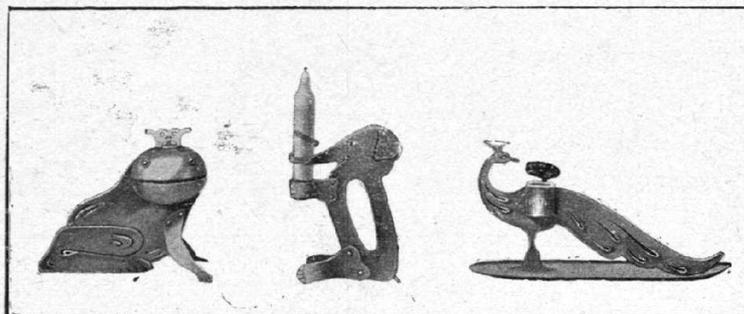
LA NOUVELLE ŒUVRE DE CARMEN SYLVA

La reine de Roumanie vient de publier un livre : *Sur le Danube*, édité au profit de l'orphelinat.



M. Charles Ballot, critique littéraire du Figaro, auteur dramatique, décoré dans la dernière promotion.

nat fondé et entretenu par la Reine, à Segenhaus, près de Neuwied. Sous son pseudonyme bien connu de Carmen Sylva, la souveraine



Objets de ferronnerie d'art qui obtiennent un succès énorme en Allemagne et en Autriche.

raconte les impressions qu'elle ressentit au cours d'un voyage qu'elle fit récemment avec toute sa famille.

LA QUESTION DE L'ORTHOGRAPHE

Dans sa séance du 13 janvier, l'Académie française a commencé l'examen du rapport sur la réforme de l'orthographe. Les réformes, s'il y en a, seront très limitées.

LES AGRÉGÉS

Par une circulaire en date du 5 janvier, M. Chaumié a invité les recteurs d'Académie à demander aux candidats et candidates des concours d'agrégation, l'engagement écrit de se tenir, pendant un an, à la disposition du ministre et d'occuper la chaire du lycée qui leur aura été assignée pendant un minimum de cinq ans.

L'EXPOSITION DU CERCLE VOLNEY

Le vernissage de l'exposition du Cercle Volney a eu lieu le 17 janvier : grand succès artistique et mondain comme chaque année.

UN MONUMENT A ALPHONSE KARR

Alphonse Karr, l'auteur des *Guêpes* et de *Sous les Tilleuls*, aura prochainement sa statue à Saint-Raphaël : Sculpteur : M. Maubert.

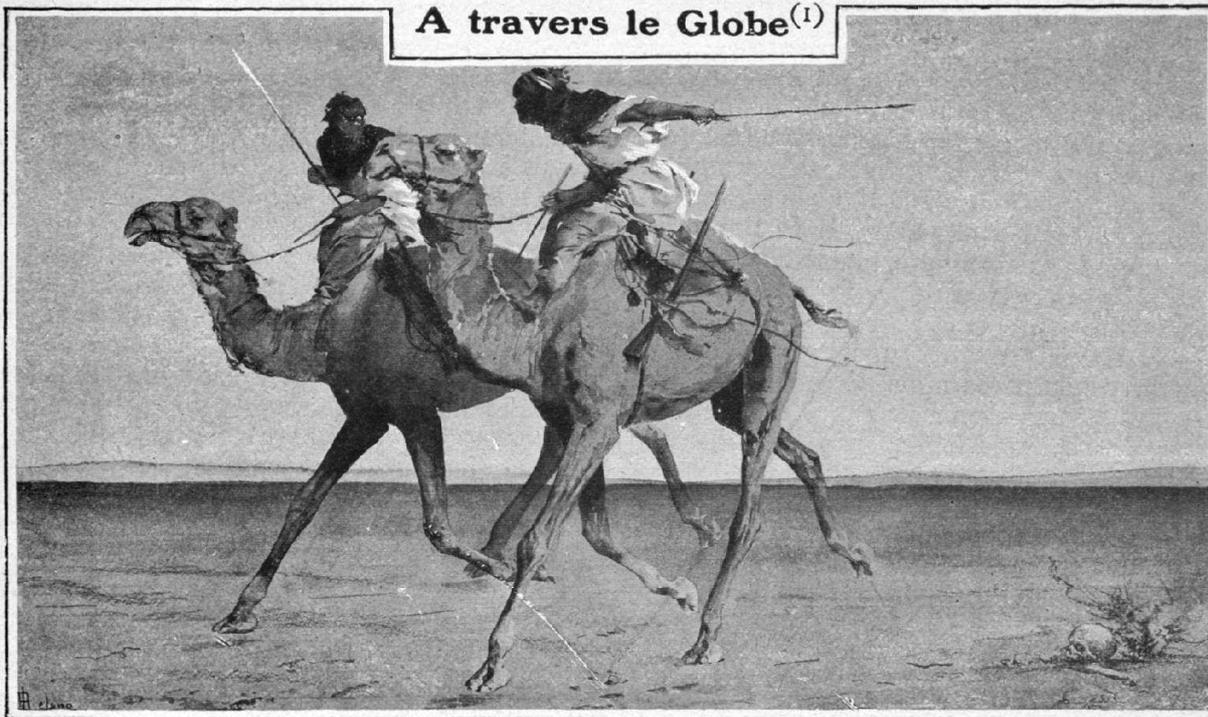
A LA MÉMOIRE DU ROI HUMBERT

La reine douairière d'Italie vient de consacrer à la mémoire du roi Humbert la bibliothèque certainement la plus haut placée du globe. Composée de livres écrits sur les Alpes, elle est perchée à 2.909 mètres au-dessus du niveau de la mer.

LE NEVEU D'HENRI HEINE

Le neveu d'Henri Heine, le baron Embden-Heine, est mort le

3 janvier à Hambourg ; il avait écrit sur le grand poète des mémoires intéressants.



LES TOUAREG SUR LEURS MÉHARA

Le grand désert est peuplé de farouches nomades, réfractaires à toute civilisation, que la pénétration européenne refoule et décime sans les soumettre. C'est une lutte à outrance entre ces cavaliers fantastiques, véritables pirates du désert, et les champions du monde civilisé.

UN RAID DANS LE DÉSERT

Par Hugues Le Roux

Deux Français sont restés un mois et demi à dos de méhari dans les fournaies du Sahara, qu'ils ont traversé dans son entier. — Cette admirable performance, une des plus belles qu'aient accomplies l'énergie et la volonté humaines, a eu un but utile et patriotique : elle a permis de reconnaître les qualités du méhari et contribué à faire de l'immense mer de sable, une mer française.



La scène se passe dans le cabinet de M. le ministre de la Guerre, au début du printemps de l'année 1890. Le ministre est assis derrière son bureau ; et devant lui, deux officiers discutent. Leur désaccord est assez vif, et le ministre, qui n'a pas d'opinion sur la matière très spéciale du débat, écoute avec politesse les deux orateurs.

— Résumez-vous, dit-il avec douceur.

Le capitaine L. répond avec force :

— Ce n'est pas une opinion que je risque, mais une certitude que j'avance : Le dromadaire coureur, — le méhari saharien — est aussi maniable qu'un demi-sang normand. On lui apprend à marcher dans le rang, on lui mettra sur le dos un cavalier indigène qui tiendra le coup contre le Touareg. C'est avec cet instrument-là, que l'on pourra pénétrer dans le Sahara, et le garder quand on l'aura conquis.

M. le ministre est homme de science, il déclare :

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et les événements universels.

— En tous cas, c'est une expérience à tenter. Vous en chargeriez-vous, mon capitaine?

— Monsieur le ministre, nous sommes en mai. Je n'ajournerai pas à l'automne prochain la preuve que vous me proposez de produire. Dans trois semaines d'ici, si vous me le permettez, je serai à Ain-Sefra, à la limite du désert et de la frontière marocaine. Je me rendrai à Géryville. Là, je monterai en dromadaire coureur...

— Je ne puis risquer une escorte dans le Sahara, pendant ces mois de canicule.

— Je ne vous demande pas d'escorte... Je passerai seul, sans tente, sans convoi, avec quelques Chaambaa de mon choix...

L'adversaire du capitaine lança :

— Et votre expérience ne prouvera rien, car vous êtes un Chaambi vous-même!

— J'emmènerai un compagnon.

— Un blanc?

— Un Visage Pâle.

— Vous allez demander à M. Foureau de vous accompagner! Et cela ne prouvera rien encore, car si vous êtes Chaambi, Foureau est Touareg.

— J'emmènerai un colis... Un colis vivant... Je vous demande seulement pour lui, Monsieur le ministre, le droit de toucher des vivres quand nous atteindrons un poste... Autrement, il mourrait de faim.

— Entendu! dit le ministre, mais je ne veux pas connaître le nom de votre victime!

Le soir du même jour, je recevais la visite du capitaine L.

— Le colis dont j'ai parlé au ministre ce matin, dit-il, ce sera vous, si vous avez confiance en moi. J'ai pensé à vous tout d'abord.

Je répondis avec la gratitude que l'on devine :

— Vous êtes bien bon.

UNE ESCORTE PLUS DANGEREUSE QU'UTILE, AVEC UN BANDIT POUR CHEF.

Cinq semaines plus tard, les officiers du poste de Géryville voyaient arriver par la route des Ksours, deux cavaliers européens auxquels ils riront au nez avec toute la courtoisie imaginable, quand ces forcenes déclarèrent qu'ils étaient décidés à enfourcher, dès le surlendemain, le dromadaire coureur, et à piquer vers le Sud.

— Est-ce que par hasard, demanda avec quelque irritation le capitaine L., les méhara que j'ai commandés à Ouargla ne seraient pas encore arrivés?

— Ils sont là.

— Et les Chaambaa que j'ai demandés en les désignant nominativement, sont-ils avec eux?

La réponse, cette fois, fut moins directe :

— Vous allez voir.

Je vis le capitaine froncer les sourcils :
— Cheikh-Ben-Boudjema? Et son frère? D'où sortez-vous tous les deux?... Qui vous a envoyés à moi? Je ne vous avais pas désignés!

Le soir, le capitaine me dit :

— C'est ce Boudjema qui servait de guide à Flatters lors de sa seconde mission. Je rapporte en France la preuve que Cheikh-Ben-Boudjema siégeait dans le conseil, tenu à In-Salah, où l'on a décidé le massacre de la colonne Flatters. C'est ce coquin qui l'a conduite dans le piège. Avec un tel chef d'escorte notre raid change de figure. Voulez-vous toujours m'accompagner?

— Si vous persistez dans votre projet.

— Je persiste.

— Moi de même.

Le lendemain, le chef du bureau arabe de Géryville, à qui je garde à travers les années le plus affectueux souvenir, le capitaine R., faisait arrêter et garder à vue le frère de Cheikh-Ben-Boudjema. Il le remplaçait auprès de moi par un cavalier indigène, réputé fidèle, un certain Ben-Aisch du Makhzen de Char-daia. L. avait à ses côtés un homme qui lui appartenait corps et âme, le Chaambi Brahim.

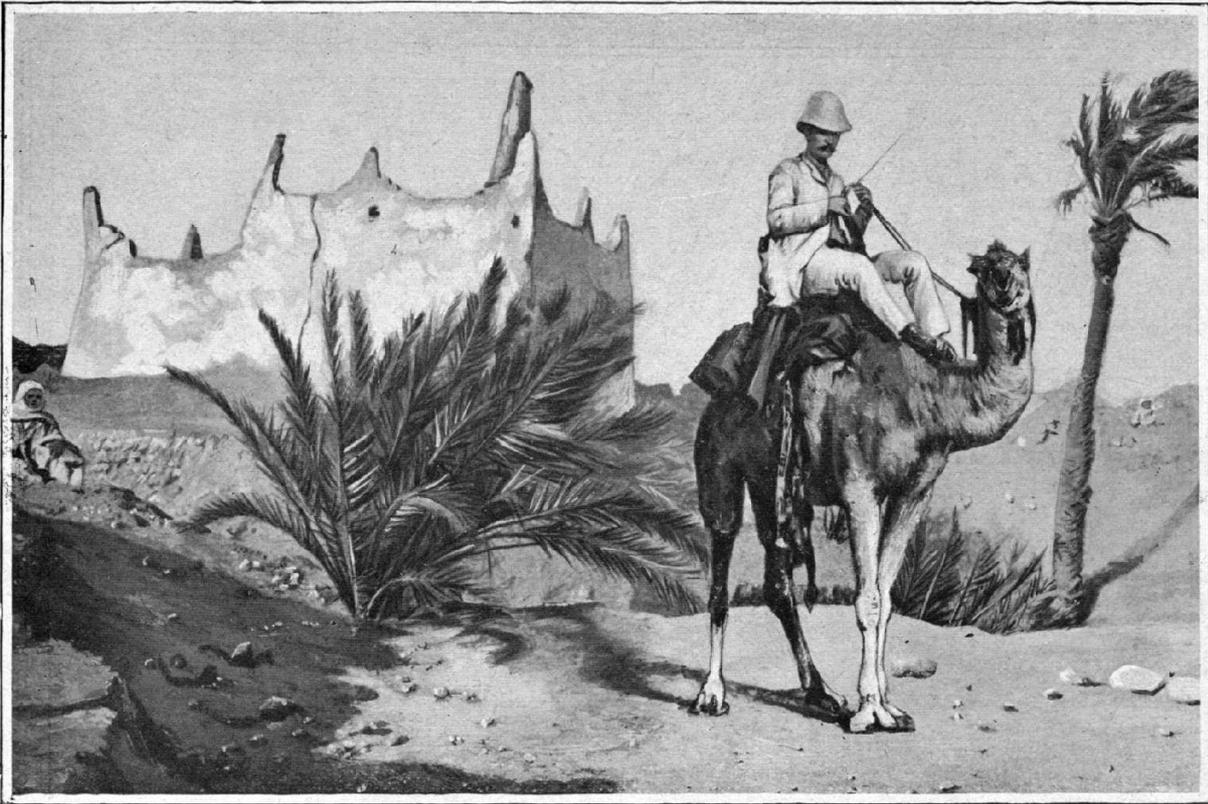
Les méhara sahariens que nous avions devant nous, sur la place de Géryville, le matin de notre départ, venaient d'In-Salah, où Cheikh-Ben-Boudjema a ses écuries; ils étaient aussi différents du « djemel », ou chameau de bât, que notre cheval de course l'est du cheval de fiacre.

Un proverbe arabe dit, que « le méhari a les oreilles de la gazelle, l'encolure de l'autruche, le ventre du sloughi ». Sa tête est sèche, attachée à un cou si souple, que, dans la colère et dans la révolte, il emprunte ses ondulations au serpent. Ses yeux, à fleur de tête, très noirs, voilés de cils saillants, donnent au regard une profondeur pensive. Le museau effilé n'est guère plus gros que celui d'un fort bélier. La bosse du djemel a fondu sur le dos du méhari tandis que la partie inférieure de la poitrine s'est avancée en éperon de navire.

Les pieds étroits, les jambes sèches, les jarrets musclés indiquent les soins donnés depuis des siècles à la reproduction de cette race. Encore aujourd'hui, au moment de la naissance, on emmaillote avec une large ceinture les intestins du jeune méhari, afin que leur paquet ne prenne pas un développement trop volumineux.

Tous les dromadaires qui sont là, au nombre de cinq, remontent du pays touareg. Ils sont blancs ou de robe fauve, avec des bazanes blanches et des crinières de lions noirs.

On m'a mis en main, en guise de cravache,



HUGUES LE ROUX SUR SON MEHARI

Cette photographie, qui nous a été communiquée par M. Hugues Le Roux, montre l'écrivain-explorateur, monté sur un dromadaire de course, près d'un tombeau sacré, à Ouargla, aux rivages du Grand Désert. M. Hugues Le Roux a, ici, contrairement à l'usage, les pieds chaussés.

une tringle de fer recourbée du bout. Je dois m'en servir impitoyablement si la bête, en cours de route, tord son cou pour me broyer les jambes. Le harnachement est à la mode touareg. La selle ou « rahla » est sur le dos une sorte d'assiette en bois creuse ; le dossier monte en pointe. Le pommeau est une petite croix. Ben-Aïch m'avertit que je ne dois jamais toucher à cette pièce, fragile comme du cristal, qui est montée sur un os de gazelle. Conformément aux prescriptions du cavalier qui se tient à la tête du méhari et le rassure, je pose le pied sur l'encolure de la bête, je m'assois, aussi légèrement que possible, dans le creux de l'assiette, avec la petite croix du pommeau dressée entre mes cuisses. J'installe alors mes pieds nus — le méhari ne supporte pas le contact d'une semelle — l'un derrière l'autre, sur l'encolure elle-même. Je saisis les rênes de façon à relever la tête de l'animal et à trouver ainsi un point d'appui un peu solide, sur la base du cou.

Les rênes s'attachent à un anneau de fer, rivé dans la narine droite du méhari. Le plus léger mouvement de ma main cause à l'animal une douleur très vive. L'habitude est d'ailleurs de passer de temps en temps un fer

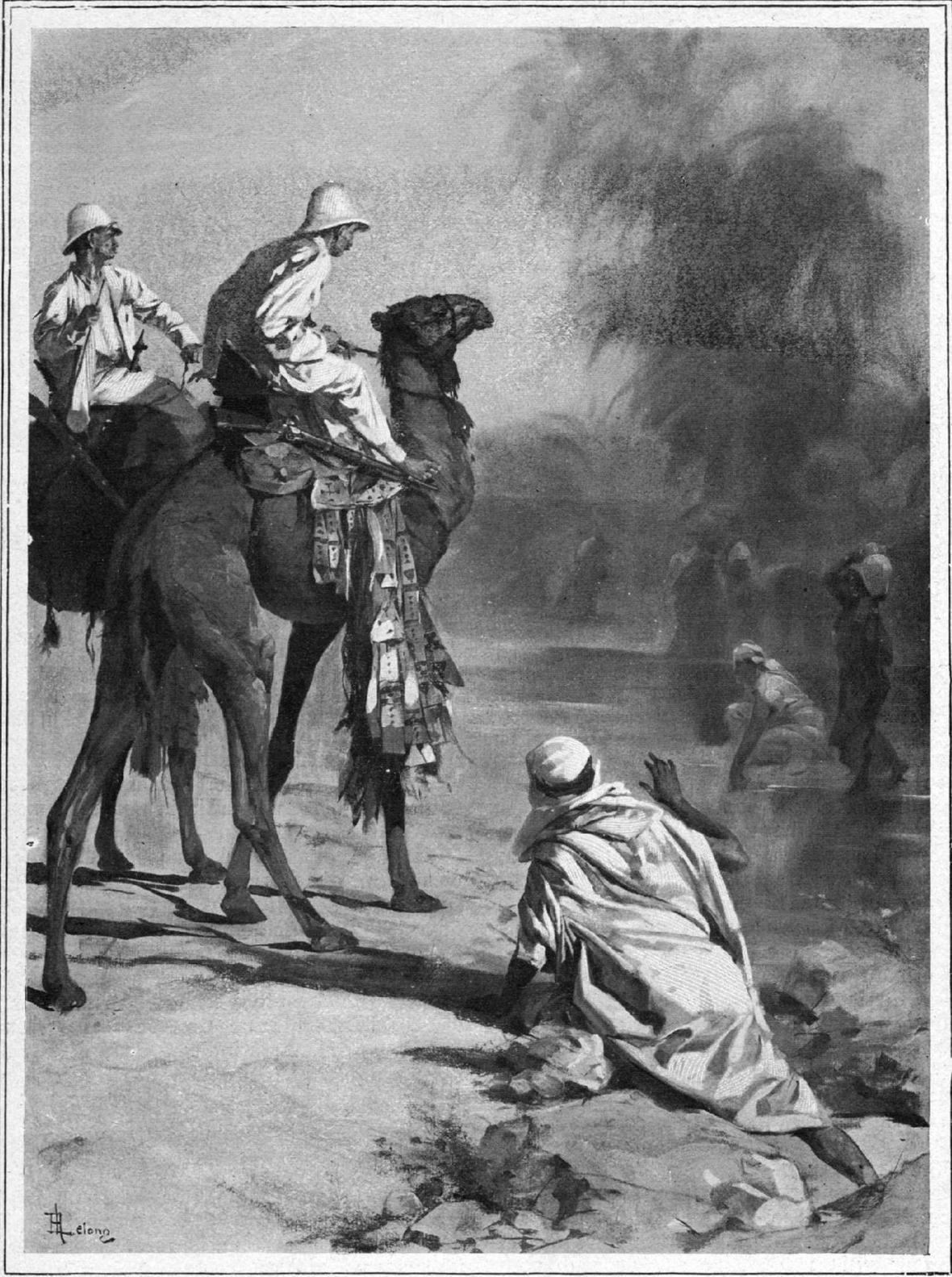
rouge dans cette blessure afin d'y entretenir une sensibilité cruelle. L'usage des pieds, comme aide, joue un rôle important dans la modération des allures.

On conte dans le Tell que les méhara font en un jour dix fois la marche d'une caravane, soit cent lieues. Il y a là une exagération manifeste : les meilleurs, du soleil à la nuit, ne vont guère au delà de quarante lieues. Pour nous, notre entraînement n'a jamais dépassé quatre-vingt kilomètres en deux étapes. Il est vrai que nous avons soutenu ce train pendant un mois et demi et que le soleil de la canicule faisait du désert entier une plaque de fournaise.

L ES JOURS ET LES NUITS DU DÉSERT : SENSATIONS POÉTIQUES ET TERRIBLES.

A quinze ans de distance je me les remémore, dans toute l'ardeur, le délice, l'orgueil, l'angoisse, la misère de leurs sensations, ces journées uniques où, entre le ciel et la terre, j'ai eu le sentiment d'être sans nuance, sans défaillance, un pur acte de volonté.

Ainsi que le capitaine L. l'avait annoncé au ministre, nous passions d'un rivage à l'autre du Sahara algérien sans tente, sans convoi



UN MIRAGE AU PAYS DE LA PEUR

Les indigènes appellent le Sabara le Pays de la Peur à cause des visions dont le mirage des sables, ainsi que la fièvre causée par la chaleur et la solitude, peuplent les yeux de ceux qui l'affrontent. Parfois le voyageur y assiste, charmé et troublé, à l'apparence de spectacles qui se passent en réalité à d'immenses distances. Telle est cette troupe de femmes dont nos "cavaliers" aperçurent un soir les gracieux fantômes

Tous les jours, entre trois et quatre heures du matin, Brahim et Ben-Aich venaient nous arracher au sommeil. On ouvrait les yeux, encore tout courbaturé et raide des fatigues de la veille, avec l'étonnement de trouver au-dessus de sa tête la nuit encore pleine d'étoiles.

Dieu sait que, de la selle d'un vrai méhari, on a la sensation de regarder le paysage par la fenêtre d'un premier étage. Pendant les marches de nuit, sous la lumière perpendiculaire des étoiles, cette distance de l'homme au sol s'aggrave. La terre s'abîme à des profondeurs qui vous donnent le vertige et les jambes du méhari semblent hissées sur des échasses qui plongent dans l'incertain. Du moins, à cette heure, peut-on voyager sans casque, la tête nue et fraîche. Mais soudain, le soleil paraît au ras de l'horizon. Il n'y a pas d'aurore. Il faisait nuit, voici le jour. Le disque de feu monte dans le ciel comme un boulet rouge. La souffrance qu'il impose scelle les bouches et fait fermer les yeux. On n'a plus que la conscience d'être, en équilibre sur le dromadaire qui va l'amble, une confusion vague et douloureuse de vie aveuglée de lumière, enveloppée de chaleur torride.

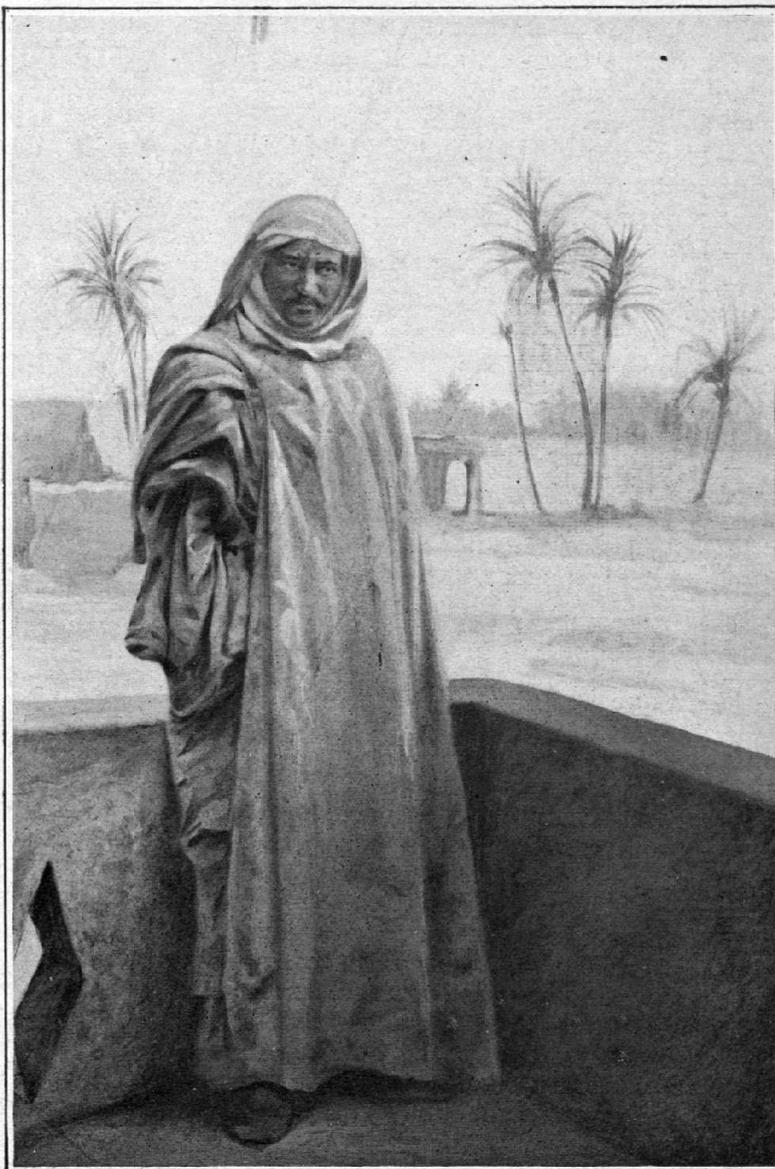
Quelle chaleur et quelle lumière! A partir de huit heures, le thermomètre atteint à l'ombre quarante degrés (on prend l'ombre entre les quatre pattes du dromadaire, dans la flaque violette que sa silhouette réfléchie promène encore sur le miroir du sol).

Entre dix heures et midi, plus d'une fois, au revers de la dune où nous étions étendus, sous le « bétoum », sous la touffe de drine où nous avions cherché un abri, le même thermomètre a marqué cinquante-deux degrés à l'ombre.

De dix heures du matin à cinq heures du soir, on gît étendu, attendant comme dans la poussée des grandes fièvres, que quelque chose se déclare. On mouille avec dégoût ses lèvres dans du café qui sent l'eau terreuse, encore empoisonnée par les relents des outres

en peau de bouc. Le crottin des chameaux qui a servi à faire cuire les aliments leur laisse une odeur musquée. Tout cela est objet d'insupportable dégoût et de vomissement.

Parfois, à la chute du jour, avant la disparition du soleil, notre seconde étape atteint



UN BANDIT CHAAMBI

Cheikh-Ben-Boudjema, un des massacreurs de la mission Flatters, et qui devait servir de guide à Hugues Le Roux et à son compagnon, a été fusillé par les autorités françaises quelques instants après que cette photographie fût prise.

les jardins d'une oasis. Alors il y a grande fête, des tourterelles tournent, enfilées sur une baïonnette, devant des feux clairs. Il arrive même qu'un mouton ou un chameau entiers, empalés sur une perche de bois, se dorent entre deux flammes. Nos Chaambaa s'emplissent de cette viande; pour nous, nous préférons quelques maigres abricots, du lait,

frais ou aigre, de brebis ou de chamelle; voire même à l'occasion ce délicieux raisin d'oasis à forme allongée.

Une nuit que je dormais avec la vague de sable pour oreiller, le bruit d'une cadence souterraine me réveilla en sursaut. Déjà, mon ami L. était debout. Autour de lui Brahim, Cheikh-Ben-Boudjema et Ben-Aich, l'oreille collée contre le sable, auscultaient ce bruit sourd. Je demandai :

— Qu'est-ce qui se passe?

— Une caravane qui vient du côté de l'Est. Si nous ne prenons pas nos précautions, elle nous rencontrera demain matin.

— Des marchands?

— Des bandits... Je vous ai prévenu... Je vous ai dit : « Le Sahara, entre juillet et septembre, est vide comme Paris entre deux et trois heures du matin. Si l'on fait une rencontre, il y a des chances pour qu'elle soit mauvaise. »

— A qui donc supposez-vous que nous avons affaire?

— A des Chaambaa dissidents. Ils vont porter de la contrebande de guerre à Bou-Amama, de la poudre, des cartouches dans le Sud marocain.

— Ils sont nombreux?

— Au bruit qu'ils perçoivent, nos hommes estiment que la troupe est de huit à douze cents hommes.

— Mal intentionnés?

Il sourit ironiquement :

— Ils ont l'habitude de considérer et de traiter comme des espions les gens qu'ils trouvent au travers de leur route, et ils s'amuse un peu avec leur chair. Ben-Aich a rencontré dernièrement quatre cadavres, des cavaliers de Maghzen, que l'on avait mal accommodés. Ces marchands, comme vous dites, les avaient fixés sur le dos à l'aide de quatre piquets; ils leur avaient ouvert le ventre; ils avaient mis des pierres dedans, et ils les avaient laissés crever, la face au soleil.

A CINQ CENTS MÈTRES DE LA MORT QUI PASSE.

Il ajouta, après un silence :

— Si vous voulez, nous ne les attendrons pas?

Quelques heures après, Brahim, qui avait pris les devants, revint sur nous au grand trot.

— Pied à terre ! dit-il. Pied à terre ! Derrière cette dune ils arrivent. Ils ont obliqué vers le Sud. Ils vont passer à cinq cents mètres de nous.

Déjà les dromadaires avaient été contraints de s'agenouiller. Je vis que nos hommes leur liaient les jointures pour les empêcher de se

relever, et qu'ils ficelaient leurs museaux pour les rendre muets.

— Il est certain, dit le capitaine, que ces Chaambaa ont des chamelles avec eux. Il ne faut pas que nos méhara se mettent à glousser pour elles et nous trahissent.

La petite dune qui nous séparait de la partie découverte où allaient passer les dissidents n'avait pas quatre mètres de haut. Nous étions cachés là derrière, comme des francs-tireurs à l'abri d'un mur. L. et moi, à plat ventre, nous épiions par les brèches de la crête. Les dromadaires étaient tenus en mains par leurs cavaliers, au pied de la dune, en contre-bas. Bientôt, l'avant-garde de la caravane se dessina :

— C'est bien ce que je pensais, dit L., des Chaambaa de Ouargla... Ils désertent. Ils encadrent quelque caravane de contrebandiers, entrés en Afrique par la Tripolitaine... Ça c'est du sucre, ça de la poudre, ça des fusils.

Eh ! Ces messieurs ont amené de la houri avec eux ! Voyez-vous ces chameaux chargés de bassours ! Il y a de la femme dans ces cages à poulets.

Comme si les dissidents avaient pu nous entendre, nous causions à voix basse. Je demandai :

— S'ils viennent à nous, que ferez-vous ?

L. répondit :

— J'oubliais de vous le dire : j'en démolirai à coup de fusil le plus possible, parce que je ne veux pas aller tout seul en enfer, et je me ferai sauter la cervelle avant qu'ils n'arrivent au pied de la dune, parce que je ne veux pas tomber vivant dans ces mains-là.

Je m'en souviens clairement, ce que j'éprouvai à ce moment-là ce fut bien moins un sentiment d'angoisse qu'un mouvement de colère, — depuis des semaines nos énergies étaient si tendues ! — colère contre la décision suprême que mon compagnon voulait m'imposer :

— Mais si vous vous trompez, mon cher ? si ces gens-là ont des intentions inoffensives ? C'est stupide de se tuer pour rien !

L. rit encore :

— Voici, dit-il, comment les choses se passent — je connais le protocole des Chaambaa : on vient à vous très gentiment, les mains tendues, on vous ramène comme des hôtes au cœur de la troupe, « on vous offre une tasse de café », et au moment où vous la portez à vos lèvres, huit ou dix mécréants se jettent sur vous, vous désarment. Une heure après, vous êtes sur le dos, avec des piquets aux quatre membres et des cailloux dans le ventre... Si le cœur vous en dit.

Un raid dans le désert



EN DANGER DE MORT, DERRIÈRE UNE DUNE DU SAHARA
Hughes Le Roux et son compagnon, le capitaine L., assistent au défilé des cavaliers dissidents, avec la perspective de se tuer au cas où ils seraient aperçus
d'eux, pour échapper aux tortues abominables qui leur seraient infligées s'ils étaient découverts. Cette angosse terrible dura cinq quarts d'heure.

Les Chaambaa défilèrent toujours. Leur troupe semblait égaillée sur de longs espaces, par petits pelotons, séparés de vides. Parfois quelques méhara tournaient la tête de notre côté.

Nous les entendions gémir, — ou bien des hommes se détachaient, faisaient quelques pas sur le flanc de la troupe, venaient de notre côté.

Entre eux et moi, flottaient d'autres images : je revoyais ma petite maison de campagne, ma jeune femme, mes deux fils, encore petits.

Alors, je m'en souviens, mentalement, j'ai dit :

— Mon Dieu, si vous vous occupez des choses de ce bas monde, c'est le moment de me donner un petit coup d'œil !

Pendant cinq quarts d'heure, les dissidents défilèrent. Nous les vîmes disparaître à l'Ouest, comme ils étaient apparus du côté de l'Est, dans un nuage de poussière. Ils inclinaient un peu vers le Nord : nous avions quelques heures à nous, avant qu'une de leurs vedettes découvrit nos fraîches empreintes.

Depuis, aux terrasses des cafés, ailleurs, j'ai entendu des hommes, jeunes ou grisonnants, très sceptiques, affirmant, avec une apparente conviction, qu'ils ne croient ni à Dieu ni à Diable, que la mort serait là, qu'on ne les verrait pas faiblir. J'admire autant qu'il convient cette vaillance, mais je ne fais pas chorus avec eux, je me souviens, qu'un jour je me suis trouvé au pied de la décision définitive et que j'ai été plus modeste.

Au fond, ce qui détache l'homme de l'idée du Divin, ce qui l'enivre d'un orgueil fou et légitime, c'est le spectacle qu'il a, dans le cœur des villes, des miracles que son intelligence a accomplis. Sur la mer immense, dans le Sahara vide, on devient plus humble : là, toute la place appartient à la nature et au surnaturel.

VISIONS MYSTÉRIEUSES ET CHARMANTES DANS LES MIRAGES DU DÉSERT.

Je le sentis particulièrement un soir, comme nous arrivions, avec la chute du jour, à un puits qu'un petit bouquet de palmiers abrite aux environs de Metlili.

Ben-Aich, qui nous précédait, arrêta court son dromadaire. En même temps, il tournait vers nous sa figure entourée de voiles et figée par la peur :

— Zghoughen ! (Les revenantes !)

Aucune tente, aucune oasis n'étaient visibles jusqu'à l'extrême horizon. Pourtant, là, devant nous, entre le puits et les palmiers, des femmes défilèrent. Créatures vivantes ou apparences de mirage ? Nous distinguions clairement les vases qu'elles portaient sur la tête ou sur le dos, les plis tombants de l'étoffe bleue qui drapait, uniformément, toutes les femmes du Désert.

Elles ne chantaient pas, elles ne babillaient pas entre elles. Nul murmure ne jaillissait de leur promenade lente ; le bas de leurs jupes, leurs pieds et le sable étaient confus. Elles se précipitèrent une seconde, et puis pâlirent, elles devinrent diaphanes comme ces images de soi-même qu'on aperçoit dans le faux jour en s'approchant d'une vitre de fenêtre, fermée sur un jardin.

Bien sûr, elles venaient d'ailleurs, apportées là par la réverbération des sables. En quelque lieu du Sahara immense, elles étaient les créatures utiles que le Dieu unique a données à l'homme du Désert pour apaiser toutes ses soifs aux approches de la nuit. Mais nos cavaliers préféraient croire qu'elles venaient, comme on dit là-bas, « de l'autre côté », afin de les tourmenter eux-mêmes par l'évocation des joies de la tente, de ces douceurs de la terre qui, pour ceux d'Islam, ressemblent tant aux voluptés du Paradis.

..... Deux mois plus tard, le capitaine L. franchissait de nouveau le seuil du ministre de la Guerre.

— Eh bien, capitaine ?

— Eh bien, Monsieur le ministre, nous avons gagné notre gageure, le méhari est bien l'animal que je vous annonçais. J'ai placé dessus un colis humain, il est entré avec moi par un bout du Sahara et il est sorti par l'autre.

M. le ministre demanda avec bienveillance :

— Et ce colis ? Vous le rapportez en bon état ?

Le Capitaine fit une petite moue.

Ce fut, en effet, dans le lit où me clouaient la dysenterie, la fièvre, que j'eus la satisfaction d'apprendre deux bonnes nouvelles : le capitaine L. était nommé officier d'ordonnance de M. le ministre de la Guerre, et l'on décidait d'autre part, la création de ces corps de cavaliers méharistes, qui, depuis, ont conquis pour la France le blanc Empire du Sahara.

HUGUES LE ROUX.



PIE X SUPPRIME LE DROIT DE VETO

Le 8 janvier le pape Pie X a décidé que le droit de veto serait dorénavant supprimé.

Le droit de veto, concédé aux



Monument élevé à Kosciusko à Cracovie

souverains des grandes nations catholiques, consistait dans le pouvoir d'empêcher l'élection d'un pape par une simple opposition. C'est grâce au veto qu'éleva l'empereur d'Autriche par l'intermédiaire de l'évêque de Cracovie, que le cardinal Sarto dut d'être élu pape, le cardinal Rampolla étant écarté par la volonté de l'empereur François-Joseph.

LE CENTENAIRE DE L'UNION POSTALE

Un monument sera inauguré prochainement à Berne à l'occasion de l'anniversaire de la fondation de l'union postale qui a pour but, comme on le sait, d'unifier et d'organiser les relations postales entre les différents pays du monde.

AU MAROC

Le 1^{er} janvier a eu lieu au Maroc près de la frontière algérienne un combat entre des cavaliers du prétendant et des troupes du Maghzen.

Le 3 la réponse du sultan du Maroc à la lettre du ministre de France arrive à Tanger. Le sultan Abd-El-Aziz y parle de sa bonne volonté, déclare qu'il n'a jamais pensé à se priver des ser-

vices de la garnison française et prie notre ministre de se rendre à Fez auprès de lui. La garnison marocaine d'Oudja est battue le même jour par les troupes du prétendant aidées du contingent de Bou-Amama.

M. Saint-René Taillandier, ministre de France, s'est mis en route pour Fez le 15 janvier. Il est arrivé sans incidents.

LE TIMBRE SINISTRE

Le nouveau timbre de Serbie, fait par M. Joka Jobaz, élève à l'école des Beaux-Arts de Belgrade, et qui représentait le fondateur de la dynastie, Kara-Georges et le roi actuel Pierre I^{er}, a soulevé une émotion considérable.

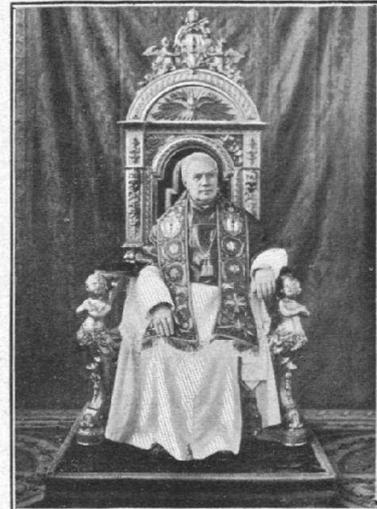
En effet, en regardant ce timbre à l'envers, on voit assez nettement une tête d'assassiné. Cette tête serait celle du roi Alexandre, tué par les officiers régicides.

La police serbe cherche à découvrir s'il y a eu intention malveillante.

UNE CONTREE INONDÉE

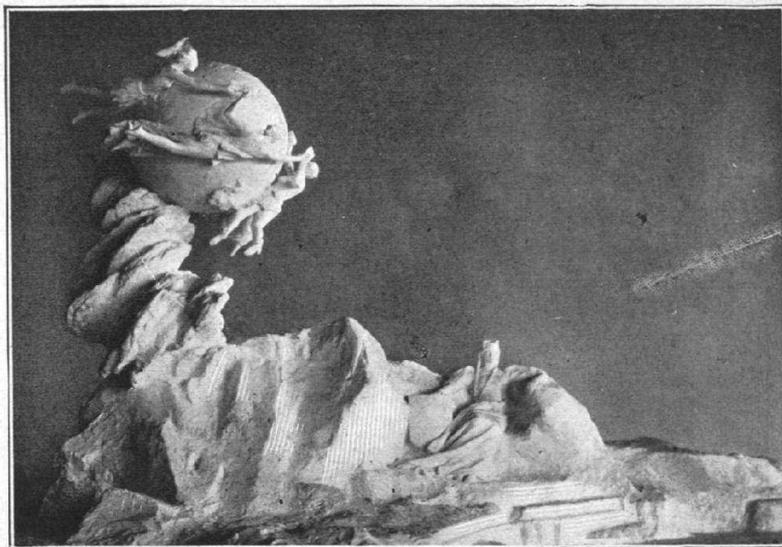
Les premiers jours de la nouvelle année ont vu un terrible

rivières n'offraient plus que le spectacle d'une Venise du Nord, la circulation générale était suspendue. La ville de Hambourg eut



La dernière photographie de Pie X qui a supprimé le 8 janvier le droit de veto (cl. Alinari).

également beaucoup à souffrir de l'ouragan.



Maquette du monument qui va être élevé à Berne en l'honneur de la fondation de l'Union postale universelle (Sculpteur : Saint-Marceaux).

ouragan dévaster les contrées situées le long de la mer du Nord.

La ville de Kiel fut la plus éprouvée. Ses rues en larges

UN SIGNE MYSTÉRIEUX

Une colonne énorme, faite de brouillard, s'est élevée le 1^{er} janvier dans une bourgade nom-

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura par la suite, mille occasions de s'y reporter.

mée Tao-Lai-Tchao, près Kharbine.

Cette colonne monta lentement, et bientôt sa forme changea, elle se transforma en croix.

Les populations ont considéré ce signe comme un présage de la fin de la guerre russo-japonaise.

UN NOUVEAU MINISTÈRE EN ROUMANIE

Le cabinet Stourdza ayant donné sa démission, le roi a chargé le chef du parti conservateur, M. Georges Cantacuzène, de former un nouveau cabinet.

Les nouveaux ministres qui ont prêté serment le 4 janvier sont : M^M. Cantacuzène, présidence et intérieur; général Mano, guerre; Take Jonesco, finances; général Lahovary, affaires étrangères, Jean Lahovary agriculture, industrie, commerce et domaines; Jean Grandisteau, travaux publics; Badapau, justice, et Vladesco, instruction publique.

LIGNE DE CHEMIN DE FER INONDÉE

La ligne de Londres à Tilbury a été absolument submergée par les inondations. Le fait est très rare.

A LA COUR IMPÉRIALE DU JAPON

La princesse Sadako, femme du prince héritier Yoshihito, vient de donner à l'Empereur un troisième petit-fils.

La princesse Sadako, actuellement âgée de vingt et un ans, a épousé le 10 mars 1900, le prince héritier du Japon, né le 25 juin 1884.



Les événements du Maroc : Porte d'Oudja, où la garnison marocaine a été battue par les troupes du prétendant.

Le couple princier va habiter un palais édifié à grands frais sur les plans d'architectes parisiens.

Tout y sera aménagé à l'euro-péenne, les meubles ont été achetés en Angleterre; ce sera le dern er mot du confort moderne.



Croquis du nouveau timbre serbe. Vus à l'envers et de loin, les deux profils forment une tête de mort.

LA PERPLEXITÉ D'UN MANDARIN

Un Coréen, qui sollicitait la concession d'une voie ferrée à établir entre Séoul et une ville éloignée, s'évertuait à faire comprendre à un mandarin, proche parent de l'empereur Yi, les avantages que le pays tirerait de cette entreprise.

— Ainsi, expliquait-il, les fonctionnaires pourront accomplir le trajet en vingt heures.

— En vingt heures? interrompit le bon dignitaire. Quand il leur faut actuellement six jours? Alors, à quoi passeront-ils les cinq jours et les quatre heures de reste? A conspirer contre le gouvernement, sans doute?

Finalement, la concession fut refusée.

LE PÉRIL JAUNE

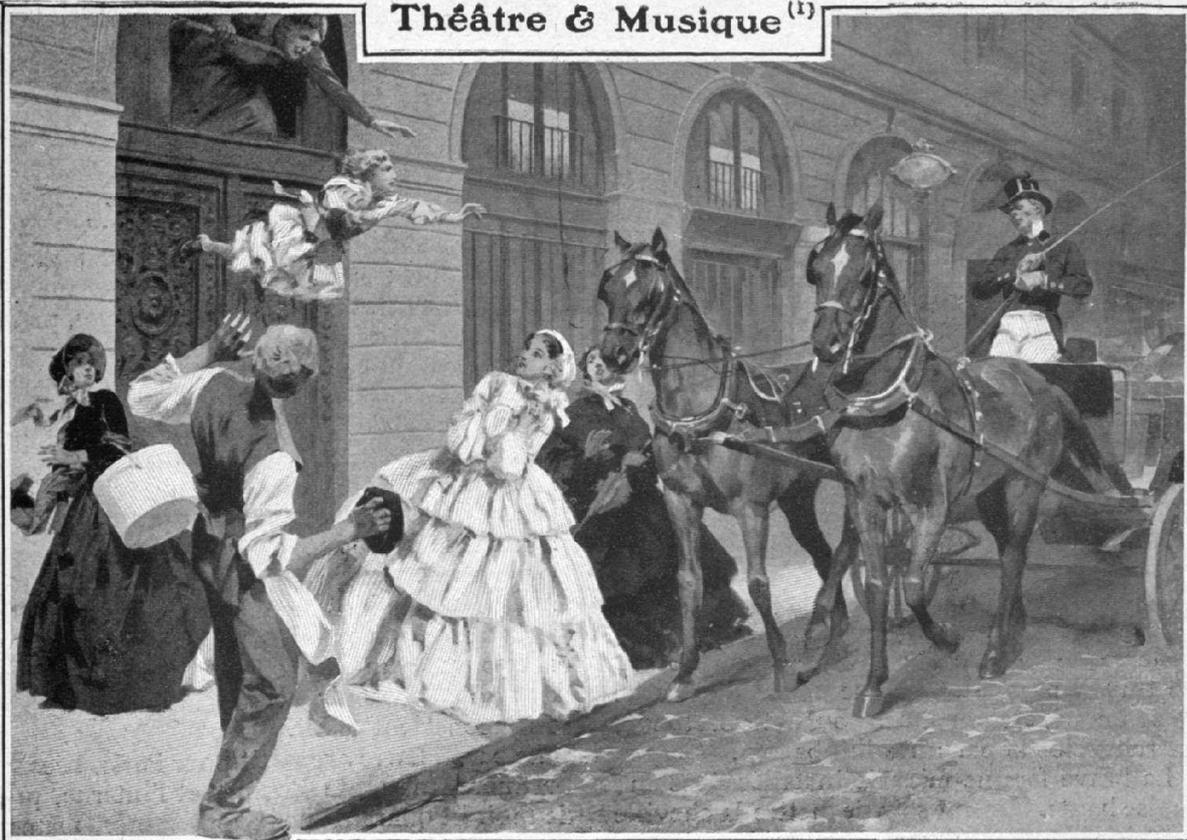
Le 8 janvier et jours suivants, L'Echo de Paris a publié un document sensationnel : le rapport confidentiel adressé au Gouvernement japonais par le général baron Kodama, ancien gouverneur de Formose, chef de l'état-major de l'armée de Mandchourie et révélant les desseins éventuels du Japon sur notre colonie d'Indo-Chine.

LE MONUMENT DE KOSCIUSKO

Les Polonais vont élever à Tadeé Kosciusko un monument digne de leur illustre héros. C'est à Cracovie, sur une des places où il harangua fréquemment la foule que le dernier martyr de la République polonaise aura sa statue. Celle-ci, dont la population polonaise fait les frais, sera exécutée par le professeur Leonardo Marconi et aura 13 mètres 1/2 de haut.



Signe mystérieux en forme de croix, apparu le 1^{er} janvier près de Kharbine en Mandchourie.



UN ÉPISODE DRAMATIQUE DE L'ENFANCE DE SARAH BERNHARDT

A l'âge de cinq ans, dans un accès de désespoir, la petite Sarah, pour rejoindre sa tante, s'est jetée d'un entresol dans la rue. (Voir page 42, col. 2.)

MES MÉMOIRES

par Sarah Bernhardt

L'illustre tragédienne a bien voulu communiquer à *Je sais tout* les pages qu'on va lire dans ce numéro et les suivants, et qui constituent des extraits des Mémoires complets de Sarah Bernhardt. — Ces Mémoires seront publiés dans toutes les langues. (Fasquelle, éd' pour la France.)



Ma mère adorait voyager. Elle allait d'Espagne en Angleterre, de Londres à Paris, de Paris à Berlin; de là, à Christiania; puis revenait m'embrasser, et repartait pour la Hollande, son pays natal.

Elle envoyait à ma nourrice des vêtements pour elle et des gâteaux pour moi. Elle écrivait à une de mes tantes : « Veille sur la petite Sarah, je revien-

drai dans un mois. » — Elle écrivait à une autre de ses sœurs, un mois après : « Va voir l'enfant chez sa nourrice, je reviens dans quinze jours ». — Ma mère avait dix-neuf ans, j'en avais trois, et mes tantes avaient l'une dix-sept ans, l'autre vingt ans; une avait quinze ans, et l'ainée vingt-huit ans; mais cette dernière habitait la Martinique et avait déjà six enfants. Ma grand-mère était aveugle; mon grand-père était mort et mon père était en Chine

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et les événements universels.

depuis deux ans. Pourquoi ? Je n'en sais rien.

Mes jeunes tantes promettaient de venir me voir, et ne tenaient guère parole. Ma nourrice était Bretonne et habitait, près de Quimperlé, une petite maison blanche, au toit de chaume très bas, sur lequel poussaient des giroflées sauvages. C'est la première fleur qui ait charmé mes yeux d'enfant, et je l'ai toujours adorée, cette fleur aux pétales faits de soleil couchant, aux feuilles nues et tristes.

C'est loin, la Bretagne, même à notre époque de vitesse ! C'était alors le bout du monde. Heureusement, ma nourrice était, paraît-il, une brave femme, et son enfant étant mort, je restai seule à être aimée. Mais elle m'aimait comme aiment les gens pauvres : quand ils ont le temps.

...Un jour, l'homme étant malade, elle était aux champs pour aider à la récolte des pommes de terre ; le sol, trop mouillé, les pourrissait. Le travail pressait. Elle me confia à la garde de son mari, étendu sur sa couchette bretonne, les reins cloués par un « lumbago ».

La brave femme m'avait installée dans ma chaise haute. Elle eut soin de mettre la cheville de bois qui tenait devant moi la tablette étroite sur laquelle elle posa de menus jouets. Elle jeta un sarment dans la cheminée et me dit en breton (jusqu'à l'âge de quatre ans, je n'ai compris que le breton) :

— Tu seras sage, Fleur-de-Lait !

C'était le seul nom auquel je répondais alors.

II

La brave femme partie, je m'efforçai de retirer la cheville de bois mise avec tant de soin par ma pauvre nourrice. Ayant enfin réussi je poussai le petit rempart, croyant — pauvre de moi ! — m'élançer sur le sol... je tombai dans le feu qui crépitait joyeusement.

Les cris de mon père nourricier, qui ne pouvait bouger, attirèrent les voisins. On me jeta toute fumante dans un grand seau de lait qui venait d'être tiré.

Mes tantes, prévenues, avertirent ma mère, et pendant quatre jours, cette paisible contrée fut labourée par les diligences qui se succédaient.

Mes tantes arrivaient de partout, et ma mère affolée accourait de Bruxelles avec le baron Larrey, qui était de ses amis et alors grand médecin, plus un interne amené par le baron Larrey. On m'a conté depuis que rien n'était plus douloureux et charmant que le désespoir de ma mère.

Le médecin approuva le masque de beurre

qu'on me renouvelait toutes les deux heures.

Je le revis souvent depuis, le cher baron Larrey, et on le retrouvera quelquefois dans ma vie. Il me contait, d'une façon charmante, l'amour de ces braves gens pour « Fleur-de-Lait ». Et il ne pouvait s'empêcher de rire en pensant à tant de beurre. Il y en avait, disait-il, partout : sur les couchettes, sur les armoires, sur les chaises, sur les tables, pendu à des clous dans des vessies. Tous les voisins apportaient du beurre pour faire des masques à « Fleur-de-Lait ».

Maman, belle à ravir, semblable à une Madone, avec ses cheveux d'or et ses yeux frangés de cils si longs, qu'ils faisaient ombre sur ses joues quand elle haïssait ses paupières, donnait de l'or à tout le monde. Elle aurait donné sa chevelure d'or, ses doigts blancs et fuselés, ses pieds d'enfant, sa vie, pour sauver cet enfant dont elle se souciait si peu huit jours avant. Et elle était aussi sincère dans son désespoir et son amour que dans son inconscient oublié.

Le baron Larrey repartit pour Paris, laissant ma mère, ma tante Rosine, et l'interne, près de moi. Et quarante-deux jours après, maman ramenait triomphalement la nourrice, le père nourricier et moi dans la bonne ville de Paris, où elle nous installa à Neuilly dans une petite maison au bord de la Seine.

Je n'avais pas une cicatrice, paraît-il. Rien, rien, que la peau d'un rose très vif. Ma mère, heureuse et confiante, repartit pour ses voyages, me laissant de nouveau à la garde de mes tantes.

Deux ans s'écoulèrent dans ce petit jardin de Neuilly qui était tout plein de dahlias horribles, serrés et colorés comme des balles de laine.

Mes tantes ne venaient jamais. Maman envoyait argent, bonbons, jouets. Le père nourricier mourut, et ma nourrice épousa un concierge qui tirait le cordon, 66, rue de Provence.

Ne sachant pas où trouver maman, et ne sachant pas écrire, ma nourrice ne prévint personne et m'emmena dans son nouveau local.

J'étais ravie du déménagement. J'avais alors cinq ans et je me souviens de ce jour comme je me souviens d'hier. Le logis de ma nourrice se trouvait juste au-dessus de la porte cochère ; et la fenêtre se trouvait encadrée dans la porte lourde et monumentale. Je trouvais cela beau du dehors, et je me mis à battre des mains en arrivant devant cette grande porte.

C'était à l'heure grise, vers les cinq heures, un jour de novembre. On me mit dans mon



CHEZ LA NOURRICE DE SARAH BERNHARDT, EN BRETAGNE

Les premières années de l'enfance de la grande tragédienne s'écoulèrent chez sa nourrice, près de Quimperlé. C'est là qu'un jour, elle glissa dans le feu. Les Bretonnes la soignèrent à la mode de chez elles, en lui appliquant sur ses brûlures des masques de beurre. (Page 40, col. 1.)

petit lit, et je m'endormis sans doute, car pour ce jour, mes souvenirs s'arrêtent là.

Le lendemain, je fus prise d'un chagrin effroyable. La petite chambre où je couchais était sans fenêtre, et je me mis à pleurer. Je m'échappai des bras de ma nourrice qui m'habillait pour aller dans la pièce à côté. Je courus à la fenêtre ronde qui était un immense œil-de-bœuf au-dessus de la porte cochère.

III

Je collai mon petit front têtu contre les vitres, et je me mis à hurler de rage en ne voyant plus les arbres, la bordure de buis, les feuilles qui tombaient, rien, rien que de la pierre... de la pierre froide, grise, laide, et des carreaux en face.

— Je veux m'en aller ; je veux pas rester ici : c'est du noir : c'est du vilain. Je veux voir le plafond de la rue !

Et je sanglotai. Ma pauvre nourrice me prit dans ses bras et, m'enveloppant d'une couverture, elle descendit dans la cour :

— Lève la tête, Fleur-de-Lait, et regarde : Le voilà, le plafond de la cour !

Cela me consola un peu de voir qu'il y avait du ciel dans ce vilain endroit, mais la tristesse s'était emparée de ma petite âme.

Je ne mangeais plus, je pâlais, je m'anémiais, et je serais certainement morte de consommation sans un hasard, véritable coup de théâtre :

Un jour que je jouais dans la cour avec Titine, une petite fille qui logeait au second, et dont la figure ni le nom réel ne reviennent à mon esprit, je vis le mari de ma nourrice qui traversait la cour avec deux dames dont une très élégante ; je ne les voyais que de dos, mais la voix de cette élégante personne arrêta les battements de mon cœur.

Un trouble nerveux s'était emparé de mon pauvre petit corps qui tremblait.

— Il y a des fenêtres qui donnent sur la cour ? questionna-t-elle.

— Oui, Madame, ces quatre-là.

Et il montrait quatre fenêtres ouvertes au premier étage. La dame se retourna pour voir.

Je poussai un cri de joie, de délivrance :

— Tante Rosine ! tante Rosine !

Et je me jetai sur la jupe de la jolie visiteuse. Je mettais mon visage dans ses fourrures. Je tréignais, je sanglotais, je riais, je déchirais ses longues manches de dentelles. Elle me prit dans ses bras, essaya de me calmer et interrogea le concierge. Elle balbutiait à son amie :

— Je n'y comprends rien ! C'est la petite Sarah, la fille de Youle, ma sœur.

Mes cris avaient attiré du monde ; des fenêtres s'étaient ouvertes. Ma tante prit le parti de se réfugier dans la loge pour avoir une explication.

Ma pauvre nourrice lui raconta tout ce qui s'était passé : la mort de son mari, son nouveau mariage. Ce qu'elle dit pour s'excuser, je ne m'en souviens plus. Je m'étais accrochée à ma tante « qui sentait si bon, si bon » et je ne voulais plus la quitter.

Elle me promit de venir me chercher le lendemain ; mais je ne voulais plus rester dans le noir, je voulais partir tout de suite, tout de suite, avec ma nourrice. Ma tante me caressait doucement les cheveux et parlait avec son amie une langue que je ne comprenais pas.

Elle essaya en vain de me faire comprendre je ne sais quoi. Je voulais partir avec elle, tout de suite. Légère et tendre et câline, sans amour, elle me dit des mots jolis, m'effleura de ses doigts gantés, tapotait ma robe retroussée, faisait mille gestes frivoles, charmants et froids.

Elle partit, entraînée par son amie, après avoir vidé son petit porte-monnaie entre les mains de ma nounou.

Je m'élançai sur la porte, fermée par le mari de ma nourrice qui la reconduisait. Ma pauvre nourrice pleurait. Elle me prit dans ses bras, ouvrit la fenêtre, me disant :

— Pleure plus, Fleur-de-Lait, regarde ta jolie tante, elle reviendra, tu partiras avec elle.

Et de grosses larmes coulaient sur son beau visage rond et calme. Mais je ne voyais que le trou noir qui restait immuable derrière moi.

Et dans un élan de désespoir, je m'élançai vers ma tante qui allait monter en voiture. ...Et puis rien : la nuit : un tapage lointain de voix lointaines, lointaines... J'avais échappé à ma pauvre nounou. Je m'étais écrasée sur le pavé aux pieds de ma tante. Je m'étais brisé le bras en deux endroits et cassé la rotule gauche.

Je ne m'éveillai que quelques heures après dans un grand lit qui était beau, qui sentait bon, qui tenait le milieu d'une chambre grande avec deux belles fenêtres pleines de joie, car on voyait le plafond du ciel.

Ma mère appelée en toute hâte vint me soigner. Je connus ma famille, mes tantes, mes cousines. Mon petit cerveau ne comprenait pas pourquoi tant de gens m'aimaient à la fois, alors que j'avais passé tant de jours et de nuits aimée par un seul être.

Assez débile de santé, les os menus et friables, je restai deux ans à me remettre de cette terrible chute. On me portait presque toujours dans les bras.

Je passe ces deux années de ma vie qui ne m'ont laissé qu'un souvenir confus de câlineries et de torpeur.

IV

Un matin, ma mère me prit sur ses genoux et me dit :

— Te voilà grande maintenant, il faut apprendre à lire et à écrire...

— Oh! non! répondit maman. Elles sont bien portantes, comme toi maintenant; et elles jouent, et elles sont gaies.

Je sautai et fis éclater ma joie. Mais les yeux pleins de larmes de maman me jetèrent dans ses bras.

— Et toi? Et toi, maman, tu seras toute seule? Tu n'auras plus de petite fille?

Maman m'embrassa tendrement, me fit



AU COUVENT : MYSTICISME

Douée d'une extrême sensibilité, M^{me} Sarah Bernhardt fut prise, vers l'âge de dix ans, par la légende chrétienne. Le Dieu martyr devint son idéal et la Mère des Sept Douleurs, son culte. (Dessin de Louise Abbéma)

En effet, à sept ans, je ne savais ni lire, ni écrire, ni compter, ayant été jusqu'à cinq ans en nourrice, et malade depuis deux ans.

— Il faut, continua ma mère en jouant avec ma chevelure frisée, il faut devenir une grande fille. Tu vas aller en pension.

Cela ne me disait rien.

— Qu'est-ce que c'est, la pension, dis?

— C'est un endroit où il y a beaucoup de petites filles.

— Elles sont malades, dis?

habiller devant elle. Oh! je me souviens d'une robe bleue en velours épinglé, laquelle surtout faisait mon orgueil.

Ainsi parée, j'attendis anxieuse la voiture de ma tante Rosine qui devait nous conduire à Auteuil.

Après un long parcours, qui me ravissait d'aise, — car, la figure écrasée sur la vitre, je regardais de tous mes yeux la route qui se déroulait grise, boueuse, échelonnée de vilaines maisons, d'arbres maigres et je

trouvais cela si beau, parce que cela changeait toujours, — la voiture s'arrêta 18, rue Boileau, à Auteuil. Sur la grille, une longue plaque de fer noirci avec des lettres d'or. Je levai le nez. Maman me dit :

— Tu sauras bientôt lire ce qu'il y a écrit là-dessus, j'espère.

Ma tante me souffla dans l'oreille : « Pension de M^{me} Fressard » et je répondis bravement à maman :

— Y a écrit : Pension de M^{me} Fressard.

Maman, ma tante et les trois amis s'esclaffèrent sur la gentillesse de mon aplomb, et nous fîmes notre entrée dans la pension. M^{me} Fressard vint au-devant de nous. Elle me fit un très bon effet. De taille moyenne, un peu forte, la taille mince, les cheveux grisonnants « en Sévigné », de grands beaux yeux à la George Sand, des dents très blanches qui brillaient dans son visage légèrement bistré, elle sentait sain, elle parlait bon, ses mains étaient potelées et ses doigts longs.

Elle me prit doucement par la main, et, mettant un genou en terre, pour placer son visage à la hauteur du mien, elle me dit d'une voix musicale :

— Vous n'avez pas peur, ma petite fille?

Je ne répondis pas et devins rouge comme une crête de coq...

... Je passai deux années dans cette pension, j'appris à lire, à écrire, à compter, j'appris à jouer mille jeux que j'ignorais. J'appris à chanter des rondes, à broder des mouchoirs pour maman. Je me trouvais relativement heureuse, parce qu'on sortait le jeudi et le dimanche, et que ces promenades me donnaient la sensation de la liberté. Le sol de la rue semblait être autre que le sol du grand jardin de la pension.

Ma tante Félix Faure (rien de l'ex-Président) me faisait sortir souvent. Elle avait un ruisseau qui traversait son parc à Neuilly, et je pêchais pendant des heures avec mon cousin et ma cousine. Enfin ces deux années s'écoulèrent paisibles sans autres événements que mes colères terribles qui jetaient le désarroi dans la pension et me laissaient, deux, trois jours à l'infirmerie.

Un jour, ma tante Rosine vint, en coup-de-vent, me retirer de la pension.

Un ordre de mon père précisait l'endroit où je devais être transférée. Cet ordre était formel. Ma mère, en voyage, avait prevenu ma tante, laquelle, entre deux valses, était accourue. L'idée qu'on violentait à nouveau mes goûts, mes habitudes sans me consulter, me mit dans un^e rage indicible. Je me roulai par terre, je poussai des cris déchirants.

Enfin, épuisée, domptée, sanglotante, on

m'emporta dans la voiture de ma tante. Je restai trois jours chez elle avec une fièvre qui faisait craindre la déclaration de quelque maladie; mais ce n'était que la suite de ma rage folle.

V

... Après mille péripéties, je fus conduite dans le couvent de Grandchamps à Versailles.

Douée d'une imagination vive, d'une extrême sensibilité, la légende chrétienne me prit à la fois l'esprit et le cœur. Le Dieu martyr devint mon idéal, et la Mère des Sept Douleurs, mon culte. Un événement très simple en soi, mais gros pour moi, acheva de m'attacher à cette maison paisible où j'entrevois le bonheur en ce monde et la paix éternelle dans l'autre. L'Archevêque de Paris, Monseigneur Sibour, allait faire à la maison l'honneur grand d'une visite sacerdotale. Tout le couvent fut mis en rumeur par la bonne nouvelle. L' (1) il faut le dire, était plus enthousiaste que recueillie. La chapelle avait pris, pour cette réception exceptionnelle, ses exceptionnels atours. La maison fut couverte de fleurs.

J'étais alors une enfant frêle, plus intéressante que jolie, malgré mes lèvres roses, mes yeux « couleur du ciel » comme disaient les religieuses, et ma chevelure d'or pâle.

C'était le jour de sainte Catherine, une fête dans tous les couvents de jeunes filles; mais elle avait chez nous, cette année-la, une saveur toute particulière. On fit répéter beaucoup plus sérieusement la petite pièce habituelle. Le sujet, choisi dans la Bible, était le voyage du jeune Tobie, et la pièce était composée par sœur Thérèse.

Celles qui avaient des rôles étaient transportées de joie. Il y avait des comités où l'on discutait la valeur de la pièce; je dois ajouter qu'à la presque unanimité, on la trouvait merveilleuse.

J'étais triste, affreusement triste: je n'avais point de rôle. Quel chagrin au milieu de la joie générale!

Ma petite mère, comme on appelait les grandes, ne songeait guère à me consoler ni à me raisonner; elle était toute au grand événement. Je pouvais picurer et rager à mon aise. Je savais tous les rôles, et je trouvais que la plupart les disaient fort mal. Enfin, j'entrepris de faire répéter Louise Bugnet, qui avait à remplir le rôle de l'ange conducteur et n'en venait pas à bout. C'était ma camarade, elle avait dix ans. Je l'aimais

(1) Voir à la page xxv des feuillets de garde notre Concours des "Mots en Blanc".

bien. « Es-tu bête ! lui disais-je. Moi, à ta place, je n'aurais pas peur du tout. Tiens ! voilà comme je dirais... » Et me posant devant elle, je dis tout son rôle, qu'elle répéta beaucoup mieux, après moi. Mais, le lendemain, quand il y eut répétition générale dans la grande salle du jeudi, elle fut prise d'un tel tremblement, qu'elle ne put dire un seul mot.

— Jamais cette enfant ne pourra remplir son rôle ! » s'écria la supérieure. « Non ! je ne pourrai pas ! sanglotait ma petite amie. Je ne pourrai pas. » Ce fut un désarroi général. Alors, une joie sauvage fit bondir mon cœur d'enfant. Le sang me bouillonnait aux tempes. Je m'élançai de l'estrade, et, debout sur un banc : « Ma mère, ma mère, je sais le rôle ! Voulez-vous que je le joue ? »

Tout le monde me regardait. J'étais tremblante, mais courageuse ; je savais le rôle, j'étais sûre de moi. Mère Sainte-Sophie, supérieure du couvent, créature adorée — souvenir souriant de mon enfance — me répondit : « Eh bien, mon enfant, viens me le répéter. » Je relevai mon indomptable chevelure, et je répétai, haletante et hardie, le rôle de l'ange conducteur. Et quand j'eus fini : « Voilà ! » m'écriai-je.

Mes compagnes riaient, les sœurs souriaient et... le grand jour arriva.

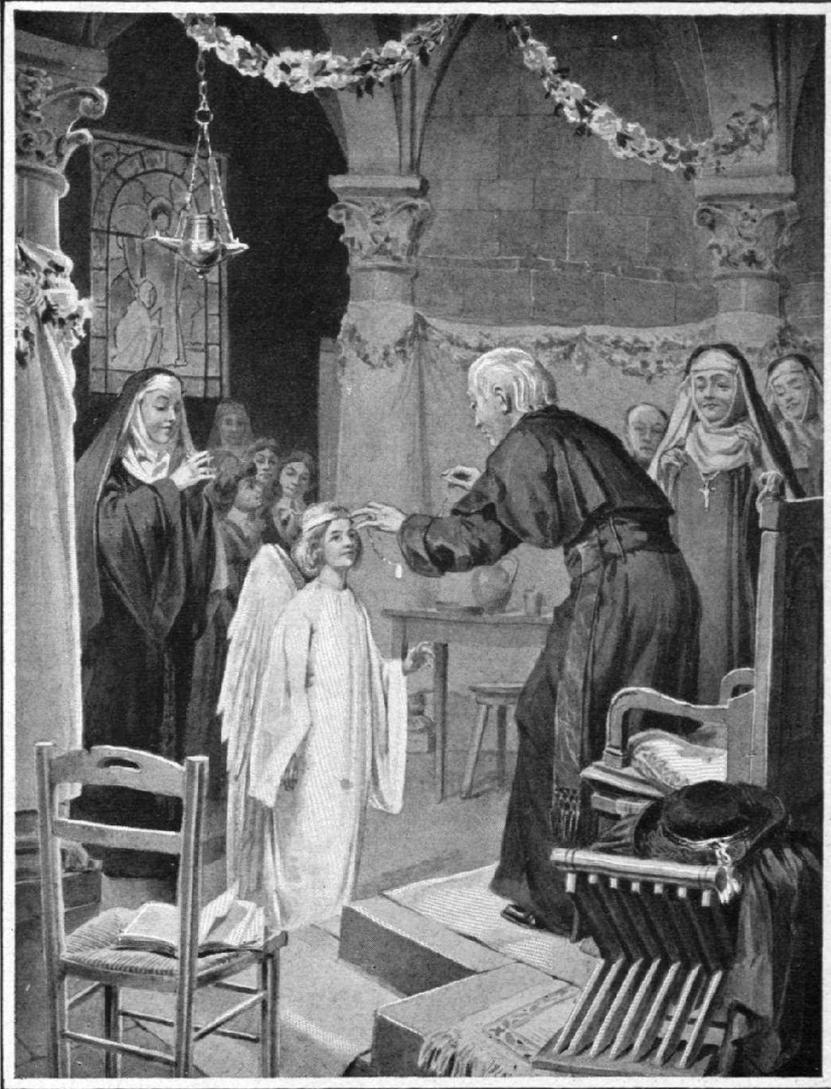
On me mit une robe blanche, très longue, avec de grandes manches. Ma chevelure, très frisée, fut nouée sur mon front par un lacet d'or.

Oh ! que mon cœur d'enfant battait, mon Dieu !

Les cloches du couvent se mirent tout à coup à chanter joyeusement ; un carrosse roula dans la grande cour ; Monseigneur Sibour faisait son entrée.

J'étais trop petite, je ne pouvais voir ; et pourtant je me hissais de toutes mes forces. Le père Larcher me prit dans ses bras. Quel magnifique spectacle pour moi !

Monseigneur était descendu de son carrosse épiscopal. Mère Sainte-Sophie s'était age-



LA BÉNÉDICTION DE L'ARCHEVÊQUE

La pièce finie, la petite Sarah, qui venait de jouer le rôle de l'Ange, dans le Voyage du jeune Tobie, fut appelée par Monseigneur Sibour, archevêque de Paris, qui la félicita et l'embrassa.

nouillée et baisait sa bague. Toutes les autres religieuses, courbées, attendaient le signal pour se mettre à genoux et recevoir sa bénédiction.

Je trouvais cela très beau.

Toutes ces robes noires avec les barrettes blanches et puis ce grand homme violet aux cheveux d'argent, si majestueux, et pourtant à la physionomie si paternellement bonne ; le carrosse, les chevaux blancs, le gros cocher chamarré tout droit et grave sur son siège drapé, et l'aumônier de notre chapelle doux et sévère, je pensais que tout cela était superbe, et je résolus de me faire religieuse.

Une heure passa durant laquelle j'ignore absolument ce qui fut dit et fait.

J'attendais, très fatiguée de mes émotions, et somnolente, dans la bergère de la mère

Saint-Alexis, doyenne de la communauté.

Une main légère m'éveilla. Je rêvais mon rôle. Je ne fus pas surprise et me précipitai vers la porte en m'écriant : « Ah ! on va commencer ! » Malheureusement, j'avais oublié ma longue robe, et j'allai m'étaler au beau milieu de la pièce. Les rires provoqués par mon accident me mirent dans une telle rage que mes larmes, amenées par une douleur au genou, séchèrent aussitôt. « Je ne me suis pas fait de mal, na ! » dis-je furieuse. Et je pénétrai dans la petite pièce qui servait de coulisses. La scène était représentée par une planche qui empêchait de dépasser la limite. Pas le moindre rideau, comme on le pense bien. Un banc de bois et une table, sur laquelle était le repas frugal du vieux Tobie, composaient tout le décor. Ah ! il y avait aussi deux escabeaux qu'une camarade était chargée de déplacer selon les besoins de la cause.

Quand je pénétrai dans la salle d'attente servant de coulisses, la représentation était déjà commencée, mais l'on ne jouait pas encore notre pièce.

La plus grande du couvent disait le compliment à Monseigneur : sa voix aigre et sèche de fille bien apprise me produisait l'effet d'un grincement de porte. — Nous étions onze fillettes dans la petite salle, et pas une ne parlait. On y entendait les battements de nos cœurs. Nos petites mains fébriles croisées par l'habitude de la prière se serraient avec effroi.

Enfin, le compliment fini, la grande fille pensionnaire reçut une croix bénite et vint nous raconter qu'elle n'avait pas eu peur, que c'était très facile. Nous n'avions qu'à regarder le point lumineux que faisait le soleil sur le cadre du grand tableau représentant le ciel rempli de ses anges. De cette façon, chacune pouvait se croire seule.

Après elle, Marie Hubart joua un morceau de piano — rien ne manquait à la cérémonie. Puis ce fut enfin notre tour.

Je ne raconterai pas les détails de la pièce dont le sujet est connu. Je donne ceci comme souvenir. Ce fut mon début ; il faillit me jeter au cloître. Je ne voyais rien de meilleur, je ne croyais à rien de plus heureux. Dans mon imagination d'enfant se heurtaient les anges m'attirant au ciel. Le seul chemin à prendre pour y arriver devait être le couvent. En attendant il fallait paraître sur la scène. Je me sentis paralysée, et le frisson me parcourut de la nuque aux pieds. Je crois bien que je manquai mon entrée, car une de mes compagnes me poussa, comme devait le faire quelques années plus tard mon professeur Provost, lors de mes débuts dans « Iphigénie » à la Comédie-Française.

Mon entrée fit bon effet ; prise d'un aplomb subit, quoique à moitié ivre de peur, je remplis bien mon rôle en y ajoutant des phrases entières. Je ne savais plus trop ce que je disais, mais je continuais tout de même.

VI

La pièce finie, l'ange conducteur fut appelé près de Monseigneur. J'étais triomphante. J'étais alors une enfant frêle, intéressante et jolie, disait-on... « Comment vous appelez-vous, mon enfant ? » demanda Monseigneur... « Sarah ! » — « Il faudra changer ce nom-là », dit-il en souriant. — « Oui, dit la Supérieure, son père, qui veut qu'on la baptise, désire l'appeler Henriette ; la cérémonie aura lieu dans un mois. » « Eh bien, Sarah ou Henriette, me dit Monseigneur, voilà une médaille qu'il faudra toujours porter et la première fois que je viendrai ici, vous me direz une pièce de vers la « Prière d'Esther ».

Monseigneur m'embrassa, ce qui excita quelques jalousies, et je lui promis de savoir la « Prière d'Esther » à sa première visite. J'avais une vague idée que les vers étaient des lignes. Je savais des fables, mais j'ignorais qu'elles fussent en vers.

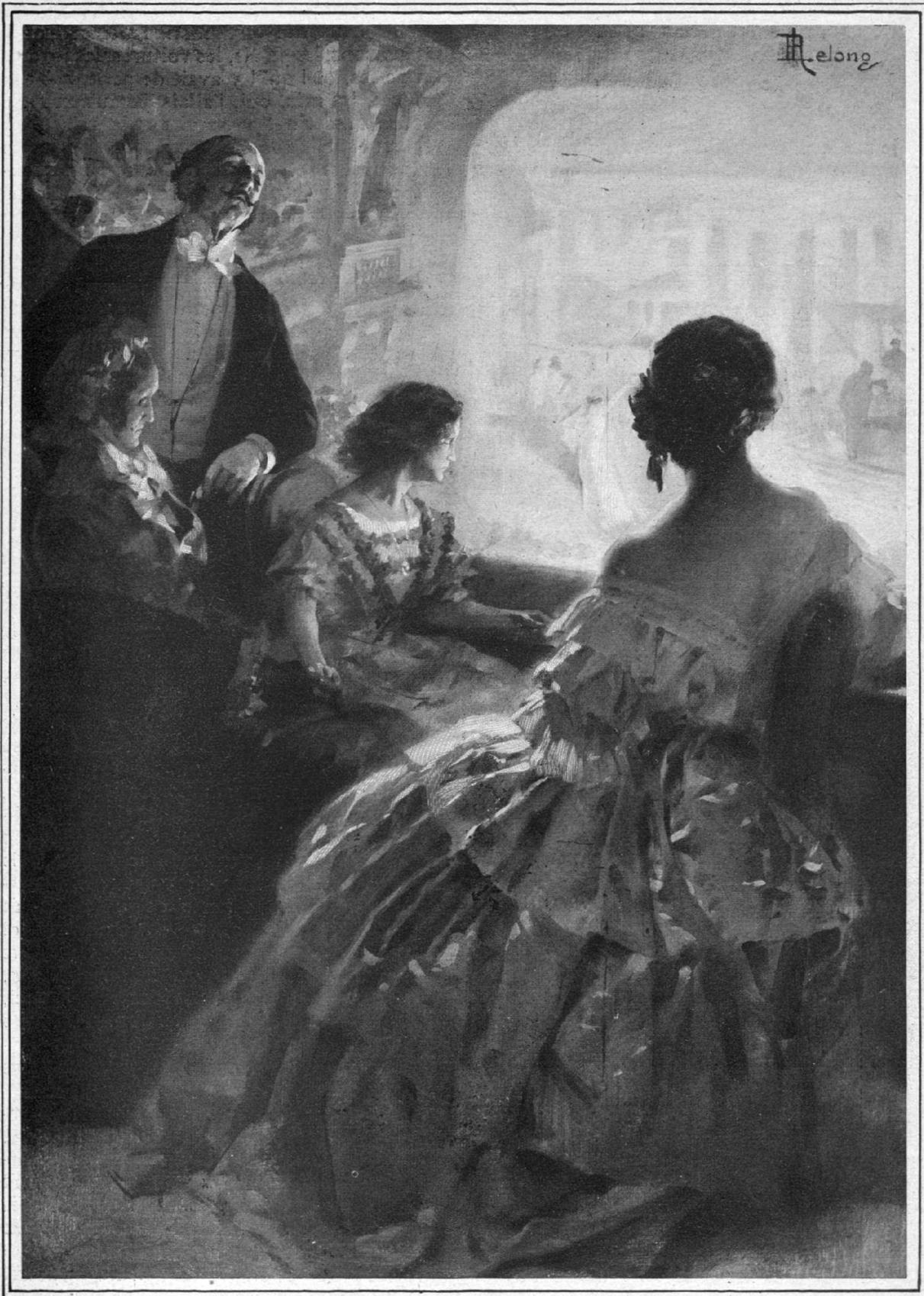
Helas ! je ne devais pas la dire devant Monseigneur, la « Prière d'Esther ! »

Quelques jours plus tard, un matin, après la prière, alors que nous étions toutes réunies dans la chapelle, l'aumônier nous apprit, dans un petit discours sincèrement ému, que Mgr Sibour venait d'être assassiné. (Assassiné par l'abbé Verger, prêtre interdit, le 1^{er} janvier, 1857.)

Nous étions loin de nous attendre à la terrible nouvelle. Toute envie et tout triomphe, avec les souvenirs joyeux de fête, s'éteignirent dans un deuil général que, pour mon compte, je n'ai jamais oublié.

Assassiné !... Un souffle de terreur passa au-dessus de nous. Ce mot, volant à travers l'église, me cingla tout particulièrement. N'avais-je pas été la favorite d'un instant ? Il me sembla que le meurtrier Verger m'avait en même temps volé ma petite gloire. Je me mis à pleurer plus de regret que de chagrin ; la prière des morts qu'on nous fit dire, acheva d'exaspérer mon chagrin, on m'emporta évanouie. Je renonçai à la « Prière d'Esther » et fut reprise d'une paresse plus grande que jamais.

C'est à partir de ce moment que je fus prise d'un amour mystique, ardent, qu'entretenaient les pratiques religieuses, la mise en scène du culte et peut-être les encouragements calins et fervents de mes éducatrices,



COMMENT SE DÉCIDA LA VOCATION DE SARAH

A une représentation du Théâtre-Français, où on jouait Britannicus, — c'était la première fois qu'elle allait au théâtre — la petite Sarah pleura d'émotion, et écouta à peine la pièce, mais elle comprit que c'était sur la scène que se réaliseraient ses beaux rêves de gloire. (Dessin de Le'ong)

qui m'aimaient beaucoup, que j'adorais, et dont le souvenir donne à mon cœur de radieux sursauts.

VI

Je me levai un matin de septembre le cœur plein de gaieté lointaine. Il était huit heures, je collai mon front contre les vitres et je regardai : — Quoi? Je n'en sais rien! Je



SARAH BERNHARDT, A L'ÂGE DE HUIT ANS, ET SA MÈRE

Déjà les traits énergiques de l'enfant présagent l'admirable volonté de la femme, et on voit poindre dans ses yeux la flamme, qui sera plus tard celle du génie. (D'après une phot. de Nadar)

m'étais éveillée en sursaut au milieu de je ne sais quel beau rêve et je m'étais précipitée vers la lumière espérant trouver dans l'infini du ciel gris le point lumineux qu'allait éclairer mon inquiète et joyeuse attente. — Attente de quoi? Aurais-je pu le dire alors? — Puis-je le dire aujourd'hui après longue réflexion? — Non. J'allais avoir quatorze ans. J'étais dans l'attente de la vie, et ce matin-là me semblait être précurseur d'une ère nouvelle. Je ne me trompais point, car ce jour de septembre décida de mon avenir.

Hypnotisée par mes pensées, je restais le

front contre la vitre, voyant à travers l'auréole de buée formée par mon haleine, passer les maisons, les palais, les voitures, les bijoux, les perles, oh! qu'il y avait de perles! — les princes, les rois, oui, j'allais jusqu'aux rois! — Oh! l'imagination va vite et la raison qui est son ennemie, la laisse toujours vagabonder seule. Fièrre et illuminée, je repoussais les princes, je repoussais les rois, les perles et les palais; et je répondais : « Je veux être Religieuse! » car dans l'infini du ciel gris j'entrevois le couvent de Grandchamps, mon blanc dortoir, la petite lampe balançante au-dessus de la petite vierge ornée par nos mains.

Je préférerais au trône que m'offrait le Roi, le trône de la Mère Supérieure que j'ambitionnais vaguement pour plus tard; et le Roi mourait de désespoir. Oh! mon Dieu, oui, je préférerais aux perles que m'offraient les princes, les perles du chapelet que je sentais s'égrener sous mes doigts; et aucun costume ne pouvait lutter contre le voile de barège noir tombant comme une ombre douce sur la blancheur neigeuse de la batiste qui entourait le visage aimé des religieuses de Grandchamps.

Je ne sais depuis combien de temps j'étais ainsi rêvant quand j'entendis la voix de maman s'informant auprès de Marguerite, notre vieille bonne, si j'étais éveillée. Je ne fis qu'un bond vers mon lit et m'enfonçai le nez sous le drap. Maman entrouvrit doucement la porte et je feignis de m'éveiller. — « Comme tu es paresseuse aujourd'hui! » Alors j'embrassai ma mère, et câline, je lui dis : « C'est jeudi aujourd'hui, je n'ai point de leçon de piano. »

Elle reprit :

— Ce soir, nous te conduirons au Théâtre-Français.

Je me sentis joyeuse d'aller au Théâtre-Français. Je ne connaissais, en fait de théâtre, que Robert-Houdin où on me menait parfois avec ma sœur, et je crois que c'était surtout pour l'amener, elle, car moi, j'étais vraiment un peu grande pour prendre plaisir à ce spectacle.

Après le diner, on s'entassa dans un fiacre. Maman, mon parrain, M^{lle} de Brabender — mon institutrice, être charmant et éternellement regretté — et moi. Mon par-

rain m'avait fait cadeau de gants blancs.

Montant le péristyle du Théâtre-Français, je marchai sur la robe d'une dame qui se retourna en m'appelant « petite sottie. » Je me reculai vivement en arrière et rencontrai le ventre énorme d'un vieux monsieur qui me repoussa brutalement. J'avais envie de pleurer. Une fois installés tous dans la loge de face : moi au premier rang avec maman, M^{lle} de Brabender derrière moi, je me sentis plus rassurée. J'étais collée contre la paroi de la loge; et je sentais les genoux pointus de M^{lle} de Brabender dans le velours de ma chaise, ce qui me donnait confiance.

J'appuyais mon dos contre le dossier pour mieux sentir l'étreinte de ses deux genoux. Quand le rideau se leva lentement, je crus que j'allais m'évanouir; c'était, en effet, le rideau de ma vie qui se levait. Ces colonnes (on jouait *Britannicus*) seront mes palais, ces frises d'air seront mes ciels; et ces planches devaient fléchir sous mon poids frêle. Je n'entendis rien de *Britannicus*.

J'étais loin, loin, à Grandchamps, dans mon dortoir. Quand le rideau fut tombé : « Eh bien, qu'est-ce que tu dis? » exclama mon parrain. Je ne répondis pas. D'un tour de main, il me tourna la tête. Je pleurais

des larmes lourdes, lentes à couler sur ma joue; de ces larmes sans sanglots, sans espoir d'être jamais taries. Mon parrain haussa les épaules et sortit de la loge en faisant claquer la porte. Maman, impatientée, lorgnait la salle. M^{lle} de Brabender me passa son mouchoir, le mien étant tombé, et je n'osais le ramasser. Le rideau s'étant levé sur la seconde pièce, *Amphitryon*, je fis effort pour écouter afin de plaire à mon institutrice si douce, si conciliante. Je ne me souviens plus que d'une chose : c'est que je trouvais Alcène si malheureuse que j'éclatai en sanglots bruyants et que la salle très amusée, regardait dans notre loge. Ma mère, irritée, m'emmena avec M^{lle} de Brabender, laissant mon parrain furieux, grommelant : « Qu'on la fiche au couvent et qu'elle y reste! Quelle idiote que cette enfant! »

Je claquais des dents quand M^{lle} de Brabender, aidée de Marguerite et de M^{me} Guerard, la brune, pâle, poétique et charmante voisine du dessus, qui avait guetté mon retour comme presciente de ce qui arriverait, me mirent au lit. Je ne relevai que six semaines après, ayant failli mourir d'une méningite. Tel fut le début de ma carrière artistique.

(à suivre)

SARAH BERNHARDT.



UN ACCÈS DE SENSIBILITÉ

A quatorze ans, Sarah Bernhardt était douée d'une sensibilité excessive qui la jetait sans cesse toute pleurante dans les bras de sa mère.

A L'ODÉON

Monsieur Tarride, le comédien du Gymnase, a été nommé, le 4 janvier, directeur de la scène à l'Odéon.

ACCIDENT DANS UN THÉÂTRE AMÉRICAIN

Un accident s'est produit le 8 janvier pendant le premier acte de *Carmen* à l'Opéra Métropolitain.



M^{lle} Maud Amy, une des protagonistes de la pièce de M. Miguel Zamacoïs aux Nouveautés.

Un praticable s'est effondré, entraînant quarante-cinq choristes dont les trois quarts ont été grièvement blessés. M^{me} Aino Ackté, la célèbre cantatrice, a été contusionnée au pied.

LA MASSIÈRE

Le Théâtre de la Renaissance a donné le 11 janvier la première représentation de *La Massière*, de M. Jules Lemaître. C'était la rentrée au théâtre de cet écrivain que la politique en avait éloigné pendant sept années.

Les interprètes : MM. Guitry, Boisselot, Maury; M^{mes} Brandès, Judic, Heller, Samary, Ryter, Lavigne, Mirka, ont été bien accueillis.

La presse a été bonne. M. Catulle Mendès, dans le *Journal*, a dit : « La pièce est exquise et elle est merveilleusement jouée. »



Couverture de M. Rochegrosse pour *Hélène*, de M. Camille Saint-Saëns, dont la première représentation a eu lieu le 18 janvier à l'Opéra-Comique.

M. Duquesnel dans le *Gaulois* a déclaré que le public avait été conquis dès le premier acte.

LE PATRIMOINE

Le 12 janvier ont eu lieu à l'Odéon les premières représentations du *Patrimoine* de M. Ambroise Janvier et du *Petit*, drame en un acte de M. Alban de Polhes.

« C'est de la satire très discrète, très parisienne », a déclaré M. Emmanuel Arène dans le *Figaro*.

Interprètes : M^{mes} Andrée Mégard, Bonnet, Dehon, Derives et Spindler, MM. Gémier et Cocte.

PETITE PESTE !

Le 13 janvier ont eu lieu au théâtre du Vaudeville les premières représentations de *Petite Peste!* comédie en 3 actes de M. Romain Coolus et de *Son Excellence Dominique*, 1 acte de M. Jean Thorel.

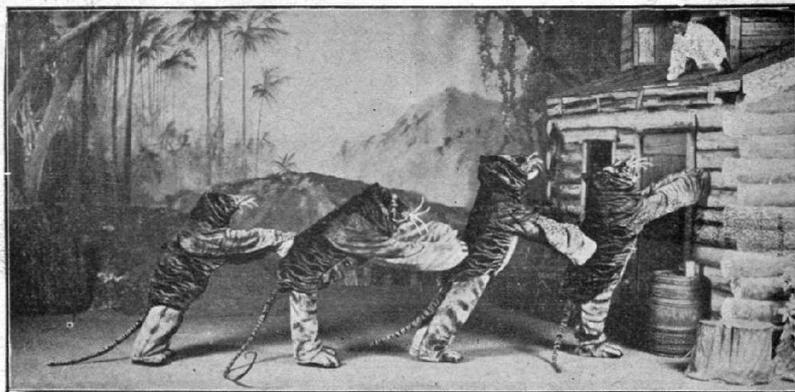
Interprètes : M^{me} Marthe Régnier qui a obtenu un vif succès, Thomassin, de Bray, Harlay, MM. Lérand, Dubosc, Gauthier.



M. Miguel Zamacoïs, auteur de la nouvelle pièce des Nouveautés.

500^e DE MANON

Moins d'un mois après la 1000^e représentation de *Carmen*, on a fêté, le 13 janvier, à l'Opéra-Comique la 500^e de *Manon*.



Scène du *Little Black Sambô*, représentée le 1^{er} janvier 1905 au Théâtre Garrick, de Londres. (Cl. Ellis Wallery.)

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter.



M^{me} Marie Heilbronn, créatrice de *Manon*, de M. J. Massenet, dont la 500^e a été fêtée le 13 janvier.

M^{me} Marguerite Carré jouait le rôle de Manon. Cette œuvre de Jules Massenet, la plus populaire, et la meilleure peut-être, fut créée en 1884, à ce même Opéra-Comique, par Marie Heilbronn (Manon) et M. Talazac (Des Grieux).

L'ANNIVERSAIRE DE MOLIÈRE

La Comédie-Française a donné le 15 janvier en l'honneur du 283^e anniversaire de la naissance de Molière *la Conversion d'Alceste*, comédie en un acte, en vers, de G. Courteline et *Hyacinthe*, un acte en prose de M. Paul Gruyer.

Interprètes de la première pièce MM. Mayer, Brunot et Croué



M^{lle} Marthe Régner qui a tenu le principal rôle de *Petite Peste!* la pièce de M. Romain Coolus, jouée le 13 janvier au Vaudeville. (Cl. Nadar)

M^{me} Lara; de la seconde M^{mes} Amel et Garrick, MM. Laugier et Siblot.

XAVIÈRE

On a repris le 18 janvier, la *Xavière* de M. Théodore Dubois. Ce fut presque une première, l'œuvre jouée primitivement à l'Opéra-Comique de la place du Châtelet, ayant été remaniée par son auteur. La critique a, dans son ensemble, émis des appréciations favorables à l'œuvre du Directeur du Conservatoire.

HÉLÈNE

Le soir même de la reprise de *Xavière*, on donnait la première d'*Hélène*, opéra en 2 actes de Camille Saint-Saëns, que M^{me} Melba (Hélène) et Louise Blot



M^{me} Melba, créatrice du rôle d'Hélène, à Monte-Carlo (1904).



Le célèbre compositeur Jules Massenet, auteur de *Manon*, dans son jardin.

(Vénus), Héglon (Pallas) et M. Alvarez (Paris) créèrent, en 1904, à Monte-Carlo. Interprètes: M^{me} Gardén et M. Clément.

LA PETITE BOHÈME

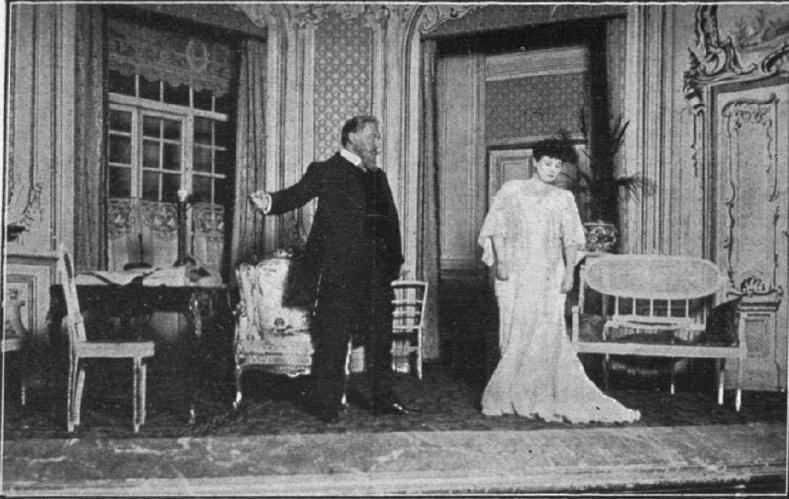
Les *Scènes de la Vie de Bohème* de M. Murger semblent devoir alimenter encore la verve des librettistes. M. Paul Ferrier y puisa la matière du livret d'une opérette, musique par M. Henri Hirschmann, et que les Variétés ont jouée la première fois le 20 janvier.

GRANDS CONCERTS

Aux Concerts Colonne le grand événement fut l'apparition au pupitre de M. Arthur Nikisch, dont la direction est émouvante et sûre.

Puis, M. Colonne, retour d'Amérique, fit entendre, le 22 janvier, *La Croisade des Enfants* de Gabriel Pierné, poème de Marcel Schwob. Ce fut un grand succès, qu'avait précédé celui d'une audition donnée, le 18 janvier, par les soins de la Ville de Paris.

Au Concert Lamoureux des 8 et 15 janvier, un poème symphonique de M. Florent Schmitt, prix de Rome, et une œuvre inédite de Edmond Malherbe furent applaudis et M. Pablo Casals, que les Américains appelleraient le « roi du



Scène du 3^e acte de *l'Instinct*, de M. Henri Kistemaekers, joué le 21 janvier au Théâtre Molière.

violoncelle », triompha dans le concert de Schumann.

Le concert du 22 janvier fut sensationnel, M. Pietro Mascagni, l'illustre auteur de *Cavalleria Rusticana* dirigeant l'orchestre. C'était son début à Paris comme *capellmeister*.

LA MUSIQUE EN AMÉRIQUE

En Amérique, la musique continue d'être audacieuse; et la fortune lui sourit. Après avoir joué *Parsifal*, contrairement aux vœux des héritiers Wagner, M. Conried, directeur de l'Opéra Métropolitain à New-York, a donné les *Maîtres Chanteurs*. Des représentations d'opéras italiens succèdent à des représentations de drames lyriques allemands; on y acclame les spé-



M^{lle} Marthe Brandès, qui a joué le principal rôle de *La Massière*, jouée le 11 janvier au Théâtre de la Renaissance. (Cl. Reutlinger)



Portrait de M. Enrico Caruso, le célèbre ténor italien, dessiné par lui-même.

cialistes du *bel canto*, M. Caruso, surtout. M. Caruso est jeune; il est brave homme malgré sa gloire, et il ne dédaigne point d'affirmer un joli talent de dessinateur. Nos lecteurs en peuvent juger par le crayon ci-contre où l'illustre ténor s'est portraicturé dans le rôle de Don José de *Carmen*.

DARIA

L'Opéra, que le grand effort de *Tristan et Isolde* n'a point assagi, a donné, le 27 janvier, la première représentation de *Daria*, opéra en 2 actes de M. Georges Marty, chef d'orchestre de la So-

ciété des Concerts du Conservatoire, de qui on avait goûté déjà le *Duc de Ferrare*. *Daria* est représentée par M. Gailhard conformément à un arrêté du gouvernement qui édicte que, tous les deux ans, doit être jouée à notre Académie de Musique l'œuvre d'un grand prix de Rome.

CHÉRUBIN

Le théâtre de Monte-Carlo, qui semble s'être assuré le monopole de divulguer désormais les œuvres nouvelles de M. Massenet, a donné la première représentation de *Chérubin*, de ce compositeur, sur un livret adapté, par M. Henri Cain, de la pièce de M. Francis de Croisset.

DIVERS

Le 15 janvier a eu lieu, à l'Ambigu, la première de *la Conquête de l'Air*, pièce en quatre actes et cinq tableaux de MM. Camille Audigier et Paul Gély.

Le 19, aux Variétés, *la Petite Bobème*, paroles de M. Ferrier, musique de M. Hirschmann.

Le 19, au Palais-Royal, *le Chopin*, de MM. Kéroul et Barré.

Le 20, aux Bouffes-Parisiens, première des *Merleaux*, vaudeville en trois actes, de M. Georges Berr.

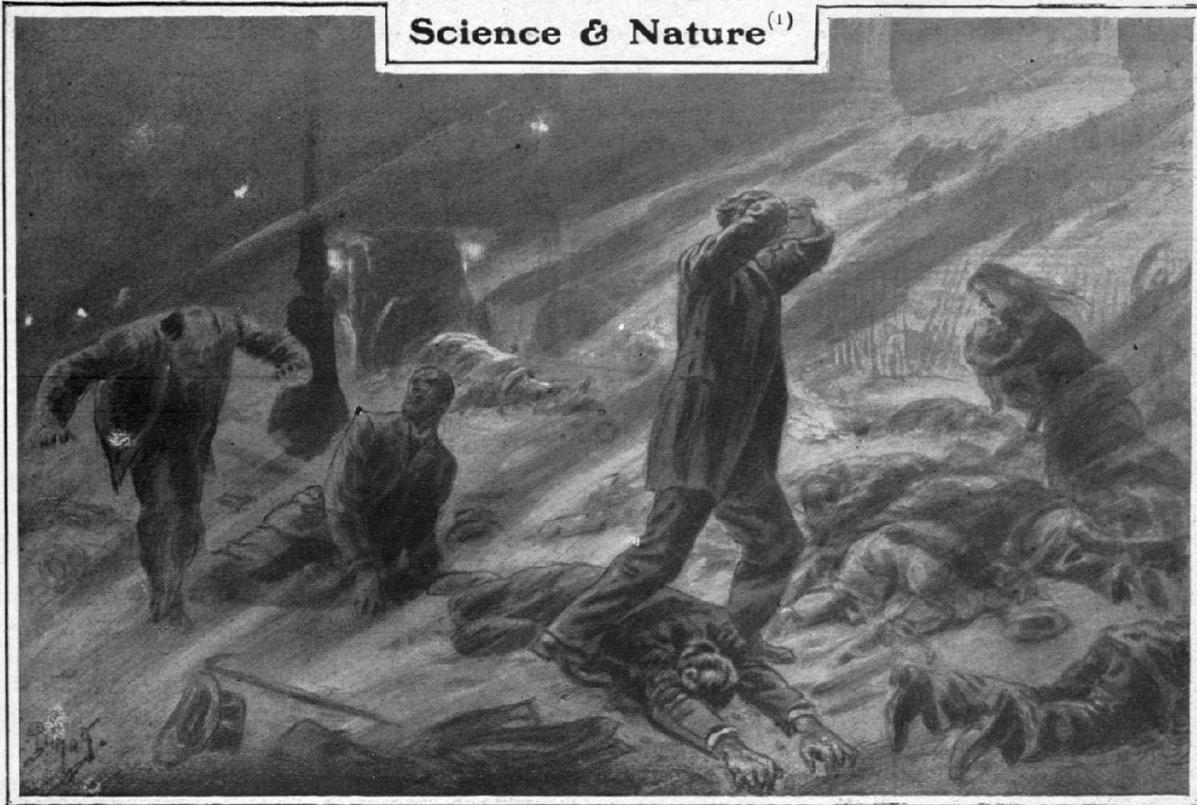
Le 21, au Théâtre Molière, *Instinct*, pièce en trois actes, de M. Henri Kistemaekers; *la Souliane*, pièce en trois actes de M. A. Bernède.

Le 22, à l'Œuvre: *Gioconda* et *la Fille de Jorio*, par M. d'Annunzio.

Le 24, *le Gigolo*, comédie en trois actes de M. Miguel Zamacoïs.



M^{lle} Aino Ackté qui a été victime d'un accident à l'Opéra Métropolitain en Amérique. (Cl. Reutlinger)



L'HUMANITÉ PÉRIRA-T-ELLE D'ASPHYXIE?

Parmi toutes les hypothèses qu'émettent les savants sur la fin possible du monde, se trouve celle d'un brusque empoisonnement de l'atmosphère par le passage d'une comète dans le voisinage de notre globe. L'oxygène nécessaire à la vie se trouvant absorbé, tous les hommes auraient à la fois, et en quelques minutes, l'agonie tragique des asphyxiés.

LA FIN DU MONDE

Par Camille Flammarion

Fin du monde par le feu. — Fin du monde par l'eau. — Fin du monde par le froid. — Fin du monde par un empoisonnement de l'atmosphère, par une absorption de l'oxygène ou de l'azote, etc. : Notre planète n'a devant elle que l'embarras du choix. Mourra-t-elle d'accident, de maladie ou de vieillesse? ▯ ▯ ▯ ▯ ▯



Il y a quelques années, le 23 février 1901, nous avons été témoins d'un cataclysme effroyable arrivé dans le ciel. Quand je dis *nous*, je veux dire les astronomes, car ce cataclysme a fait moins de bruit en France que n'en ont fait les fiches du Grand Orient et la mort tragique de M. Syveton. Il s'agissait pourtant d'un événement assez grave en lui-même,

analogue à celui dont nous allons essayer d'écrire l'histoire anticipée. Oui, le spectacle dont nous avons été témoins a pu être celui d'une fin de monde pour une ou peut-être plusieurs humanités lointaines, et si quelque destruction analogue arrivait pour la Terre, les habitants de Mars ne s'en préoccuperaient sans doute pas davantage et ne verraient ni leurs journaux s'encadrer de noir, ni leur cote de la Bourse osciller

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et les événements universels.

d'une onde imperceptible. Nous n'avons pas dans l'univers l'importance que nous imaginons. Que notre humanité entière disparaisse, ce ne serait, dans l'ordre universel, qu'un accident de fourmilière sans importance.

N OUS VENONS D'ASSISTER A L'INCENDIE FORMIDABLE D'UN MONDE.

Donc, le 23 février 1901, nous avons vu briller au ciel, dans la constellation de Persée, un incendie formidable. Une étoile de première grandeur venait de s'allumer là, très subitement, car des photographies prises quelques jours auparavant n'y laissent apercevoir absolument rien. D'après les estimations les plus probables, cet astre a dû être cinq mille fois plus lumineux et plus chaud que le soleil!

Cette éblouissante splendeur n'a pas été de longue durée. L'étoile nouvelle descendit à la deuxième grandeur le 2 mars, à la troisième le 6, à la quatrième le 13, à la cinquième le 22, et devint invisible à l'œil nu à partir du 10 juillet, après avoir subi des oscillations d'une périodicité de quatre jours environ, indiquant sans doute un mouvement de rotation. Elle continua de s'affaiblir et finit par se transformer en nébuleuse, de l'éclat d'une étoile de dixième grandeur.

Que s'était-il passé?

Remarquons, tout d'abord, que l'événement observé par nous au mois de février 1901 ne s'est pas produit à cette date-là. De même que nous entendons un coup de canon un certain temps après le moment précis où il a été tiré, avec un retard d'une seconde pour un éloignement de 340 mètres, de dix secondes pour 3.400 mètres, d'une minute pour 20 kilomètres, etc., ainsi nous ne percevons les rayons lumineux qu'après un temps proportionnel à la distance de l'astre qui les envoie, en raison d'une vitesse de 300.000 kilomètres par seconde, ce qui représente 8 minutes pour venir du soleil, 35 minutes pour venir de Jupiter, 4 heures pour venir de Neptune, 4 ans pour venir de l'étoile la plus proche, 35 ans pour venir d'Arcturus, etc.

Or la distance de la catastrophe de Persée était telle que la lumière ne peut pas la franchir en moins de 300 ans. L'incendie que nous avons observé et photographié en 1901 a donc eu lieu, en réalité, du temps du roi Henri IV.

Ces incendies célestes peuvent être déterminés par plusieurs causes. Considérons, par exemple, notre propre planète.

Nous voguons dans l'espace à une vitesse respectable : 106.700 kilomètres à l'heure.

C'est là notre mouvement autour du soleil, lequel nous emporte lui-même, avec une autre

vitesse, vers la constellation d'Hercule. Rappelons, en passant, que le globe à la surface duquel nous nous agitons est le jouet de plus de douze mouvements différents.

Une rencontre avec un autre corps céleste n'est pas impossible, et, selon toute probabilité, d'après l'examen du rayonnement même de l'étoile de Persée, c'est par une rencontre, par un choc violent, que la conflagration observée a été produite.

Si deux globes obscurs comme notre planète, dépourvus de lumière propre, se rencontraient de face, animés de la vitesse supérieure à cent mille kilomètres à l'heure, que je viens de rappeler, le choc transformerait le mouvement en chaleur, suffirait pour créer un soleil flamboyant doué d'une telle température, qu'il resterait plusieurs millions d'années à l'état de soleil ou d'ardente nébuleuse.

Un choc direct de cette nature, sans être impossible, est improbable, pour des raisons de mécanique céleste qu'il serait trop long d'exposer ici. Mais des rencontres indirectes doivent se produire dans l'immense armée astrale, surtout si l'on met en ligne de compte les tourbillons de petits mondes célestes dont les bolides semblent des épaves.

En étudiant attentivement la nature des rayonnements émanés de cet incendie, on y découvrit, dès l'origine, les signes destructifs de l'*hydrogène incandescent*, qui continuèrent à se montrer, malgré les modifications du spectre, et quoique l'étoile changeât de couleur, passant du blanc au jaune, du jaune au rouge, du rouge au violet pâle. La même analyse découvrit là des témoignages de mouvements inouis, dont rien n'approche dans nos expériences de chimie ni dans les phénomènes volcaniques terrestres. Nous assistions à une catastrophe formidable lançant des éruptions gigantesques avec une violence indescriptible, plus fantastiques encore que celles des protubérances solaires, qui s'élancent pourtant en quelques minutes à plus de deux cent mille kilomètres de hauteur, flammes immenses, retombant en pluies de feu sur l'incandescente sphère. La conflagration stellaire était plus prodigieuse encore, quoique de même ordre, avec prépondérance des flamboiements du gaz hydrogène.

L'explication la plus probable est la rencontre avec un essaim de petits astres très serrés ou avec une nébuleuse gazeuse. Ce pouvait être là un soleil comme le nôtre, assez éloigné pour être invisible d'ici, entouré d'un cortège de planètes habitées, et qui sera devenu subitement cinq mille fois plus ardent. Fin d'un monde, fin de plusieurs mondes par

La fin du Monde



DESTRUCTION DE LA TERRE PAR LE CHOC D'UNE COMÈTE

La destruction de la Terre par la rencontre d'une comète est toujours possible. Peut-on imaginer même semblable cataclysme? Toute l'atmosphère prendrait feu et la mer déborderait en une gigantesque vague.

le feu : depuis qu'on observe les astres, vingt-six mondes, dans notre entourage céleste, ont disparu par le feu.

Remarquons d'abord que lorsque nous parlons de « la fin du monde », c'est de *notre* monde seul qu'il s'agit, c'est-à-dire d'un modeste village dans l'immense Etat des cieux.

L'enfant qui vient de naître et qui a toute une longue existence ouverte devant lui, peut être comparé à un individu qui serait obligé de suivre une rue immense bordée de maisons à plusieurs étages dont chaque fenêtre serait occupée par un bon tireur. Il s'agit pour cet individu de parcourir cette rue dans toute sa longueur et d'éviter la fusillade dirigée sur lui presque à bout portant.

Toutes les maladies sont là qui, dès notre naissance, nous menacent et nous guettent : la dentition, les convulsions, le croup, la rougeole, la variole, la scarlatine, la méningite, la fièvre typhoïde, la goutte, la tuberculose, le cancer, l'entérite, l'appendicite, la fièvre cérébrale, la pneumonie, la bronchite, la grippe infectieuse, la phtisie, l'anévrisme, la phlébite, l'empoisonnement, les engins de guerre, les chemins de fer, les automobiles, les apaches, etc., etc.

Notre condamné à mort arrivera-t-il sain et sauf au bout de la rue? Peut-être, mais, dans ce cas, ce sera tout de même pour y succomber.

L'homme est organisé pour vivre environ cent ans. Mais, en faisant abstraction des fenêtres de la rue et de toutes les embûches qui lui sont tendues de part et d'autre de son voyage, en général, il se tue lui-même vers le milieu de la route, parce qu'il a inventé une civilisation à peu près diamétralement contraire aux lois élémentaires de la nature.

Notre planète atteindra-t-elle les limites extrêmes de la vieillesse? Les accidents et les maladies la guettent aussi, car l'ordre du cosmos n'est pas parfait non plus.

Nous venons de parler d'une combustion possible par suite d'une rencontre céleste qui élèverait de plusieurs milliers de fois la température du soleil, comme dans le cas des étoiles temporaires. Puisque nous avons commencé par là, voyons s'il n'y a pas d'autres causes possibles de destruction de notre monde par le feu.

Et d'abord les comètes.

LES COMÈTES, TORPILLES DU CIEL. UNE RENCONTRE POSSIBLE.

Le 29 octobre 1832, la comète de Biela a coupé l'orbite de la Terre. Qu'est-ce que

l'orbite de la Terre? C'est la route qu'elle parcourt autour du soleil. Qu'un boulet soit lancé à travers une route, son choc n'est à craindre que si l'on passe là juste au même moment. Or, à l'annonce de cette rencontre, les journalistes de 1832, confondant l'orbite de la Terre avec notre planète elle-même, écrivirent de lamentables pronostics sur les effets possibles d'une pareille rencontre. La fin du monde fut annoncée sur tous les tons et même mise en couplets :

Amis, finissons-en, le monde est assez vieux!

comme elle l'avait été déjà en 1798, dans un fameux vaudeville inspiré par une prophétie analogue. Il n'y avait pourtant pas l'ombre d'une crainte à éprouver, car la trajectoire d'un boulet ne doit pas être prise pour le projectile lui-même, et la Terre n'est passée au point de son orbite traversé par la comète que le 30 novembre suivant, soit plus d'un mois après, et nous avons vu tout à l'heure que notre planète vogue dans l'espace avec une vitesse de 2.560.800 kilomètres par jour.

On voit néanmoins par là qu'une comète peut rencontrer la Terre.

Les conséquences d'une pareille rencontre sont difficiles à déterminer, mais elles pourraient être pittoresques et variées, tragiques et désastreuses. La vitesse d'une comète dans l'espace, vers l'orbite de la Terre, est égale à celle de notre planète multipliée par la racine carrée de 2, c'est-à-dire 106.700 kilomètres à l'heure (en moyenne) multipliés par 1.414, soit à 151.000 kilomètres. Si l'astre chevelu arrivait de face sur nous, le choc représenterait donc une vitesse de 257.000 kilomètres à l'heure. La vitesse des autres rencontres dépendrait de l'obliquité.

Si le noyau de la comète renferme des masses solides, on peut juger du bombardement. L'écorce de notre globe pourrait être défoncée, et il y aurait là un bouleversement géologique d'une belle violence.

Aujourd'hui, l'observation presque perpétuelle des comètes, leur photographie si fréquente, l'analyse de leur lumière, semblent indiquer qu'elles ne possèdent pas, même dans leurs noyaux, de masses assez considérables pour autoriser de pareilles craintes. Cependant, il y a comètes et comètes, et si, en général, elles sont faibles et peu denses, quelques-unes ont paru formidables, telles que celles de 1811, 1843, 1858 et 1861.

Leurs queues sont parfois d'une étendue immense et véritablement fantastique. Celle de la grande comète de 1843 a été estimée à 320 millions de kilomètres, c'est-à-dire qu'elle

La fin du Monde



LE DÉLUGE A PARIS. L'OPÉRA AU FOND DE LA MER

Il suffirait d'un affaissement d'une cinquantaine de mètres du sol de la France pour que la mer noyât tout Paris. On ne verrait plus alors émerger que quelques monuments qui ne tarderaient pas à être sapés par l'action des flots.

aurait pu s'étendre depuis le soleil, à 149 millions de kilomètres d'ici, jusqu'à l'orbite de la Terre et fort au delà; celle de la comète de 1680 a été estimée à 240 millions de kilomètres, celle de la comète de 1847 à plus de 200. La comète de 1744, l'une des plus fantastiques qui aient frappé les regards des habitants de la Terre, élevait dans le ciel un panache de six queues étalées en éventail, offrant l'aspect d'une lumineuse aurore boréale. Il y a dans ces productions une sorte de « matière immatérielle », de matière radiante impondérable, parfois parcourue de frissons électriques.

Supposons qu'une comète de mêmes dimensions que celle de 1811 arrive précisément sur nous dans notre voyage circulaire autour du soleil. Le boulet terrestre pénétrerait dans la nébulosité cométaire, sans éprouver d'abord une résistance bien sensible. La rencontre commencerait vers six heures du matin pour le méridien d'avant, et, s'il faisait encore nuit, débiterait par une pluie d'étoiles filantes.

La traversée de la tête cométaire de 1.800.000 kilomètres de diamètre, durerait environ 25.000 secondes, soit 417 minutes, soit 6 heures 57 minutes. L'incendie se déclarerait très vite; notre atmosphère prendrait feu comme un bol de punch. Ce ne sont pas des centaines, mais des milliers de degrés qui seraient produits. L'oxygène de l'air aurait beau jeu pour alimenter les flammes. Et l'hydrogène des mers serait rapidement dégagé. Comment ne pas songer ici aux fureurs explosives des mélanges détonants!

Malgré la vitesse inouïe de la comète et de la Terre, la pression cométaire ne serait sans doute pas énorme, étant donnée l'extrême ténuité de la substance traversée par notre globe; mais cette substance contenant du carbone est combustible, et dans l'exaltation de leur course vertigineuse, on voit souvent ces astres ajouter une lumière propre à celle qu'ils reçoivent du soleil: ils deviennent incandescents, et cela sans rencontres et sans chocs.

... Notre planète enveloppée dans la masse cométaire et tournant dans ce gaz incandescent, l'appel d'air soufflant avec violence vers l'incendie, la mer se mettant à bouillir et emplissant l'atmosphère de vapeurs nouvelles, une pluie chaude tombant des cascades célestes, l'orage partout suspendu, les déflagrations électriques de la foudre lançant les éclairs, les nuages de feu combattant avec les nuages d'eau, les roulements du tonnerre couvrant les hurlements de la tempête, la foudre en boule multipliant les

météores, et le cataclysme général avançant graduellement avec la rotation de la terre, pour arriver fatalement jusqu'aux habitants des antipodes, lesquels, au lieu d'être immédiatement consumés par le feu céleste, mourraient étouffés par la vapeur ou par la prédominance de l'azote, ou empoisonnés par l'oxyde de carbone dévorateur d'oxygène.

Ce serait, là aussi, la fin universelle de l'humanité par le feu, et ce flamboiement de notre planète serait un beau spectacle pour les astronomes de Mars ou de Vénus.

L'ASPHYXIE OU LA FOLIE SUPRÊME GUETTENT-ELLES L'HUMANITÉ?

Un mélange cométaire d'oxyde de carbone avec notre atmosphère amènerait la suppression rapide de toutes les respirations par empoisonnement du sang.

Ici, aussi bien que dans les cas précédents, la catastrophe serait inexorable et rapide. La diminution de l'oxygène suffit pour amener immédiatement la mort des êtres condamnés à une respiration délétère. On se souvient de l'épisode de l'une des guerres des Anglais dans les Indes, en 1857, me semble-t-il.

Cent quarante-six prisonniers avaient été enfermés dans une salle. L'air n'était renouvelé que par deux petites lucarnes prenant jour sur une galerie. L'asphyxie ne tarda pas. Les prisonniers furent d'abord envahis par une sueur abondante et par une soif ardente. Ils essayèrent de se donner l'illusion de respirer en agitant l'air avec leurs vêtements; puis ils se dévêtirent en partie, puis ils s'avisèrent de se jeter à genoux tous ensemble et de se relever rapidement en levant les bras; mais plusieurs, manquant de force, ne tardèrent pas à tomber pour ne plus se relever. Il n'y avait pas quatre heures qu'ils étaient enfermés, que la plupart se convulsaient en une épouvantable agonie. Quand, quelques heures après, la prison fut ouverte, vingt-trois hommes seulement respiraient encore, au milieu des affres d'un effroyable délire.

Une atmosphère cométaire apportant une quantité, même relativement faible, d'oxyde de carbone, absorberait notre oxygène, arrêterait la transformation du sang veineux en sang artériel, et supprimerait en quelques heures toutes les respirations humaines. Ce serait la mort par l'asphyxie.

La constitution chimique des comètes est loin d'être complètement déterminée. Les signes caractéristiques de l'hydrogène et du carbone y ont été plus d'une fois reconnus.

Mais il est probable que ces voyageuses de l'immensité ne se ressemblent pas, ce



LES DERNIERS HOMMES N'AURONT PAS DE SÉPULTURE

Si quelque cataclysme ne fait pas disparaître la Terre avant, les savants peuvent prévoir le moment où la dernière famille humaine périra parmi les glaces et au sein de la nuit.

qui, d'ailleurs, est rendu probable par leurs différences de grandeurs et d'aspects physiques.

On peut imaginer une comète qui, dans sa rencontre, au lieu d'absorber l'oxygène de notre atmosphère, absorberait l'azote et accroîtrait ainsi graduellement l'activité pulmonaire, cardiaque et cérébrale de tous les habitants de la Terre.

Ce serait d'abord une sensation exquise de parfait bien-être. Tout le monde serait subitement heureux et apprécierait mieux que jamais le bonheur de vivre. Il n'y aurait plus ni méchants, ni jaloux, ni envieux, ni grincheux. Notre planète serait un paradis charmant, et les armes tomberaient de toutes les mains.

Ce contentement universel ferait bientôt place à une joie radieuse et à une gaieté bruyante, et tous les êtres humains seraient devenus communicatifs, grands parleurs, chanteurs sonores.

Puis une certaine agitation courant dans les veines semblerait convier les jeunes filles, les jeunes femmes, les jeunes hommes à une danse irrésistible. Bientôt l'agitation

deviendrait de l'exaltation, et la joie déborderait en délire, suivant automatiquement la proportion de l'extraction de l'azote par la comète et l'accroissement de l'oxygène, jusqu'au moment où la race humaine et les espèces animales, prises toutes ensemble d'une folie fantastique et étourdissante, se mettraient à danser une sarabande formidable et à se consumer par la plethore envahissante de tous les tissus organiques. Ce serait la mort dans une intensité de plaisir à trop forte dose.

TOUS LES CONTINENTS SERONT-ILS UN JOUR NOYÉS COMME DES ÉPAVES?

Voilà une série de fins de monde possibles par suite d'accidents extérieurs. Nous disions tout à l'heure que notre planète pourrait également mourir de maladie ou de vieillesse, par l'usure de ses organes, par la modification séculaire de ses éléments d'existence.

Les traditions antiques ont conservé le souvenir d'une destruction des œuvres humaines par le déluge que l'on a qualifié d'universel, mais qui n'a été que partiel et en correspondance avec la Méditerranée. Le monde connu des anciens a subi une catastrophe

qui l'a bouleversé. Ce fut sans doute là une inondation immense, un engloutissement comparable peut-être à celui qui, plus loin encore

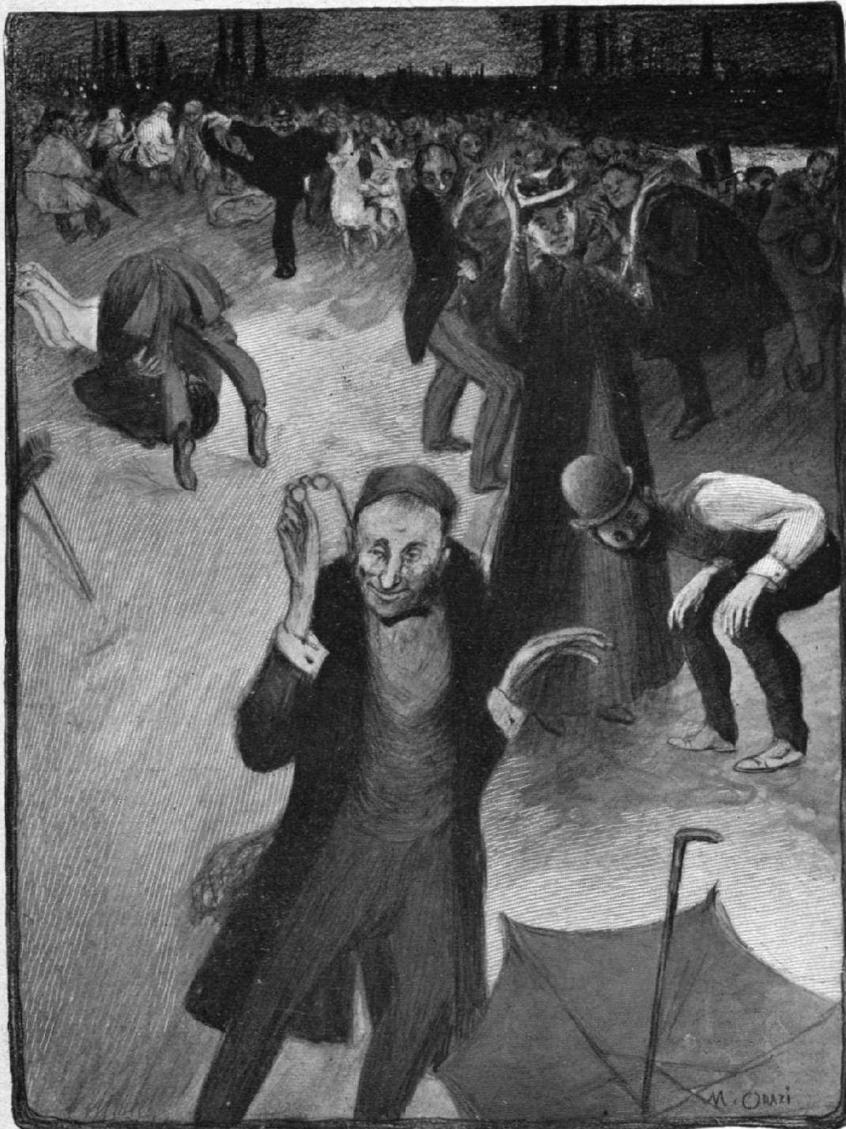
Notre planète n'a pas à craindre de déluge universel, si ce n'est, peut-être, dans la théorie scientifique que voici. Les continents dimi-

nuent peu à peu de hauteur.

Les pluies, les neiges, les gelées, le vent, les tempêtes, les tremblements de terre s'unissent pour désagréger les montagnes et les réduire en poussière.

Les torrents, les rivières, les fleuves conduisent les débris à l'Océan, dont le fond s'élève lentement. La pesanteur a pour effet de conduire les choses au nivellement général. Tel paraît être l'état actuel de la planète de Mars.

Tous les fleuves ensemble peuvent être considérés comme amenant chaque année à la mer 230.000 kilomètres cubes d'eau, contenant environ 10 kilomètres cubes de matières continentales. La terre ferme représente 145 millions de kilomètres carrés et environ 700 mètres de relief. Outre l'apport des fleuves dont nous venons de parler, les flots de la mer battant les rivages rongent les falaises au taux de 2 à 3 mètres par siècle pour l'ensemble du globe. Sans entrer dans l'analyse des détails, le calcul fait par l'un de nos éminents géologues, M. de Lapparent, indique que l'ensemble des forces actuellement à l'œuvre, si elles se continuaient sans autres mouvements du sol, suffirait pour entraîner, dans 4 millions d'années



LE COMMENCEMENT DE L'UNIVERSELLE FOLIE

Il suffirait d'une perturbation atmosphérique relativement insignifiante dans l'ordre des mondes : le choc contre notre globe d'un corps astral qui déverserait dans l'air que nous respirons un excès d'oxygène pour qu'une douce gaieté bientôt exagérée et étrange dans ses manifestations, s'emparât de nous tous. Une agitation courant dans les veines inciterait l'humanité à des gestes désordonnés, à une sorte de cake-walk irrésistible.

dans la préhistoire, détruisit l'Atlantide, un affaissement du sol au-dessous du niveau de la mer, amenant les ondes de l'Océan à la place des campagnes peuplées et des cités florissantes.

Dans tous les cas, il n'y a eu là que des accidents partiels étrangers à notre sujet d'étude actuel, des catastrophes analogues à la submersion de la ville d'Ys ou à la formation du Zuiderzee.

d'ici, environ, la disparition totale de la terre ferme. C'est-à-dire que dans quatre millions d'années le globe terrestre serait entièrement submergé.

En dehors de cette destruction générale par un déluge progressif et séculaire, qui mériterait mieux que l'inondation asiatique des siècles passés le titre de déluge universel, des destructions partielles pourraient se produire.

Pour ne parler que de la France où nous

sommes, les observations que j'ai faites depuis une quarantaine d'années aux environs du Havre et de Dieppe ont mis directement sous mes yeux la preuve constante que les falaises reculent de près de 2 mètres par an au cap de la Hève, et de 30 centimètres à la cite de Limes.

Cet avancement de la mer au détriment du territoire français est irrégulier. Il y a quelques points où la terre gagne, au contraire. Mais elle perd plus qu'elle ne gagne. Il suffirait d'attendre assez longtemps pour que la mer arrivât d'elle-même à Paris, ce qui simplifierait l'exécution du projet de « Paris port de mer ». La distance de Paris aux falaises de la Hève n'étant, à vol d'oiseau, que de 170 kilomètres, si l'avance annuelle dont nous venons de parler se continuait uniformément, la mer arriverait aux Tuileries dans 85.000 ans. Du côté de Dieppe, qui est plus rapproché, elle n'arriverait pas plus tôt.

Mais ce n'est pas la son seul chemin.

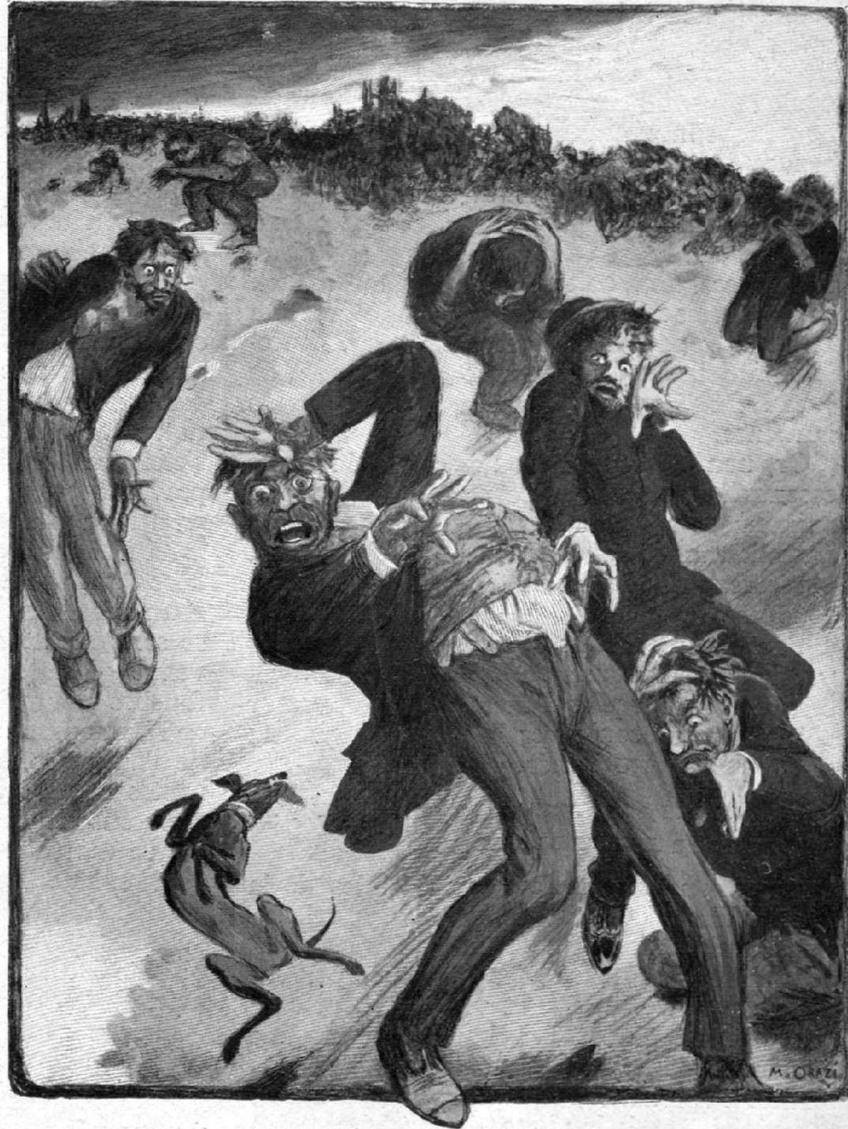
Les continents ne sont pas absolument stables comme niveau. Depuis les observations commencées en Suède par Linne au XVIII^e siècle, nous savons qu'ils subissent certains mouvements de bascule. Or, un abaissement relativement léger de la Seine-Inférieure suffirait pour rapprocher graduellement la mer. L'altitude de la Seine à Paris, au pont d'Iéna, n'est que de 29 mètres. Il n'y a que la hauteur d'une maison comme pente d'ici au Havre. Il en résulte qu'un abaissement du sol de cette quantité suffirait pour amener la mer à Paris. Un abaissement du double déterminerait l'engloutissement de presque toute notre belle capitale ; émergeraient seules les îles de Montmartre et du Pantheon : le seuil du portail de l'Observatoire n'est qu'à

60 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Ces événements peuvent se produire... dans plusieurs centaines de siècles. Mais ce ne serait pas la fin du monde.

DIMINUTION DE L'EAU DANS LE MONDE VIVANT. MORT UNIVERSELLE PAR LE FROID.

La fin la plus probable sera amenée, au contraire, par l'absorption de l'eau, par la



LA FIN PAR L'UNIVERSELLE FOLIE

Si le surplus d'oxygène jeté dans l'atmosphère terrestre par une comète continuait à brûler les poumons humains, la folie deviendrait vite d'une évidence inouïe, et un extravagant délire secouerait les deux milliards d'habitants de notre planète. Ce serait pour la race humaine la mort dans une sorte de " delirium tremens " causé par l'excès de plaisir.

suppression de la vapeur d'eau dans l'atmosphère, et par le froid.

Tout en subissant de siècle en siècle un nivellement fatal, la Terre subit en même

temps une diminution graduelle dans la quantité d'eau qu'elle possède.

On connaît le mode de circulation de l'eau. Les fleuves n'ont pas d'autre alimentation que la pluie ou la neige, c'est-à-dire que l'évaporation des mers par la chaleur solaire, qui produit les nuages, lesquels donnent naissance à la neige ou à la pluie, aux glaciers des montagnes, aux sources, aux ruisseaux, aux rivières, aux fleuves qui ramènent l'eau à la mer. Mais toute l'eau atmosphérique ne retourne pas à la mer. Il faut, pour former une source, que l'eau des pluies rencontre un lit de terre glaise imperméable et qu'elle y coule suivant les pentes. Lorsqu'il n'y a pas de couche imperméable, elle continue de descendre dans l'écorce poreuse du globe et vient saturer les roches profondes. C'est ce qu'on appelle l'eau de carrière.

Cette eau-là est perdue pour la circulation. Soit en se fixant, soit en se combinant, soit en pénétrant les couches profondes du globe, l'eau diminue donc à la surface de la terre. Autrefois, la Seine couvrait tout l'emplacement de Paris. De Corbeil au Pecq, c'était un lac immense.

Or, non seulement l'eau constitue la partie essentielle de tous les corps vivants (70 0/0) animaux et végétaux, mais, à l'état de vapeur dans l'atmosphère, c'est elle qui régit toute la vie terrestre. Elle est le facteur principal de tous les climats.

Pour 200 molécules d'oxygène et d'azote, il y en a à peine une de vapeur d'eau; mais celle-ci a 80 fois plus d'énergie, plus de valeur effective pour conserver la chaleur reçue du soleil que les 200 autres.

LA TERRE DEVIENDRA FATALEMENT UN OBSCUR DÉSERT DE GLACE.

Diminuons ces molécules invisibles de la vapeur d'eau, et notre monde devient inhabitable, malgré l'oxygène : toutes les contrées mêmes de l'équateur et des tropiques perdent la chaleur qui les faisait vivre et sont condamnées au climat des hautes montagnes couvertes de frimas éternels; au lieu des plantes luxuriantes, des fleurs et des fruits, des céréales et de la vigne, des prairies et des champs, au lieu de la vie qui pullule, des ruisseaux gazouillants, des oiseaux et des nids, des bois, des lacs et des mers, nous n'avons plus autour de nous qu'un immense désert immobile et glacé. La température de l'espace est voisine de 273 degrés au-dessous de zéro. C'est le froid funèbre dont s'approcherait le climat de notre planète par la seule suppression de la vapeur d'eau,

Une telle fin est certaine, si nous ne mourons pas d'accident avant d'atteindre cette ultime vieillesse, et d'autant plus inévitable que non seulement la vapeur d'eau, mais encore les autres éléments de l'air, l'oxygène et l'azote, diminuent parallèlement. L'oxygène se fixe insensiblement par tous les oxydes qui se forment perpétuellement à la surface du globe, l'azote se fixe par les plantes et les terres et ne retourne pas intégralement à l'état gazeux, l'atmosphère pénètre par sa pression les océans et les continents, et descend, elle aussi, dans les régions souterraines, et ainsi, de siècle en siècle, toute notre atmosphère diminue. Ce sont les conditions mêmes de la vitalité terrestre qui s'affaiblissent pour disparaître... dans une dizaine de millions d'années.

Ce sera la notre conclusion de ce diagnostic général sur la vitalité de notre planète. Il est probable que notre monde périra par le froid. S'il évitait cette destinée, une condamnation du même ordre le poursuivrait au-delà des siècles, car toute la vie terrestre est suspendue aux rayons du soleil, et notre beau et bon soleil ne brille que pour s'éteindre dans un avenir que l'astronomie prévoit déjà, et qui ne semble pas devoir dépasser vingt-cinq ou trente millions d'années.

La Terre ne sera plus qu'un morne cimetière roulant silencieusement autour d'un astre rougeâtre. La dernière famille humaine se sera éteinte dans une zone équatoriale devenue glaciale à son tour. Un monument funèbre pourrait porter la dernière épitaphe de l'humanité : « Ci-gisent toutes les conquêtes de l'ambition, tous les lauriers de la gloire, toutes les découvertes de la science, tous les serments des mortelles amours. » Mais nulle pierre mortuaire ne marquera la place où se sera exhalé le dernier soupir de la race humaine.

Et le soleil achèvera de s'éteindre. Et notre planète défunte continuera de tourner, boulet noir, autour d'un autre boulet noir.

Mais, dans vingt, trente, cent millions d'années, l'univers marchera comme aujourd'hui.

Il y a vingt, trente, cent millions d'années, il marchait déjà comme aujourd'hui.

L'avenir de l'univers, c'est son passé. Il ne peut y avoir ni fin ni commencement.

La nature tient perpétuellement en réserve une force inépuisable de résurrection. Tout change, tout se transforme, mais rien n'est détruit. Les soleils et les mondes renaissent de leur cendres. La vie est éternelle.

CAMILLE FLAMMARION.



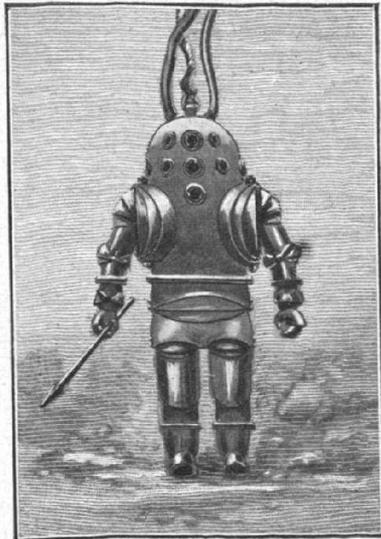
LE PLUS GRAND PONT DU MONDE EN BÉTON ARMÉ

C'est en Russie, sur la rivière Kazarguine, près de Revel, qu'on vient de l'inaugurer. Il mesure tout près de 300 mètres de longueur et il est composé de treize travées de 21^m 30. C'est incontestablement l'ouvrage d'art le plus important qui ait été édifié en béton armé, et ce qui n'est pas moins remarquable c'est la rapidité avec laquelle il a été exécuté. Il n'a pas fallu, en effet, plus de soixante jours pour mettre en place toute la partie en béton qui comprend l'ensemble des voûtes et du tablier; les piles seules étant en maçonnerie ordinaire.

Ajoutons que la construction du pont de Kazarguine est l'œuvre d'ingénieurs et de constructeurs français.

LE CHEMIN DE FER SUSPENDU DU TSAR

Cette petite ligne de chemin de fer a été établie pour l'usage spécial de la famille impériale de Russie, dans le parc de



La nouvelle armure du scaphandrier permettant de descendre à 100 mètres sous l'eau.

et c'est une ligne à un seul rail, maintenue à une certaine hauteur par une estacade métallique et sur laquelle on fait rouler des boggies

vice postal, qui transporterait ainsi une correspondance à raison de 250 kilomètres à l'heure!

LE NOUVEAU FOUR CRÉMATOIRE

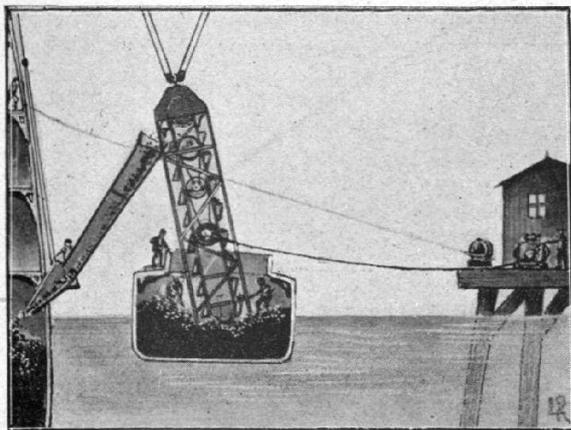
Le 2 janvier a été inauguré au cimetière du Père-Lachaise le nouveau four crématoire. Les travaux ont duré près d'une année.

Le nombre des incinérations allant toujours en s'accroissant, la création de ce nouveau four avait été jugée nécessaire. Une vaste salle a été disposée pour les familles.

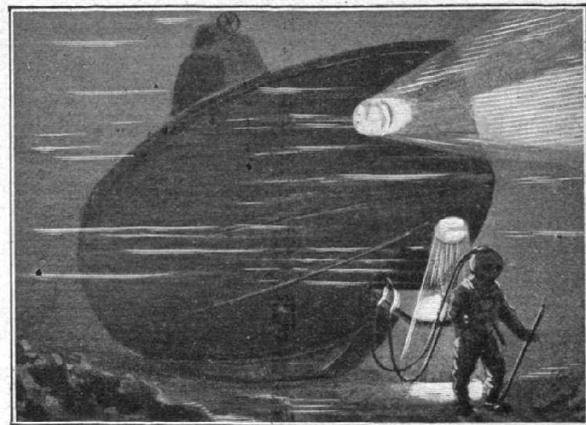
UNE SCIERIE MÉCANIQUE AMBULANTE

La petite scierie ambulante que notre dessin représente, fonctionne dans le Val d'Ajol, aux environs de Plombières, où on l'emploie au sciage du bois à domicile, surtout du bois de chauffage et de cuisine, dont les habitants font une très grande consommation.

C'est une automobile à pétrole



Coupe de l'appareil permettant d'emmagasiner le charbon dans les soutes des navires sans que ceux-ci soient à quai.



Un sous-marin original avec ouverture inférieure, permettant au scaphandrier d'en sortir sans danger.

Gatchina. Elle est du système imaginé par l'ingénieur Romanoff



Navire spécial du capitaine Baquesne pour le transport des sous-marins et torpilleurs.

auxquels sont suspendus les wagons. Grâce à un arrangement spécial et à un équilibre parfait, la résistance au roulement est réduite au minimum et les moteurs électriques peuvent imprimer au système une vitesse considérable (200 à 250 kilomètres). On peut l'appliquer non seulement à des chemins de fer, mais encore au ser-

qui, au repos, fait fonctionner une scie à ruban : Système à la fois

Et maintenant?

Mots écrits par la plume du téléautographe à 130 kilomètres de distance (de Paris à Rouen.)

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter.

très simple et très pratique et qui ouvre la voie à une foule d'applications variées de l'automobile.

SUR LA LIGNE DU CAP AU CAIRE : LES CHUTES DU ZAMBÈZE

Il y a à peine cinquante ans que les chutes Victoria, sur le Zambèze, ont été découvertes par Livingstone, et voici qu'on annonce que la voie ferrée partant du Cap vient d'atteindre ces cataractes qui sont, sans contredit, les plus grandes du monde.

La ligne qui permet désormais d'y accéder n'est autre qu'une section de cette grande artère du « Cap au Caire », — la grande pensée de Cecil Rhodes, — que les Anglais sont en train de réaliser sans bruit, et qui déjà s'étend sur 2.500 kilomètres, de Capetown au Zambèze.

Dès l'été prochain, les trains de luxe mèneront les voyageurs en quatre jours à la station de « Victoria Fall's ».

UNE NOUVELLE THÉORIE DES CRATÈRES DE LA LUNE

Les cratères de la lune ne seraient pas des bouches de volcans ! Ainsi s'exprime un savant allemand, le professeur Voigt, qui donne une théorie nouvelle absolument originale. D'après ce système, ce que nous avons pris jusqu'ici pour l'indice de terribles révolutions volcaniques, serait l'œuvre pacifique et lentement accumulée par les siècles, des animaux coralliens qui vivaient dans les mers lunaires aujourd'hui disparues.

Ce bouleversement dans les théories acceptées jusqu'à ce jour, fera l'objet d'un rapport que le

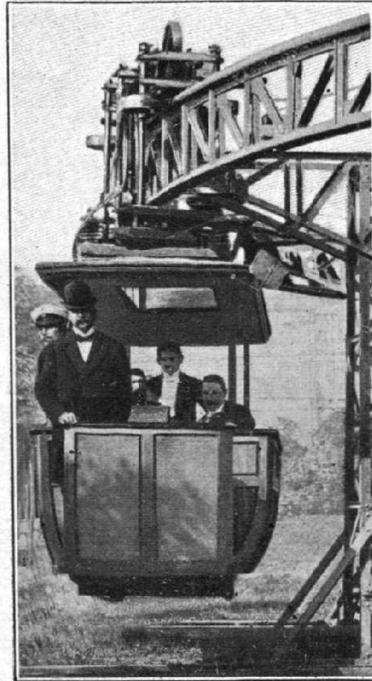


La bouée du capitaine Donzig au moyen de laquelle on peut faire un voyage au long cours.

professeur Voigt communiquera probablement au monde savant.

UN WAGON GÉNÉRATEUR DE FROID POUR LE TRANSPORT DES DENRÉES

Ces wagons utilisés en Amérique sont des générateurs de froid, véritables usines frigorifiques, dans



Le chemin de fer suspendu du parc impérial de Gatchina (Russie).

lesquels un compartiment spécial est occupé par une machine à ammoniaque fonctionnant au moyen d'une dynamo mise elle-même en mouvement par l'un des essieux du wagon. Le froid ainsi produit sert à maintenir, au moyen d'une canalisation appropriée, l'atmosphère du wagon et de ceux qui le suivent à une température de quelques degrés seulement au-dessus de zéro.

L'ÂME DES CANONS MODERNES

Les formidables engins de destruction en usage dans les guerres modernes ont, — qui le croirait, — une âme d'une délicatesse extrême et c'est par l'usure de cette âme qu'ils périssent. Leur vie est éphémère, leur existence se calcule non pas en années, ni en jours, mais suivant le nombre de coups nettement limité d'avance qu'ils sont appelés à fournir. Les gros canons s'usent le plus vite; c'est ainsi qu'une pièce de tourelle de cuirassé de 12 pouces anglais (0^m 366) ne peut guère tirer que 100 coups avant

d'être hors d'usage. Une pièce de 28 centimètres tirera jusqu'à 200 coups; tandis qu'un canon à tir rapide de 10 à 12 centimètres fournira une carrière de 1.500 coups et notre nouveau canon de 75 de campagne a une durée de 2.000 à 3.000 coups.

LE PARAPLUIE HYDRAULIQUE DES POMPIERS DE CHARLOTTENBOURG

Notre gravure dispense d'une longue description, pour faire comprendre l'utilité pratique du nouvel appareil adopté par les pompiers de Charlottenbourg, près Berlin. On conçoit que l'homme coiffé d'un semblable casque hydraulique qui l'environne constamment d'une douche protectrice rafraîchissante, puisse approcher bien davantage des foyers à combattre, et augmenter dans de singulières proportions l'effet utile du jet de sa lance.

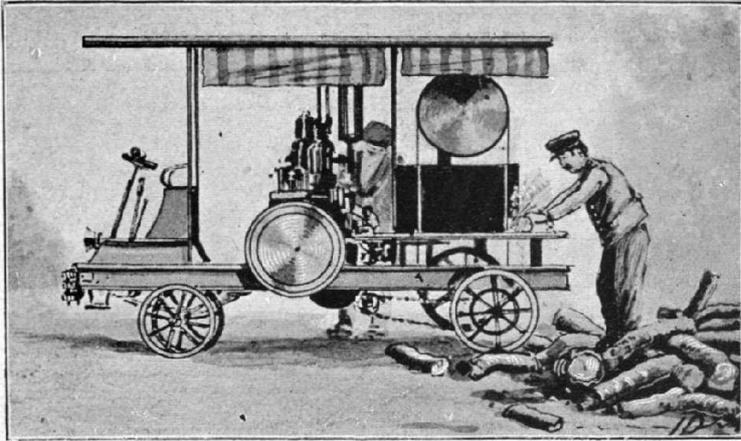
COMMENT LA FLOTTE RUSSE RENOUVELLE SON COMBUSTIBLE

Voici la façon ingénieuse dont les Russes ont résolu la question du ravitaillement pour la flotte qui vogue en ce moment vers les destinées incertaines qui l'attendent en Extrême-Orient.

Chaque groupe de navires est accompagné d'un ou plusieurs steamers charbonniers qui jouent, en quelque sorte, vis-à-vis d'eux, le rôle du tender par rapport à la locomotive. Quand on veut faire passer du combustible du vapeur-tender dans les soutes d'un cuirassé, il n'est pas nécessaire de



Un nouveau moyen de se protéger contre le feu : le casque à pluie.



Une scierie mécanique automobile en usage dans le Val-d'Ajol.

s'arrêter dans quelque rade-abri : c'est en marche et en pleine mer que cette opération s'effectue.

Le procédé très simple et en même temps très hardi consiste à relier, au moment voulu, le cuirassé au steamer charbonnier par un système de transporteur aérien, sur lequel s'établit le va-et-vient d'un truc chargé de sacs de charbon. Tous les détails de l'appareil et le mode d'attache des sacs que nos gravures représentent, sont analogues à ceux d'engins du même genre déjà en usage dans la marine et dans l'industrie minière.

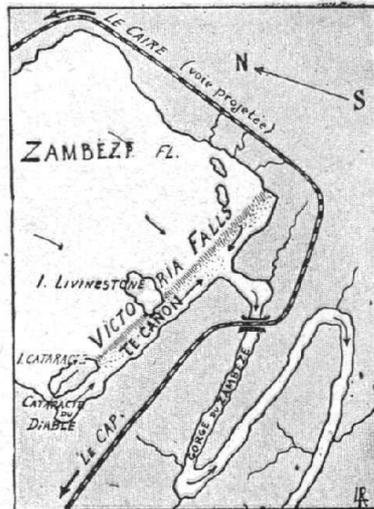
POUR LES NAUFRAGÉS

Les catastrophes maritimes de ces dernières années ont eu le don d'exciter le zèle des inventeurs. Un Anglais, M. Robert Chamben, vient de soumettre au Board of Trade (ministère du Commerce) un radeau de sauvetage insubmersible qui est déjà adopté par plusieurs compagnies de navigation.

Cet engin, long de 7 mètres sur une largeur de 2 mètres, se compose essentiellement de trois pièces de bois articulées ; la surface présente trente-deux compartiments où autant de personnes peuvent prendre place sans courir le risque d'être emportées par les vagues. Une ancre de haute mer permet au radeau de résister à la poussée du vent, même par les plus gros temps. Il est possible d'y installer des rames et un gouvernail.

L'appareil, qui, replié, tient fort peu de place, peut être lancé à la mer en quelques secondes ; il se déplit et s'étale de lui-même au contact de l'eau. Il est capable de recevoir de quarante à cinquante personnes, et des bouées de sauvetage, reliées à ses bords par des

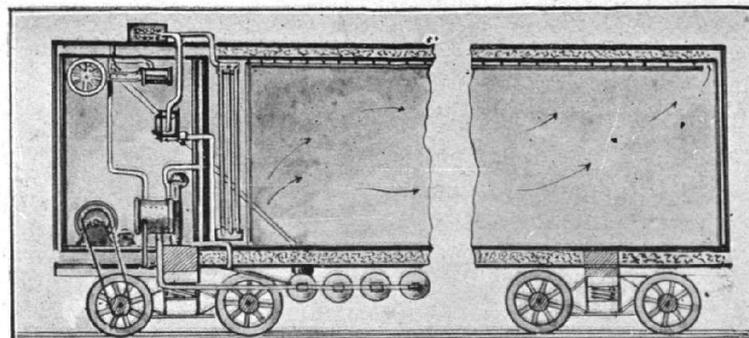
cordes, permettraient à d'autres naufragés de se soutenir à la surface de l'eau jusqu'à l'arrivée des secours.



La traversée du Zambèze par la ligne du Cap au Caire, dans le voisinage des célèbres chutes Victoria.

LA BOUÉE DONVIG

Un Suédois, le capitaine Donvig, a imaginé une bouée de sauvetage très originale. Elle a une



Un wagon générateur du froid pour le transport des fruits et primeurs de la Californie.

forme absolument sphérique et elle est munie d'un hublot à fermeture étanche. Six personnes peuvent prendre place à l'intérieur, parfaitement aménagé et pourvu de vivres. Une cheminée de ventilation, une voile et un drapeau complètent l'équipement de ce curieux esquip, à l'aide duquel, le capitaine Donvig, accompagné de quelques amis, dont un journaliste, a pu, après s'être fait abandonner en pleine mer, regagner les côtes de Norvège.

LES RÉCENTES EXPÉRIENCES DU TELAUTOGRAPHE

Il s'agit d'un appareil télégraphique écrivant qu'on vient d'expérimenter entre Paris et Rouen. Les résultats ont été remarquables. L'écriture tracée à Paris, au poste expéditeur, avec une plume électrique reliée à l'appareil, a été fidèlement reproduite au poste de Rouen sans aucune déformation.

UN SATELLITE DE JUPITER

On vient de découvrir un nouveau satellite à la planète Jupiter. C'est le sixième qu'on lui connaît depuis trois siècles qu'on l'observe. Le premier satellite de Jupiter fut découvert par Galilée le 7 janvier 1610 au moyen de sa lunette rudimentaire, qui est exposée au Conservatoire des Arts et Métiers

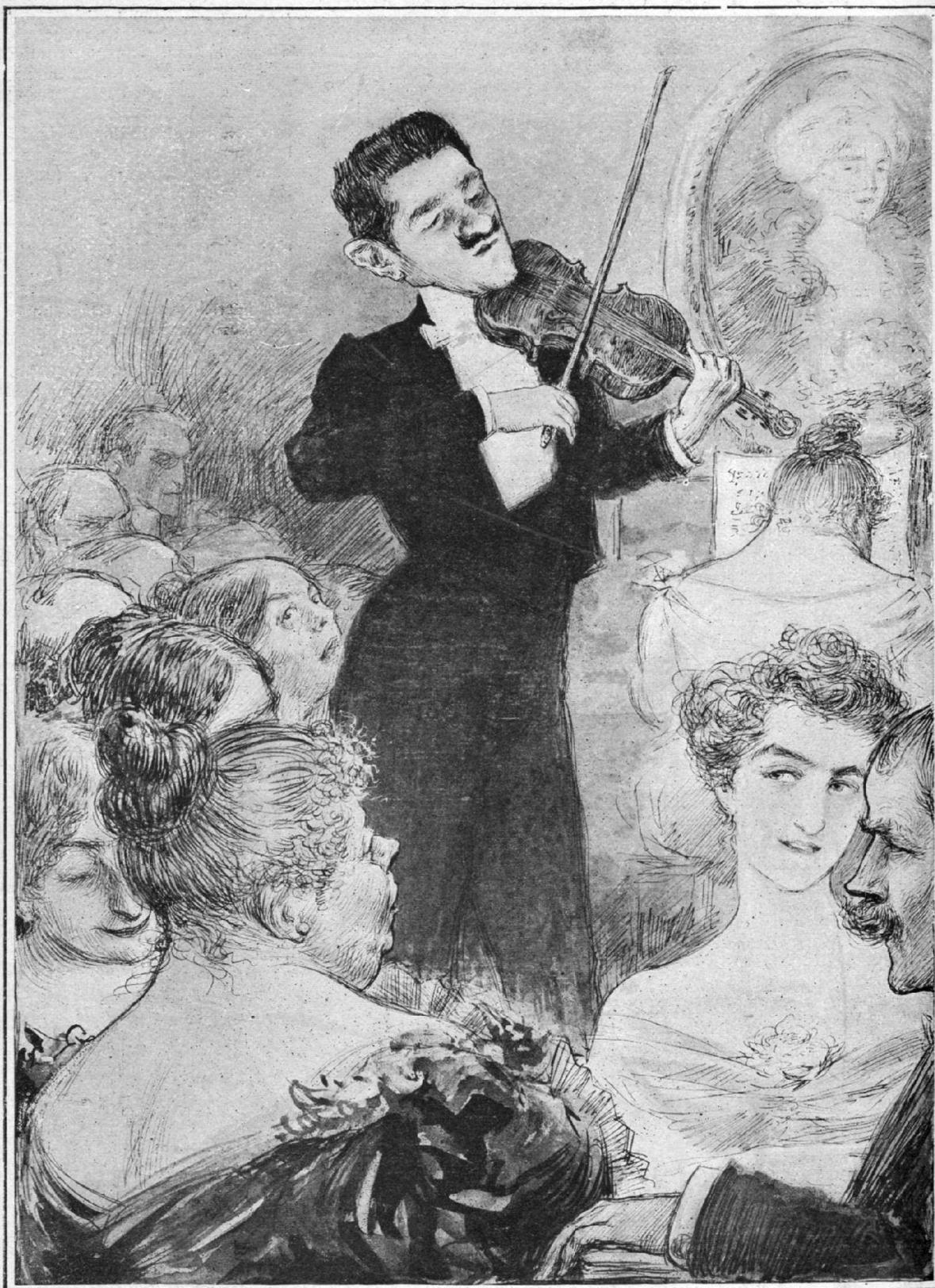
UNE NOUVELLE POMME DE TERRE

Une nouvelle pomme de terre vient de faire son apparition en France.

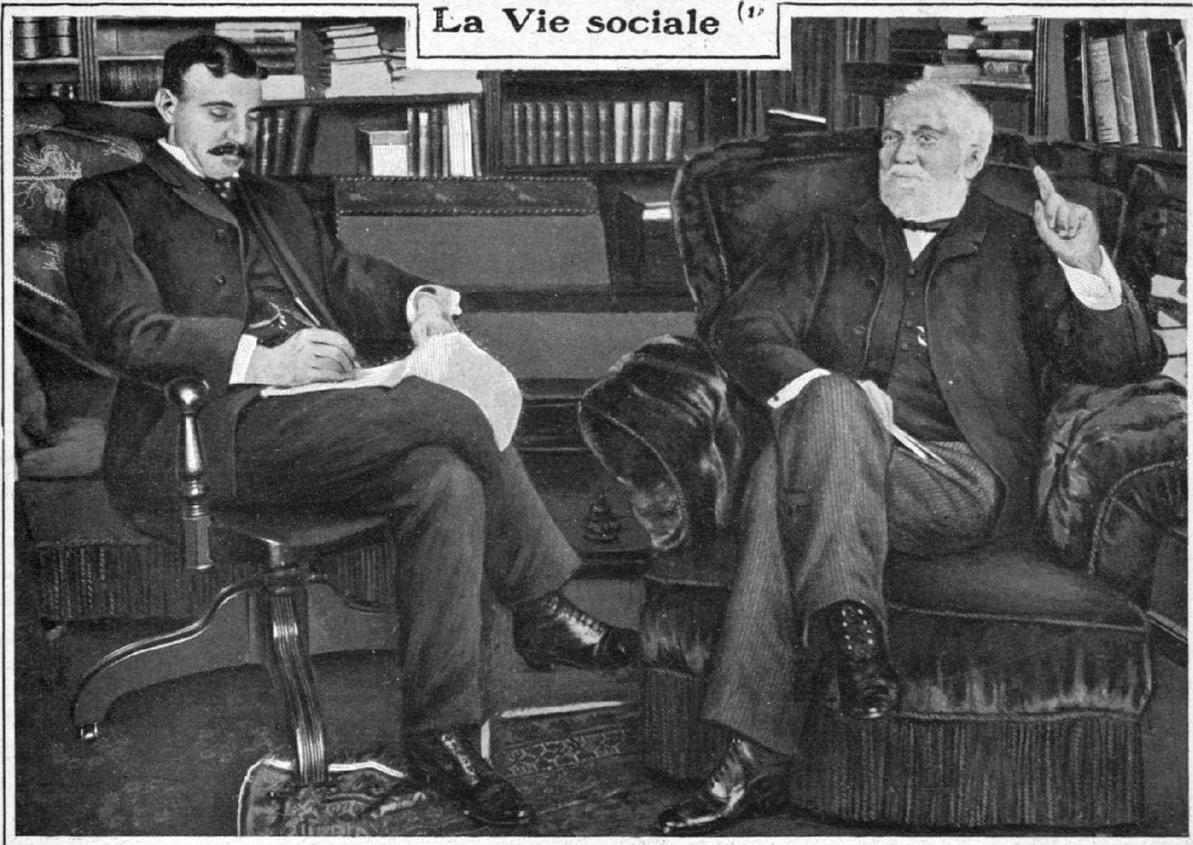
Elle vient de l'Uruguay et elle a été baptisée par les savants *Solanum commersonii*.

Ses qualités nutritives sont, paraît-il, remarquables.

IMPRESSIONS MUSICALES, par LÉANDRE



— Comme c'est gênant, d'entendre jouer pendant qu'on cause!...



UN DES ROIS DE L'OR

Le financier américain Andrew Carnegie, qui est, après M. Rockefeller, l'homme le plus riche du monde, s'efforce, vainement d'ailleurs, de dépenser en œuvres humanitaires le milliard et quart qu'il a gagné dans l'industrie de l'acier. Tous les jours il travaille longuement dans ce but avec son secrétaire

Millionnaires et Milliardaires

L'immensité des richesses qui se trouvent parfois accumulées en une seule main a de quoi confondre l'imagination. — Rares sont les milliardaires, mais de nombreuses personnalités ont dans le monde cette puissance énorme de posséder plusieurs centaines de millions. — Il est curieux de les passer tous en revue. ❖ ❖ ❖ ❖



UN nom s'impose nécessairement en France lorsque l'on parle de grandes fortunes, un nom qui, à lui seul, évoque, à l'imagination des foules, l'idée de richesses fantastiques. Et pour une fois, la foule ne se trompe pas. La fortune des Rothschild est probablement la plus colossale du monde entier et les plus gros milliardaires américains devraient amener

leur pavillon s'il leur fallait compter avec toute la famille réunie.

Vous avez sans doute croisé sur le boulevard des Capucines ou sur le boulevard Haussmann un vieillard aux petits favoris et aux moustaches blanches, se dirigeant toujours à pied vers la rue Laffite. Son chapeau aux soies ébouriffées est veuf de tout reflet; sa jaquette fatiguée, le ferait prendre pour un ponctuel caissier sans la rose qui, tête basse, pend

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et les événements universels.

négligemment à sa boutonnière. Ce petit vieux quelconque, c'est *le baron*, le baron tout court, le baron Alphonse de Rothschild, le chef de la branche française qui, à lui seul, vaut plus d'un milliard. On dit même que, encore que ce ne soit pas l'usage chez nous, de jauger ainsi les hommes au contenu de leur coffre-fort, que ce milliard, il l'avoua un jour à l'un de ses intimes : — « Mon père, dit-il, nous a laissé un milliard à nous partager, et ce milliard, je l'ai reconstitué à moi tout seul. » Et comme cet aveu date d'une quinzaine d'années, il est à supposer que, depuis, le milliard a fait quelques petits millions, bien que la maison Rothschild ne fasse plus guère d'affaires et évite même les grosses entreprises financières qui firent si rapidement fructifier les capitaux laissés par le grand-père, l'honnête et scrupuleux petit juif de Francfort qui envoya ses fils à la conquête de l'Europe.

CONQUÊTE DU MONDE PAR LES MILLIONS. LA FAMILLE ROTHSCHILD.

Ils étaient cinq. L'aîné, Anselme, resta à Francfort pour diriger la maison paternelle ; Salomon s'en fut à Vienne ; Nathan à Londres ; Charles à Naples, et James à Paris. Tous les cinq, toujours unis, toujours associés, furent bientôt les maîtres du monde financier, augmentant sans cesse leur fortune et leur puissance, jusqu'au jour où, comprenant que cette force deviendrait peut-être un danger dont s'émotionneraient les pouvoirs publics, ils enrayèrent d'eux-mêmes la roue de la fortune, s'efforçant en même temps de se faire en quelque sorte pardonner leurs richesses, par leur inépuisable bienfaisance et les services rendus à leurs patries d'adoption.

Nul ne fut plus fidèle à la dynastie déchue des Bourbons de Naples que le baron Adolphe de Rothschild, dont la veuve continue à Paris les traditions de discrète charité, et aucun Français ne doit oublier que la collaboration de la maison Rothschild permit à M. Thiers de hâter la libération du territoire en anticipant sur les paiements de l'indemnité, en même temps que le versement des cinq milliards, réduit à une gigantesque opération de change, s'effectuait sans ébranler le marché financier.

La bienfaisance des Rothschild, pour n'être pas bruyante, ne s'exerce pas moins en proportion de leur fortune, et ceux-la se tromperaient fort qui croiraient leurs libéralités limitées aux cent mille francs annuels, distribués aux pauvres de Paris à l'entrée de l'hiver, aux fondations charitables entretenues par eux et à des dons occasionnels comme celui de dix

millions récemment affecté à la construction de maisons ouvrières. Il existe, rue Laffite, une véritable administration d'assistance publique presque aussi importante que les services officiels, et l'on affirme qu'aucune misère sincère ne s'y est jamais vainement adressée. On peut dès lors se rendre compte du chiffre que les aumônes doivent atteindre à la fin de l'année.

La vie mondaine des Rothschild est aussi discrète que leur charité. Ils n'étaient pas, — mais leur luxe n'en est que de meilleur aloi.

À Paris, dans son hôtel de la rue Saint-Florentin, en bordure sur la rue de Rivoli, l'ancienne résidence de Talleyrand, comme à son château de Ferrières, qu'il hérita de son père le baron James, le baron et la baronne Alphonse de Rothschild, née Rothschild, de Londres, sont entourés de merveilles inappréciables. Tableaux de grands maîtres, tapisseries prodigieusement rares, meubles historiques ne s'y comptent pas.

À Ferrières, la collection des meubles de la fin du XVIII^e siècle, réunie à prix d'or, a une valeur inestimable et son authenticité est indiscutable. La petite table à ouvrage où, dans un coin de son boudoir, la baronne Alphonse serre sa broderie, a coûté cinquante mille francs, mais c'est un chef-d'œuvre, et ce chef-d'œuvre fut naguère à Trianon dans l'appartement de la reine Marie-Antoinette. Et dans ce cadre royal, dans cette demeure splendide, entourée d'un parc admirable, les invités reçoivent une hospitalité dont la simplicité et la bonne grâce redoublent le prix ; la châtelaine veille aux moindres détails, au point que chacun de ses hôtes est sûr de retrouver toujours sur le menu son plat de prédilection.

Le second des Rothschild français, le baron Gustave et la baronne, née Anspach, habitent à Paris, avenue Marigny, un superbe hôtel dont les jardins, avec leurs serres immenses, en bordure sur l'avenue, font face à ceux de l'Élysée ; ils passent l'automne dans leur magnifique château de Laversine, près de Creil.

Le baron Gustave est moins riche que son frère aîné ; on raconte qu'il a même diminué sa fortune par quelques spéculations personnelles peu heureuses. L'une d'elles a fait époque dans le monde de la bourse. Le baron jouait sur les chemins de fer américains, et avait pris une forte position à la baisse. Jay Gould eut vent de l'opération, et après avoir laissé l'Européen s'engager de plus en plus fortement sous les apparences trompeuses d'une réussite, le Yankee se lança avec toutes les ressources de son trust pour déterminer un fort mouvement de hausse. Le baron voulut



LES ROTHSCHILD

Cette curieuse photographie, prise aux courses, montre les chefs de la famille la plus riche du monde : le baron Alphonse de Rothschild — que l'on voit à gauche — lord Rothschild, de Londres (au milieu, en chapeau mou), et tout à fait à gauche le baron Gustave de Rothschild. Au premier plan, la baronne Alphonse, qui adore les chevaux et qui donne des ordres à son jockey. (Cliché Tresca).

s'entêter d'abord, mais il s'enfermait et le moment vint où il estima prudent de capituler. Il mit bas les armes et la plaisanterie lui coûta la bagatelle de cent treize millions. C'est du moins ce que l'on raconta à la Bourse en enviant l'intermédiaire, plus heureux, à laquelle cette formidable culotte avait rapporté un honnête courtage de plusieurs millions.

L'autre richard des Rothschild français, le troisième des frères, est le baron Edmond, pro-

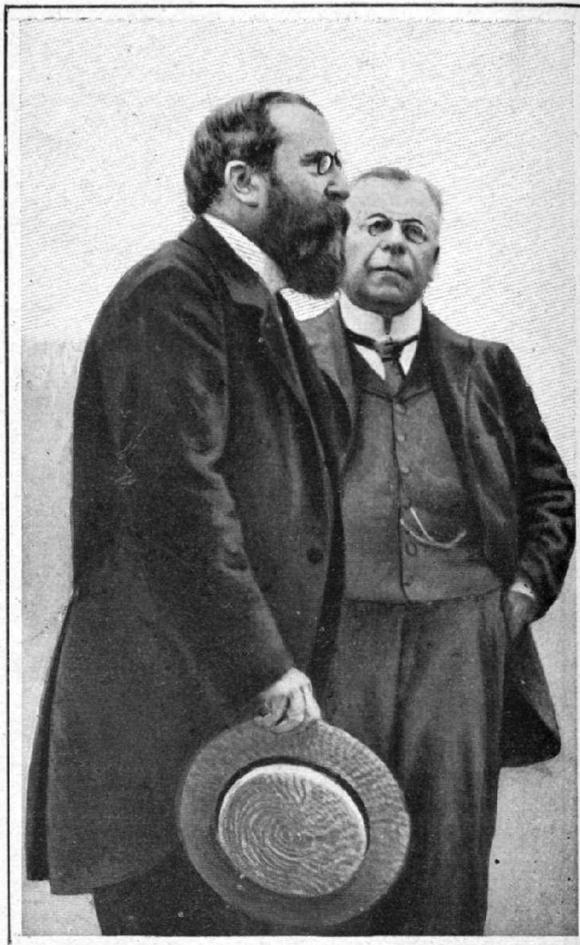
priétaire comme son neveu, le baron Henry, d'un hôtel du Faubourg Saint-Honoré, et d'un nombre important de maisons à Paris, intéressé aussi dans la banque de la rue Laffite, du reste comme la baronne James, et comme la baronne Salomon, celle-ci propriétaire du château, entouré d'un parc, avenue Friedland en face de la statue de Balzac dont elle s'est annexé l'ancien hôtel.

Seule, de tous les Rothschild habitant Paris,

la baronne Adolphe, qui habite rue de Monceau, vit modestement en simple rentière. Son mari s'était retiré des affaires après l'annexion à l'Italie du royaume de Naples et la veuve du roi François II n'a pas de plus fidèle amie que la veuve du baron de Rothschild, qui a aussi d'autres amis : tous les pauvres de Paris.

QUELLES SONT LES PLUS GRANDES FORTUNES DE FRANCE ?

Mais si les Rothschild possèdent la plus grosse fortune de France, il est en notre pays d'autres très grosses fortunes, encore que le nombre ne soit pas considérable de celles qui voisinent ou dépassent la centaine de millions. Au reste, il n'est pas aise de les déterminer exactement. Au contraire des Américains, nos compatriotes n'aiment guère faire savoir ce qu'ils *valent*. On sait pourtant que les Caher d'Anvers ne sont pas à plaindre et que M. Porgès, déjà très millionnaire, a vu sa fortune s'accroître d'un nombre considérable de millions par suite d'une heureuse acquisition de claims miniers, au bon moment, au Transvaal, et que quelques-uns de ces millions ont servi à transformer en un bel hôtel moderne, la fantaisie pompéienne du prince Napoléon, avenue Montaigne, et à la peupler de bibelots et de tableaux précieux. A citer quatre petits, tout petits panneaux des Gobelins, d'après Boucher, dont les marchands ont offert jusqu'à deux cent mille francs. De temps à autres les droits successoraux versés à l'Etat, nous laissent supposer l'honnête aisance d'un banquier



LE ROI DU CHOCOLAT
M. Gaston Menier, dirige avec son frère Henri l'importante maison fondée par son grand-père et développée par son père. Il est représenté sur cette photographie avec son intime ami, le célèbre comédien Coquelin aîné.



M. CHAUBARD

La physionomie de M. Chaubard, avec ses favoris blancs et ses guêtres, est illustre à Paris. M. Chaubard, ancien directeur des Magasins du Louvre, a une fortune colossale et consacre une partie de ses revenus à de larges libéralités.

décède, puisque ses héritiers ont pu verser au fisc la bagatelle d'une dizaine de millions, comme ce fut le cas pour M. Stern, mort de chagrin après les pertes consécutives de sa femme, qui fut l'incomparablement belle Sophie Croizette, et de son fils tué en montant en courses. On peut supposer que M^{me} veuve Albert Ménier, dont le second mari fut M. de Forest, principal héritier de feu le très millionnaire baron de Hirsch, est peut être avec M^{me} veuve Hériot, l'une des

femmes les plus riches de France. On peut tenir pour certain que ce maréchalat de la fortune féminine, détenu naguère, sans conteste, par M^{me} Furtado-Heine, a permis à ses héritiers, le duc d'Elchingen et la princesse Murat, de se partager, avec l'hôtel de la rue de Monceau et le domaine de Roquencourt, quelques centaines de millions.



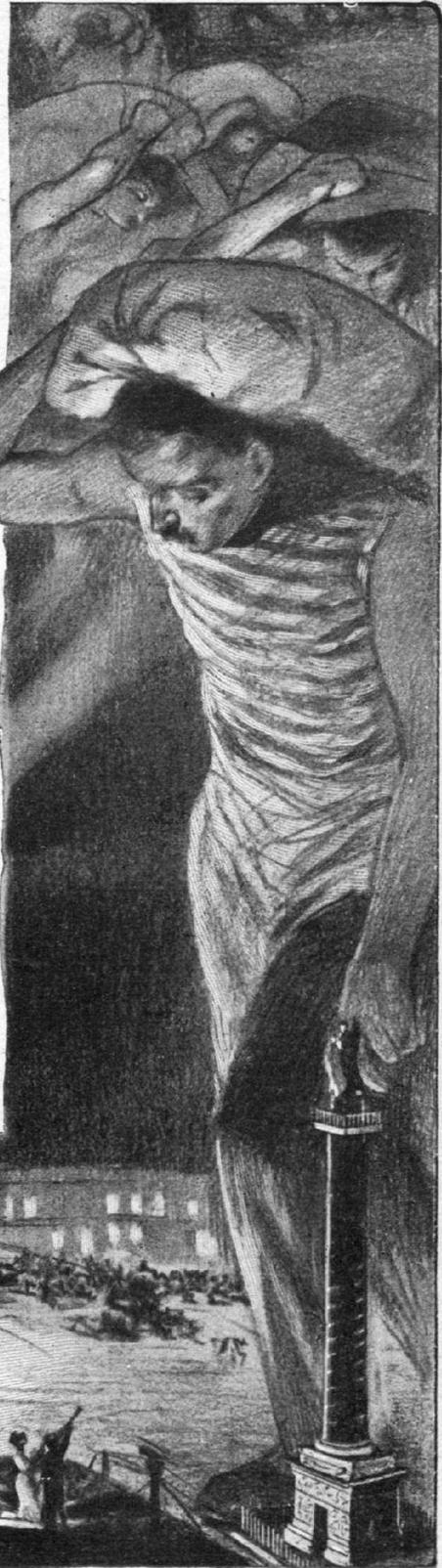
LE ROI DU PÉTROLE

M. Rockefeller est l'homme le plus riche du monde entier. Il a deux milliards, soit 472 fr. 95 à dépenser par minute.

Tout cela se devine aisément, sans pouvoir se contrôler, pas plus que la fortune exacte de M. Chauchard, célibataire, plus considérable encore que celle léguée à sa veuve par le frère de son ancien associé Heriot; de M. G. Dufayel, plus rapide encore, à la tête, actuellement, de la plus colos-

sale entreprise commerciale de toute la France, et qui, grâce au système des ventes à crédits dans plusieurs maisons affiliées, a porté le chiffre de ses affaires à plus de cent millions par an.

On sait encore que la sucrerie a fait de très gros millionnaires : M. Alfred Sommier, dont l'hôtel, avenue des Champs-Élysées, jadis occupé par la reine Christine d'Espagne, voisine avec celui que M. Dufayel fait reconstruire sur le terrain de l'ancien hôtel d'Uzes, et dont le fils a épousé M^{lle} Casimir Perier, fille de l'ancien président de la République et co-héritière de quelques deniers d'Anzin, en même temps que de la fortune séculaire des Perier, de Grenoble; — les Say, les Lebaudy, dont tous les millions ne servent pas à la fondation d'empires chimériques au Sahara.



LA FORTUNE DE M. ROCKEFELLER

Pour donner une idée de la fortune prodigieuse amassée par M. Rockefeller, imaginons que cette fortune soit réalisée en pièces d'argent, le poids total serait de dix millions de kilos. Pour la transporter, il faudrait dix géants de 170 mètres de hauteur; la colonne Vendôme n'irait guère plus haut que leur genou! Il est difficile de s'imaginer la masse formidable d'un tel trésor.

Quant à l'aristocratie, l'ancienne et la napoléonienne, si maints désastres et maints krachs l'ont dépouillée de la suprématie financière, du moins quelques-uns de ses membres les plus réputés ont-ils pu conserver leurs anciens domaines. Le duc de La Rochefoucauld-Doudeauville, le duc de Gramont, le prince de Wagram, le marquis de Breteuil, le comte Boni de Castellane doivent figurer parmi cette élite, où la duchesse d'Uzès, née de Mortemart et héritière d'une grande fortune industrielle, occupe un rang enviable.

C'est encore au champagne familial, en même temps qu'à un magasin de nouveautés, que le marquis de Montebello doit d'avoir pu tenir avec un exceptionnel éclat son rang d'ambassadeur de France à la cour de Russie.

Si des vins mousseux, nous passons à d'autres « douceurs », nous trouvons les Menier, chocolatiers à la troisième génération, dont les revenus annuels, concentrés actuellement sur deux têtes, se trouveront un jour réunis au seul profit du fils unique de M. Gaston Menier, le sympathique député de Seine-et-Marne, dont le frère aîné, Henry, est resté célibataire, et s'est offert le luxe de coloniser, à lui tout seul, là-bas en Amérique, sur la côte canadienne, l'île d'Anticosti, plus grande que la Corse, où l'on fait l'élevage des bêtes à fourrure et où l'on ne boit ni vin ni alcool. Nous rencontrerons encore les Potin, ces innovateurs qui ont transformé le commerce de l'épicerie et qui, de boutiquiers, sont devenus de grands négociants et de gros producteurs, agriculteurs et industriels, et tous leurs imitateurs, dont les magasins, sans cesse agrandis, absorbent de plus en plus tout le commerce alimentaire de détail.

Mais, — sans descendre aux fortunes moyennes qui n'atteignent pas 50 millions, fortunes industrielles et commerciales, qui se chiffrent par centaines, — la nomenclature serait trop longue pour que nous ne soyons pas obligés de nous arrêter court, sur un nom qui symbolise en quelque sorte la métallurgie française, celui de M. Henri Schneider, roi — à la façon américaine — du Creusot, et petit-fils du fondateur de cette colossale usine. Et pourtant, il serait injuste de ne pas faire une petite place à la presse qui, parfois, mène à la fortune ceux qui n'en sortent pas. M. Marinoni était cent fois millionnaire, et ses millions il les avait tous gagnés dans la presse ou par la presse, et M. Jean Dupuy, directeur et principal propriétaire du *Petit Parisien*, peut entrevoir le moment où il énumérera par chiffres le total de sa fortune, qui se bornait à une modeste aisance lorsqu'il quitta son étude

d'huissier pour devenir notre confrère. Comment aussi ne pas citer l'extraordinaire prospérité d'un journal de province, *l'Impartial de l'Est* de Nancy, dont les humbles apparences ne trahissent guère la grande opulence de son propriétaire, M. Hinzelin, qui, de petit imprimeur provincial, est devenu un gros, très gros millionnaire.

M LORDS ET GENTLEMEN. LES PLUS RICHES PROPRIÉTAIRES FONCIERS DU MONDE.

En traversant la Manche, une contradiction nous frappe. L'Angleterre est un pays essentiellement industriel et commercial, et pourtant presque toutes les grandes fortunes y sont des fortunes foncières. Cette contradiction est la conséquence d'une autre singularité de nos voisins, chez qui les contrastes se rencontrent du reste à chaque pas, par suite de la persistance des traditions les plus surannées, au-dessous ou à côté des progrès les plus audacieux. L'aristocratie y a conservé en effet, avec tous ses droits politiques héréditaires, la propriété presque exclusive du sol, et les domaines obtenus jadis de la faveur royale, prix de complaisances ou de services rendus par les anciens barons, sont toujours fidèlement transmis avec leurs titres, aux fils aînés des pairs du royaume. Si bien qu'au xx^e siècle, les trois quarts au moins du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, appartiennent aux membres de la Chambre des Lords.

Le duc de Sutherland est le plus gros de ces propriétaires fonciers : il possède à lui tout seul 1.358.000 acres de terres, soit environ 600.000 hectares, ce qui est, n'est-il pas vrai, un joli lopin de terre. Le duc de Buccleugh le suit de loin avec 460.000 acres (244.000 hectares); le duc de Fife, gendre du roi Edouard VII vient ensuite avec 249.000 (110.000 hectares), mais ce n'est pas à la munificence de son royal beau-père qu'il les doit ; il ne lui est redevable que de sa couronne ducale, le fief étant l'apanage de la vieille baronnie écossaise des Duff, dont le nom patronymique est fièrement porté par la petite-fille du roi, qui s'appelle Lady Alexandra Duff, tout simplement. Le duc de Devonshire et le duc de Portland se suivent de près, le premier avec 186.000 acres (82.500 hectares), et le second avec 183.000 (82.000 hectares), précédant le duc d'Argyle, beau-frère du roi, qui en possède 170.000 (75.000 hectares). Puis viennent le duc de Hamilton, avec 157.000 acres (69.000 hectares), lord Lansdowne, l'actuel ministre des Affaires étrangères, avec 143.000 (63.300 hectares), le comte de Dalhousie avec 138.000 (61.000 hectares), un simple baron écossais, le baron Mac-Donald avec 132.000 (59.000 hectares), le



UN SYMBOLE

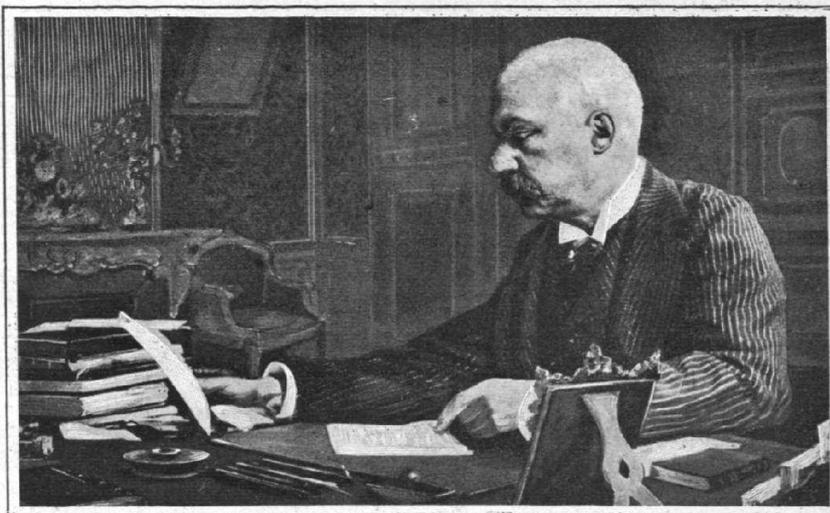
Cette illustration, qui semble celle d'un conte fantastique, traduit la plus positive des réalités : telle est en effet la disproportion comme puissance d'un milliardaire avec le reste de l'humanité qu'il peut bouleverser au gré de ses mains souveraines. Qu'on songe que M. Rockefeller pourrait servir tout les ans à mille personnes une rente de cent mille francs.

duc de Montrose et le comte Fitz William avec 115.000 (51.000 hectares) chacun.

Ces domaines immenses ne sont pas tous d'un seul tenant, et constituent parfois de lourdes charges s'ils produisent de gros revenus. Prenons l'exemple du duc de Devonshire, l'un des plus riches des grands seigneurs du Royaume-Uni. Outre son hôtel de Londres dans Piccadilly, il possède deux châteaux, Chatsworth House et Hardwicke Hall, dans le Derbyshire; celui d'Holker Hall, dans le Westmoreland; Bolton Abbey, dans le Yorkshire; et deux autres encore, Compton Place et Limon Castle. Cela fait dix châteaux dans lesquels, d'un bout de l'année à l'autre, le noble duc peut arriver à l'improviste, assuré qu'il est d'y trouver tout installé comme s'il avait prévenu son intendant. Tous les services sont complets, que le maître soit présent ou

absent, et il n'y a pas un cheval de moins dans les écuries, quand il est à Londres. Et dans toutes les grandes demeures seigneuriales, il doit obligatoirement en être ainsi.

Aussi bien quelques-uns succombent parfois sous cette abondance de biens, si, comme le



LE TRUSTEUR DE L'OcéAN

M. Pierpont Morgan détient le troisième rang parmi les richissimes Américains. Il possède sept cents millions. Et si le trust de l'Océan avait réussi, qui sait où se serait arrêté le chiffre de sa fortune?

duc de Devonshire, aux revenus ordinaires de leurs fermages, ils n'ont pas la chance de pouvoir ajouter les produits d'un sous-sol riche en minerais. Alors, ils ferment leurs châteaux et vont vivre plus modestement à l'étranger, à moins qu'un riche mariage ne redore leur blason. C'est le cas du comte de Rosebery, plus riche des revenus de la fortune mobilière que lui a laissée sa femme, unique héritière de l'un des Rothschild de Londres, que de ses 32.000 acres de terre écossaise; c'est le cas encore du jeune duc de Marlborough, qui, avec l'aide des millions américains de la duchesse née Consuelo Vanderbilt, trouve maintenant supportable le lourd fardeau du château de Blenheim.

EN ANGLETERRE, L'ARGENT CONSTITUE UN DROIT A L'ANOBLESSEMENT.

Plus heureux est le duc de Westminster, moins largement doté au point de vue superficiel, que tous ces grands seigneurs terriens, puisqu'il ne possède en tout que 30.600 acres, mais les 600 derniers valent, à eux seuls, plus que quatre ou cinq des plus grands domaines. Ces 600 acres sont en effet situés en plein cœur de Londres, dans un quartier où le terrain vaut encore plus qu'à Paris, sur la place de l'Opéra; or, comme ces terrains sont loués par baux de quatre-vingt-dix-neuf ans après lesquels ils font retour à leur propriétaire avec les maisons que l'on y a édifiées et que leur valeur décuple certainement, pour le moins, tous les cent ans, vous voyez l'agréable surprise de l'heureux propriétaire au moment du renouvellement des baux.

Il se voit, du jour au lendemain, dix ou quinze fois plus riche et cela du seul fait que la terre a tourné une fois de plus sur elle-même. Lors du dernier renouvellement, la plus-value fut telle, que l'héritier de la maison de Grosvenor se trouva être l'homme le plus riche du Royaume-Uni et la reine Victoria le fit duc, estimant que le marquisat conféré à son grand-père était désormais insuffisant pour un personnage si fortement renté.

Car les rentes constituent, en quelque sorte, des droits à l'anoblissement. C'est en vertu de ces droits que les gros brasseurs les Bass (baron Burton), les Guinness (barons Ardilaun et Iveagh), sont entrés à la Chambre des Lords, que M. Armstrong, le grand fondateur de canons est devenu baron et lord sans changer de nom, comme l'a fait lord Brassey, le chef actuel de la grande maison de construction navale. C'est au même titre que sir Thomas Lipton, est devenu baronnet, ami du roi, sportsman, après

avoir débuté comme garçon épicier, à Glasgow, où était venu échouer son père, petit fermier chassé d'Irlande par un landlord impitoyable.

C'est également à sa grosse, très grosse fortune, que doit son anoblissement Lady Burdett-Coutts, élevée à la pairie par la reine Victoria. Lady Burdett-Coutts, qui dirige personnellement encore, malgré ses quatre-vingt-dix ans, la maison de banque particulière la plus importante du Royaume-Uni — une banque Rothschild qui n'aurait pas de ramifications internationales — riche à plusieurs centaines de millions, a épousé, en 1881, M. Ashmead-Bartlett, qui a quarante ans de moins qu'elle et qui a ajouté à son nom celui de sa femme sans avoir toutefois obtenu le droit d'y annexer aussi son titre.

Ces fortunes nobiliaires ne sont certes pas les seules du Royaume-Uni et la *Gentry* a aussi quelques titres à figurer dans ce livre d'or; la presse y a même un rang privilégié. Le *Times* a valu encore plus de millions peut-être qu'à M. Marinoni, à la dynastie des Walter; le quatrième du nom dirige actuellement le grand journal de la cité et l'a modernisé avec un sens des nécessités du temps qui l'a protégé contre la concurrence débordante des journaux à un sou. Ceux-ci n'en ont pas moins prospéré du reste, et les Harmsworth, du *Daily Mail*, les Pearson, du *Daily Express* et du *Standard*, les Newnes, du *Tit-Bits*, tous trois fils de leurs œuvres, ont fait de rapides et colossales fortunes aussi américaines que leurs formules journalistiques.

La cité de Londres, les grandes villes, comptent, à côté des millions vertigineusement gagnés au Transvaal, par les Beit, les Farrar, les Barnato, de bonnes et solides fortunes dont les héritiers assurent la continuité et le développement en allant au loin diriger les comptoirs qui luttent pour conserver à l'Angleterre la suprématie commerciale menacée par l'Allemagne et l'Amérique.

AU PAYS DES DOLLARS ET DES TRUSTS. LES CÉLÈBRES MILLIARDAIRES AMÉRICAINS.

Avec les Américains, nous sommes plus à l'aise pour préciser. Ils n'ont pas les scrupules de modestie des millionnaires européens. Ils publient leur bilan personnel, comme le font obligatoirement les compagnies par actions. Nous savons donc pertinemment que M. John D. Rockefeller, le fondateur de la *Standard oil* (le trust des pétroles), le roi du pétrole, vaut deux milliards de francs. Saluons! C'est la plus grosse fortune particulière du monde entier depuis la mort de Li-Hung-Chang, le vice-roi du Pe-Tchi-Li, qui en avait

amassé une équivalente en faisant les affaires de la Chine. Niera-t-on après cela que la Chine est un pays charmant !

Donc, cet excellent M. Rockefeller possède plus de deux milliards qui lui rapportent environ cent vingt millions par an, car cet homme heureux fait de très heureux placements ; il jouit donc d'un revenu d'une dizaine de millions par mois, ou de trois cent trente-trois mille trois cent trente-trois francs trente-trois centimes par jour et peut par conséquent dépenser régulièrement vingt-sept mille sept cent soixante-dix-sept francs soixante-dix-sept centimes par heure ou quatre cent soixante-

qui ne réussira probablement pas à s'appauvrir malgré le zèle qu'il y met. Il a manifesté l'intention de donner un milliard avant de mourir, estimant que le reste de sa fortune sera suffisante pour les héritiers d'un homme qui est entré dans la vie sans sou ni maille. Mais la guigne le poursuit, plus il donne, plus il fonde de bibliothèques — c'est sa marotte — plus il s'enrichit. Il a ainsi distribué trois cent cinquante millions depuis une dizaine d'années et il ne s'en trouve pas plus pauvre, malgré la crise de l'acier dont il est le roi.

M. J. Pierpont Morgan détient le numéro



LE DUC DE DEVONSHIRE

Le duc de Devonshire est un des plus riches parmi les grands seigneurs du Royaume-Uni. Il a dix châteaux, toujours prêts à le recevoir, et où il chasse et pêche avec ou sans invités (Phot. Atte Poole Watertood)

douze francs quatre-vingt-quinze centimes par minute.

Mais il ne les dépense pas. M. Rockefeller, qui a quitté sa ville natale de Chicago il y a une quinzaine d'années pour s'installer à New-York, vit très retiré et très simplement.

On ne lui connaît qu'une générosité ; c'est l'Université de Chicago qui en a bénéficié, et ses dons annuels atteignent un total de trente-cinq millions de francs. Très dur en affaires, on le dit même assez impitoyable pour ses adversaires, doué d'un flair extraordinaire, il s'enrichit ! Il n'a pas d'autre but dans la vie, et ses milliards passeront après lui à sa fille mariée à un petit professeur et à ses fils.

La seconde fortune américaine est celle de M. Andrew Carnegie qui possède seulement un milliard deux cent cinquante millions et

trois avec sept cent millions. Celui-ci n'est pas comme les deux précédents un *self made man*. Son père était banquier et il a seulement prodigieusement développé la fortune dont il hérita. Charitable, généreux, grand amateur d'art, M. Pierpont Morgan, dont la dernière création, le trust de l'Océan, n'a guère réussi, vient de se lancer dans d'autres entreprises.

Les vieilles grandes fortunes de l'Amérique sont maintenant divisées. Celle des Vanderbilt, commencée par le commodore Cornelius, entrepreneur de batellerie, est actuellement répartie entre une vingtaine de personnes qui se sont partagé les quatre cent millions laissés par le fils du commodore, et ensuite les cinq cents millions du deuxième Cornelius, mort il y a quelques années. Les hôtels des Vanderbilt sont les plus fastueuses des demeures de millionnaires à New-York ; l'un d'eux,

William K., le père de la duchesse de Marlborough est très connu à Paris où il possède une écurie de courses.

La fortune des Astor, qui se sont enrichis dans le commerce des fourrures, est aussi grande que celle des Vanderbilt, un milliard et demi environ, mais elle n'est divisée qu'entre trois personnes : M^{me} veuve Astor, son fils John Jacob et son neveu William Waldorf, qui est devenu presque Anglais et qui habite généralement à Londres. La fortune des Astor consiste maintenant presque exclusivement en immeubles à New-York, où ils sont à la tête du mouvement mondain.

M. Jay Gould a laissé cinq cent millions à ses six enfants, dont la dernière Anna, a épousé le comte Boni de Castellane; l'ainé, Georges, est en train de reconquérir le demi-milliard paternel.

Viennent ensuite M. Russell Sage, un banquier M^{me} John Mackay et son fils Clarence, qui sont également à la tête du demi-milliard, les Fair, les Sharon, les Hoods, les O'Brien et les Crocker, tous californiens à peu près aussi riches. L'un de ces derniers, qui a eu maille à partir avec le D^r Doyen

auquel il réclama la restitution d'un chèque de 100.000 francs pour soins infructueux donnés à sa femme, n'a guère, à lui seul, qu'une cinquantaine de millions. Mais les Spreckel, également de Californie, ont gagné, dans les sucreries, tout près du demi-milliard.

M. Weightman, de Philadelphie, le roi de la quinine, vient de mourir en laissant à sa fille, la veuve Walker, environ deux cent cinquante millions amassés dans le commerce des drogues. M. Armour — le roi du porc — le grand fabricant de viandes conservées, en possède autant et son compatriote de Chicago, M. Cudahy a gagné une fortune égale dans la même industrie. C'est également au même étirage que nous rencontrons les Mac Cormick, de Cincinnati, les Havemeyer et les Mathissen.

Au total on estime qu'il y a aux États-Unis dix-huit fortunes de plus de cinq cent millions, cinquante-cinq de plus de deux cent cinquante

millions, cent vingt-cinq au-dessus de cent vingt-cinq millions, et deux mille cinq cents de plus de dix millions, soit trente-cinq à quarante milliards entre les mains de moins de quatre cents personnes. Le reste des Américains tire la langue ou à peu près devant ce formidable accaparement.

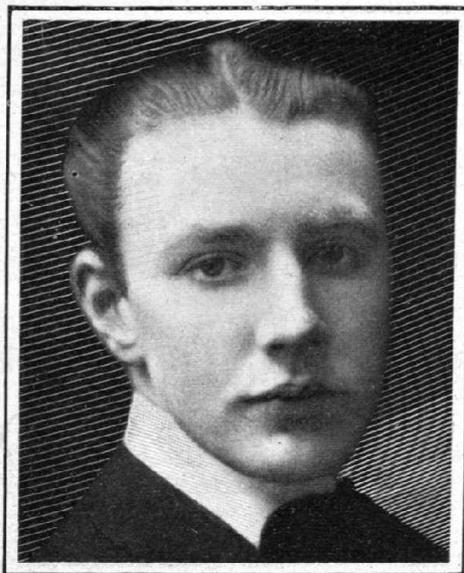
HEUREUX CONFRÈRES. QUELQUES JOURNALISTES QUI ONT FAIT FORTUNE.

Un mot avant de quitter les États-Unis, sur les fortunes de journalistes. La plus connue, et aussi la plus considérable et la plus solide, est celle de M. James Gordon Bennett, le propriétaire du *New-York Herald* qui vaut près du demi-milliard; on peut citer aussi celle de M. Pulitzer, propriétaire du *New-York World*, israélite d'origine galicienne, qui débuta comme manœuvre à New-York où il passa sa première nuit sur le banc d'une promenade n'ayant pas les quelques cents nécessaires pour s'offrir un abri, et celle de M. Hearst, le bruyant directeur des *American*, qui est à la tête de cinq journaux à gros tirage, à l'aide desquels, il a vainement essayé de se hisser jusqu'à la prési-

dence des États-Unis. Il a dépensé trente-cinq millions sans parvenir à se faire même désigner comme candidat. Alors que de pauvres diables triment une semaine entière pour gagner trente-cinq francs.

Mais que ceux-la se consolent et qu'ils relisent la fable toujours vraie de notre vieux La Fontaine : « Le Savetier et le Financier. » Combien, parmi tous ces milliardaires qui viennent de défiler parmi nous, troqueraient tout au moins une partie de leur fortune pour avoir le droit de manger à leur faim et de vivre à leur guise! Si la légende de M. Rockefeller, condamné au lait à perpétuité, a été démentie, il nous reste M. Carnegie déclarant lui-même qu'il donnerait volontiers plusieurs millions au médecin qui réussirait à lui faire manger une côtelette sans souffrance, et c'est une compensation pour ceux qui ne mangent que leur pot-au-feu — mais qui le digèrent!

CHARLES GIRAudeau.



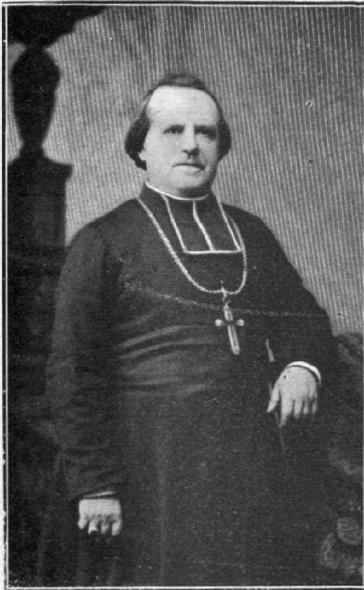
LE PLUS RICHE PROPRIÉTAIRE DE LONDRES
C'est le duc de Westminster qui est l'homme le plus riche de l'Angleterre. Il possède une partie des terrains de Londres.
(Phot. Lizzie Caswail-Smit).



LES PLACES VACANTES

En 1902 — dernière statistique connue — les vacances annuelles dans les services municipaux étaient évaluées à 1.180 et il y avait 78.000 inscrits, soit 35.800 pour l'emploi de cantonnier (ou balayeur) pour 300 vacances par an et 7.000 pour le poste de gardien de bureau (20 places par an).

Une affiche posée le 2 janvier prévient les candidats qu'aucune demande ne sera plus classée avant 1908.



Le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, mort dans l'après-midi du 1^{er} janvier.

MORT DU CARDINAL LANGÉNIEUX

Le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, est mort dans l'après-midi du 1^{er} janvier.

Il était né à Villefranche (Rhône) le 15 octobre 1824.

LES INCIDENTS DE LA LÉGION D'HONNEUR

De nombreux membres de la Légion d'honneur ont envoyé depuis le 1^{er} janvier leur adhésion au général Février qui demande avec eux la radiation de tous les légionnaires ayant contribué aux fiches de délation.

L'initiative de la pétition des

légionnaires avait été prise par M. Agostini, industriel, demeurant à Asnières.

Le 12 janvier le général Florentin, grand-chancelier, a présenté au Président de la République un projet de décret rayant de l'ordre le commandant Bégnicourt.

Le lieutenant-colonel Dominé, le héros de Tuyen-Quan, a refusé, le 17 janvier, la cravate de commandeur de la Légion d'honneur qui lui avait été conférée.

hypothèses les plus diverses ont circulé au sujet de la mort du député du II^e arrondissement, tandis que M. Boucard, juge d'instruction, continuait son enquête en écoutant diverses dépositions dont certaines étaient provoquées par la partie civile que représentait M. Syveton père.

Le 8 janvier, les experts, sauf, paraît-il, M. le professeur Pouchet, qui diffère d'avis sur divers points de détails, ont conclu au suicide.

L'AFFAIRE SYVETON

Les juges et les experts ont procédé, le 1^{er} janvier, à une nouvelle reconstitution du drame. Les



L'amiral Bienaimé, élu le 8 janvier député du II^e arrondissement.



M. Agostini, industriel, qui prit l'initiative de la pétition des membres de la Légion d'honneur.



Louise Michel, décédée le 9 janvier à Marseille. (Cl. Dornac.)

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter.



M. Mascuraud, élu le 15 janvier sénateur de la Seine. (Cl. Manuel.)

Le lundi 23 M. Boucard rendait une ordonnance de non-lieu.

L'INCIDENT DE HULL

Le 9 janvier, la Commission internationale d'enquête sur l'incident de Hull a tenu sa première séance plénière au ministère des Affaires Étrangères. Sur la proposition de l'amiral baron de Spaun (Autrichien), la présidence de la Commission a été dévolue à l'amiral Fournier.

MORT DE LOUISE MICHEL

Louise Michel, la célèbre révolutionnaire, est morte le 9 janvier à Marseille. Elle était âgée de soixante et onze ans.

Elle était institutrice aux Batignolles quand éclata la Commune, à laquelle elle devait prendre une part active. Condamnée le 16 décembre 1871, elle fut envoyée en Nouvelle-Calédonie; l'amnistie la ramena en France.

L'AMIRAL BIENAIMÉ

L'amiral Bienaimé, candidat nationaliste, a été élu, le 8 janvier, député du II^e arrondissement par 6.437 voix contre 5.165 à M. Bellan, radical, son concurrent.

L'amiral Bienaimé remplace à la Chambre M. Gabriel Syveton.

LE PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE

Monsieur Paul Doumer a été élu président de la Chambre le 10 janvier par 265 voix contre 240 à M. Henri Brisson.

M. Doumer, entré à quatorze ans comme apprenti dans une fabrique de médailles, devint licencié ès-sciences et professeur de mathématiques au collège de Mende. Il fut élu, en 1885, député de Laon. Battu en 1889, il devint chef de cabinet de M. Floquet, et fut élu député de l'Yonne dans une élection partielle. Ministre des Finances en 1895 dans le cabinet Bourgeois, il déposa son projet d'impôt sur le revenu. A la chute du cabinet

Bourgeois, en décembre 1896, il accepta le poste de gouverneur général de l'Indo-Chine, y resta six ans; après quoi il fut à nouveau élu député de l'Aisne.

LE DERNIER TIRAGE AU SORT

Le 10 janvier se sont ouvertes pour la dernière fois les opérations du tirage au sort.

En effet, la nouvelle loi de deux



M. Paul Doumer, élu Président de la Chambre le 9 janvier.

ans supprime cette formalité qui avait été créée il y a cent ans.

LE NOUVEL AMBASSADEUR D'ANGLETERRE EN FRANCE

Sir Francis Bertie, le nouvel ambassadeur d'Angleterre à Paris, nommé en remplacement de sir



M. Abel Combarieu, secrétaire général de la Présidence de la République, nommé le 12 janvier conseiller-maître à la Cour des Comptes. (Croquis de M. Cormon.)

Edmund Monson, est arrivé à Paris le 11 janvier.

LA RÉPARTITION DES RICHESSES

Qu'est-ce qui nous reviendrait à chacun si, suivant le rêve de quelques-uns, on faisait des parts égales des biens de la terre?

La statistique a établi, pour l'Europe, le chiffre égalitaire.

Étant donné que l'Angleterre a en sa possession en biens mobiliers et immobiliers 295 milliards de francs, la France 247, l'Allemagne 201, la Russie 160, l'Autriche 103, l'Italie 79, la Belgique 25, la Hollande 22 milliards, etc., chaque Anglais aura, en moyenne, 5.920 francs, chaque Français 5.290, chaque Hollandais 3.680, chaque Belge 3.120, chaque Allemand la même somme, chaque



Ce dessin montre ce qui reviendrait à chaque habitant de l'Europe au cas où les richesses de chaque pays seraient partagées entre tous les citoyens (en commençant par la gauche : Italien, Autrichien, Anglais, Russe, Français, Hollandais, Allemand et Belge).



M^{me} Syveton, photographie prise peu de temps avant le drame de l'avenue de Neuilly.

Autrichien 2.000, chaque Italien la même somme, chaque Russe 1.200 francs.

AU SÉNAT

Le 12 janvier M. Fallières a été réélu président par 196 voix sur 199 votants. C'est la sixième fois qu'il est élu.

LA GRACE DES FRÈRES CRETTEZ

Le 12 janvier, le Président de la République a signé la grâce des frères Crettez, qui, on s'en souvient, avaient été condamnés à la suite des affaires de Cluses.

M. MASCURAUD

Monsieur Mascuraud, radical, a été élu sénateur de la Seine, le 15 janvier, en remplacement de



Ce malheureux postulant, si grand, et la petite porte par laquelle il essaie de passer, représentent la proportion exacte des demandes et des places vacantes dans les services municipaux (78.000 inscrits, 1.180 places).

M. Hervé de Saisy, par 469 voix contre 347 à M. E. Caron, nationaliste.

pas atteint 9 0/0, alors qu'elle est pour toute la France de 16 0/0 environ.

MORT DE M^{me} LOUBET

Madame Loubet, mère du Président de la République, est morte le 15 janvier, à Marsanne, à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Le 17, le Président assistait à l'enterrement.

LES FICHES DE DÉLATION

La publication des fiches de délation a continué jusqu'au 27 janvier, date à laquelle M. Guyot

MORT DE M. LE BATONNIER POUILLET

Le 17 janvier, M. le bâtonnier Pouillet, qui était inscrit au tableau depuis 1858 et avait plaidé des procès retentissants, est mort à Cannes.

UN DINER CHER

Un diner cher est le diner qui a été offert en guise de pendaison de crémaillère, par M. et M^{me} John Hanan, multimillionnaires, fabricants de chaussures de New-York. Composé de 40 couverts, il a coûté 60.000 francs, soit 1.500 francs par tête.



M^{me} Loubet, mère du Président de la République, décédée à Marsanne le 15 janvier.

LA MORTALITÉ INFANTILE

Le Dr Variot a fait à l'Académie de médecine, le 10 janvier, une communication relative à la faible mortalité infantile au Creusot. La mortalité infantile (de 0 à 1 an), dans cette ville industrielle, n'a

de Villeneuve a annoncé la fin de la publication de ces fiches. Le 14 janvier, une lettre adressée à M. Vadecard, secrétaire du Grand-Orient, par le général Peigné, commandant le 9^e corps, a été publiée.



Sir Francis Bertie, le nouvel ambassadeur d'Angleterre à Paris, saluant au sortir de son hôtel.



L'amiral Fournier, président de la commission chargée de régler l'incident de Hull, se rendant à une réunion.



LE TORRENT D'ÉCUME

PAR
DANIEL LESUEUR

UNE PROMENADE AMOUREUSE ET NOCTURNE
DANS UN PAYSAGE ITALIEN.

Le lac de Côme dort dans l'ombre.

Une paix vraiment divine plane sur le paysage, dont la nuit la plus profonde n'arrive pas à voiler la beauté. Cette soirée de septembre, bien que sans lune, enveloppe les choses d'une obscurité translucide, aussi douce qu'est la suave atmosphère toute en tiédeur et en parfums. Un peu trop molle peut-être. Là-bas, contre les cimes élégantes dressées à l'ouest, vers Lugano, des vapeurs s'amassent. L'orage vient vite sur le lac de Côme. Un coup de vent suffit à décrocher des grandes Alpes voisines les autres gonflées des nuages. Et leur ruée dans l'air chaud des vallées italiennes fait fulminer l'électricité et crépiter la grêle.

L'homme qui suivait la route déserte, un peu au-dessus de la rive, ne songeait guère aux menaces d'orage. La grâce nocturne ne le touchait pas non plus, sinon par la suggestion tendrement voluptueuse qu'elle insinuait en son cœur, et qui s'accordait si bien avec ses

sentiments, Jacques Ferneuil était amoureux.

Mais non pas un de ces êtres privilégiés du destin qui viennent goûter l'ivresse du rêve à deux, dans ce pays où l'amour semble la respiration même des verdure éternelles, des fleurs et des eaux. Il aimait, et il marchait seul par ce soir délicieux. Il aimait, et il ignorait s'il était aimé. Il aimait, et il n'osait souhaiter de faire partager sa passion, — car le vœu même lui eût semblé criminel et trop redoutable pour la creature innocente dont il ne pouvait détacher sa pensée.

Il allait, de Varenna vers Fiumelatte, le plus humble peut-être de ces pittoresques villages qui s'épanouissent partout où la montagne a laissé quelque espace entre sa rude muraille et le lac. Fiumelatte est un nom caractéristique. C'est la contraction de *fiume di latte* (fleuve de lait). Une cascade intermittente, haute de trois cents mètres, d'une impressionnante splendeur, justifie cette désignation. De loin — des jardins de la villa Serbelloni, au-dessus de Bellagio, par exemple —, on croirait voir ruisseler un torrent de lait sur le fond sombre de la falaise verdoyante.

Pour utiliser la force motrice, quelques maisons se sont groupées là, flanquées presque toutes d'une grande roue à auges. Mais elles ne s'activent que par intervalles.

Le *Fiume di latte*, écoulement d'un lac intérieur, ne jaillit qu'après une lourde tombée d'eau pluviale. Il obéit aux lois du siphon. Quand l'averse a élevé le niveau jusqu'à la hauteur d'une certaine fissure, tout le réservoir se vide. Il y faut deux ou trois jours, même après la cessation de la pluie. Ensuite la cavité se remplit par des infiltrations, jusqu'à ce qu'un orage, la faisant déborder à nouveau, précipite violemment son contenu au dehors. L'impétuosité de la chute et les aspérités du roc pulvérisent l'eau à ce point que, de son issue hors de la montagne, jusqu'au lac de Côme, où il s'engloutit, le torrent n'est qu'un bouillonnement d'écume. De là, sa blancheur et son nom.

Ce n'est pas pour aller revoir cette admirable curiosité naturelle, que Jacques Ferneuil suivait la route, à cet endroit rendue presque ténébreuse par une immense rangée de sapins dominant le mur d'une propriété. Si telle avait été son intention, il aurait rebroussé chemin. Car le silence profond, planant sur le village dont il approchait, lui aurait appris déjà que le *Fiume di latte* se trouvait à sec.

Son lit de pierres, presque vertical, ne gardait pas une goutte d'eau. Nul écho ne restait de sa clameur furieuse. Muettes étaient les roues grinçantes que son élan devait faire tourner.

Jacques ne s'inquiétait guère des caprices du torrent. Et pourtant, ce qui le poussait droit devant lui, c'était une force déchainée et terrible, comme celle qui, à certaines heures, déroulait contre la montagne gémissante la fuite éperdue des eaux.

Revenu en secret de Côme, malgré tous les serments faits en lui-même de ne pas revoir la jolie Veronica, il avait attendu la nuit pour aller rôder autour de sa demeure. Qu'espérait-il? N'avait-il pas quitté le pays une première fois, lorsqu'il avait appris qu'elle était orpheline, qu'elle était sage, et qu'il jouerait un rôle abominable en essayant de séduire une enfant qu'il ne songeait pas épouser? Toutes les raisons qui l'avaient déterminé à partir brusquement subsistaient. Pourquoi se retrouvait-il sur cette route, et marchant dans cette direction? Ah! pourquoi?... Sinon parce que la passion est, parmi les forces de la nature, une des plus désordonnées et des plus indomptables.

Jacques Ferneuil, artiste parisien, n'avait pourtant pas des scrupules exagérés quant aux aventures d'amour. Car son milieu, son

éducation, ne le prédisposaient guère à l'austérité. Cependant, sa loyauté foncière s'insurgeait ici. Chaque pas en avant lui causait un remords. Il y avait dans son sentiment quelque chose de profond, qui n'allait pas sans un respect dont il s'étonnait comme d'un symptôme grave.

Quand, trois semaines plus tôt, il s'était installé à l'Hôtel Royal de Varenna, le jeune homme n'avait en tête aucune idée romanesque. Il comptait travailler, prendre des ébauches, esquisser des types, pour son tableau destiné au prochain Salon. Dans ses flâneries observatrices à travers les sites et les gens, il avait aperçu Veronica. Une pauvre petite ouvrière en soie de Fiumelatte, mais d'une beauté tellement émouvante qu'il en resta aussitôt bouleversé. D'abord elle lui était apparue dans une ruelle du village, une de ces pittoresques ruelles grimpantes, qui escaladent la montagne, et où il avait installé son cheval pour prendre un croquis. Elle revenait sans doute de puiser à la cascade un peu d'eau fraîche pour elle et ses compagnes d'atelier. Il la vit entrer, sa cruche de cuivre à l'épaule, par une porte restée large ouverte, et devant laquelle il alla se poster bientôt. Le regard de l'artiste plongea dans une sorte de grange, abritant trois ou quatre métiers, que des femmes faisaient mouvoir du pied, en lançant à la main la navette. On entendait chanter les ouvrières, et elles ne se retournaient même pas, si des promeneurs étrangers s'arrêtaient au seuil, fascinés par leurs gestes agiles, leurs voix fraîches, la grâce des bustes jeunes sous la grosse toile des chemisettes, et l'opulence agressive des chevelures noires, erigées en casques luisants.

UNE AVENTURE ROMANESQUE. LA BELLE VERONICA.

Mais les autres, près de Veronica, semblaient de lourdes paysannes. Celle-la était fine comme une silhouette de frisc pompéienne, avec la tête d'une madone de Bellini. En Jacques Ferneuil, ce fut le peintre qui, d'abord, s'enthousiasma. Il voulut faire le portrait de cette enfant, qui lui paraissait être dans sa dix-septième année, et dont la physionomie reflétait une candeur délicieuse. L'attendre, la suivre, l'aborder, ce furent des manœuvres élémentaires, qui, croyait-il, ne tiraient pas à conséquence. La petite, cependant, lui parut farouche. Elle ne savait que sourire et secouer la tête. Peut-être ne comprenait-elle pas le très passable italien d'*il signor francese* et ne parlait-elle que le patois. Il observa toutefois, aux joues délicates, certaines rougeurs, et dans les longs yeux

veloutés, certains regards languissants, dont il s'autorisa pour penser que ses moustaches blondes et sa fringante tournure n'avaient pas produit trop mauvaise impression sur la *ragazza*.

Un jour, il l'accompagna jusqu'à sa porte, sans remarquer les figures effarées des voisins. Elle habitait la dernière maison, au-dessus du village. On y grimpe par un sentier, qui se termine deux pas plus loin, au bord de la crevasse où roule le torrent d'écume. Il s'y termine, du moins, quant aux communications humaines. Car, on peut le suivre encore un peu plus haut, jusqu'à un pont de bois jeté sur l'abîme, où les touristes vont se poster pour s'impressionner du fracas, de la furie des eaux aspirées par le vide, recevoir la caresse piquante des éclaboussures, et s'étourdir d'un vertige dans le vent et les embruns de la cataracte.

Ferneuil avait cru deviner que Veronica demeurait seule, car elle n'était attendue par personne dans la rustique habitation. Mais lorsqu'il s'avisait de faire procéder à une enquête par le chasseur de l'Hôtel Royal, et qu'il prit cet homme pour interprète afin de proposer à la ravissante Italienne quelques séances de pose, d'ailleurs bien rétribuées, où il pourrait exécuter son portrait, la vérité lui apparut, fâcheuse. La jeune ouvrière se trouvait sous la tutelle d'un homme redoutable, qui ne badinerait pas s'il savait en péril la vertu de l'innocente. Il passait pour le caractère le plus brutal de toute cette région. Ce qui n'est pas peu dire. Car le sang est chaud et la vengeance prompt, autour de ces lacs trop voluptueux, parmi ces montagnes trop sauvages, dans cette nature de contrastes, enflammée comme la Sicile, plus secrète et accidentée que la Corse, et hardie comme tous les pays de frontière.

Veronica était la sœur de Matteo Nello, le douanier : un homme de quinze ans plus âgé qu'elle, de caractère rude et violent, qui donnait aux contrebandiers du fil à retordre. Ceux-ci n'étaient pas les seuls à avoir de lui une crainte salutaire. On n'eût pas rencontré, tout autour du lac de Côme, un gaillard assez audacieux pour conter fleurette à Veronica, autrement que pour le bon motif. Sa grande jeunesse et sa pauvreté n'en avaient pas encore laissé venir l'occasion. En attendant, le douanier, sauvagement ombrageux quant à l'honneur de sa sœur, et obligé par métier de la quitter souvent, prenait soin qu'on sût à la ronde sa façon de comprendre l'honnêteté familiale. A la première apparence de faute, criait-il, la jeune fille y passerait, et

son galant aussi. Nul ne doutait qu'il ne mit ses actes en accord avec ses paroles, pour peu qu'on lui en donnât le prétexte.

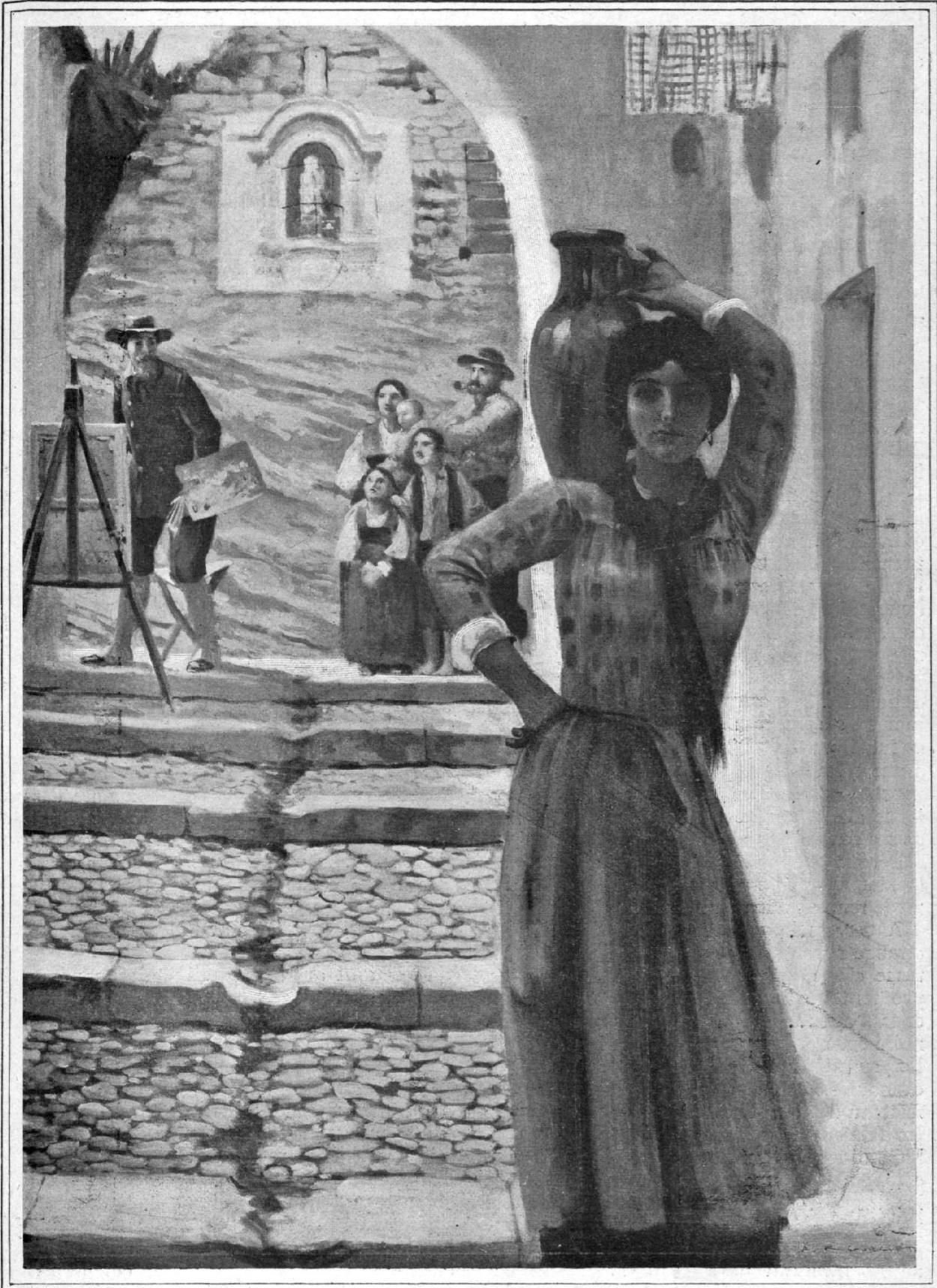
La beauté extraordinaire de Veronica ne pouvait prévaloir sur la terreur qu'inspirait son frère. Habitée à la prudente réserve que montraient autour d'elle les jeunes gens de son village, peut-être la jeune fille avait-elle apprécié la bonne grâce un peu cavalière du séduisant étranger. Révait-elle de lui, la-haut, dans sa petite maison perchée sur la montagne, et qui, si souvent tremblait au grondement des eaux ? Jacques l'ignorait. On l'avait prévenu un jour que Matteo Nello, apprenant que sa sœur se laissait enjôler par un Français, les avait guettés à plusieurs reprises et tenus au bout de son fusil, prêt à faire feu au moindre geste tendre. Veronica, transportée à l'idée de se voir en peinture, avait innocemment demandé à son frère la permission de poser devant l'artiste. Une scène terrible en était résultée.

L'IDYLLE DANGEREUSE SOUS LA MENACE DES HOMMES ET DES ÉLÉMENTS.

L'Italien avait interprété au pire une pareille proposition. Tout était à craindre de ses soupçons en éveil. Devant une situation aussi ridicule que tragique, Ferneuil s'était décidé à partir sans retour. Pour Veronica il craignait Matteo. Pour lui-même, il craignait son propre cœur. Car il commençait à s'éprendre d'autant plus, en raison des difficultés. Il avait plié son chevalet, gratté sa palette, fait sa malle. Depuis huit jours, il demeurait à Côme. Depuis sept, la fièvre d'amour incendiait son cerveau. Eh quoi ! lui, Jacques Ferneuil, souffrait et déraisonnait à cause d'une petite ouvrière italienne !.. C'était absurde, incroyable !.. Pire que cela... C'était vilain... et lâche. Il s'accusa, se tourna en dérision, lutta. Mais l'image gravée en sa mémoire, ce visage divin, avec les yeux sombres et doux, l'ovale parfait, la bouche adorable, et, sur le front et la nuque si purs, cette mousse un peu dorée des petits cheveux ourlant les épaisses torsades brunes, tout cela exerçait une hantise trop forte sur ses fibres d'homme et d'artiste.

« Je la reverrai une fois, rien qu'une fois, » se dit-il. « J'irai ce soir, pendant que son frère sera de service. Je me glisserai jusqu'à sa maisonnette. Elle viendra me parler, comme elle a déjà fait, par-dessus la clôture du jardin. Je n'entrerai même pas. Et demain, en route pour Paris ! Il faudra bien alors que je guérisse. Car enfin que diraient mes parents si je leur ramenaient pour bru une petite

Le Torrent d'écume



RENCONTRE DANS UNE RUE DE VARENNA

Elle lui était apparue dans une des pittoresques ruelles grimpantes du village où il avait installé son chevalet. La cruche de cuire à l'épaule elle revenait de puiser un peu d'eau fraîche à la cascade. (Page 81, col. 2.)

paysanne lombarde eût-elle la beauté, la modestie et la distinction naturelle de cette adorable Veronica? »

Jacques Ferneuil hâta le pas. Il quitta la route, commença d'esclader un sentier. « Comme cela, » pensait-il, « je ne passerai pas par le village. Nul ne pourra faire de racontars à cette brute de douanier. Pour rien au monde, je ne voudrais exposer cette pauvre enfant aux représailles d'un tel homme. S'il me savait ici, jamais il ne voudrait croire que sa sœur est tout à fait innocente de ma présence, qu'elle l'ignore, qu'elle s'en fâchera peut-être... »

Il approchait, rêvant et songeant. « Se fâchera-t-elle?... Bah! elle me pardonnera bien vite quand elle saura que c'est un adieu. Un adieu... Quel dommage!... Ces beaux yeux-là ne me voulaient pas de mal. Ces douces lèvres... »

Un saisissement de foudre vint interrompre la songerie tentatrice. Ce fut si rapide que Jacques ne comprit pas. Et pourtant il restait là, debout dans la nuit, figé par une impression extraordinaire. Voyons... Qu'est-ce qui le prenait? Il était brave cependant. D'où venait l'hallucination dont son esprit gardait le choc? Peut-être un éclair... Le ciel commençait à se couvrir. Toutefois nul roulement de tonnerre ne suivit.

Une soudaine et intense lumière venait d'illuminer la montagne, d'envelopper Jacques, puis de s'éteindre. Distinctement, à cent pas de lui, il avait vu la maison des Nello. Même, à une croisée, il avait cru reconnaître la tête penchée de Veronica. Est-ce que sa folie amoureuse allait jusqu'à troubler les perceptions de ses sens?

Déconcerté, le peintre se tourna du côté du lac, interrogea l'aspect des éléments. Ce qu'il vit le remplit d'inquiétude.

A travers le paysage baigné de nuit, un étrange rayon se mouvait. Un pinceau d'intense clarté, qui, en apparence, émanait du promontoire de Bellagio, allait s'élargissant dans l'atmosphère noire, qu'il rendait plus noire encore. Cela fusait dans la longueur du lac, suscitant des visions de voiles, aussitôt évanouies. Puis, brusquement, cela virait. Le faisceau d'argent, darde contre la rive, contre les falaises, faisait surgir la blancheur des habitations, les anfractuosités rocheuses de la côte, où les croupes veloutées de sapins, dont les fins reliefs apparaissaient avec une netteté prodigieuse.

« *La Finanzata!*... Le « bateau de la finance »!... » murmura Jacques.

Ces termes locaux lui revenaient d'après les explications d'un garçon d'hôtel, à Lugano, où il avait séjourné avant de se fixer à Varenna.

Sur le lac de Côme, il n'avait pas encore vu fonctionner cet appareil de la douane italienne. Une embarcation qui affecte, en petit, la forme d'un torpilleur, se poste sur un certain point du lac, et, de là, fait évoluer un puissant projecteur électrique. Le rayon lumineux, fouillant les recoins de la rive, les replis des montagnes, met en évidence les manœuvres frauduleuses des bateaux sans fanal, des muletiers chargés de fardeaux suspects, qui tâchent de franchir la frontière suisse sans éveiller l'attention. Cette frontière, qui ondule sur les eaux et se suspend sur les crêtes, échapperait à toute surveillance possible, sans cet ingénieux moyen. Dès que la clarté dénonciatrice a révélé quelque manigance équivoque, un canot bien armé, toujours prêt d'ailleurs, se détache du pseudo-torpilleur de la douane, ou bien un signal s'envole vers un poste des hauteurs, et les coupables sont aussitôt poursuivis. Point n'est besoin, parfois, de les atteindre. Beaucoup, s'effarant dans l'implacable clarté, — qui, les ayant découverts, se fixe sur eux — abandonnent leur ballot dans le sentier, ou le précipitent au fond du lac, de façon à ne point être pincés en flagrant délit par ceux qui leur donnent la chasse.

En ce moment, Jacques Ferneuil, le correct Parisien, se sentait l'âme effarouchée d'un de ces *outlaws*. N'osant plus faire un pas, ni en avant, ni en arrière, il observait la longue blancheur étincelante. Vive et sournoise, elle s'écartait de certains points, pour y retourner tout à coup en un jet foudroyant. Ses effets imprévus mettaient une fantasmagorie dans le paysage. Allait-elle revenir à lui? Quelle possibilité y avait-il pour qu'il fût reconnu du bateau? Le chef de ces douaniers devait être muni d'une forte lorgnette. Mais qui était-il? Nello portait des galons sur la manche. Si c'était lui!.. S'il allait le reconnaître!..

Pour tout autre, Jacques était un promeneur inoffensif. Mais pour le frère de Veronica!..

Que faire? Redescendre sans avoir vu la jeune fille? Jacques ne pouvait s'y résoudre. D'ailleurs, le sentier ou il se trouvait, fort découvert et dénudé, contre le roc, n'offrait d'abri que très loin derrière lui. Tandis qu'en avant, la maison même de Nello le déroberait dans une minute à la vue des douaniers. Il commença donc de courir en cette direction.

Il n'avait pas fait dix pas que, du fond du lac, le rayon s'élança de son côté. La gerbe électrique balaya la montagne, éblouit Ferneuil, le laissa aveugle, s'éloigna, puis revint, et, cette fois, ne le quitta plus.

Autour de lui, c'était une clarté plus intense

que celle du jour. Il distingua les cailloux à ses pieds, des fleurettes sur l'âpre talus. Au delà de cette zone, un mur d'obscurité. D'instinct, il se tourna vers le point d'où jaillissait la terrible lumière. Croyait-il reconnaître ceux qui l'épiaient?.. Ses paupières battirent. L'éclat fut insoutenable.

Ferneuil continua de marcher. Il essaya de réfléchir. Voyons... Était-ce bien sa personne qu'on mettait ainsi en observation?.. Le champ lumineux ne l'éclairait pas seul. Mais il avait beau avancer, il ne parvenait pas à en sortir. Est-ce que?.. Il précipita le pas. Horreur!.. Le rayon s'attachait à lui. Le rayon le suivait!..

Chose dont on n'imagine pas l'angoisse. Marcher sur cette montagne devenue invisible, tout à coup dévorée de nuit, évaporée dans des ténèbres monstrueuses. Et, soi-même, ruisseler d'une clarté surnaturelle, d'une clarté tenace, qui s'obstine, excessive comme un élément, artificieuse comme la méchanceté humaine.

Jacques Ferneuil comprit le découragement des contrebandiers, qui jettent leurs marchandises et se blottissent au premier trou. C'était un supplice matériel d'avancer dans ces conditions sur un chemin hasardeux, dont il ne distinguait rien au delà de l'étincelant filet où il se trouvait pris.

TROP DE CLARTÉ SUR UN MYSTÈRE DE TENDRESSE.

Cependant il ne pensait qu'à une chose : ne pas compromettre Veronica. Dans ce but, rien n'était possible, sinon de continuer son chemin, en s'élevant tout de suite au-dessus de la maison, comme un touriste qui gagnerait le pont et la grotte du *Fiume di latte*. L'heure n'était guère vraisemblable pour une excursion de ce genre. Toutefois, certains guides du pays se vantent de pouvoir vous conduire jusqu'au lac intérieur quand le torrent est à sec, et cette promenade aux flambeaux dans une caverne ne réclame pas le grand jour. Un Anglais excentrique peut préférer, pour l'ascension, la fraîcheur nocturne. Si Jacques était soupçonné sans être reconnu, il donnerait encore le change au frère, par cette tactique. D'ailleurs, il n'avait pas le choix. Tout valait mieux que de redescendre maintenant vers le village en éveillé, où le rayon têtue le montrerait à trop de regards avertis et malicieux.

Pour éviter la maison de Nello, le pauvre amoureux, navré de sa sottise aventure, commença de grimper un peu au hasard, en risquant de se rompre le cou. Un étroit passage, entre deux carrés de vigne étayés de pierre, lui permit de s'élever au-dessus de la demeure interdite. A un moment, il se rendit compte qu'il la laissait en bas, sur sa droite. Car, de ce côté, il remarqua un trou d'ombre, où il aurait pu se réfugier, à l'abri de l'inférel éclairage. Il s'en garda bien. Cette ombre était celle de la maisonnette. Le rayon se brisait là. Mais le fait que Jacques ne se trouvait pas dans le cône obscur, et restait en vue de ses poursuivants, rassurait sans doute, au moins sur ses intentions immédiates, la frénésie soupçonneuse qui le guettait de l'abîme, — qui le guettait avec cet effrayant œil de lumière. C'était ce qu'il voulait. Il respira un instant.

Un peu plus calme, il eut le loisir d'écouter son cœur. La palpitation de sa poitrine ne venait pas de l'essoufflement. Mais se sentir si près de Veronica!.. Pour le très jeune homme qu'était Ferneuil, les émotions de cette soirée formaient un aiguillon de plus. Si les menaces mortelles de Nello n'avaient visé que lui, il eût vite renoncé à toute prudence. Son regard descendit vers le mystère d'obscurité où se dérobaient son rêve. Aveuglé de clarté, il n'y pouvait rien voir. Mais elle, Veronica, le voyait. Sûrement, la pauvre petite, alarmée par le manège bizarre du projecteur, en avait promptement cherché et trouve la cause. Que pensait-elle? Tremblait-elle?... Pour elle-même? pour lui?... Du moins elle savait maintenant qu'il n'avait pas pu l'oublier.

Mais pourquoi ne pas lui parler? Les plus puissantes lorgnettes marines ne percevaient pas le mouvement de ses lèvres. A tout hasard, il jeta ce cri :

— Veronica!..

Il crut entendre une supplication, une voix de douleur, — oh ! si plaintive, hors de l'espace indiscernable, de la nuit chimérique, et dont il tressaillit étrangement dans sa fulgurante solitude.

Un seul mot lui parvint :

— *Morire!*

(*La fin au prochain numéro.*)

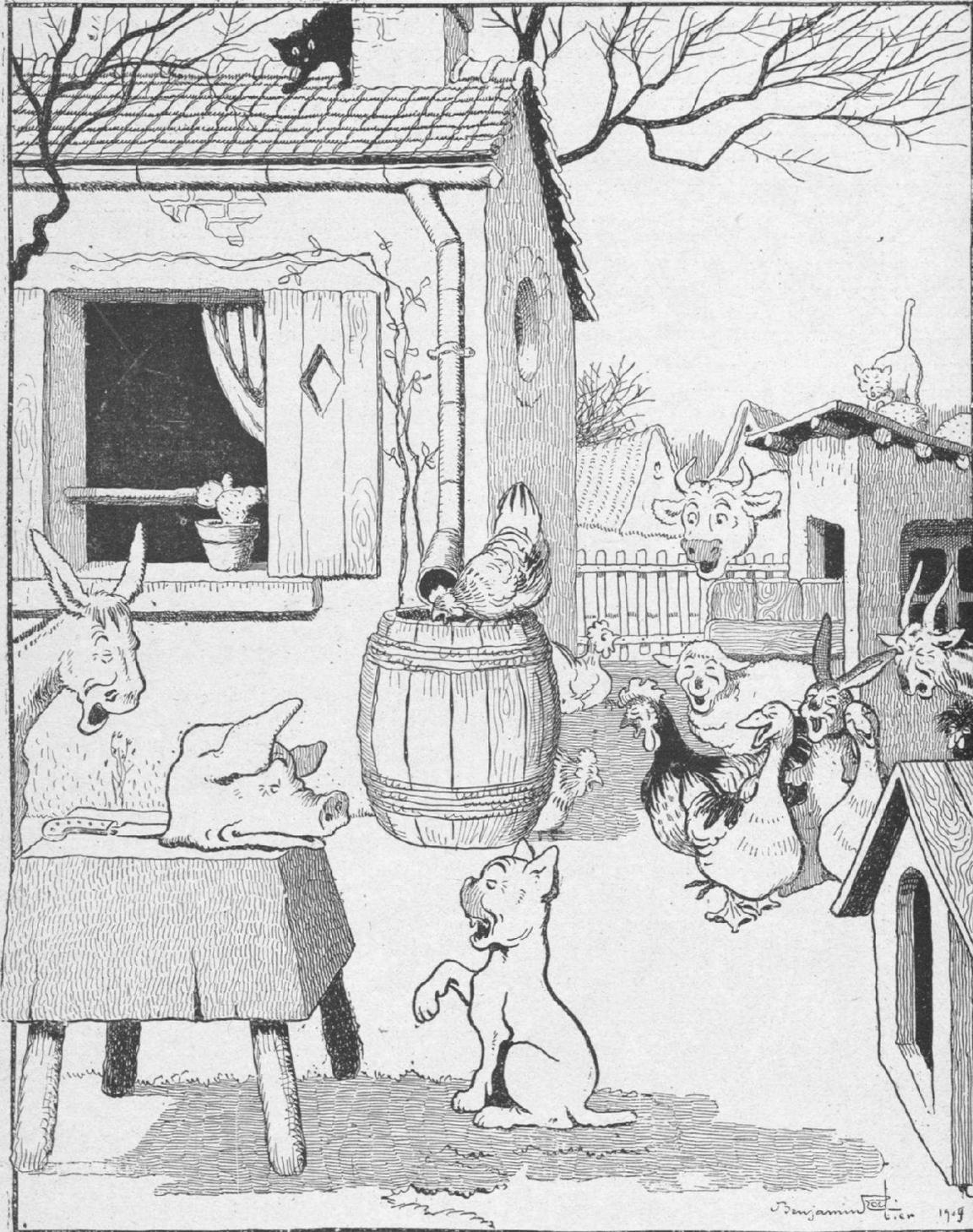
DANIEL LESUEUR.

(Illustrations de F. GORGUET)



L'ESPRIT DES BÊTES

par BENJAMIN RABIER



LE CHIEN. — *Au moins, toi, on ne peut pas dire que tu as perdu la tête !*



LE PRÉSENT ET LE PASSÉ

A travers les âges, les femmes se ressemblent... et leurs modes aussi. Voici, debout devant nous, deux mondaines contemporaines. A côté d'elles, dans deux médaillons, deux portraits datant du XVIII^e siècle et de la Restauration... N'y a-t-il pas une exquise ressemblance d'allure, qu'on suit presque dans les tout petits détails, entre la femme et le portrait de gauche, entre le portrait et la femme de droite?... XVIII^e siècle et commencement du XIX^e, voilà où l'élégance du XX^e siècle cueille les modèles que sa grâce renouvellera.

Les Modes qui font la Mode

Par Octave Uzanne

La délicieuse mode féminine actuelle est empruntée délicatement à toutes les modes passées. — La mondaine d'aujourd'hui est une évocation composite de ses sœurs de naguère et de jadis, jusque dans les détails de sa toilette pourtant si moderne. — L'art ne crée pas, il recommence, là comme ailleurs, et il est piquant et pittoresque de le constater avec documents à l'appui.



COMME, après le brillant dîner donné par la jolie cosmopolite M^{rs} W. M., on venait de quitter la table et de passer dans le hall, les dames s'étonnèrent de voir demeurer parmi elles, empressé, souriant, souple et élégant, l'artiste et érudit critique et psychologue Harry de Smart, aussi connu à Londres qu'à Paris comme spécialiste des arts de la femme et comme auteur de maint ouvrage ou d'in-

nombrables études sur l'esthétique de la fashion contemporaine.

Au lieu de suivre les hommes au Smoking room, Harry avait préféré faire évoluer son habit noir au milieu des neigeuses toilettes de dentelles, de guipures, de crêpe de Chine et de linon.

— C'est gentil à vous, mon cher Harry, de ne pas nous abandonner comme tous ces monstres égoïstes qui s'en vont fumer et dire des horreurs, en nous parquant ici à l'orien-

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et les événements universels.

COSTUME MODERNE ET... XVI^e SIÈCLE

Ce costume, qui est la dernière création d'un de nos plus grands couturiers, est exactement, sauf quelques points, celui des élégantes de l'époque de la Renaissance. (Cliché Boissonas et Taponier)

tale, s'écria M^{rs} W. M., tendant la main au critique. Aussi bien, puisque nous vous tenons pour nous seules, nous allons en user et abuser: Vous vous êtes fait une notoriété en chantant notre beauté et les rythmes de nos atours; il est donc juste que nous vous assiégions et bombardions de questions sur nos modes.

— Je capitule volontiers, dit Harry de Smart, tandis qu'autour de lui les curieuses prenaient place, se pressaient comme s'il se fût agi d'une conférence. Epuisez vos munitions, Mesdames, je suis prêt au doux martyre de vos interviews.

— Voyons, Monsieur Harry, interrogea d'abord l'élégante M^{me} Germaine de B..., que pensez-vous de nos modes actuelles? Ne croyez-vous pas qu'elles n'ont jamais été plus

dignes de nous vêtir de grâce et d'harmonie, de meilleur goût et plus originales de coupe et de conception?

Harry de Smart sourit, et lentement, conférençia devant son auditoire attentif et ravi :

— Nous pouvons difficilement juger de ces choses sans y apporter un parti pris, une prévention véritable de notre vision.

« La plus récente expression de la mode nouvelle nous semble toujours, c'est certain, supérieurement exquise. La transition, de l'une à l'autre mode, il faut le reconnaître, n'est jamais brutale.

« Nous ne percevons jamais les lentes modifications des formes qui ont conduit aux pires outrances.

« Ce qui fit admettre par exemple, sans heurter la vision de nos pères, les paniers et la crinoline, à diverses épo-

UNE ÉLÉGANTE AU XVI^e SIÈCLE

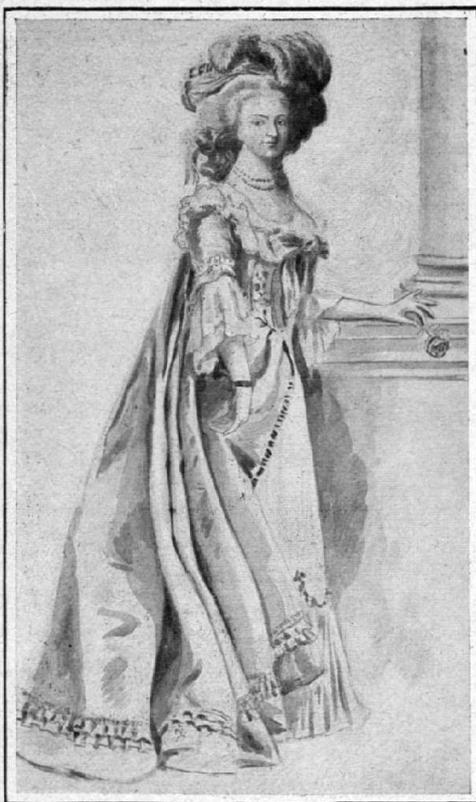
L'analogie des deux toilettes saute aux yeux. Regardez les manches, le corsage, la jupe.

Les Modes qui font la Mode



CHEZ LE MARCHAND DE VIEILLES ESTAMPES

La toilette de cette jeune femme n'est point ici un anachronisme. Son corsage rappelle celui de la femme peinte sur le tableau datant de Louis XIII; sa jupe évoque celle du modèle de l'estampe, tombée à ses pieds.

AU XVIII^e SIÈCLE

Avec des modifications dans la coiffure, cette dame du temps de Louis XVI pourrait se promener dans nos salons modernes sans paraître porter un travesti.

ques de notre histoire, c'est que peu à peu leur œil s'était familiarisé aux accroissements progressifs et continus des ampleurs de jupes, à tel point que la caricature n'était plus perceptible à leurs regards prévenus lorsque nos aieules emballonnées prirent la forme d'un pain de sucre.

« Nous croyons toujours sincèrement que la femme ne fut jamais plus femme, plus reine, plus harmonieusement étoffée que lorsqu'elle est interprétée en beauté par la mode qui vient de naître, et commence à s'affirmer avant de disparaître. C'est une erreur que partageront

nos ascendants de toutes les générations du siècle précédent. Les journaux des élégances d'autrefois sont bien démonstratifs et précieux à consulter à ce point de vue; ils prouvent que si une mode très rétrospective peut être considérée comme une curiosité, une mode vieille de quelques années seulement apparaît toujours comme un ridicule et que seule, la mode régnante, animée par la vie de celles qui la font valoir, semble incomparable et inattaquable.

« Quant à ce que vous nommez la *création* originale des couturiers, Mesdames, laissez-moi protester. Cette création n'est qu'un constant plagiat habile et ingénieux, une reprise orchestrée en mineur ou en majeur des modèles de nos grand-mères,

avec un refrain plus ou moins répété et des rappels archaïques de toute nature et de tous genres, qui ne sauraient tromper les connaisseurs.

« Quand le Directoire voulut faire revivre les grâces mythologiques d'autrefois, avec ses nymphes, ses déesses, ses Hébés, toute sa représentation agréable de paganisme et de panthéisme qui affola nos aieules aux confins des deux siècles xviii^e et xix^e, il reproduisit alors, sans y presque rien changer, les formules des beautés d'Athènes et de Rome.

« Aujourd'hui encore, soyez bien assurées que vos deshabillés d'intérieur, certains sauts du lit, même tels ou tels "tea-gowns" ne sont que des expressions nouvelles, mais sans aucune fondamentale modifications, des *Prétextes*, des *Peplums*, des *Cyclades*, des *Lacernes*, des *Orthostades* des *Syrmes* et autres tuniques et vêtements, chantés par les poètes grecs et latins. Les réticules que vous portez sont des

AU XX^e SIÈCLE

Cette jeune femme ne pourrait-elle figurer sans en déparer l'harmonie dans un tableau de Walleau? C'est d'ailleurs parmi les modèles de l'avant-dernier siècle que nos grands couturiers puisent leurs plus jolies trouvailles d'aujourd'hui. (Cliché Tapomier).

copies exactes de ceux du Directoire ou de l'Empire. L'histoire des modes n'est qu'un perpétuel recommencement, une renaissance pour ainsi dire forcée et constante, une compilation éternelle.

— Alors, d'après vous, nos modes, ce sont des " décrochez-moi ça " de l'histoire? Et nous sommes toutes affublées de documents passés? Nos toilettes en conséquence ne seraient que des travestis constitués à l'aide de vieilles estampes? Quelle bonne histoire vous nous contez là, cher ami! »

Et, sur cette interruption d'une jeune espiègle, les rires de fuser et les ironies de se multiplier au sujet des théories du malheureux Harry de Smart, qui, d'ailleurs, ne s'en émut point et, imperturbable, poursuivit :

L'EMPRUNT FAIT AU GOÛT PASSÉ DOIT SE FAIRE AVEC GOÛT.

— Mais cela ne saute-t-il pas aux yeux, ne bruit-il pas dans l'oreille? Voyons, ne parlez-vous pas à chaque instant de vos fichus *Lamballe*, du double pli *Watteau*, des manteaux, des peignoirs, des redingotes *Empire*, des cols de guipure *Louis XIII*, des capelines *Rembrandt*, des vestes *Louis XVI*, ou des jaquettes *Louis XV* ou *Directoire*, des boléros à *petit postillon*, que saisis encore! Je n'en finis point si je voulais citer tout le vocabulaire des modes contemporaines qui témoignent des emprunts faits au goût du passé.

Durant ces dix dernières années, le génie de nos couturiers prit



1830

La mode actuelle a aussi emprunté à 1830. Comparez ce document archaïque avec la moderne photographie ci-dessous.



1905

N'était la coiffure et l'absence de crinoline, cette jeune femme s'habille presque comme sa grand'mère. (Cl. Nadar.)

son essor dans leur propre érudition. On avoua un retour aux modes napoléoniennes, le succès de *Madame Sans-Gêne* et d'autres pièces qui remettaient l'épopée en vogue y fut pour quelque chose. On remonta un instant la taille, on imagina des manteaux impériaux, des robes fourreaux. Les cols dits à l'*Aiglon* détrônèrent ces larges cols Médicis qui si longtemps engoncèrent la tête des coquettes, on s'efforça de créer une *mode Empire*, cela ne réussit qu'à moitié. Il n'en demeure aujourd'hui que le petit chapeau historique, celui de Bonaparte à Brienne, dont quelques espiègles se coiffent de façon amusante pour remplacer le « Lampion » ou le « Petit Marquis ». Mais, au demeurant, le genre 1810 n'a pas laissé de marques bien profondes dans le style couturier de 1900 à 1902. On est vite revenu au vague *Louis XVI*, de même style que la décoration et l'ameublement qui fait fureur dans nos demeures et qui s'impose aujourd'hui partout presquetyranniquement.

Il y a comme une secrète entente entre le décor et la mode féminine. Les cadres d'ensemble qui sont des évocations versaillaises, aux blancheurs voulues; d'autre part, le goût des étoffes d'ameublement claires, des jaunes citron, des verts pistache, des gris zinzolin, des roses évanescents et aussi l'ordonnance plutôt sobre des salons laqués imposent un retour aux dentelles, aux mousselines,

aux linons et aux crêpes de soie, aux broderies délicates, aux perlés des corsages et des jupes.

Lorsque l'on vous regarde en ce temps-ci réunies en quelque fête parisienne, Mesdames, on se croirait revenu aux premiers jours de la Restauration qui remit en vogue les saintes mousselines claires, dont il fut, depuis, assez plaisant de se moquer. Vous n'en êtes point encore, je dois le dire, au cachemire et au mérinos blanc non plus qu'aux écharpes d'Iris, mais quelques-unes de vos toilettes évoquent comme une réminiscence des *Robes à l'Indolente* et les plissés, les soutaches, les ruches, les entre-deux de vos jupons ne sont pas sans ressembler d'assez près aux jupes de 1820, passementées, garnies, bouillonnées, grecquées à profusion.

— Mais enfin, cher monsieur, s'il vous fallait déterminer, *préciser rigoureusement* la parenté, ou, si vous préférez, la descendance véritable de nos modes actuelles, à quelle autre époque de notre histoire songeriez-vous ?

Cette interrogation de la snob et jolie Thérèse de Soigne parut surprendre le critique esthète, qui se recueillit un instant, tandis qu'à l'entour on se gaussait gaminement de sa méditation.

— Tenez, Miss Lottie, vous qui souriez ironique, vous êtes délicieusement coiffée à la Tanagra, votre corsage, très byronien, est tout à fait « Indépendance grecque », tandis que votre jupe, avec ses palmes décoratives, ses entre-deux, ses dentelés, date précisément de 1811. Quant à vous, Mademoiselle Paulette, sous vos cheveux en coup de vent à la Goya, vous montrez un décolleté adorable qui est celui de la *Laitière* de Greuze, et votre jupe falbalasée s'inspire davantage de Gavarni que des maîtres du XVIII^e siècle. Pour notre charmante hôtesse, Mrs W. M., ne pensez-vous point qu'elle est coiffée à la Rœburn, corsagée à la Gainsborough et enjupée à la David, telle une M^{me} Recamier qui aurait été élevée en Angleterre et se serait immortalisée en France à l'époque de Lawrence ?

La mode, ou plutôt les modes de cette année-ci et celles des mois précédents dériveraient, à mon avis, de celles de 1840 à 1842 environ. Vous êtes dans le même mouvement, à de nombreux points de vue, que les *lionnes* qui embellirent le règne de Louis-Philippe. Sans vous comparer moralement aux héroïnes des poètes et romanciers du temps, sans vous juger à la façon des *Indiana*, des *Fanny*, des *Lelia*, des *Valentine*, des *M^{me} de Maufrigneuse*, j'estime que vos costumiers et couturiers, consciemment et inconsciemment, ont donné à vos robes, à vos manteaux, à vos décolletés,

à vos manches surtout, à vos fourrures, nombre de points de rappel avec le goût qui, il y a soixante ans, était la marque et le cachet des tailleurs et marchandes de modes.

La coquetterie des guipures, des dentelles pour tour de cou, manches à la vénitienne et autres ornements, était arrivée à la fureur ; les palatines d'hiver pouvaient rivaliser avec nos étoles, et l'élégance des mitaines surpassait encore les subtilités des mailles de celles qu'on fit revivre récemment. Même faveur pour les gants longs, pour les robes amples, bordées, soutachées, ornées de plissés, de froncés, de passementeries et de tissus appliqués ; un goût non moins décidé pour le vêtement tailleur qu'accentuait l'amazone ; une anglomanie manifeste. Enfin, le buste était long également, et le corset droit ne faisait point la taille en cerf-volant ou en pot de fleur. L'enjuponement s'évasait déjà, bien davantage qu'à l'heure présente, il faut le dire, et faisait prévoir la crinoline, cette horreur qui mit vingt ans à se développer jusqu'aux folles proportions maxima qu'elle atteignit en 1860.

Evidemment, je ne saurais établir un parallèle rigoureux entre le temps d'Alfred de Musset et celui du comte Robert de Montesquiou et de M^{me} de Noailles ; cela me serait impossible. Vous ne vous coiffez plus à la vierge, et le joli chapeau capote n'emprisonne plus malicieusement vos têtes ; mais, à regarder les détails de la toilette, la coupe et les évaselements en épaulettes de certains corsages, la façon ouvragée des jupes et des nouvelles pèlerines étoles, je puis croire que nos couturiers se sont tout particulièrement attardés dans l'inspiration des atours de 1840. Je pense même que bientôt la ressemblance qu'il est encore possible de discuter, deviendra infiniment plus lisible dans vos prochains costumes de ville et de soirée. »

Harry de Smart n'eut qu'un médiocre succès dans cette dernière partie de sa démonstration cependant sincère. Il rencontra des incrédulités, des objections précieuses, mais il fut indémontable dans ses opinions plus solidement étayées à vrai dire que celles de ses auditrices. Comme l'une de ces distinguées coquettes lui affirmait que l'art de la toilette, de ses intimités, de ses dessous, doit être envisagé comme un art tout récent et tout à fait postérieur à 1840, Harry, docilement, voulut bien en convenir.

LE COSTUME TAILLEUR, ORIGINALITÉ DE NOTRE ÉPOQUE.

— Ce qui est particulier à notre temps, dit-il encore, c'est le « Tailoring », le costume de drap vaguement masculin, façonné par des



DANS LE PETIT SALON

Ces deux Parisiennes parlent incontestablement des "nouveau" de la mode. Combien pourtant, leurs toilettes mêmes attestent, auprès des deux tableaux anciens, qui figurent dans ce salon, que la mode se renouvelle peu. Le reflet, dans la glace, de notre moderne marquise ne ressemble-t-il point comme un frère au portrait de la marquise de jadis, au point que l'on dirait deux portraits... ou deux reflets?

coupeurs et qui permet à la femme certaines émancipations sportives ou autres. C'est le costume discret, pratique, agréable pour le voyage et la campagne et qui ne fut guère vraiment adopté chez nous, que depuis une trentaine d'années. Il est d'importation anglaise.

Mais nous l'avons perfectionné, ne le pensez-vous pas, en y adjoignant le luxe des dessous ou des chiffons d'intimité. Cela est le dernier cri de notre modernisme, je le concède. Sur ce point, aucune rivalité dans l'histoire contemporaine, nulle copie, absence de plagiat, créations évidentes. Nos grand'mères à coup sûr négligèrent les dessous...

LES CHAPEAUX DU XX^e SIÈCLE NE SONT PAS PLUS ORIGINAUX QUE SES TOILETTES.

— Et nos chapeaux, M. de Smart. Nos chapeaux sont-ils aussi des copies? interrompit brusquement une maman.

— Mais, ils ne sont tous que cela, Madame. L'art de la modiste, qui est le plus ingénieux, le plus subtil de tous les arts, est aussi le plus complexe dans ses emprunts.

Rien n'est aussi éclectique que la science touche-à-tout des modistes. Elle s'adapte cette science aux pays d'Orient et d'Occident aussi

bien qu'à toutes les époques historiques et, tour à tour, les couvre-chefs les plus gigantesques succèdent aux toques, aux casques, aux feutres Gainsborough, aux Lampions Louis XIV, aux canotiers, aux tricornes, aux capelines, aux turbans, aux cimiers à panache. La mode des chapeaux ne fut jamais plus rapide, plus éperdue, plus tyrannique qu'aujourd'hui. Elle détient tous les records et l'automobilisme a encore ajouté à sa perfidie. On ne saura jamais les sommes fantastiques qui se gaspillent chez la modiste. Mais il faut admirer le génie de transformation de nos petites fées qui créent chaque jour des types de nouveau véritable en retapant toutes les formes connues.

Ah! Aristote, célèbre surtout pour un chapitre que lui attribue Molière et qu'il n'a jamais écrit, tresserait volontiers des couronnes à nos admirables modistes toujours prêtes à ajouter au « chapitre les chapeaux ».

Harry de Smart à ce moment, fut interrompu par le retour tumultueux des hommes sortant du fumoir. Blagué par ses amis, abandonné par les femmes, l'orateur renonça à poursuivre sa bienveillante conférence et se résigna à accepter une place au bridge.

OCTAVE UZANNE.



DEUX CHAPEAUX IDENTIQUES A 250 ANS DE DISTANCE

Cette fois c'est à une ancienne mode masculine que la mode féminine de nos jours emprunte rigoureusement la forme et l'arrangement d'un chapeau, pour en faire une de ses dernières "créations!"

POUR LE FROID

Le froid, la neige... les petites Parisiennes sont enfouies dans de précieuses fourrures qui, sans doute pour ne pas effaroucher le printemps prochain, s'allègent de jolies et fragiles guipures. Le chinchilla et l'Irlande font particulièrement bon ménage : rien de plus chic comme manteau du soir.

LA MODE LOUIS XVI

Le jour, le soir, tout est Louis XVI, les jupes très amples, les tabliers enjolivés de broderies et



Toilette de drap violine, avec grande jaquette Louis XV, écharpe d'hermine. (Cl. Boissonnas et Taponier)

de fleurs, la taille serrée dans le corsage à pointe. Le fichu Marie-Antoinette, adjoint à mainte exquisite robe de demi-soirée, complète cet ensemble si délicieusement Trianon.

LES PIERRES QUI SE PORTENT

Les pierres à la mode : on porte la chrysope, le beryl, les aigues-marines, toutes les gemmes



M^{me} de Richelieu, fiancée à M. le comte G. de La Rochefoucauld.

oubliées des contes de fées et dont les transparences glauques donnent des tons mystérieux aux ors pâles dont les sertit la fantaisie des maîtres de l'art nouveau.

LES FLEURS

Les fleurs apparaissent aux corsages, fleurs artificielles lorsque les envois de Nice arrivent gels et noircis. Même ainsi, cela est joli, égaye une toilette, donne une note d'élégance et de luxe.



Chapeau très nouveau en paille de riz blanche garni d'un lien de velours mandarine et d'une touffe de plumes blanches. (Cl. Boissonnas et Taponier)

LA MODE MASCULINE

Quelque peu négligée en ces dernières années — en Angleterre, surtout, où la jaquette l'avait supplantée dans la tenue de ville, — la redingote retrouve aujourd'hui son ancien éclat.

On y revient avec des modifications, et, comme toujours, c'est le passé qui les inspire.

Ces larges revers ornés de soie mate; cette taille busquée, épousant le buste et le corsetant; cette jupe très ample et gondolée légèrement; ce galon en bordure,



Toilette de voile bleu de lin, jupe plissée garnie d'une broderie rococo ainsi que la petite veste. (Cl. Boissonnas et Taponier).

c'est tout à fait le modèle du fameux Staub dont le comte d'Orsay disait, sous la monarchie de juillet, qu'il avait créé un immortel chef-d'œuvre.

Le Gilet.

Le gilet de soie — et de soie uniquement — est le complément forcé. Il se porte croisé, assez

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques, constitue en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura par la suite, mille occasions de s'y reporter.

ouvert et de nuance un peu sombre. S'il est agrémenté de quelques dessins discrets, ceux-ci doivent être « ton sur ton » et ne jamais attirer les regards. Au reste, rien dans la tenue d'un homme réellement élégant, ne doit, sous aucun prétexte, solliciter la curiosité et faire retourner le passant.

La Cravate.

Il n'y a de licence que pour la cravate. C'est affaire, à chacun, de choisir la nuance qu'il juge la plus seyante. Mais encore con-



Mariage célébré le 21 janvier, de M. Danbé, fils de l'ancien chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, avec M^{lle} Georgette Lesserteur.

vient-il de l'approprier aux circonstances, à la saison et, surtout, au gilet. Le gilet est le cadre de la cravate. Ce qu'on aperçoit du plastron de la chemise, représente le fond du tableau. La cravate en est le sujet. Tout cela forme un ensemble dont il faut soigner l'harmonie.

Un gentleman n'emploie que des écharpes, d'un tissu épais, le seul qui puisse garder la forme qu'on lui imprime. Le même gentleman noue et plie lui-même sa cravate, soit en « régale », soit en plastron, et il la pique d'une perle ou d'une épingle en or. Mais point de perles volumineuses ni de grosses monnaies en or. C'est d'un goût fâcheux.

Le Chapeau.

Le chapeau de soie, après avoir hésité longtemps entre la forme droite, dite « tuyau de poêle », chère aux Anglais, et le « tronc de cône », cher à M. Arthur Meyer, revient maintenant aux proportions normales : légèrement cambré, les ailes moins étroites et ne coiffant pas entièrement la tête. Un chapeau de soie, en effet,



Le chapeau qui se porte est légèrement cambré, les ailes sont normales.

doit être posé, et non pas enfoncé.

Le gant blanc a vécu à la ville. De même la guêtre et le Raglan. Les pardessus se font à taille et en forme de redingote. On chausse le brodequin américain. C'est laid, mais c'est commode.

Certains, en quête d'originalité tentent, en ce moment, une campagne pour le pantalon gris-perle,



La jaquette à la mode a la forme d'une petite redingote; étoffe de fantaisie; gilet croisé en molleton à grosses rayures, chaussures américaines.

le pantalon du second empire et du duc de Morny.

La tentative réussira-t-elle ? Nous le verrons.

LES GRANDS MARIAGES

Le 21 janvier, en l'église Saint-Vincent-de-Paul a été célébré le mariage de M. Maurice Danbé, fils du compositeur, ancien chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, avec M^{lle} Georgette Lesserteur.

Pendant la messe, sous la direction de M. Henry O'Kelly, maître



Gravure éditée au Japon en guise de protestation contre les modes européennes.

de chapelle, on a exécuté : la Marche des *Maîtres Chanteurs*, de Wagner : le grand orgue ; *Pater noster*, de Niedermeyer : M. Lucien Fugère ; *Panis angelicus*, de César Franck : M. Edmond Clément ; *Élévation*, de M. J. Danbé, solo de violon par M. Soudant ; *Ave Maria*, de Th. Dubois : M. Ed. Clément ; *Andante religioso*, de Massenet : le quatuor Danbé.

Le jeudi 26 janvier a été célébré en la basilique Sainte-Clotilde le mariage de M^{lle} Antoinette de Chaponay avec le baron Edouard de Barante.

M^{lle} de Chaponay est l'arrière-petite-fille du marquis d'Argenson, garde des sceaux du roi Louis XVI. Le baron Edouard de Barante est le petit-fils du baron de Barante, ancien ambassadeur, pair de France et membre de l'Académie Française.

LA MODE AU JAPON

Le Japon s'europeanise de plus en plus. On ne voit plus là-bas que robes venues de Paris ou de Londres, jaquettes, chapeaux haut-de-formes et melons.

Il y a cependant un parti qui prétend s'élever contre ces modes et revenir au bon vieux temps des costumes originaux et pittoresques du Japon reproduits sur les porcelaines et les kakemonos de jadis.

Tous les Sports ⁽¹⁾



UN COUREUR EST, EN RÉALITÉ, UN IMMENSE GÉANT

Pour qu'un promeneur, marchant d'un pas ordinaire, avance aussi vite qu'avance en course le coureur Prévost, l'homme le plus "vite" du monde, il faudrait qu'il eût 5^m95 de hauteur et fit des pas de 2^m50.

La multiplication de l'Homme par les Sports

La nature a créé l'homme pour faire 5 kilomètres à l'heure. — En faisant plus, il a pour ainsi dire augmenté sa stature. — Quelle est la grandeur réelle du coureur, du cycliste, du cavalier, du chauffeur? — Les Sports ont mis dans le monde des géants dont la taille varie entre la hauteur d'un premier étage et celle d'un monument.



La vitesse a toujours été le rêve de l'homme.

Ouvrez les plus vieux livres où l'humanité s'est avouée, ouvrez la Bible ou l'Iliade, ces deux miroirs de l'âme des races à leur jeunesse, vous y verrez les « courriers ailés », vous y verrez les dieux ou les anges traversant le monde d'un

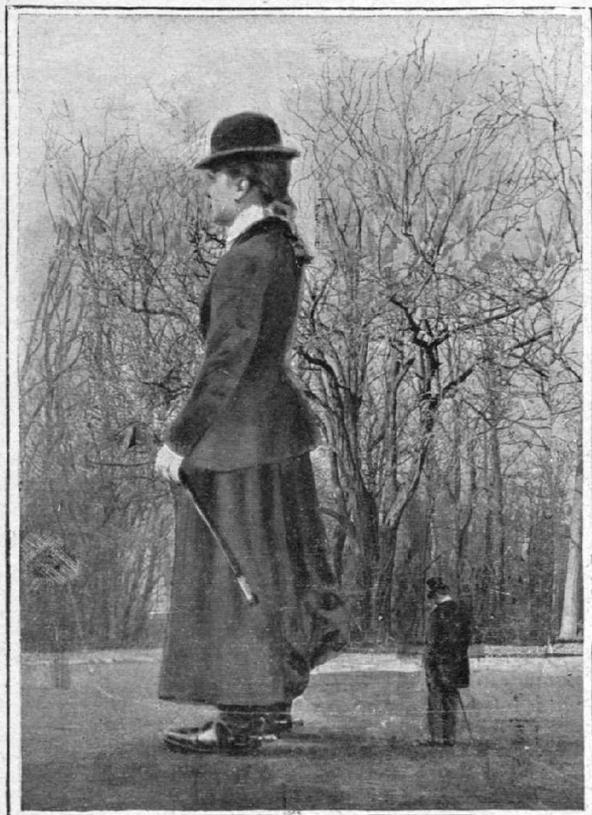
coup d'aile. Toujours, les géants qui d'une enjambée font vingt mètres, les Cyclopes comme les géants des *Mille et une Nuits* ont été l'objet de l'admiration et de la crainte; toujours, au contraire, les nains ont été l'objet de la pitié et du mépris. Gulliver, roi de Lilliput est l'esclave et le joujou des géants de Brobdingnac et hier encore, nous révisions à l'Ogre et aux bottes de Sept Lieues.

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et les événements universels.

La vitesse donne à celui qui la crée par des moyens artificiels le sentiment et l'instinct profond qu'il a grandi, qu'il est au-dessus des autres hommes.

Et ce n'est point là une illusion mais la plus stricte des réalités.

N'en déplaise, en effet, aux naturalistes qui, penchés sur les vieux ossements retrouvés de l'âge de pierre, se demandent de combien



L'AMAZONE

Pour se mettre à l'allure d'une amazone au galop, il faudrait au piéton une taille de 6^m80. C'est ainsi que, grâce à l'équitation, cette jeune amazone constitue parmi l'humanité marchante, une géante de 6^m80

la taille de l'homme a diminué, je réponds hardiment qu'il a grandi au contraire, non en lui-même, mais par les résultats qu'il obtient.

Les géants qu'avait rêvés l'âme naïve de nos pères, nous les avons dépassés et ils nous viennent à la ceinture. Comment cela ?

Tout simplement parce que le doigt sur un bouton électrique, nous soulevons des masses qu'ils n'auraient pu ébranler, que notre voix porte où n'allait point la leur, que notre main fait mouvoir un objet, la où n'atteignait point leur bras. Tout simplement parce que grâce à notre entraînement sportif et aussi au perfectionnement scientifique de nos moyens de transport, nous nous déplaçons avec une

vitesse plus grande encore que celles que leur donneraient leurs monstrueuses enjambées.

Essayons de calculer de combien nous avons haussé notre taille. Car si nulle conquête de la science n'était intervenue, si l'homme sans intelligence continuait toujours à cheminer à pied, il faudrait nécessairement que sa taille se fût élevée pour que sa vitesse pût s'accroître.

Sa taille s'élevant et ses forces s'augmentant à mesure, son pas s'agrandit et le nombre de ses pas restant le même, il va plus vite. Et ce nain qui commande à la nature va se transformer en géant, et justifier ainsi sa royauté sur elle.

Comme ces génies fantastiques qui changent de taille à volonté, il va, à sa volonté, grandir pour mieux la vaincre et la dominer.



LE PATINEUR

Un patineur lancé en vitesse dévore l'espace dans la même proportion qu'un marcheur haut de 10^m20. Le sport du patinage sextuple donc notre taille.

Prenons ce paisible passant qui se promène d'un pas tranquille, ni trop rapide, ni trop lent.

C'est un de nos semblables, de taille moyenne comme dirait Pandore, en prenant

son signalement sur son livret de gendarme. Un sergent instructeur, habitué à décomposer les mouvements, vous dira de suite qu'il a le pas réglementaire ou peu s'en faut. Avec une régularité d'horloge, comme un de ces balanciers de cuivre qu'on voit à travers leur gaine de verre, il pose un pied devant l'autre, faisant ainsi 120 pas à la minute. Son pas est d'environ 75 centimètres; toutes les minutes, notre brave homme a donc fait environ 82 mètres, et au bout de son heure, il a couvert 5 kilomètres. Ce brave passant, qui ne se doute guère qu'il est déjà pour nous un symbole, mesure environ 1^m70 de hauteur. Sans doute, il peut aller plus ou moins vite, il peut courir, il peut s'arrêter, mais c'est bien la son

qui ne force point l'allure a couvert 100 mètres en 18 secondes. La charmante Parisienne fait du 20 à l'heure. Essayez-voir de la suivre en vous promenant comme elle, mon ami. Elle va tout juste quatre fois plus vite que vous. Il faudra que vos jambes soient quatre fois plus longues, et si vous ne voulez pas être difforme, il va falloir que vous vous développiez avec vos jambes pour n'avoir point la silhouette d'un berger landais. Vous avez donc 6^m80 de hauteur, et en réalité, à ne considérer que le résultat, cette exquise Parisienne les a. Voilà qui vous trouble et vous émeut. Vous n'avez jamais connu de Parisienne de cette taille que sur la Porte Monumentale de Binet à l'entrée de l'Exposition, et vous trouvez



LE PROMENEUR CYCLISTE ET LE JOCKEY

Avec une bicyclette, à l'allure modérée d'une promenade l'homme s'adapte l'allure d'un marcheur de 13^m60 de haut. Cela devient sérieux; mais c'est peu encore auprès de la taille qu'un beau cheval de course donne sur le turf à son petit cavalier. Pour que les hippodromes fussent parcourus dans les quelques minutes nécessaires au peloton de chevaux de course par des hommes en marche, il faudrait à ceux-ci une taille telle qu'ils se trouveraient dans la rue nez à nez avec les habitants des mansardes.

allure moyenne. Et nous pourrions dire, en prenant ce rapport pour base de notre étude, que la nature a créé l'homme pour une taille de 1^m70 et une vitesse de 5 kilomètres à l'heure. A lui de grandir s'il veut gagner de la vitesse sans plus d'effort.

Eh bien, nous allons le voir grandir et grandir terriblement en effet.

L'AMAZONE EST QUATRE FOIS PLUS GRANDE QUE LE PIÉTON.

Voici un cavalier et une amazone qui vont faire leur promenade matinale au Bois. L'amazone est charmante. Vraie Parisienne, fine et menue, toute en grâce et en souplesse. Cependant d'un beau trot allongé, le cheval s'en va sur la contre-allée où les sabots sonnent sonnement sur le sol mou. J'ai justement tiré mon chronomètre et j'ai noté que le cheval

déjà cela d'un goût douteux. Pourtant réfléchissez bien, vous verrez que cette délicieuse miniature a en réalité 6^m80 de haut. Le reste n'est qu'apparence, comme disent les philosophes. Et tous ces gens qui descendent là-bas du Métropolitain, ont aussi la même taille, ils ont fait du 20 à l'heure de moyenne, et ils ont acheté une taille colossale pour quinze centimes. Voilà bien le progrès à bon marché.

Le piéton est un lourdaud. Il pose son pied à plat, soulève chaque fois tout son corps, lève sa jambe, la met en mouvement, s'arrête. Venez à côté, au Cercle des Patineurs. Il a gelé. Regardez s'enfuir cet homme sur ses deux patins. Il touche à peine le sol, il l'effleure et n'en reçoit qu'une résistance infime. Aussi se précipite-t-il à 30 kilomètres à l'heure. Pour le suivre, notre piéton devrait avoir 10



LE BICYCLISTE

Avec la bicyclette en course, la taille artificielle que l'homme a acquise dans les sports augmente dans des proportions épiques. Bruni ou Darragon, ont 28^m de plus que les piétons de la rue.

mètres, fort exactement 10 m. 20 de hauteur et dépasser les arbres de l'avenue des Acacias.

Mais tout cela est peu de chose encore, et jusqu'ici, aucun résultat bien étonnant... en

comparaison de ceux qui restent à constater.

Quittons les promenades; abordons les hippodromes et les vélodromes. Voici un jockey, Stern. Il est de petite taille, comme tous les jockeys. Mais ne vous fiez pas à l'apparence.

LE JOCKEY, LE CYCLISTE, LE CHAUFFEUR ET LE PAISIBLE VOYAGEUR DU TRAIN RAPIDE SONT GRANDS COMME DEUX OU TROIS MAISONS.

En réalité, il est immense. Nous disons en réalité, et nous avons raison d'employer ce terme puisque nous nous basons sur une réalité positive, scientifique, pour l'alléguer : la vitesse qu'il fait donner à son cheval.

Le noble animal parcourt la piste à l'allure de 60 kilomètres à l'heure environ. Il va douze fois plus vite que le promeneur au pas qui sert de base à nos calculs. Le jockey monté équivaut à un homme qui ferait des enjambées douze fois plus grandes qu'un piéton, c'est-à-dire à un homme douze fois plus grand, puisque la longueur de l'enjambée, et la longueur de la jambée sont — M. de la Palisse l'affirmerait les yeux fermés — dans un rapport constant.

Le jockey a donc, rigoureusement, 20 m. 40 de hauteur.

Voici maintenant qui est mieux.

Le record de l'heure à bicyclette, avec entraînement automobile, a été amené par Bruni et Darragon au-delà de 87 kilomètres. Le cycliste qui va à cette vitesse se meut aussi rapidement qu'un piéton qui aurait une trentaine de mètres de haut — c'est-à-dire assez pour s'asseoir sur une maison de dimension moyenne et pour s'accouder sur l'immeuble où se trouvent les bureaux de *Je sais tout*, avenue de l'Opéra, immeuble qui mesure environ vingt-cinq mètres.

Ce gigantesque passant passerait tout juste sous l'Arc-de-Triomphe et pourrait, en se haussant sur la pointe des pieds, risquer un œil curieux par la grande rosace de Notre-Dame-de-Paris.

Pour grandir encore, il faut que l'homme allie les ressources inouïes du progrès scientifique aux ressources extraordinaires du développement sportif. Vous voyez ce voyageur, peu svelte et peu ingambe, qu'effare l'idée de manquer le rapide de Calais?

Ce n'est pas un sportsman : ses gestes embarrassés et pesants, et la circonférence de sa personne à la base de son gilet, l'attestent. Son voisin non plus, le grand maigre qui vient de le bousculer, n'est pas un sportsman. Et pourtant, grâce au génie humain, ces deux hommes vont tout à l'heure rouler, en certaines parties de la ligne Paris-Calais, à l'allure de 150 kilomètres à l'heure.

150 kil. à l'heure!
Si la vapeur n'était



LE VOYAGEUR

De plus en plus fort. Certains trains rapides, entre Creil et Saint-Denis, font parfois du 150 à l'heure. Le voyageur de ces rapides équivaut pour la rapidité du déplacement à un géant de 51^m.

pas inventée, si aucun autre moyen de locomotion n'existait, quels géants pourraient fournir rien qu'en marchant, cette vitesse!

Un calcul élémentaire nous répond : des êtres ayant une hauteur de 51 mètres!

Donc, par le fait de la découverte de la machine à vapeur, le monde est peuplé de citoyens démesurés qui font des pas de 22 mètres 70, et sans se fatiguer!

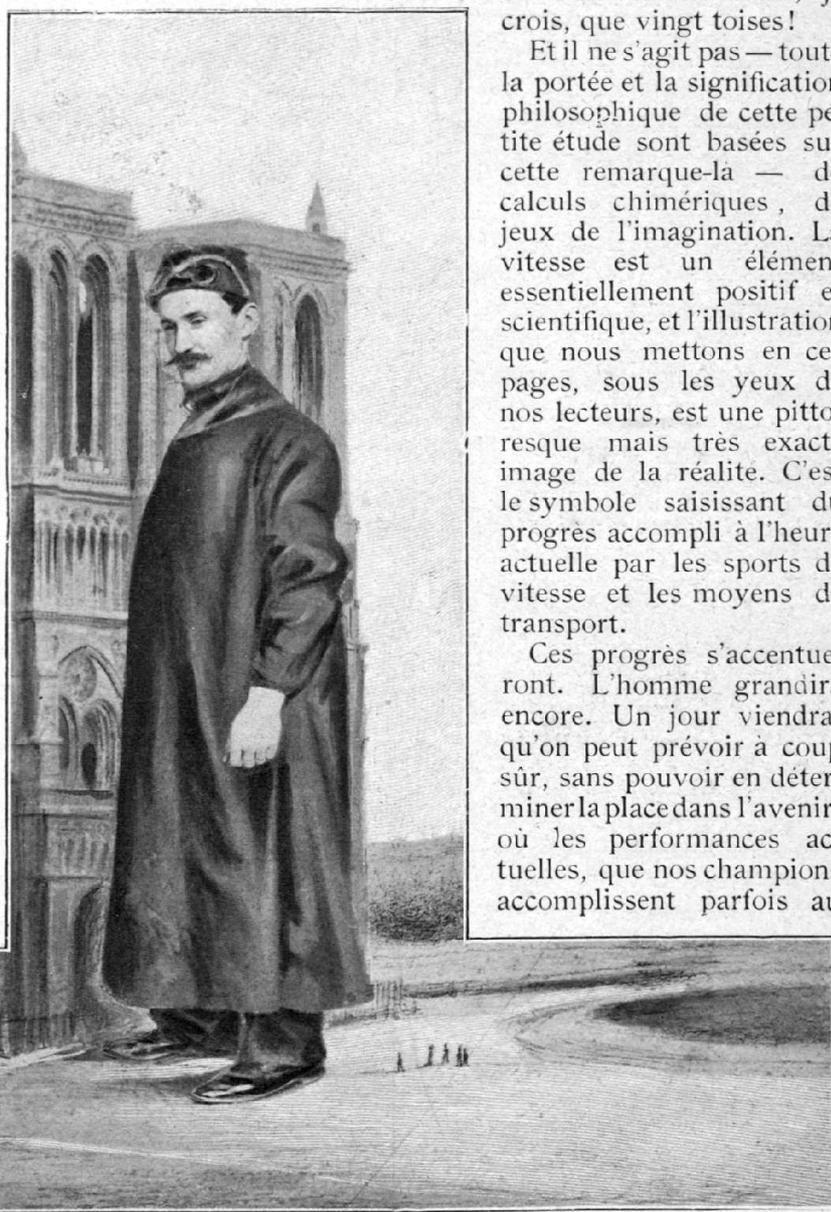
PLUS ENCORE : L'AUTO-MOBILE PLUS RAPIDE QUE LA LOCOMOTIVE.

Mais ce n'est plus aujourd'hui aux trains rapides qu'appartient le record de la vitesse. On est arrivé à mieux avec l'automobile. Pour ne citer qu'une seule performance, la dernière, la plus belle — à l'heure tout au moins où nous écrivons ces lignes, car lorsqu'elles paraîtront, l'éternel progrès aura peut-être augmenté l'interminable série des records — Baras a couvert

des nains, à côté de ce que nous sommes, nous, par suite de l'usage de moyens artificiels de locomotion? Les géants des voyages de Gulliver n'avaient, je crois, que vingt toises!

Et il ne s'agit pas — toute la portée et la signification philosophique de cette petite étude sont basées sur cette remarque-là — de calculs chimériques, de jeux de l'imagination. La vitesse est un élément essentiellement positif et scientifique, et l'illustration que nous mettons en ces pages, sous les yeux de nos lecteurs, est une pittoresque mais très exacte image de la réalité. C'est le symbole saisissant du progrès accompli à l'heure actuelle par les sports de vitesse et les moyens de transport.

Ces progrès s'accroîtront. L'homme grandira encore. Un jour viendra, qu'on peut prévoir à coup sûr, sans pouvoir en déterminer la place dans l'avenir, où les performances actuelles, que nos champions accomplissent parfois au



LE CHAUFFEUR, LE GÉANT DES GÉANTS

Le record de la vitesse a été fourni par l'automobile : 168 kilomètres à l'heure, pendant moins d'une heure il est vrai. Une automobile lancée à cette vitesse à Paris, équivaldrait comme vitesse et... comme danger public, à la marche de ce prodigieux promeneur de 61^m de haut, soit 7^m de moins seulement que les tours Notre-Dame.

le kilomètre en 21 secondes $\frac{2}{5}$. Cela fait du 168 à l'heure. Et Baras a parcouru le ciment du vélodrome d'Ostende avec la vitesse d'un colossal marcheur de 61 mètres de hauteur, d'un colossal marcheur presque aussi haut — à sept mètres près — que les tours de Notre-Dame.

N'avions-nous point raison de dire en commençant que les géants de la légende ne sont que des individus de taille moyenne, sinon

prix de leur vie (Brécy ne vient-il pas de mourir d'accident au moment où il avait presque battu le record de l'heure, dans un magnifique effort!) — deviendront de piètres exploits. Et les futurs recordmen de l'automobile n'auront bientôt plus la honte d'être cinq fois plus petits que la Tour Eiffel! Et les voyageurs des trains électriques seront cette année-ci, peut-être deux fois plus hauts que la colonne de la Bastille!

GEORGE PRADE.

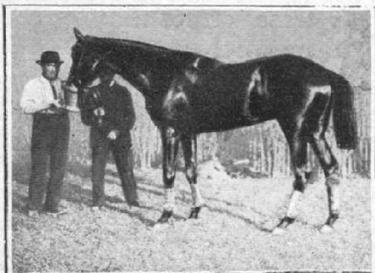
TOUS LES SPORTS & Janvier 1905 (1)



L'équipe anglaise gagnante du match de foot-ball disputé, à Buffalo, le 1^{er} janvier

MATCHES DE FOOTBALL FRANCO-ANGLAIS

Comme rugby, la première partie importante du mois de janvier, disputée au Parc des Princes le 8, a été l'occasion d'une victoire nationale sur des joueurs anglais.



Le *Matin*, à M. Ch. Liénart, gagnant du Grand Prix de Nice (steeple-chase 100.000 fr.).

L'équipe des *Bristol Wanderers* a été battue par celle du *Racing Club* marquant 9 points à 3 après une partie, sinon fort intéressante, du moins bien disputée.

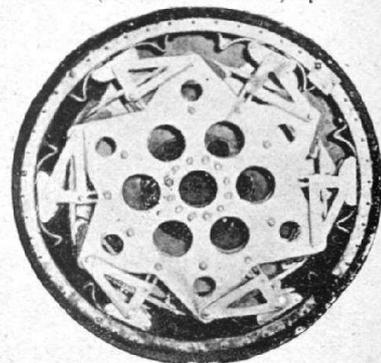
Le début du mois a été consacré à deux beaux matches internationaux d'association. Joués au Vélodrome Buffalo les 1^{er} et 2 janvier, ils ont servi de début chez nous à une équipe anglaise de bon ordre, les *Arcadians*, qui rencontraient le premier jour le *Racing Club* de France, et le second une équipe nationale formée des meilleurs joueurs français. La première partie a permis aux visiteurs de triompher par trois buts à rien, mais la seconde a été l'occasion d'une belle revanche pour nos représentants qui ont battu les Anglais par quatre buts à un.

Le 15 janvier, match international de rugby à Saint-Cloud, entre le *Stade Français* et une



Le plus petit cycliste du monde.

mauvaise équipe anglaise dénommée *Old Denstonians* et qui a succombé par 23 points à 0.



La dernière invention de l'automobiliste. Roue avec système de ressorts, destinée à remplacer le pneumatique.

l'apanage de *Nana Sabib*, également à M. Liénart.



Le toboggan, sport d'hiver. (Instantané pris à Londres.)

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter.



L'automobile du Prince Orloff après l'accident qui l'a en partie détruit.

LE TOBOGGAN EN ANGLETERRE

L'apparition et la durée des neiges ont provoqué en Angle-



Aldridge et Pearce, vainqueurs du Cross-country de la " Vie au Grand Air ".

terre l'apparition d'un nouveau sport : le toboggan.

Le toboggan est une sorte de petit traîneau avec lequel on glisse très rapidement sur la neige.

DEUX GRANDES COURSES AUTOMOBILES

Bien que plusieurs mois nous séparent encore de la date à laquelle on doit les faire courir, on s'est beaucoup occupé ces temps derniers de la Coupe Gordon Bennett et du Grand Prix de l'Automobile-Club de France.

Sauf imprévu, c'est sur le « Circuit d'Auvergne » que les deux épreuves seront courues.

LE RECORD DE L'HEURE EN AUTOMOBILE

Le record de l'heure a été battu le 30 janvier à Ormond Beach (E.-U.), sur voiture française par E. Flechter (américain), qui a parcouru 160 kilomètres en 1 h. 18 m., couvrant donc 123 kil. 60 dans l'heure.

MORT DE T. R. CARTER

T. R. Carter, le célèbre entraîneur qui dirigeait depuis quarante ans l'écurie Delamarre et avait été surnommé le « Père la Victoire » grâce aux triomphes internationaux remportés par les chevaux qu'il entraînait, est mort dans des circonstances tragiques, le 27 janvier : Dans un accès de fièvre chaude il s'est jeté dans la Seine.

COURSES A PIED

La première grande course pedestre de l'année a eu lieu le 15 janvier. Il s'agit du Prix Lemonnier, qui se dispute annuellement entre coureurs amateurs sur la route de Versailles à Paris.

Couru pour la cinquième fois, il a obtenu un réel succès.

La victoire est revenue au favori Verse du Racing Club de France, dans le temps excellent de 43 m. 46 s. Le classement par clubs a donné lieu à un dead-heat entre les équipes du Racing Club de France et de l'Union Athlétique Clodoaldienne (Saint-Cloud).

LE " CROSS " DE LA VIE AU GRAND AIR

Le Cross-Country International qui a mis aux prises avec l'équipe de la Société Athlétique de Montrouge, les meilleures équipes anglaises a eu lieu le 22 janvier et a remporté un très vif succès. Plus de 15.000 personnes se pressaient dans le parc de Saint-Cloud où l'on avait tracé le parcours.

Ainsi qu'on s'y attendait, les Anglais ont facilement remporté le splendide challenge offert par la Vie au Grand Air, battant nos représentants par 29 points à 49. Leurs deux champions Aldridge et Pearce ont pris les deux premières places, mais l'honneur national est resté sauf, grâce à la splendide course fournie par Ragueneau qui a pu se classer troisième.

AU VÉLODROME D'HIVER

Le 8 janvier, match entre Pottier, Bruni et Jacquelin. Vainqueur : Pottier. Poulain s'est adjugé la course scratch et le handicap, et, le 15, le match franco-allemand.

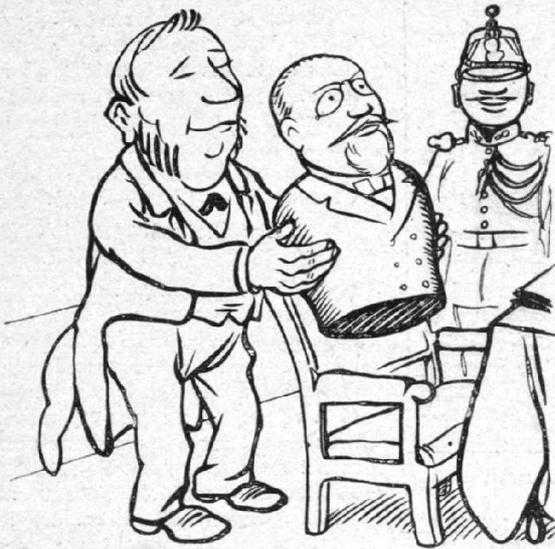
ÇA ET LA

La vie sportive du mois de janvier a été, comme toujours à pareille époque, fort calme. A signaler toutefois l'accident arrivé à la voiture du prince Orloff, et une invention appelée à un succès pratique : celle d'une roue d'automobile où un système de ressorts métalliques rend inutiles les pneumatiques.



Théry, Caillers et Brasier, parcourant la route du circuit d'Auvergne.

JANVIER COMIQUE, par CARAN D'ACHE (voir page 16)



LA NOUVELLE AFFAIRE. — *V'là toujours le juge, ces messieurs et dames peuvent entrer causer de leurs petites affaires!*



MODERN DON JUAN. — *Ce qui m'étonne d'autant plus que monsieur n'a pas encore reçu ses lettres parfumées, c'est que, moi, j'ai déjà reçu les miennes.*

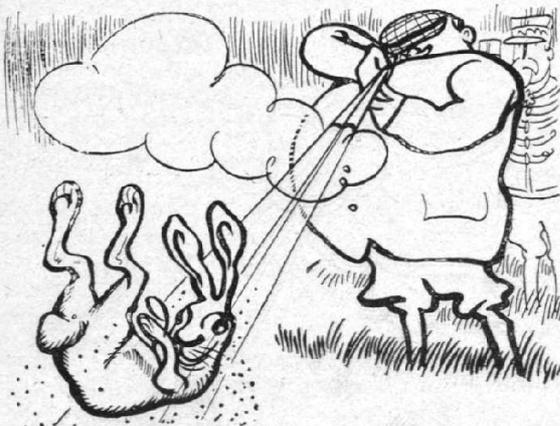


LE MORMONISME A L'ÉTROIT. — *Qui sait, par ces temps d'opérette anglaise, mes "Country girls" feraient peut-être un excellent article d'exportation?*



UN PEU DE MUSIQUE. — *"Roland de Berlin" Pensée d'album : Jamais nous n'irons à la millième!*

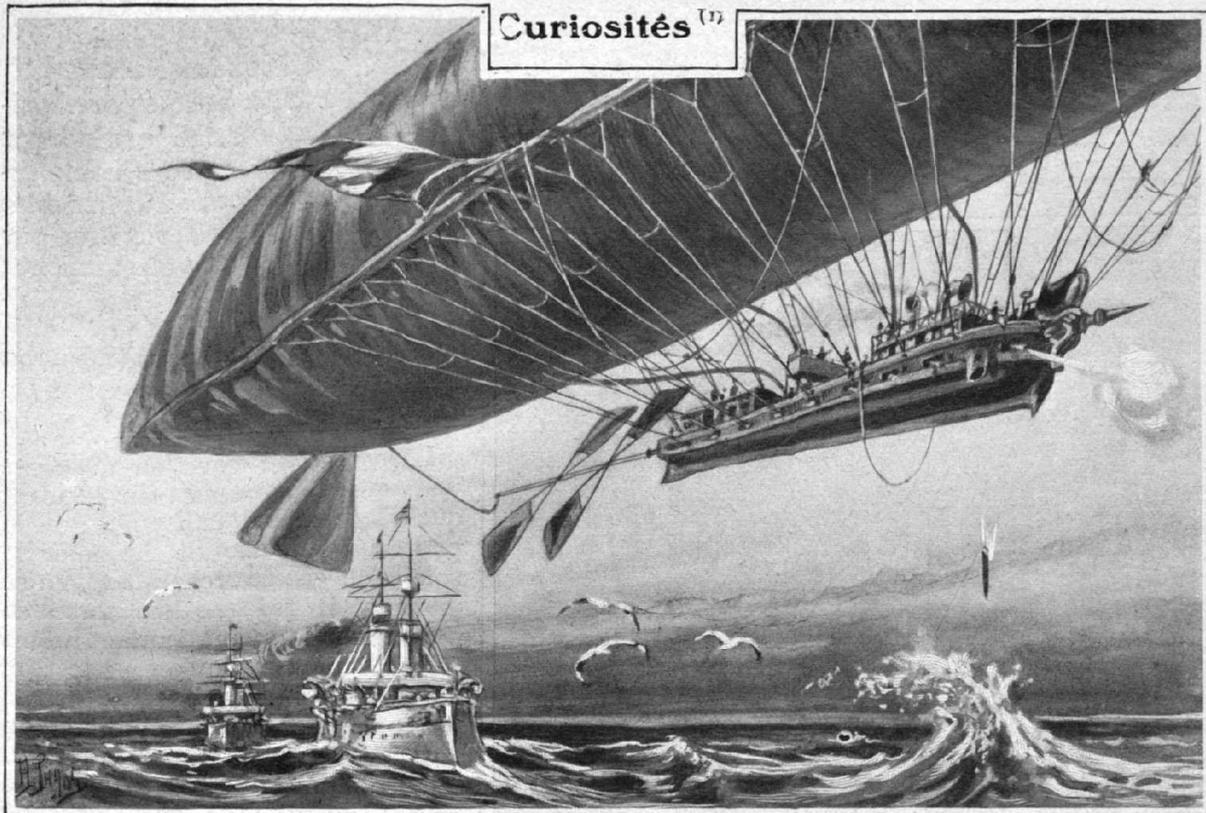
Signé : Léoncavallo et l'Homme masqué.



CHASSE ROYALE. — *Le lapin : Si c'est ça la fameuse gaité portugaise, je la trouve surfaite!*



TERRIBLE! — *Alleïe! m'a-t-elle dit... Té! non, pas d'accent belge!*



DANS QUELQUES ANNÉES : UN CROISÉUR AÉRIEN

La guerre de l'avenir se fera, assure Santos-Dumont, au moyen de croiseurs aériens rapides se tenant à d'inaccessibles hauteurs, et bombardant à leur guise les forts, les armées et les vaisseaux.

Ce que je ferai Ce que l'on fera

Par Santos-Dumont

Le célèbre aéronaute raconte aux lecteurs de *Je sais tout* ses projets et ses espoirs. Il prépare pour cette année une " maison volante " susceptible de se maintenir pendant des semaines dans l'espace. — La réalisation de ce dirigeable à la merveilleuse organisation duquel nous initie Santos-Dumont, entraînera effectivement et pratiquement la conquête de l'air. X X X X X X X X X X X X



QUE diriez-vous de moi si je prétendais qu'il est très possible d'atteindre le Pôle Nord en ballon dirigeable? Si je prédisais que, dans un avenir prochain des croiseurs aériens menaceront des flottes, feront la guerre aux sous-marins, et mettront des corps d'armée en déroute?

Si je vous disais que je compte donner, dès cet été, une impulsion nouvelle à la navi-

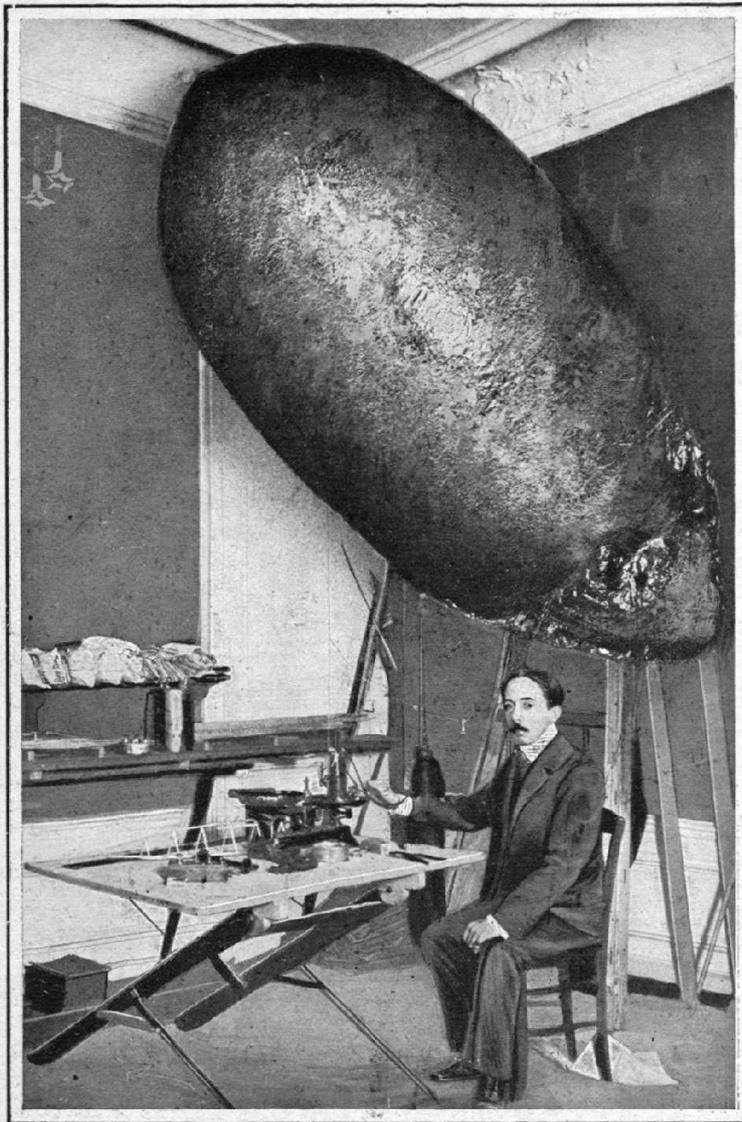
gation aérienne? Que j'espère même, avant la fin de mes expériences, pouvoir croiser au-dessus de l'Europe pendant toute une semaine dans un yacht aérien qui n'aura pas besoin d'atterrir la nuit parce qu'il sera lui-même une maison volante?

Vous me direz qu'il est facile d'épiloguer sur l'avenir.

Mais évoquer le passé est aussi une façon d'envisager l'avenir.

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et les événements universels

Tout ce que j'ai fait jusqu'ici est devenu banal — on le connaît, on l'a vu — cela semble tout naturel, cela ne sort pas de l'ordinaire. Mais n'oublions pas que la banalité de 1902 était l'impossibilité de 1898.



SANTOS-DUMONT DANS SON CABINET DE TRAVAIL

Le célèbre aéroplane est au milieu de ses ballons. Celui qui figure dans son cabinet de travail et que nous voyons ici est la réduction du dirigeable qu'il pilotera bientôt dans les airs.

(Cliche du Journal)

Comment se fait-il qu'aucun ballon n'ait jamais pu se maintenir beaucoup plus de vingt-quatre heures dans les airs, le record du monde, établi dans un match sensationnel récent, étant d'un peu moins de trente-six heures ?

C'est parce que le ballon a deux grands ennemis : la condensation et la dilatation. Supposez que vous vous trouviez en équilibre à cinq cents mètres de hauteur. Tout d'un coup un petit nuage masque le soleil. Le gaz du

ballon se refroidit et se condense et aussitôt, si vous ne jetez pas assez de lest pour compenser la force ascensionnelle perdue par suite de cette condensation, vous commencerez à descendre vers la terre. Si vous jetez trop de lest, vous deviendrez par contre trop léger et vous monterez trop haut.

COMMENT J'ARRIVERAI A FAIRE TENIR UN BALLON EN L'AIR PENDANT UNE SEMAINE.

Imaginez que vous en avez jeté juste assez. Tout va bien pendant quelque temps. Mais voilà que le petit nuage cesse de masquer le soleil. Le gaz se réchauffe et, en se dilatant, il regagne sa force de montée; mais, ayant d'autant moins de poids à enlever qu'on a jeté plus de lest, le ballon montera encore plus haut dans les airs et la dilatation augmentera à mesure que la pression atmosphérique diminuera, jusqu'à ce qu'une quantité de gaz s'échappe par la soupape aménagée dans tous les ballons. Autrement le ballon ferait explosion !

Ainsi vous avez détruit votre équilibre et perdu trop de gaz, le ballon étant un impulsif, qui va toujours aux extrêmes. Vous redescendez donc, pour recondenser encore votre gaz par suite de l'augmentation de la pression atmosphérique. Mais alors il faut encore sacrifier du lest — et derechef le ballon s'élance trop haut et la difficulté recommence !

L'habileté d'un aéroplane pilotant un ballon sphérique consiste précisément à se maintenir à la hauteur voulue en économisant le plus possible son gaz et son lest. Mais quelle que soit l'exactitude qu'il y apporte, l'heure viendra où des condensations répétées l'auront

force de jeter son dernier gramme de lest, tandis que les dilatations répétées lui auront causé une telle perte de gaz que son ballon descendra à terre, non plus sphérique, mais en forme de poire, flasque et vide dans sa partie intérieure.

Depuis les premières ascensions en ballon, les aéroplanes ont cherché à combattre la condensation au moyen de la chaleur. Le premier ballon de Montgolfier n'était rempli que d'air chaud qui est plus léger que l'air

froid de l'atmosphère; et l'on a toujours su qu'une élévation suffisante de la température du gaz équivaldrait à une économie d'autant de lest.

Pilâtre de Rozier qui, accompagné du marquis d'Arlandes, fut le premier de tous à faire une ascension libre en ballon, finit par perdre la vie en voulant traverser la Manche, victime d'une combinaison qui devait renforcer par de l'air chauffé le gaz d'hydrogène.

Dans la suite, on a proposé diverses méthodes; la dernière et la plus logique consistait tout bonnement à permettre à la vapeur de se mélanger librement avec le gaz. Puis, la vapeur se condensant en gouttes sur la surface interne de l'enveloppe du ballon peut être récupérée sans perte dans un réservoir adapté à l'ouverture pratiquée dans le fond du ballon sphérique.

Rien ne serait plus naturel ni plus beau que ce procédé — en théorie — et les seules raisons que j'ai de ne pas l'adopter dans la pratique résultent des expériences que j'en ai faites en petit. Je ne dis pas qu'elles soient concluantes, mais autant que j'ai pu l'expérimenter, ce système m'obligerait à emporter une trop grande quantité d'eau. La surface du ballon est tellement considérable que la masse de vapeur, au lieu de se condenser et de retomber en gouttes comme dans la théorie, semble tout simplement disparaître, s'évaporer à travers la soie vernie, que le gaz même ne peut traverser. Du moins, c'est ce qui m'est arrivé.

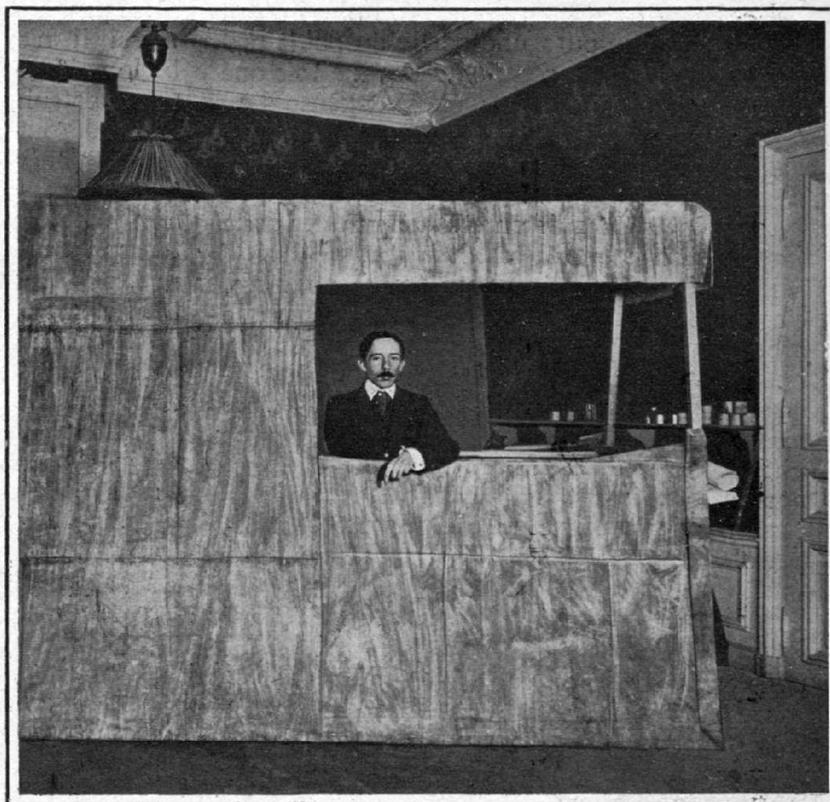
UNE DÉCOUVERTE TRÈS SIMPLE ET TRÈS INGÉNIEUSE, MAIS... IL FALLAIT LA TROUVER!

Et cependant cette question de l'élévation de la température du gaz me tente trop pour que je l'abandonne, maintenant surtout que nous avons un combustible si perfectionné : le pétrole. Mes fabricants de chaudières et de condensateurs me promettent que, avec un kilogramme de pétrole, je serai en état de faire vaporiser vingt kilogrammes d'eau. Or, si je puis trouver un moyen pratique

de recueillir cette eau dès qu'elle cesse d'être à l'état de vapeur, le problème si longtemps étudié sera résolu.

Suivez-moi bien : Imaginez que le ballon descende. Au lieu d'alléger le système en jetant vingt kilogrammes de lest, je n'aurai qu'à brûler un kilogramme de pétrole. Mes vingt kilogrammes d'eau se transformeront en vapeur, plus léger que l'air lui-même et sa chaleur dilatera le gaz au point de produire trente kilogrammes de nouvelle force ascensionnelle! N'est-ce point simple et commode?

Pourquoi n'amènerai-je pas directement la vapeur de la chaudière à un condensateur modern-style en aluminium qui serait suspendu à l'intérieur du ballon? On ne l'a jamais fait — mais c'est là le signe distinctif de toutes les innovations! C'est donc ce que j'ai fait. Appelez la chose comme vous le voulez, condensateur ou radiateur, cela n'a aucune importance pour le résultat!



LE PROJET DE CABINE D'UN YACHT AÉRIEN

Santos-Dumont prépare pour 1905 un "yacht aérien" qui fera sensation. On y verra suspendu en guise de nacelle une sorte de petite maison avec fenêtré-balcon de chaque côté. On pourra loger dans les airs pendant plusieurs jours.

(Cliche du Journal)

L'appareil se compose d'un demi-kilomètre de tubes en aluminium très mince, disposés verticalement en forme de cône creux, le tout étant suspendu au sommet interne du ballon.

Maintenant — pardonnez à un inventeur d'insister un peu sur les détails de son invention — imaginez le ballon dans l'air et en train de descendre. Je tourne un robinet et la vapeur produite par une petite chaudière commence à monter dans le condensateur se frayant un passage à travers le demi-kilomètre de tubes.

Il est impossible que la vapeur se mélange avec le gaz, mais en revanche elle le réchauffe, lui permet de se dilater à nouveau et donne au ballon une nouvelle force qui le précipite plus haut. En effet, la vapeur cesse d'être vapeur avant d'avoir traversé sur toute sa longueur ce demi-kilomètre de tubes. Elle retombe donc immédiatement en gouttes et coule à l'autre extrémité des tubes.

Voyez maintenant ce qui se passe. Le jeu des robinets m'assurant une interruption à volonté, je conserve mes vingt kilogrammes d'eau dans un mouvement circulaire continu, eau, vapeur, eau, vapeur, eau et ainsi de suite. Les vingt kilogrammes (ou plus) d'eau constituent toujours une partie du poids primitif du ballon; et cependant chaque fois que je fais circuler cette eau, avec la dépense d'un kilogramme de combustible à pétrole, je gagne momentanément trente kilogrammes de force ascensionnelle. Et grâce au jeu de mes robinets, je suis en état de graduer cette force à mon gré.

Encore une fois, je gagne trente pour un, c'est-à-dire, trente kilogrammes de force ascensionnelle pour un kilogramme de pétrole-lest. Il me paraît donc évident que si, jusqu'ici, un aéronaute a pu rester vingt-quatre heures dans les airs en ballon sphérique avec une quantité déterminée de lest de sable, je pourrai, moi, me maintenir trente jours dans l'air avec la même quantité de lest de pétrole.

C E QUE SERA L'AÉRONEF DU XX^e SIÈCLE ET COMMENT ON VIVRA A SON BORD

On est en train de coudre l'enveloppe de mon *yacht aérien*, s'il m'est permis de l'appeler ainsi. La « cabine » est déjà construite, on travaille à la chaudière et au condensateur; le moteur est commandé, les propulseurs existent. Et sous peu le yacht aérien partira pour sa première croisière. Par sa forme extérieure il ressemblera plus à l'idée que nous nous faisons de l'aéronef du xx^e siècle que tout ce qui a été construit jusqu'ici.

Au-dessous d'un ballon ovoïde, mais un peu moins allongé que celui de mon « Numéro 9 », on verra suspendue en guise de nacelle une sorte de petite maison avec une

fenêtre-balcon courant de chaque côté sur la moitié de sa longueur.

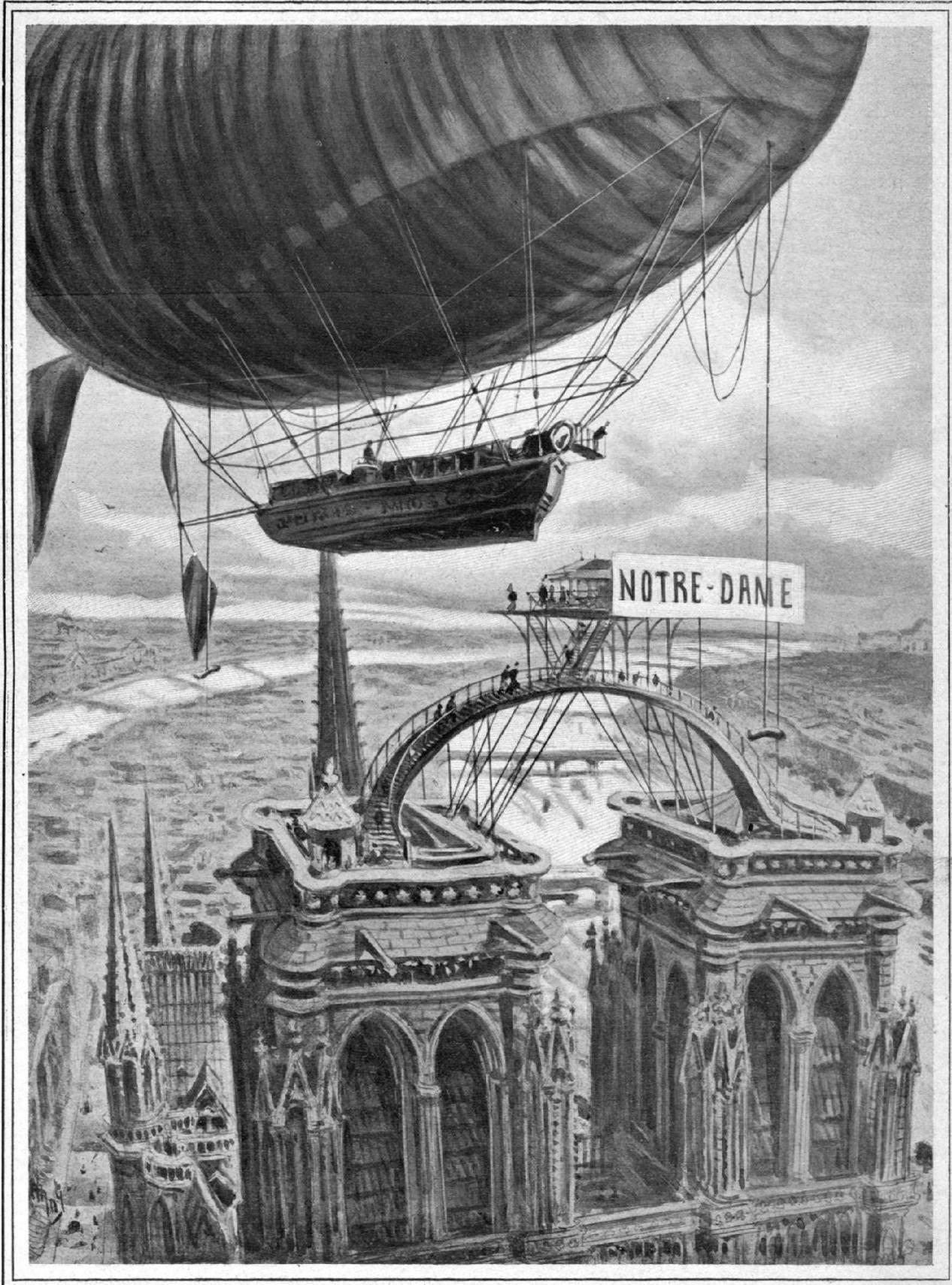
Cette fenêtre-balcon marque la place de la pièce fermée, pouvant être chauffée, quand il sera nécessaire.

Comme la maison volante est destinée à rester des journées entières dans les airs, un abri contre le froid, même à des hauteurs modérées, peut avoir son importance. Les parois de la pièce fermée devront donc être absolument étanches et construites de manière à retenir la chaleur. Elles seront établies comme la maison sur un squelette de bois de pin, d'aluminium et de cordes de piano, le tout recouvert de plusieurs épaisseurs de soie à ballon vernie. Deux lits de camp y tiendront. Mais, me direz-vous, que feront les hôtes pendant que le capitaine dormira? Toute l'idée du yacht aérien est dans la réponse à cette question.

Mes hôtes en prendront à leur aise quand viendra mon tour de sommeil: Le yacht aérien n'est pas fait pour marcher à grande vitesse. Aussi il n'est nullement nécessaire que son ballon ait une forme cylindrique. Je l'ai même fait construire en forme d'œuf; et cela épargne et rend tout à fait superflues les manipulations pénibles et délicates et l'attention soutenue nécessaires pour conserver au ballon sa forme cylindrique, au moyen de ventilateurs et soupapes. Ainsi le yacht aérien pourrait, pendant des heures entières, ressembler tout à fait à un ballon sphérique; il suffirait pour cela d'arrêter le moteur et de laisser tout le système s'en aller doucement à la dérive à travers la nuit — ou l'après-midi ou la matinée — porté par un courant favorable. Le rôle de mes hôtes se bornera à ouvrir ou à fermer un robinet suivant qu'ils verront le ballon monter ou descendre; et il suffit pour cela d'un peu de bon sens.

Souvent nous nous laisserons porter ainsi à notre aise par des courants favorables, flottant à une hauteur pas trop grande au-dessus de la terre, mais absolument libres de tous les ennuis du guide-rope. Pour nous, il n'y aura pas d'élan subits dans les froides solitudes par-delà les nuages, pas de chutes à travers des brouillards humides — comme il arrive aux aéronautes de ballons sphériques. Nous ne nous efforcerons pas de battre le record de la vitesse, pas plus que nous n'aurons à redouter les variations de la pression atmosphérique, comme il arrive dans les dirigeables. Le bon maniement des robinets nous permettra de nous maintenir à la hauteur désirée; et nous voguerons dans les airs en voyant l'Europe se dérouler à nos pieds comme une carte géographique.

Ce que je ferai et ce que l'on fera



LE BALLON DE VOYAGE QUI REMPLACERA LES CHEMINS DE FER

Il est non seulement plausible, mais même tout à fait naturel de penser que dans un avenir relativement proche, les voyageurs utiliseront, de préférence aux voies terrestres, la voie aérienne. Les gares aériennes et les points d'atterrissage donneront à nos cités actuelles des aspects pittoresques et inattendus.

Nous dînerons. Nous regarderons se lever les constellations. Nous resterons suspendus entre les étoiles et la terre. Nous nous éveillerons dans la gloire du matin.

Et les jours succéderont aux jours. Nous franchirons les frontières. Nous voici planant au-dessus de la Russie — il serait fâcheux de s'arrêter si tôt — bouclons la boucle et revenons par la Hongrie et l'Autriche. Voilà Vienne! Faites marcher les propulseurs et changeons de direction — qui sait si nous ne trouverons pas un courant qui nous poussera jusqu'à Belgrade?

Mais voici le matin revenu — voguons avec la brise jusqu'à Constantinople! Nous avons le temps et nous trouverons toujours le moyen de revenir à Paris...

POURQUOI N'ATTEINDRIONS-NOUS PAS LE PÔLE EN DIRIGEABLE?

L'avantage manifeste du ballon dirigeable ovoïde à petite pression intérieure et muni de mon appareil de chauffage à vapeur, est de pouvoir rester trente jours dans l'air là où le ballon sphérique ordinaire peut à peine s'y maintenir un seul jour.

Si Andree avait bénéficié de cet avantage, il serait parti avec des espérances autrement sérieuses de pouvoir traverser le Pôle dans un courant aérien et d'être ramené à la civilisation dans l'hémisphère opposé.

Ainsi, je ne vois pas pourquoi un yacht aérien construit dans ce but n'atteindrait pas le Pôle et n'en reviendrait pas sain et sauf. Un vaisseau à vapeur aménagé pour une exploration arctique le transporterait le plus loin possible vers le Nord; et là, sur le pont du vapeur, on pourrait le gonfler et le lancer dans l'espace pour traverser les quelques centaines de kilomètres qui le sépareraient encore de son but.

Pour moi, j'ai toujours été séduit par l'idée d'atteindre le Pôle en ballon dirigeable. Si l'on considère qu'il ne reste que quelques centaines de kilomètres à vaincre, il est ennuyeux et peu pratique de penser qu'une machine aérienne capable de fournir une course déterminée dans un laps de temps donné et de tenir tête à un vent soufflant à vingt et un kilomètres à l'heure soit mise en échec sur une petite distance.

L'expérience acquise en de nombreuses croisières dans un yacht aérien d'agrément nous enseignerait comment il faudrait construire, équiper et manier le ballon plus fort et plus puissant avec lequel on pourrait tenter l'exploration polaire.

Après avoir trouvé, soit par hasard, soit en le recherchant verticalement, le courant

aérien qui emporterait le ballon vers le Nord, on arrêterait de suite le moteur pour ne pas gaspiller le combustible. Je dirai même qu'on ne devrait se servir des propulseurs que dans les deux cas où ils seraient d'une grande utilité, c'est-à-dire pour pousser l'aéronef droit vers le Nord pendant les périodes de calme, ou bien pour modifier son cours dès qu'il se trouverait emporté par un courant atmosphérique plus ou moins favorable.

Dans le cas où le yacht aérien polaire se verrait forcé d'atterrir, la manœuvre serait des plus simples : le capitaine n'aurait qu'à tourner un robinet et à laisser le froid intense condenser le gaz. Pour remonter, il n'aurait de même qu'à réchauffer le gaz.

...Quand les dessous de la guerre russo-japonaise seront connus, on trouvera très probablement que le bateau sous-marin a joué un rôle décisif dans la destruction de la première flotte russe.

C'est étonnant comme nous nous habituons vite aux inventions les plus révolutionnaires.

Jusqu'au moment où leur succès éclate à nos yeux, nous les condamnons; après, nous les acceptons avec nonchalance comme une chose toute naturelle.

Pour moi, il n'y a pas de doute : l'aéronef du *xx^e* siècle sera inévitablement non seulement l'unique ennemi, mais aussi le vainqueur sensationnel du bateau sous-marin de ce même siècle, et cela pour une raison assez curieuse dépendant de certaines lois d'optique que les inventeurs de l'un et de l'autre n'ont jamais prises en considération.

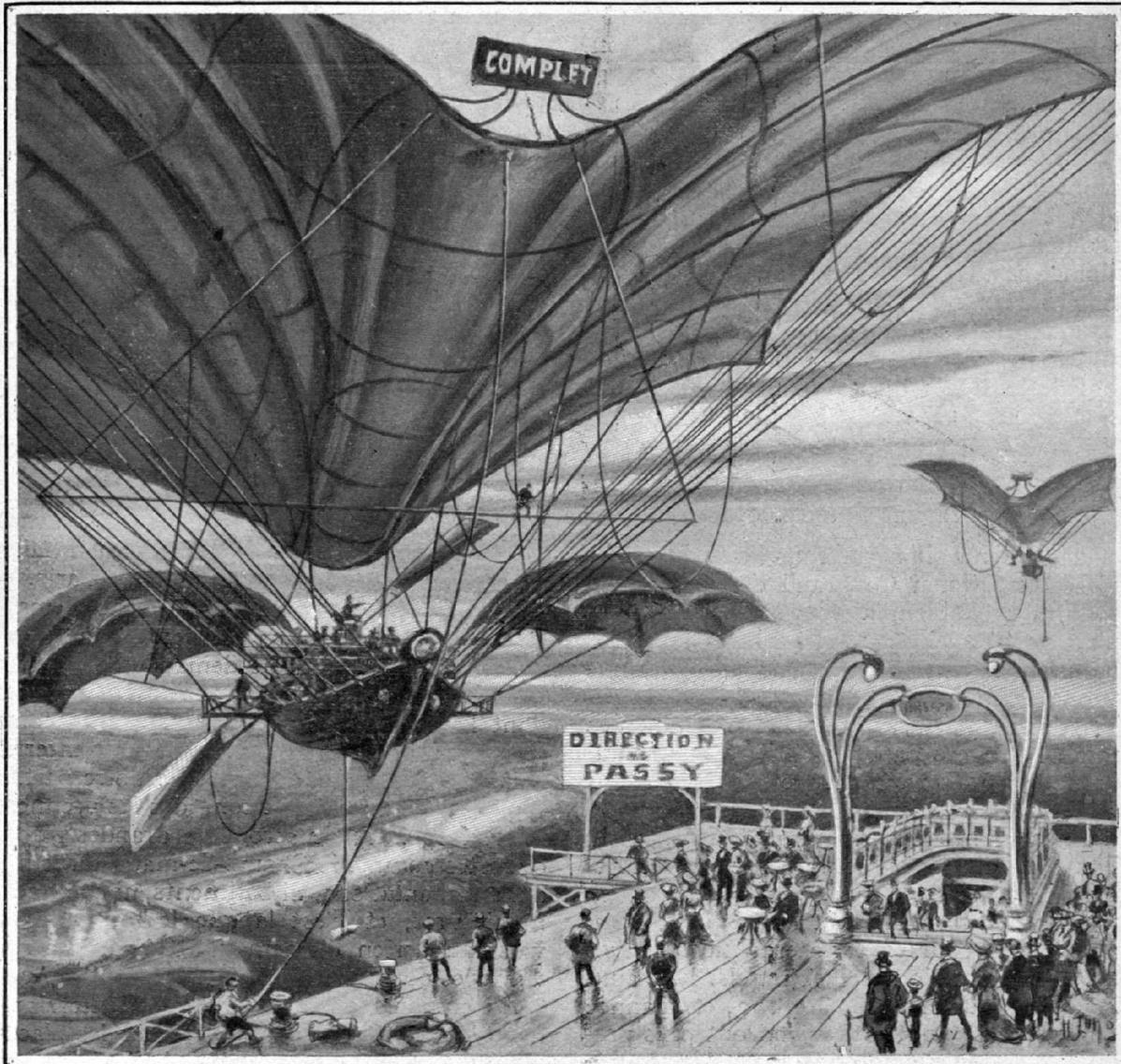
C'est un fait bien constaté que ceux qui planent en ballon au-dessus de la surface de l'eau aperçoivent des corps qui se meuvent sous les vagues, et cela à une grande profondeur et avec une précision merveilleuses.

Retenez ce seul fait surprenant et imaginez le cas d'une flotte menacée par des sous-marins. Sans le secours d'un croiseur aérien, elle restera aussi impuissante que les superbes vaisseaux de guerre russes dans la baie de Port-Arthur. Mais sous la protection d'un croiseur aérien, remarquez combien les chances et les rôles sont changés. Le croiseur aérien traverse ostensiblement l'air en longues lignes parallèles. Sous la surface de l'eau, le sous-marin est en marche. Sa vitesse est peu de chose comparée à celle de son adversaire dans l'air. Il ne peut même pas se rendre compte si le yacht aérien le menace, sans remonter à la surface et sans s'exposer à de grands risques; et il ne pourrait ensuite

profiter des renseignements ainsi obtenus qu'en plongeant à des profondeurs où son utilité deviendrait nulle.

Il y aura aéronefs et aéronefs, des grands et des petits, ayant des destinations diverses. Je vois en imagination un de ces grands croiseurs aériens de l'avenir; heureuse sera l'armée ou

fort que mon « Numéro 7 », dont il prendra cependant, à cause de la vitesse, la forme aiguë et allongée. Je me le représente d'une capacité de 77.000 mètres cubes de gaz, ayant une force ascensionnelle de 93 tonnes. Ceci n'est pas de la fantaisie. Je me suis livré à ce sujet à de longs et minutieux calculs et les



LE METROPOLITAÏN DE L'AVENIR

Voilà, n'est-il pas vrai, un mode de locomotion très supérieur à tous les points de vue aux métropolitains, tramways, chemins de fer, etc. Des gares aériennes, desservies par des ascenseurs, ou viennent aborder de merveilleux omnibus aériens!

la marine qui la première aura le privilège de l'avoir comme auxiliaire!

UNE VISION EFFRAYANTE DE LA GUERRE FUTURE. UN MONSTRE AÉRIEN.

Comme il sera construit avec les ressources d'une nation et que sa destination sera de la plus haute importance, il sera infiniment plus

rapports entre ces chiffres sont rigoureusement exacts.

Le ballon devra avoir 200 mètres de long et 28 mètres à son plus grand diamètre. Il sera poussé dans l'air par 30 propulseurs, actionnés chacun par un moteur à pétrole d'une puissance de 100 chevaux. Cela fait un total de 3.000 chevaux, ce qui suffirait à donner au navire aérien une vitesse constante d'au

moins 100 kilomètres à l'heure. Pour résister à la pression extérieure et intérieure, l'enveloppe du ballon devra être composée de 26 épaisseurs de soie de Lyon dûment superposées et vernies.

Avec un ballon d'une telle force ascensionnelle, on pourrait transporter assez de combustible pour 1.000 kilomètres à pleine vitesse ou 3.000 à 4.000 kilomètres à vitesse réduite; et il resterait encore assez de force ascensionnelle pour transporter un équipage de vingt hommes et une provision d'explosifs destinés à être lancés contre l'ennemi au moyen d'un ou deux canons genre lance-torpilles à air comprimé.

Un croiseur aérien pareil n'aurait pas à redouter le vent. Avec sa haute vitesse de cent kilomètres à l'heure il ferait son chemin tranquillement par le plus fort vent debout; et quand on n'aurait pas besoin de ses services immédiats, on le tiendrait près de la terre, hors de l'atteinte du vent, amarré par une centaine de câbles.

L E GRAND CHANGEMENT QUE NOUS VERRONS DANS QUELQUES ANNÉES.

Quand donc inaugurerons-nous l'ère des vaisseaux aériens? Ce grand changement se produira probablement très rapidement; des qu'un yacht aérien aura franchi le Pôle, des qu'un croiseur aérien aura accompli quelque action d'éclat pendant une guerre, nous verrons dans un laps de temps très court des centaines de ces bateaux de l'air planer au-dessus de nos têtes. Ce sera le commencement du grand changement.

Des centaines d'ingénieurs et de mécaniciens travailleront concurremment au perfectionnement de ces vaisseaux de l'air, se copieront, se compléteront l'un l'autre, organiseront des courses, exposeront à côté l'un de l'autre au Salon des Aérostats. Il y aura des usines pour leur construction; et, d'année en année, les modèles deviendront plus pratiques, à raison même de l'expérience acquise par des milliers de gens compétents dans les concours et dans leurs expériences de tous les jours.

Au commencement, il en sera comme des automobiles, quand elles ne portaient pas encore de numéro, quand on n'exigeait pas de certificats des chauffeurs, et quand l'amateur sortant pour faire sa promenade en auto était toléré d'une part comme une exception et d'autre part comme un pionnier de l'industrie française.

On verra grandir de mois en mois le nombre de yachts aériens qui manœuvreront au-

dessus de Paris; mais comme ils n'effrayeront pas les chevaux, qu'ils n'écraseront pas les piétons, qu'ils n'entraveront pas la circulation dans les rues, et qu'ils n'empesteront pas de leurs odeurs l'air de Paris, on se récriera beaucoup moins que l'on ne pense.

Ah oui! il y aura des plaintes. De temps en temps, un yacht aérien descendra par hasard ou même exprès dans la rue, et ce ne sera peut-être pas sans avarie pour la foule. De temps en temps, assez rarement, l'un d'eux s'abattrait sur le sol, mais sa chute, pour être malheureuse, n'en sera pas nécessairement fatale.

On les discutera. Une partie de la population et de la presse se levera contre cette expansion de la navigation aérienne. D'autres la défendront, ne serait-ce que dans le seul intérêt de l'industrie française et de Paris, centre ou affluent toutes les nouveautés du monde; car les Parisiens seront encore prêts, comme ils l'ont toujours été, à faire des sacrifices plus grands que les autres villes pour conserver à leur capitale sa renommée de Ville-Lumière, ville de plaisirs, de spectacles inédits et de sensations nouvelles!

Petit à petit même, les accidents en entravant la circulation des rues entraîneront certains changements dans la topographie de Paris.

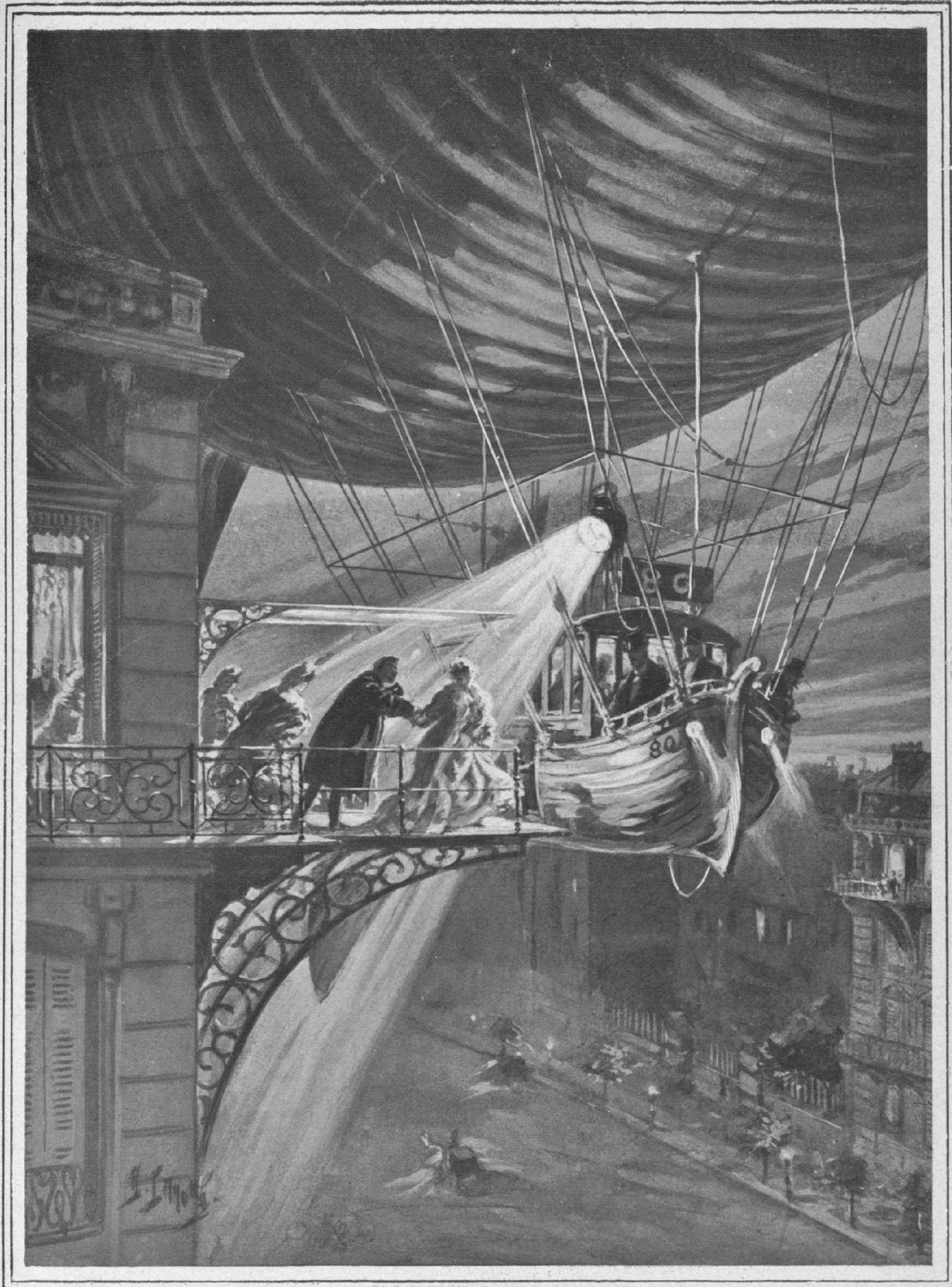
Les propriétaires de yachts aériens demanderont des quais d'atterrissage.

Ils diront: « Nous ne demanderons rien à la rue. Nous ne profiterons pas de vos avenues dont l'entretien est si coûteux. Donnez-nous simplement des emplacements pour atterrir et vous n'aurez plus d'ennuis de notre part. »

C'est ainsi que seront concédés les premiers atterrissements; ce seront de grandes places ouvertes comme le Champ-de-Mars, où il n'y aura ni plantations, ni bâtiments, ni colonnes, ni clôtures, et c'est là que le capitaine de vaisseau aérien dirigera son bateau en cas d'avaries ou quand il lui faudra atterrir.

Au commencement, ces quais d'atterrissage seront probablement pris sur les places publiques déjà existantes; mais la modification topographique aura commencé. Petit à petit il faudra créer des atterrissements dans tous les quartiers de Paris; et quand on se mettra à en établir sur le toit des maisons, le second changement dans la topographie de Paris aura commencé.

Et nous qui lisons ces lignes, aurons-nous jamais l'occasion de monter en ascenseur jusqu'à des plate-formes spacieuses bâties dans l'air, pour attendre les vaisseaux aériens qui viendront nous prendre? Pourquoi pas? Et à côté des ballons, il y aura les machines volantes ou aéroplanes. Les ballons dirigeables allon-



DANS QUELQUES ANNÉES : UNE SORTIE DE BAL

Peut-être verrons-nous cet original spectacle de quelque yacht aérien venant aborder à des quais d'atterrissage, au cinquième étage des maisons, et cueillir dans la nuit les invités d'une soirée parisienne. Pourquoi pas ?

gés, même quand ils ne seraient ni plus lourds ni plus légers que l'air, sont faciles à remiser et s'enlèveront sans aucune difficulté des quais d'atterrissage établis à même le sol. Les aéroplanes, au contraire, auront un intérêt vital à atterrir et surtout à prendre leur vol sur des hauteurs.

Je n'ai rien à objecter contre les aéroplanes pourvus de moteurs; il y a même certaines formes de « plus lourds que l'air » que je considère comme éventuellement possibles sinon probables. Et, si je me trouvais à la tête d'une grande station expérimentale de vaisseaux aériens, avec un matériel illimité et des ouvriers à ma disposition, je me mettrais aussitôt à fabriquer côte à côte une douzaine de types aériens différents, car j'ai toujours été et suis encore convaincu que seule l'expérience pratique sera notre vrai guide dans la conquête de l'air. Si dans mes propres expériences j'ai tenu jusqu'ici à des ballons allongés, c'est uniquement parce que je desirais naviguer de suite dans les airs sans tarder davantage, et pour mon propre plaisir.

Peut-être y aurait-il des yachts aéroplanes à grandes ailes qui permettraient à des moteurs puissants de les faire voler dans l'espace. On arrivera bien à établir la proportion à observer entre force motrice et surface; on découvrira les lois naturelles qui régissent les dimensions de tels aéroplanes, ou seuls, ou combinés avec des ballons. Et nous nous habituons si rapidement aux innovations que le jour ou des omnibus aériens entreprendront le transport de touristes et de voyageurs d'affaires de Paris à Saint-Petersbourg, vous et

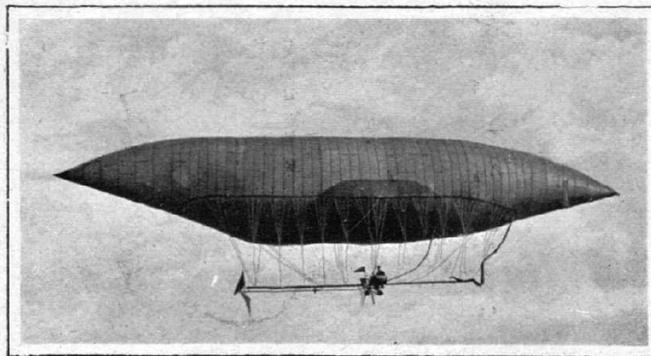
moi nous y prendrons place aussi naturellement que nos grand-pères ont pris place dans le premier chemin de fer.

C'est alors qu'à côté des quais d'atterrissage établis à même le sol et des hautes plate-formes aménagées pour les petits bateaux aériens, la transformation topographique de Paris sera complétée par de nouvelles gares aériennes savamment organisées.

Elles ressembleront à des gares terminus de chemin de fer en tant qu'elles auront des salles d'attente, restaurants, bars, et stations de fiacres d'un côté, tandis que de l'autre il y aura des salles pour le trafic, les machines, les appareils à gaz, et toute une série de voies ferrées parallèles. Ces voies auront leur utilité pour les petits chars et les locomotives qui serviront à la manœuvre des vaisseaux aériens attendant l'heure du départ, car sur le sol le yacht aérien est aussi maladroit que l'aigle!

L'aigle maladroit? L'autre jour au Jardin des Plantes, j'en regardais un battre des ailes sur une branche dans sa cage. Comme sa maladresse devenait de plus en plus manifeste, j'ai félicité *in petto* son inventeur et constructeur de ce qu'il n'a pas eu pour le conseiller, quand il a commencé ses premières « expériences », des mathématiciens en redingote et en chapeau haut de forme. Maladresse et poids lourd auraient fait condamner à l'avance les aigles tout comme leur maladresse et leur légèreté ont fait condamner les premiers ballons dirigeables!

SANTOS-DUMONT



SANTOS-DUMONT A MILLE MÈTRES D'ALTITUDE



LE GÉANT BOUDDAH

Ce géant habite dans un petit village du Cambodge.

On le montre, à titre de curiosité, aux étrangers de passage. Sa haute taille — il mesure 2^m30, — lui a donné une sorte de prestige sacré d'où son nom de Bouddah. Les habitants le vénèrent à l'égal d'un dieu.

LA PLUS PETITE MAISON DE PARIS

Rue du Château-d'Eau, 39. — La plus petite maison de Paris, obtient un regain d'actualité par la mort récente de son vieil et unique locataire.

Le père Geoffroy, depuis plus de cinquante ans, y exerçait la profession de cordonnier, et, maintenant, la porte est close. — Le fils n'a pas succédé au père; loin



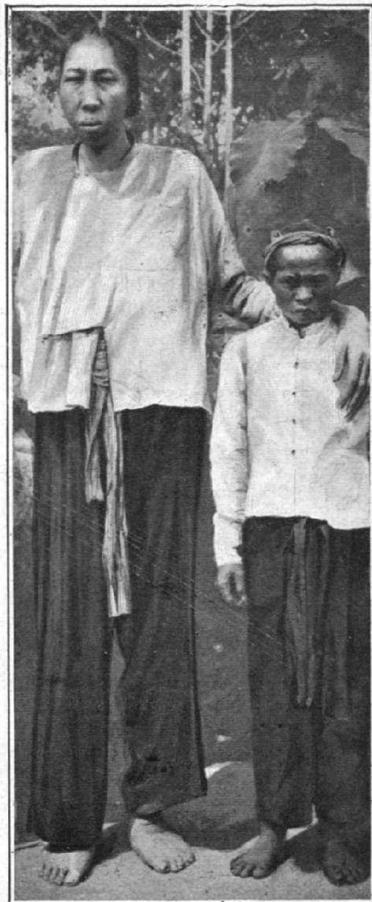
La plus petite maison de Paris a 65 centimètres de largeur, elle est sise au 39 de la rue du Château-d'Eau.

de là, car c'est un gros et riche commerçant qui habite dans le 3^e arrondissement.

A noter un fait bizarre — la maison n'a pas d'escalier; on ne peut accéder à l'unique étage que de derrière une maison attenante.

WAGON A VOILES

Wagon à voiles ou canot sur rails, le véhicule hybride, qu'utilisent certains amateurs de



Le géant Bouddah, mesurant 2 m. 30.



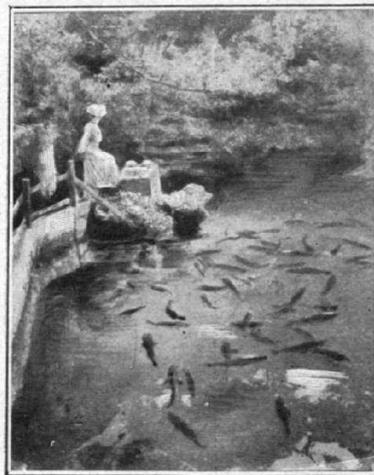
Wagon à voiles (Amérique). On y fait du 60 à l'heure.

grande vitesse dans les plaines de l'Amérique du Nord, peut être indifféremment désigné par l'une ou l'autre appellation. La vérité c'est qu'il est agréable à monter et facile à diriger, qu'on n'y craint pas le mal de mer, et qu'on y fait du 60 à l'heure. Malheureusement il est peu acclimatable dans nos pays.

EAU TRANSPARENTE

Certaines eaux — eaux douces ou eaux de mer — présentent cette particularité de pouvoir être pénétrées par les regards à une grande profondeur. Mais il n'est pas de lieu au monde où l'eau soit si transparente qu'à un certain lac des Bermudes, où l'on voit des poissons jusqu'à 4 mètres de profondeur.

D'ailleurs tous nos lecteurs ayant des notions de photographie se



Les eaux miraculeusement transparentes d'Ollarda.

rendront compte de la transparence que doit avoir l'eau de ce lac pour qu'on distingue ainsi des poissons sur le cliché.

DESSINS DE FOUS

La folie, en abolissant certaines facultés et en atrophiant certaines dispositions, donne au contraire parfois un développement inattendu à quelques-unes d'entre elles. On en trouvera une preuve dans ce saisissant portrait d'une folle fait par elle-même, surtout si

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter.

L'on tient compte de ce fait que la malheureuse, avant d'être frappée d'aliénation mentale, n'avait pas la moindre notion de dessin.

UN BATEAU ORIGINAL

L'original petit bateau à moteur que nous montrons et dans lequel se tient fort à l'aise un jeune garçon, est fait d'un panier d'une longueur de 1^m20 environ. La propulsion s'effectue au moyen de deux roues de bicyclettes — qui plongent sous le bateau — et que le passager manœuvre en actionnant au moyen d'une manivelle le



Portrait d'une folle par elle-même (Asile de Villejuif).

les visiteurs courent aucun danger, pas même celui d'être mouillés. On a d'abord foré un puits de

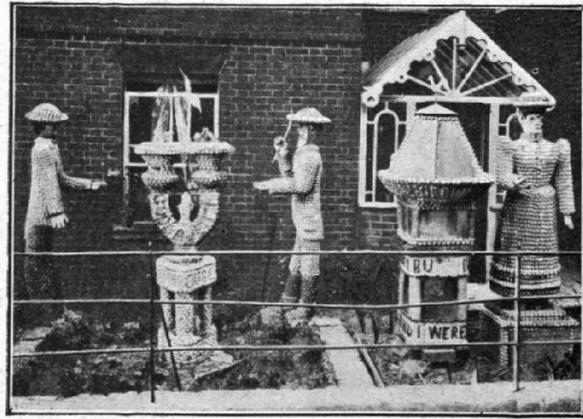
240 mètres en dessous de la chute. Les galeries d'approche se termineront par des chambres, que ferment des baies vitrées, et munies de chaises confortables. Un ascenseur électrique descendra les curieux au fond du puits.

UNE SCÈNE DE THÉÂTRE EN COQUILLAGES

Un ingénieux et patient artiste a édifié toute une scène d'Hamlet avec du ciment et des petits coquillages : à droite, on voit Hamlet, au milieu, l'ombre de son père, et de l'autre côté, ce sculpteur d'un



Un panier transformé en bateau à moteur (Italie).



Une scène d'Hamlet en coquillages (Angleterre).

pignon d'engrenage. C'est très rudimentaire et très perfectionné... et cela marche fort bien, dans un village des bords de l'Arno.

UNE HORLOGE MONSTRE

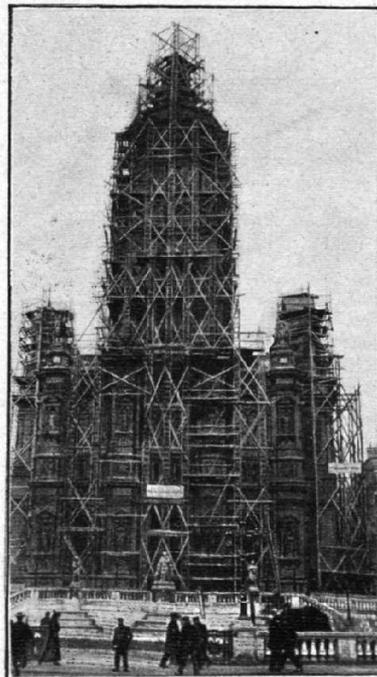
Une des plus pittoresques horloges du monde est juchée au sommet d'une colline qui domine la capitale de la Styrie, la ville de Graetz. Elle survit, avec quelques tourelles, bastions et arbres imposants, à un château-fort qui existait en 1809. Cette curieuse tour-horloge est une construction basse surmontée d'un pignon qui se termine en flèche. Quatre gigantesques cadrans, fixés à ses côtés, servent un mouvement d'horlogerie d'une précision absolue. Au pied, l'on distingue encore un blason de pierre de rois allemands.

UN TUNNEL SOUS LE NIAGARA

On vient de terminer un travail extrêmement curieux aux chutes du Niagara et particulièrement en dessous de la fameuse chute du Fer à cheval.

Le tunnel permet de voir la masse d'eau d'en dessous sans que

9 mètres de profondeur et du fond du puits on a poussé un tunnel de développement par une courbe de



La Trinité avec son échafaudage actuel, véritable dentelle.

nouveau genre a figuré la reine Victoria — comme spectatrice de la scène, sans doute. Ce travail peut se voir au village de Parkstone, Dorset, en Angleterre.

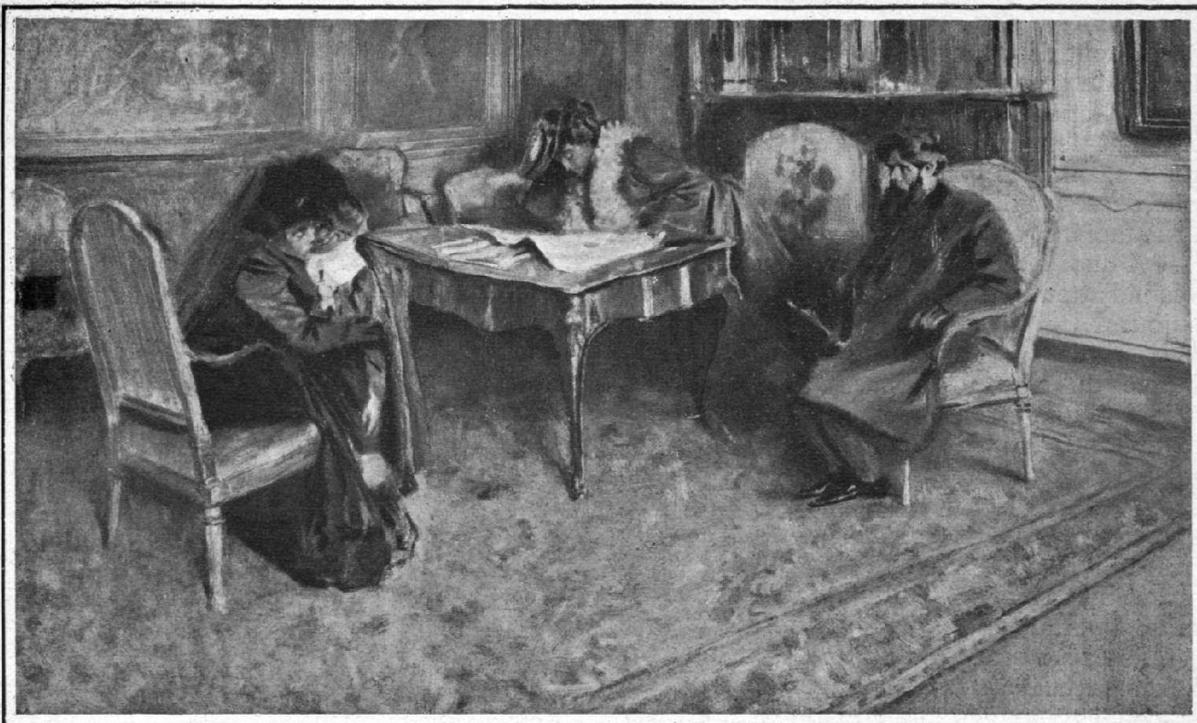
UN VILLAGE FOSSILE

Dans l'Arizona, près du Mexique, on a retrouvé les curieux vestiges d'un village abandonné depuis plusieurs siècles et dont les constructions se sont peu à peu recouvertes d'une légère couche de poussière argileuse que les pluies et le soleil ont fait adhérer à la pierre et qui justifient le nom de village fossile, sous lequel cet endroit a été désigné à l'attention d'une société scientifique de Washington par un de ses membres.

LA TRINITÉ EN RÉPARATION

L'église de la Trinité est entourée depuis trois mois par des échafaudages qui la masquent presque complètement et lui donnent une physionomie des plus curieuses, la légèreté de ces échafaudages étant une innovation.

Les travaux de réfection étant très compliqués, menacent de durer fort longtemps.



LE SALON D'ATTENTE CHEZ UN PRINCE DE LA SCIENCE
Les malades attendaient, gardant le silence ennuyé des accusés conduits à l'antichambre d'un juge. (Page 117, col. 1.)

MOI ET L'AUTRE

Roman Inédit

Par **JULES CLARETIE** de l'Académie Française

L E DOCTEUR CHARDIN REÇOIT LA VISITE D'UN SINGULIER MALADE.

Dans le grand salon du docteur Chardin, boulevard Haussmann, des malades attendaient, venus à l'heure de la consultation, et, enfoncés dans les fauteuils, en des attitudes impatientes, les regards bourrus, ou timidement assis au bord des chaises, gardaient ce silence ennuyé des accusés conduits à l'antichambre d'un juge. Il y avait la deux vieilles dames à l'air très triste amenant un petit enfant pâle qu'elles grondaient un peu, très doucement, quand il toussait; une jolie jeune femme visiblement nerveuse et qui feuilletait fébrilement des albums de voyages, des livres illustrés, trainant sur la table; un gros monsieur au visage gonflé et apoplectique et, dans un coin, les jambes croisées et son chapeau sur les genoux, un jeune homme maigre, élégant et fin, dont les yeux interrogateurs allaient des tableaux de maîtres appendus là, aux arbres du boulevard dont on apercevait, au-dessus des brise-bise des fenê-

tres, les feuilles jaunes, les branches à demi dépouillées par le vent d'automne.

Parfois, la porte couleur chêne aux nervures d'or qui donnait du salon dans le cabinet du docteur s'ouvrait et la silhouette longue, émaciée et comme fantastique d'un homme en redingote noire apparaissait sur le seuil. On apercevait un crâne pointu au-dessus d'un visage mince totalement rase, à l'américaine, un grand corps grêle qui faisait un geste d'appel, sec comme le mouvement d'un vieux télégraphe à bras, et, un des clients se levant et disparaissant dans le cabinet, la porte se refermait sans bruit sur quelque confiance ou sur quelque douleur.

Et le jeune homme, venu le dernier et ayant à laisser passer devant lui ces femmes et ces malades attendant près de lui, songeait que cette longue station dans le salon du médecin ressemblait vaguement aux autres stations de misère de la vie quotidienne. Les regards des impatientes se fixent avec une sorte de colère jalouse sur ceux des clients qui doivent passer les premiers. On dirait que ceux que le docteur

appelle sont des favorisés du sort et prennent un peu du temps et de la vie des autres. La jeune femme, impatiente, fermait, rouvrait, refermait les reliures gaufrées des albums fatigués, maniés par tant de doigts et du bout de ses petits pieds battait une marche sur le tapis.

— A quoi bon? disait au jeune homme un voisin d'attente. A quoi bon, puisqu'on arrive toujours?

La porte du cabinet s'ouvrit. Le crâne chauve du docteur apparut, le long bras maigre fit un geste d'appel et le jeune homme entra, le médecin lui indiquant un fauteuil de cuir pour s'asseoir.

Devant un vaste bureau couvert de papiers et de livres, avec des crabes en bronze japonais pour presse-papier, le docteur Chardin, impassible avec son visage taillé à larges traits, fort pâle et qui évoquait le ressouvenir de tel ou tel visage sommaire sculpté dans la chair blanche de quelque noix géante, se tenait les coudes appuyés sur son buvard et, ses doigts grêles entrecroisés, examinait jusqu'au fond des yeux le sujet placé en face de lui.

L'œil gris, vif et aiguisé, comme si de la prunelle eût jailli une pointe de bistouri, devenait gênant pour celui qui en supportait l'éclat. C'était précisément une sorte de rayon humain, pénétrant comme un rayon cathodique. Le jeune homme, de son grand œil sombre illuminant sa figure blême entourée d'une barbe noire très fine, semblait examiner, de son côté, avec une curiosité un peu inquiète, cet homme dont le regard interrogeait, cherchait la pensée comme avec une pince.

— Voyons, Monsieur, voulez-vous m'expliquer votre cas le plus sommairement possible. Il s'agit d'une maladie nerveuse, évidemment?

Grand, bien découplé, joli garçon, l'homme interrogé n'avait l'air ni d'un dégénéré ni d'un débile et il fallait le coup d'œil spécial du docteur Chardin pour apercevoir la tare invisible.

— Oui, docteur, dit le client, la voix un peu émue. Et d'une maladie assez irrégulière. Mais vous avez beaucoup de monde dans votre salon et je crains d'être un peu long. D'un autre côté vous verrez tout à l'heure que je ne puis remettre ma visite et que vous ne pouvez rejeter votre arrêt à un autre jour. Je vous demande de vouloir bien m'écouter avec patience. Les autres...

— Vous avez passé à votre tour, Monsieur, les autres attendront leur moment. De quoi s'agit-il?

— Voilà. C'est, je vous l'ai dit, assez étrange, docteur. Tout autre que vous me prendrait pour un fou, un fou dont il constaterait officiellement la folie. Je suis malade, sans doute, mais — vous pouvez me soumettre à tous les examens et à toutes les épreuves que vous voudrez — je ne suis pas fou. Non... Tous les aliénés prétendent, me direz-vous, qu'ils ont le cerveau parfaitement sain, je ne dis pas cela pour moi, notez bien, au contraire. Il y a une lésion en moi. Et je viens vous exposer mon cas en vous demandant, non pas guérison d'abord, mais d'abord conseil et guérison ensuite.

— Je vous écoute, dit le docteur Chardin, dont les yeux gris ne quittaient pas les noires prunelles de celui qui parlait.

— Avant tout, il faut que vous me connaissiez, docteur. Voici ma carte.

Le médecin regarda :

— André Fortis... Le peintre?

— Le peintre.

Le docteur sourit — et l'expression de ce sourire inattendu dans cette physionomie glacée, parut charmante — puis il eut une phrase rapide, pittoresque et juste sur les beaux paysages mélancoliques exposés par Fortis au Salon dernier et il dit doucement :

— Vos toiles en effet sont d'un œil qui sait voir et d'un art qui sait exprimer. Vous êtes un poète mais, à en juger par votre œuvre, un cerveau parfaitement constitué. Je n'en dirai pas autant de tous vos voisins. Passons.

— Docteur, fit André Fortis, qui sourit à son tour, mais plus tristement, puisque votre appréciation préalable m'est aussi favorable, elle me met plus à l'aise pour une confession qui, je l'espère, et malgré sa bizarrerie, ne modifiera pas votre diagnostic. Je vous ai dit que je n'étais pas fou. Mais mon état morbide me rend aussi malheureux que si je l'étais. Je suis un être dont à de certaines heures et pendant un laps de temps assez long, la personnalité se dédouble.

— C'est-à-dire?

— C'est-à-dire que, tout à coup, au moment où je m'y attends le moins, en marchant, en causant, en travaillant, à l'atelier ou à table, une soudaine attaque de sommeil s'empare de moi, je m'endors sans cause et je deviens alors, — vous n'allez pas me croire — oui, je deviens un autre homme, un tout autre homme, un homme qui a sa vie différente de la première, ses opinions, ses idées, ses préoccupations qui ne sont pas les miennes, un homme qui vit en moi à côté de moi et qui coupe en deux mon existence accoutumée pour recommencer et continuer une autre existence, soudaine, imprévue, presque fou-

droyante. Si bien que mécaniquement, dans cette seconde vie qui me donne en réalité une seconde conscience, je suis tout différent de ma nature habituelle et vivant nécessairement avec les mêmes gens, je dois, gardant le même corps, la même voix, les mêmes gestes, je dois évidemment leur paraître incompréhensible et anormal puisque cette double vie fait en réalité de moi deux hommes enfermés dans le même homme. Notez, docteur, que je ne me serais même jamais rendu compte de mon état puisque je ne me souviens de ma seconde existence que lorsque la crise vient me surprendre, si un vieil ami de ma famille, mort il y a six mois, le docteur Burke...

— Je l'ai connu. C'était un brave homme.

— Si donc, le docteur Burke ne m'avait expliqué ce qui se passait en moi et comment un sommeil soudain pouvait me rejeter à une autre existence complètement différente de la mienne propre, quitte à me rendre à l'existence première sans que j'aie même, je vous le répète, le souvenir de ce que j'ai fait, dit et pensé pendant l'état second... Etat second, c'est bien ainsi, n'est-ce pas? que vous appelez cette espèce de somnambulisme incroyable qui s'empare de moi et fait que pendant un certain temps je ne suis plus moi, je suis *lui*, un être que je ne connais pas, qui n'est pas moi, qui est l'Autre?

CAPRICE EFFRAYANT DE LA NATURE : UN MÊME HOMME, DEUX VIES DISTINCTES.

Le docteur ne quittait pas des yeux le jeune homme et semblait étudier à la fois ses gestes, le son de sa voix, les mouvements du visage, une physionomie qui, assez calme tout à l'heure semblait anxieuse peu à peu, colere comme si quelque tierce personne se fut introduite entre ces deux hommes et qu'André Fortis, devinant l'intrus, en fût irrité.

— Je suis persuadé, docteur, que vous me croyez parfaitement aliéné.

— Non, dit le médecin. Malade, oui, et vous venez de définir là un cas tout à fait extraordinaire...

— Unique, fit le peintre avec violence, oui, unique.

Le D^r Chardin hocha la tête en souriant.

— Voilà bien l'orgueil humain ! Il se retrouve même chez les malades. Surtout chez les malades. Rien n'est unique, Monsieur, dans la nature. Tout a un précédent. La science ne connaît guère et n'a noté et étudié que cinq ou six cas identiques ou comparables au vôtre ; mais cette question de la double conscience et du dédoublement de la personnalité, elle est connue, elle est même classique. Je regrette de vous enlever une illusion. Vous avez eu

des prédécesseurs. Il est même une observation fameuse qui court dans les livres de physiologie et de psychologie, c'est l'histoire de Félida...

— Félida?

— Vous ne connaissez pas ? Si vous ouvrez un volume relatif à l'hypnotisme — et je ne vous le conseille pas dans l'état nerveux où vous êtes — vous trouverez contée, répétée, ressassée l'histoire de cette jeune femme de Bordeaux qui a vécu deux existences en une, a eu un mari, des enfants, une double vie, vie triste, lorsqu'elle continuait l'une de ses deux existences, gaie lorsqu'elle retournait à l'autre et étonnant par cette qualité les savants qui l'avaient mise en observation. Un charmant homme fort érudit, professeur à la Faculté de médecine de Bordeaux et que je vois encore, en une de ses visites à la Salpêtrière, petit, pensif, modeste, causant bien, écoutant mieux, — le D^r Azam, qui s'est fort occupé d'hypnotisme, a attaché son nom à cette extraordinaire observation de Félida. Félida était une hystérique. Ne prenez pas le mot dans le sens que lui donne le vulgaire. Vous êtes un nerveux et la nervosité est l'hystérie des hommes. Et si les phénomènes que vous me décrivez sont exacts — votre précision me dit qu'ils sont exacts — vous êtes un Félida mâle.. Quel âge avez-vous?

— Vingt-neuf ans.

— Vous n'avez, dans vos ascendants, aucun parent d'humeur bizarre? Cherchez bien ?...

— Aucun, dit le peintre

— Votre père est mort à quel âge ?

— Soixante-quatre ans. Il était robuste. Un refroidissement pris en sortant du théâtre l'a emporté.

— Votre mère?

— Ma mère est morte jeune. Je l'ai peu connue. Une figure souriante, un crayon de Chaplin, c'est tout ce qui me reste d'elle.

— Et dans les traditions de famille, rien qui vous rappelle quelque personnage par trop exceptionnel ?

— Rien.

— Il doit cependant y avoir un ascendant à qui vous devez cette névrose. Vous n'avez pas eu d'accident dans votre enfance, une peur ?

— Rien, répéta le jeune homme.

— Souvenez-vous bien...

— J'ai beau me souvenir, docteur, je n'évoque rien, je ne me rappelle rien...

— Du reste, les causes ne suppriment pas les effets. Et ce sont les effets qu'il s'agit de combattre.

André Fortis regarda le docteur bien en face puis, après avoir paru hésiter :

— Combattre, soit. Mais, dit-il lentement, guérir? Peut-on guérir?

— On peut toujours guérir! fit M. Chardin, la voix nette.

— Mais Félicité? A-t-elle été guérie?

— Elle a vécu, je vous l'ai dit. Elle a été femme et mère et elle vit peut-être encore.

— Guérie? répéta André en appuyant sur le mot.

— On peut toujours redevenir malade, répondit le docteur sur le même ton net dont il avait parlé de la guérison.

Un geste saccadé du jeune homme souligna la réplique :

— C'est que je n'ai pas le droit de redevenir malade, moi, docteur!

— Pourquoi?

— Ah! pourquoi? pourquoi?... Je me marie demain. Voilà.

Il y avait dans le regard du peintre une telle expression de fièvre hagarde que le docteur, observant jusqu'ici un névropathe, se demanda s'il n'était pas en présence d'un dément. Mais avec une précision singulière et comme s'il eût répondu à la préoccupation muette, à la pensée même du médecin, le jeune homme se hâta d'ajouter et de répéter :

ANGOISSANTE QUESTION : ANDRÉ EST-IL A JAMAIS DÉLIVRÉ DU MAL.

— Encore une fois ne me croyez pas tout à fait fou. Troublé, oui, effrayé, oui. Poussé comme vers un gouffre, voulant reculer et ne pouvant plus reculer, oui. Et c'est pourquoi je viens vous consulter, me confesser en quelque sorte, je vous l'ai dit. Quant à avoir toute ma raison, j'ai toute ma raison, je suis bien *moi* — et depuis longtemps d'ailleurs j'ai reconquis ce *moi* et c'est ce qui a fait que j'ai pu commencer sans remords le roman d'amour qui se terminera ou qui doit se terminer demain par un mariage... J'adore la jeune fille qui sera ma femme. Elle m'aime. J'ai une fortune indépendante et mon pinceau me ferait presque riche si j'étais harcelé par le besoin de travailler. Nous avons devant nous toutes les chances du bonheur. Mais à une condition, c'est que le dédoublement même de mon être ne rende pas impossible, absolument impossible, cette existence nouvelle que je vais me créer et qui est le salut. C'est, en un mot, que cet autre moi qui n'est pas moi — en vérité, docteur, il me semble que je parle là comme Sosie dans *l'Amphitryon* de Molière — ne se jette pas à la traverse de ma vie, de mes joies, de mon foyer, et ne change pas en enfer ce qui doit être pour moi

le refuge le plus délicieux, je vous le dis, le plus ardemment souhaité.

André s'arrêta, interrogeant avec inquiétude les roides prunelles du docteur Chardin. Il ressemblait, anxieux, à un homme qui attend la sentence d'un juge.

Avant de prononcer, le médecin interrogeait encore :

— Cet état second dans lequel vous entrez, de quelle façon commence-t-il? Avez-vous un signe ou une sensation — ce que nous appelons *l'aura* — qui nous avertisse de sa venue?

— Oui. Ne vous l'ai-je pas dit? Généralement une sorte d'éclair, de zig-zag lumineux et persistant passe par mes yeux, les objets me paraissent ou zébrés de traits de lumière, ou cernés comme d'une auréole, d'un halo... Ou encore une somnolence soudaine, une invincible envie de dormir, une lourdeur de tête qui n'est pas désagréable non, au contraire, qui est engageante, attirante, comme si s'enfoncer dans de la nuit était quelque chose de doux et de bon... Puis je sors de ce demi-sommeil vague ou de ces éblouissements pour me retrouver, pour me réveiller sans doute dans cet état second comme vous dites, docteur, et devenir l'autre personne, endosser, si je puis m'exprimer de la sorte, la livrée et les idées d'autrui, être un autre, être l'Autre et continuer, dans cet état, l'existence nouvelle qui n'a rien de commun avec l'existence précédente. Mais je vous ai déjà dit cela. Je vous demande pardon, c'est de l'obsession.

— Y a-t-il un assez long temps que vous n'avez subi cet état second?

— Oui, docteur, oui. Deux ans. Et le docteur Burke m'assurait même que j'étais guéri.

— Il avait raison. En pareil cas la suggestion est très puissante. D'ailleurs, Burke pouvait parfaitement dire vrai. Il est fort possible que vous soyez guéri... fort possible.

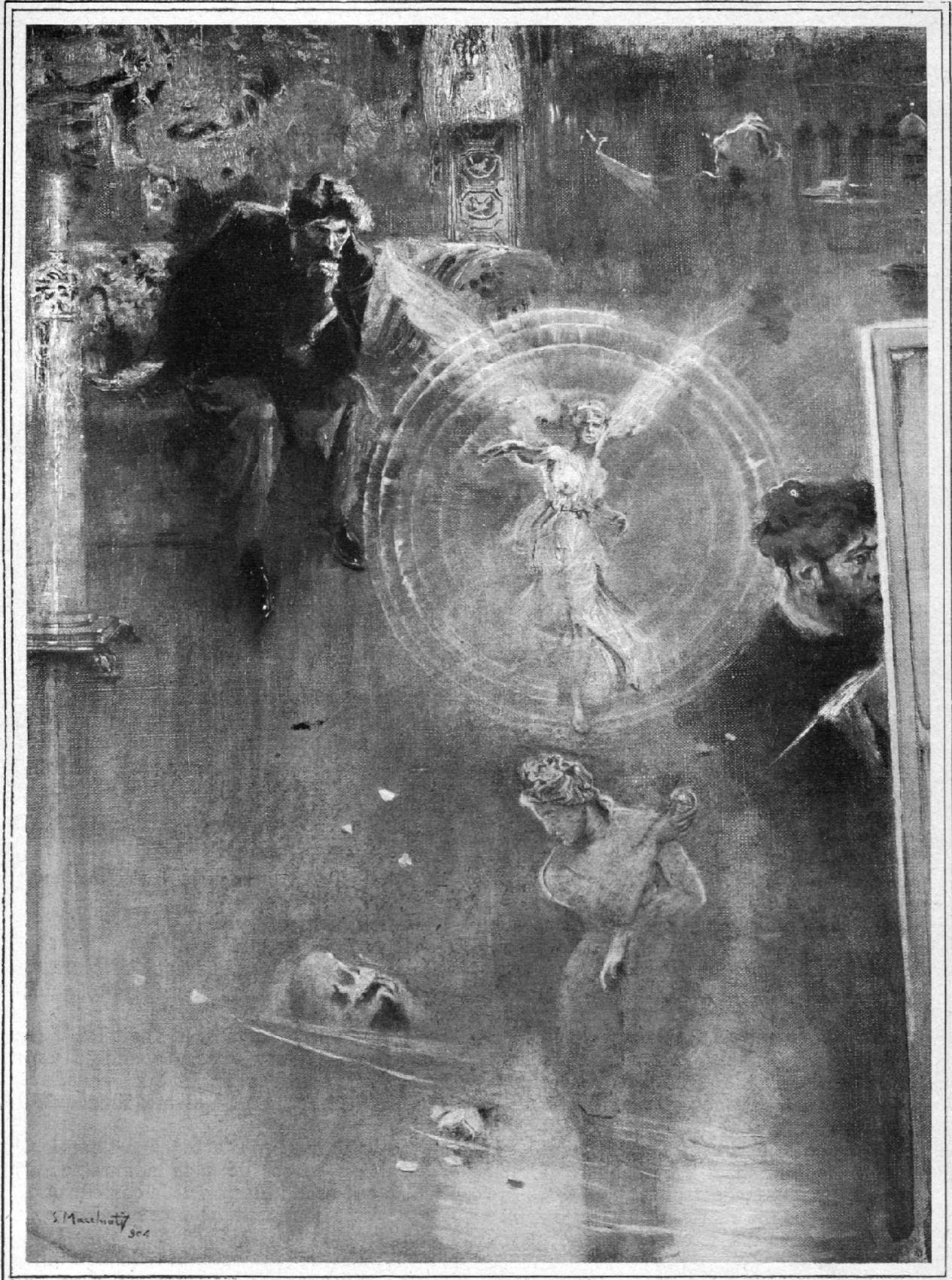
Une lueur de joie traversa les yeux d'André Fortis, rivés sur ceux du médecin.

— Alors, docteur, ce mariage? Ce mariage à lieu demain...

— Eh bien? fit Chardin, froidement.

— Rien ne s'oppose à ce qu'il ait lieu? Je n'ai pas à craindre qu'une façon de fantôme s'interpose entre mon bonheur et moi, prenne ma place, ou m'expulse en quelque sorte de ma propre existence?

— Il faut surtout vous dire et vous redire, Monsieur, que ce que vous redoutez n'est pas possible. Il faut vous pénétrer, vous imprégner de cette conviction. Il faut chasser toute inquiétude. Il faut vous persuader que



LES DEUX ANDRÉ FORTIS

« ... Une sorte d'éclair, un zig-zag lumineux et persistant aux yeux ; les objets me paraissent cernés comme d'une auréole, d'un halo... Puis je sors de ces éblouissements pour devenir l'autre, l'autre, qui m'expulse de ma propre existence. » (Page 120, col. 2.)

vous avez rêvé, et que le cauchemar est chassé. Vous entendez bien, vous persuader intimement, absolument. Vous venez me consulter à une heure de votre existence où il est difficile de reculer. C'est demain, vous m'avez dit demain?

— Demain, à onze heures, mairie du II^{me} arrondissement... A midi à Saint-Roch...

Le docteur restait songeur, cherchant, hésitant, se mordant les lèvres.

Il avait, de son œil profond, deviné le trouble de cette âme en détresse, l'effarement de cet esprit. Il se sentait devant un abîme.

Maitre d'une destinée humaine, il avait, — un mot suffisait — le droit de vie et de mort.

— Demain!... dit-il. Et cette jeune fille vous aime?

— Profondément, j'en suis sûr. Comme je l'aime moi-même.

Alors, lentement, le médecin prononça :

— Mon Dieu, Monsieur, vous seriez venu me consulter, il y a deux mois, je vous aurais conseillé de réfléchir, je vous aurais mis en observation, et mon opinion eût été bientôt nette. Mais vous venez, à l'heure où il s'agit du bonheur et aussi de la réputation d'une jeune fille, m'interroger en m'affirmant que votre médecin, qui, lui, vous a étudié, soigné, vous déclarait guéri... Vous m'embarrassez... Étiez-vous déjà fiancé quand le docteur Burke est mort?

— Non...

— A-t-il eu vos confidences lorsque votre amour pour la jeune fille que vous devez épouser est né?

— Oui, docteur. Et comme je lui exprimais mes troubles, une angoisse toute naturelle, je vous ai dit qu'il m'avait rassuré... Une existence certaine, une affection profonde, un métier que j'aime... Il croyait fermement que je pouvais braver l'avenir et que le passé, l'odieux passé, est en effet le passé...

— Je le souhaite, fit M. Chardin.

Il ajouta bien vite, André Fortis étant devenu légèrement pâle :

— Et je le crois, puisqu'il l'a dit. L'excellent docteur Burke n'était pas le premier venu.

— Alors? demanda le peintre, dont la voix s'étranglait en posant la question.

— Alors entre le scandale certain, d'où peut naître quelque malheur irréparable...

— Certain aussi, docteur. Oui, si vous me dites de ne pas me marier demain, je rentre chez moi, j'écris ma lettre d'adieu, et je me tue ce soir.

— Ce serait une bêtise, fit le médecin. Mais ce sont les bêtises qu'on fait toujours dans la vie avec le plus d'empressement. Je vous

disais qu'entre un malheur — et la bêtise en serait un qui ouvrirait peut-être la porte à beaucoup d'autres — entre un malheur et un aléa ou, ce qui vaut mieux, une espérance, il faut choisir la solution la moins tragique. Vous allez me donner votre adresse. Quoi qu'il arrive vous reviendrez me voir et vous pourrez, au besoin, jeter sur le papier, pour moi — pour moi seul, bien entendu — vos sensations, vos inquiétudes si vous en avez, si vous prévoyez le réveil de cet *Autre* comme vous dites, s'il reparait dans votre existence, ce que je ne crois pas — vous entendez, regardez-moi bien — (et le docteur enfonçait comme un bistouri son regard dans les prunelles du jeune homme) — ce que je ne crois pas (il appuyait sur les mots impérativement, les dictait comme un ordre), ce que je ne crois pas, vous accourez, tout de suite, nous aviserons! Et nous serons les maîtres de la situation?

— Vraiment? dit André Fortis comme dans un cri d'affranchissement.

— Vraiment! fit M. Chardin avec fermeté.

— Ah! docteur, docteur, docteur!... Vous me sauvez la vie!

— J'en suis persuadé. Vous êtes capable d'avoir déjà chargé votre revolver.

Le peintre eut un petit rire nerveux et comme effrayé — non de son acte — mais d'être deviné ainsi, sûrement.

— Oui, dit-il, c'est vrai! Que voulez-vous? J'adore ma fiancée. La perdre me paraît une chose impossible. Je ne peux pas me résigner à la perdre. Qu'est-ce qu'un bout de plomb dans la tête?

— Soyez certain que ce n'est pas un remède, dit le docteur Chardin.

Il s'était levé, tendait la main au jeune homme :

— Allons! Et confiance!

— Et merci, docteur!

Puis, André Fortis faisant le geste de déposer sur un coin du bureau les honoraires du docteur, M. Chardin l'arrêta :

— Non, non. Plus tard. Il s'agit ici d'une cure. Nous réglerons cela quand je vous dirai qu'elle est achevée. Et c'est vous, oui, vous, à l'heure voulue, qui me direz qu'elle l'est...

— Ah! docteur! répéta le jeune homme. Il y a quelque chose de plus admirable que l'artiste qui vend l'illusion de la couleur et du rêve, c'est l'homme de science qui donne du bonheur.

— Tiens, fit le médecin. Je retiens le mot : marchand de bonheur. C'est un titre. Eh bien! soyez heureux, je vous le souhaite, Monsieur Fortis. Et dites-vous : je suis heu-



LA CRISE AFFREUSE REVIENT!

— *Ab ! dit André tout haut. Le docteur Chardin s'est donc trompé ? Le docteur Chardin a donc menti ?...
La crise est là ? Elle revient !...* (Page 128, col. 1.)

reux, comme vous vous répérez : je suis guéri. Se croire ce qu'on veut être, c'est peut-être la seule façon assurée d'avoir ce qu'on souhaite.

Epouser M^{lle} de Jandrieu ! C'était pour André l'union souhaitée. Un roman qui, dans sa tendresse, eût été le plus simple et le plus banal du monde, si la terreur de l'affreux lendemain n'eût pas été tapie au fond, pareille à une angoisse vivante assise au foyer. André Fortis avait rencontré M^{lle} de Jandrieu à Trouville. Un ami le présentait aux parents, le père, vieux gentilhomme, général retraité, qui avait été riche autrefois et dont les terres, les vignes ravagées, ne valaient plus aujourd'hui ce qu'elles valaient jadis ; la mère, charmante femme souriante, timide et pieuse, qui adorait son unique enfant, sa fille, et avait pris soin de façonner cette âme. Et le hasard des promenades, les promiscuités de la table d'hôte, les parties de tennis, les causeries d'abord rapides, puis, l'espèce d'intimité de la plage succédant aux saluts et aux shake-hands des *planches*, tout avait rapproché peu à peu, dans cette demi-liberté des villes d'eaux, les jeunes gens dont les rencontres, sous l'œil de M. et M^{me} de Jandrieu, n'avaient rien du *flirt* banal, et devenaient au contraire une sorte de sympathie grave et profonde.

André avait mis d'ailleurs une discrétion absolue dans ses rapports et l'inquiétude qu'il ressentait de son état lui imposait une réserve anxieuse. Mais, comme si l'influence de M^{lle} de Jandrieu eût été sur lui spécialement calmante, très douce, il n'avait jamais éprouvé, chose extraordinaire, près d'elle, aucune de ces angoisses qui l'étreignaient autrefois, aucune terreur de la venue de *l'Autre*. Le bon regard clair de Cécile de Jandrieu lui donnait la sensation d'un lac limpide dont il eût vu le fond. Il le comparait à l'eau bleue du Léman dont les pensées de la jeune fille (il souriait à la préciosité de l'image) étaient les cygnes.

Elle était grande, mince, jolie, très blonde, le nez mince et les oreilles roses, avec une grâce alanguie de miss anglaise. La mère de M. de Jandrieu était Irlandaise. Aime d'artiste, musicienne, elle était peintre aussi — oh ! sans prétention — et ce goût, une passion pour l'aquarelle, l'avait rapprochée de Fortis.

Une sympathie naissait ainsi. M^{lle} de Jandrieu trouvait chez l'artiste une sorte de guide exquis, des idées nouvelles qui la touchaient, cette fraternité d'admiration qui mène à la confiance attendrie. Chez André, c'était de l'amour qui naissait. Un amour fait de joie rayonnante et d'inquiétude. Car il avait beau se dire que ces espèces d'apparitions d'un être

inconnu dans sa vie, ce dédoublement de son être qui l'avait autrefois saisi, et par deux fois dans son existence, toute cette fantasmagorie malheureusement trop réelle appartenait au passé, était le passé, le souvenir et l'appréhension de cette étrange névrose lui revenaient non pas précis, sans netteté évidemment, mais avec les vagues et pénibles images qui vous suivent, après le réveil, lorsque le cauchemar dissipé laisse encore le cerveau malade, comme un mauvais repas laisse la bouche amère.

Par trois fois il avait été un autre, rêvant d'une vie inattendue sous le même nom et avec le même visage. Ce phénomène fantastique s'était produit : André, pour fuir les regards de ses amis, avait fait en Italie un voyage, emportant sa boîte à couleurs et ses pinceaux ; — et, espèce de somnambule, continuant son rêve pendant des mois, il prenait des notes, des croquis, achevait des tableaux dans cet état anormal dont pas un compagnon de voyage, pas un guide de musée, pas un étranger ne pouvait soupçonner l'existence ; l'intelligence, la parole, le raisonnement — mais un raisonnement nouveau, très différent des opinions habituelles de l'artiste — étant parfaitement intacts.

D'abord timide, hésitant, André s'était laissé aller à la confiance. Il n'espérait plus, traversant la vie comme un homme qui serait menacé d'être forcé, de temps à autre, à se laisser écrouler dans une prison. Et voilà qu'une rencontre d'été, le sourire d'une enfant, la caresse d'une voix de femme, lui rendaient une espérance. Vite, il consultait le docteur Burke.

— Puis-je me marier ? Suis-je fou ?

— Vous n'êtes pas un fou. Vous êtes, mon cher enfant, un malade. Et, la condition seconde que vous avez traversée ne réapparaissant plus, vous êtes un malade guéri.

— Guéri ? Vous l'affirmeriez ? Vous me le jurez ?

— Je ne jure pas moi, je crois. Je crois fermement. Et surtout je vous ordonne de croire. Vous êtes vous. Votre personnalité vous appartient. Vous êtes libre.

C'était un peu l'ordonnance, l'ordre du D^r Chardin.

— Libre d'aimer, de réussir, d'être époux, d'être père ? demandait André.

— Libre de votre destinée, avait répondu le D^r Burke dans toute la plénitude de sa conscience et de sa confiance.

Alors André s'était laissé aller sans résistance à son amour pour Cécile.

Puis, au dernier moment, le doute et l'épouvante l'avaient pris.

Après il pensait au D^r Chardin. Il se rappelait

ce que Burke lui en avait dit : Un maître. Le Maître.

Mais voilà que quelques mots du savant illustre rendaient à André, plein de jeunesse, la foi suggérée par le médecin mort. Il était libre de faire sa vie à sa guise. Il était libre d'espérer. Il espérait. Et les platanes aux feuilles mordues par l'automne lui semblaient, decoupant leurs branches déjà grêles sur le ciel d'un bleu d'Italie (il avait vu, l'autre avait vu de ces ciels à Parme) une sorte d'auréole d'or, un nimbe autour des cheveux blonds et du sourire rayonnant de joie de sa fiancée.

LE MARIAGE D'ANDRÉ FORTIS ET DE M^{me} CÉCILE DE JANDRIEU.

Et ce fut une soirée exquise, ce dernier soir où, seuls dans le petit salon, tandis que M. et M^{me} de Jandrieu causaient, eux aussi, de l'avenir dans la pièce voisine. Les jeunes gens — les époux de demain — échangeaient ces dernières pensées, ces dernières paroles des êtres qui, étrangers encore l'un à l'autre, demain porteront le même nom, demain partageront la même destinée.

Demain ! C'était délicieux, ce mot qui revenait dans leurs propos comme un joyeux carillon saluant une aurore. Demain ! Tout un poème d'amour était comme enfoncé dans ces deux syllabes dites, redites, avec des caresses de la voix et des serremments de mains.

Elle le regardait de ses yeux bleus de miss anglaise, toute sa délicate physionomie, souriante et claire, illuminée de confiance et d'amour. Et lui, le regard ravi, enveloppant d'une expression de protection et de dévouement, cette fine créature au corps souple doucement étendue sur le canapé où ils étaient assis, André approchant ses lèvres de la petite oreille rose de cette enfant, qui, demain, serait sa femme, lentement dans un murmure lui disait :

— Je t'aime !

C'était la première fois qu'il la tutoyait et le fiancé un peu réservé, timide et inquiet qu'il avait été, devenait un amoureux passionné, parlait un langage qui semblait à Cécile une musique inconnue. Elle avait rougi à ce tutoiement inattendu, à ce *tu* qui était comme la prise de possession de tout son être par l'élu et sa jolie tête blonde, comme devenue lourde de pensées nouvelles, se laissait tomber à demi sur l'épaule du jeune homme...

— Moi aussi, moi aussi je vous aime ! répondait une voix à peine perceptible.

Leurs mains, qui demain devaient se joindre, ne se quittaient pas.

Le général de Jandrieu, paternel et cordial, entra, interrompant le duo par un : « Eh ! bien ? » — puis ajoutant : « Mes chers enfants, je conçois que le temps vous semble court, mais il passe. Il se fait tard. Et demain Cécile doit s'éveiller de bonne heure. La robe ! La fameuse robe !... » André se leva, Cécile sourit :

— Tu as raison, papa !

— J'ai toujours raison !

Le fiancé prit congé de M^{me} de Jandrieu qui lui tendait les mains, le regard ému — et Cécile l'accompagna jusque dans l'antichambre, toute seule, attendant qu'il eût endossé son pardessus et qu'il cherchât ce front de jeune fille, y posant un dernier baiser, pour lui dire, à son tour, doucement, lentement :

— Moi aussi, je t'aime !

André emportait, dans ce dernier mot, tout un monde de joies. Il oubliait tout, ne pensait qu'à Cécile, s'absorbait dans cette pensée unique : « Je serai le mari de cette délicieuse créature ! ». Le reste disparaissait, angoisses et mauvais rêves. Tout était dissipé, chassé, éclairci, joyeux. Il dormit d'un sommeil d'enfant et s'éveilla dans des idées heureuses comme le soleil qui filtre à travers les rideaux, faisant dans les raies de lumière briller, comme de la poussière de mica, les atomes...

Et ce fut avec une âme légère, une confiance alerte, une sensation de gratitude envers la destinée, qu'il se rendit au logis où l'attendait sa fiancée, sous le voile blanc, dans la robe blanche...

Lorsque le couple maintenant uni traversa la double haie des invités, amis, curieux, envieux, visages interrogateurs ou souriants penchés sur le passage des nouveaux mariés, un rayon de soleil vint à passer, à travers les rideaux, envelopper comme d'une auréole la beauté blonde de celle qui était maintenant M^{me} Fortis. Une projection de lumière électrique n'eût pas éclairé avec plus de sûreté ce joli visage qui apparut joyeux dans cette illumination soudaine. Et les superstitieux souriaient à cette soudaine intervention du soleil en disant :

— C'est signe de bonheur !

Cécile s'appuyait, en allant à la sacristie, sur le bras d'André et cette pression confiante et charmante semblait au jeune homme une caresse.

Et tout heureux de cet empressement, de ce flot succédant au flot, les mariés et les parents trouvaient très long pourtant le défile comme ils allaient, tout à l'heure, dans la bousculade et l'escalade des salons de M. de Jandrieu, trouver interminable la réception, l'assaut des buffets, la visite aux cadeaux, les

compliments recommencés, les nouveaux : « Tous mes vœux ! » parmi les touffes de roses ou lilas, de fleurs toutes blanches.

Puis, tout à coup, dans le brouhaha de la réception, comme il voulait traverser un petit salon pour rejoindre précisément Cécile, il s'arrêta net : une impression singulière, non pas une douleur, une sensation presque agréable au contraire, quelque chose comme le vague du demi-sommeil, comme ce geste d'un berceur invisible qui nous attire doucement, lui traversa le cerveau et il lui sembla que quelque doigt inaperçu le touchait à la tête, du côté droit.

Et André Fortis resta immobile.

Brusquement il se sentit pris de terreur... Était-ce une crise? Le passé, l'épouvantable passé, n'était-il donc pas mort?

— Allons, voyons, voyons, je me trompe!.. L'odeur des fleurs... le bruit, la foule... Il est permis d'avoir la migraine. C'est une migraine, rien de plus. J'ai la migraine, voilà.

Il s'arracha à la pensée d'angoisse qui l'avait d'un coup comme cloué sur le tapis. Il alla vers le petit salon. Cécile riait, causant, avec des amies.

Peu à peu le soir entra dans l'appartement où flottaient les odeurs de liqueurs et de roses.

M^{me} de Jandrieu donna un dernier baiser à sa fille, le général serra à la briser la main de son gendre et dans le coupé qui attendait à la porte, Cécile monta, les yeux en larmes, et André oublieux de ses craintes, heureux, joyeux!

— Ce n'est pas de chagrin que je pleure, dit Cécile assise à côté de son mari. Je regrette ceux qui sont seuls, mais je suis heureuse, vous savez!

LA CRISE EFFRAYANTE REVIENT. ANDRÉ VOIT SON PROPRE FANTÔME.

Le coupé s'arrêta devant la maison de la rue Murillo, où la femme de chambre, qui avait servi M^{lle} de Jandrieu, attendait Madame. Cécile passa rapidement devant la loge du concierge, fuyant très vite les regards curieux, et, le frisson de sa robe troublant seul le silence de l'escalier, monta, légère, comme furtive, jusqu'à l'appartement qu'ils allaient habiter. La lumière électrique éclairait dès l'antichambre, les fleurs, dont M^{me} de Jandrieu avait surveillé l'arrangement pour donner à ce logis nouveau un air de fête. Les lilas, par touffes blanches, apportaient là du printemps, un décor de joie.

Et Cécile sourit à ce cadre heureux de lumière et de fleurs.

Ils restèrent un moment silencieux, debout

devant la cheminée de leur chambre, leurs visages reflétés par la glace, le coude appuyé au marbre et les mains jointes. Leurs regards avaient une ferveur de prière. Cette solitude délicieuse qui commençait leur vie nouvelle les emplissait d'une même émotion exquise, d'une anxiété qui se fondait en douceur.

— Ma femme! disait André. Quel mot où tient toute une existence, la nôtre désormais. Ma femme!

Elle ne répondait qu'en lui serrant les mains, et l'étreinte muette disait tout un poème de tendresse.

Elle n'avait pas à parler pour qu'André la comprit. Il lisait dans cette âme comme à livre ouvert et doucement, la laissant seule dépouiller cette robe de mariée qui moulait sa taille, son corsage, cet être tout entier de séduction et de grâce, où il y avait encore un doux charme enfantin, il s'éloigna, ne disant rien, faisant signe seulement qu'il était là, tout à côté, tout près, dans la chambre qui serait la sienne, s'ouvrant sur la pièce où Cécile allait dormir.

Il écoutait se demandant à quoi pensait maintenant Cécile, ce qu'elle faisait, si elle songeait à lui.

— Elle prie peut-être.

Il ne lui déplaisait pas à lui, libre esprit, que cette enfant priât pour leur bonheur commun.

Il eût voulu le lui dire, lui parler, la revoir. Il trouvait la solitude étrange après le brouhaha du jour. La pendule sonna. Le timbre le fit sursauter.

— Tiens, je suis nerveux, moi!

Il se leva, reprit un livre au hasard, un volume de Musset : *Les Nuits*.

Du temps que j'étais écolier
Je restais, un soir, à veiller...

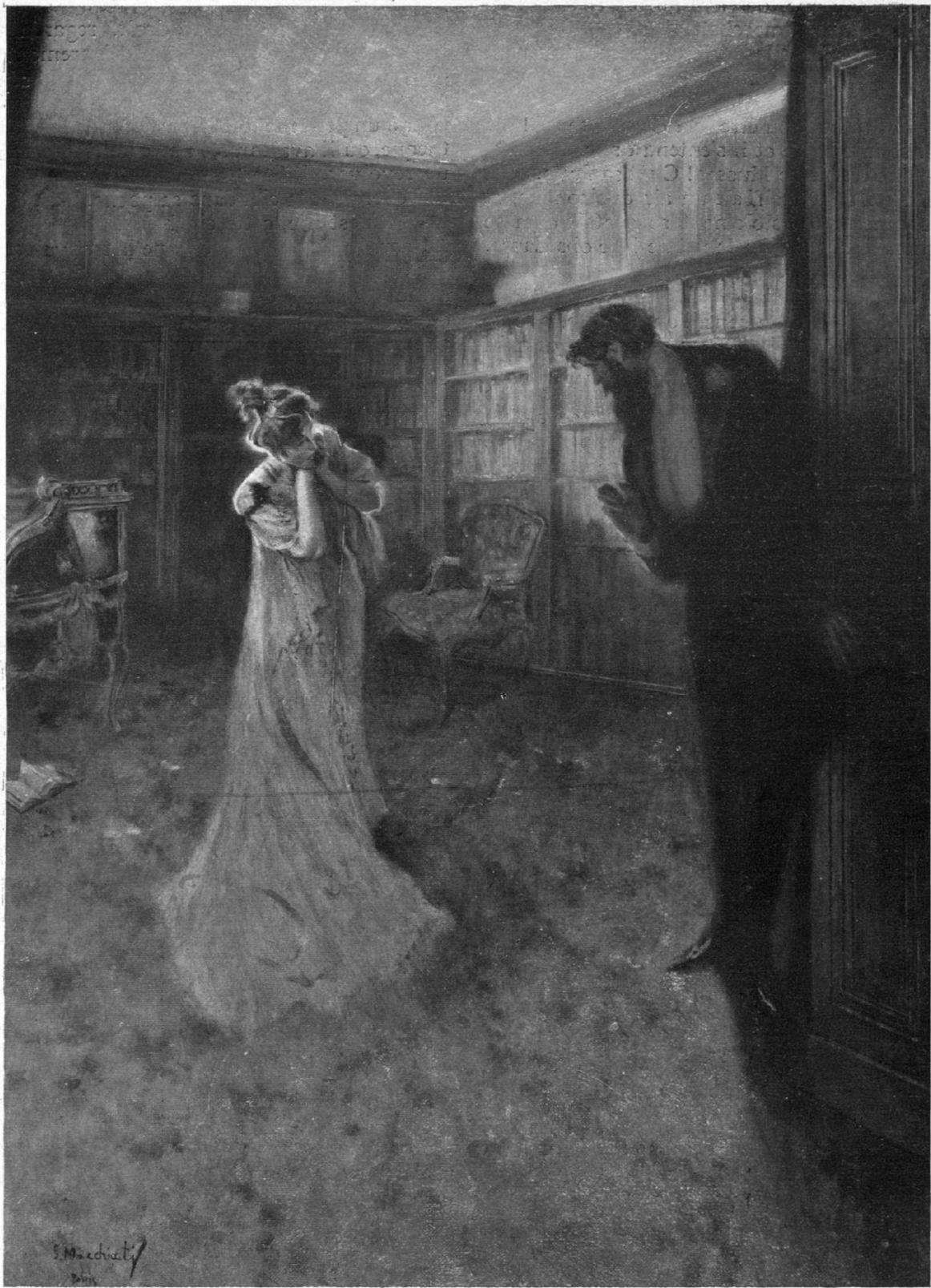
Il referma le livre bien vite. Cette *Nuit de Décembre* l'avait toujours troublé, lui trouvant la sensation d'un fantastique réel. Le docteur lui avait même dit, un jour, que l'homme qui avait évoqué cette nuit était médicalement parlant un fou.

— Ces médecins. Un tel poète!

Il trouvait d'ailleurs bizarre que le hasard de son geste l'eût conduit tout juste à cette pièce de vers qui faisait vibrer ses nerfs comme sous un archet!

Quand auprès de moi vint s'asseoir
Un écolier vêtu de noir
Qui me ressemblait comme un frère...

Le volume était resté à son rang, sur le rayon, mais les vers qu'André Fortis savait par cœur, chantaient comme un refrain, revenaient comme un lamento dans la mémoire du



ANDRÉ FORTIS EST REDEVENU " L'AUTRE "

*André tourna les yeux vers Cécile... Ces yeux paraissaient étonnés. Il eut un geste de grande honte :
— Je vous demande pardon, madame ! (Page 128, col. 2.)*

jeune homme. Il s'était assis de nouveau et il lui semblait que, derrière lui, derrière le fauteuil, quelqu'un marchait.

Dans la glace il se vit lui-même, tournant vivement, interrogative, sa tête pâle.

— Personne!

— Et qui eût pu être ici? C'est insensé!

Il se mit à rire et il s'entendit rire.

— Ce diable de Musset! C'est sa faute.

Il s'était levé, sifflait un air quelconque, et subitement, invisiblement se sentait comme ramené, poussé vers la même idée obsédante.

Je restais, un soir, à veiller...

Il éprouvait cette sensation étrange, que le veilleur de la nuit d'hiver c'était lui, et qu'il en éprouvait les angoisses et les terreurs. Un bruit venu de la chambre de Cécile, un son de voix furtif à travers la porte, et la sensation obsédante eût été chassée brusquement. Mais la chambre restait muette. A ce point que maintenant André redoutait un danger, un évanouissement, un accident.

— Si je l'appelais?

Et puis il tentait de se ressaisir. Il voulait la laisser libre. Tout à l'heure en riant, il lui dirait ses craintes...

Mais peu à peu elles prenaient, ces craintes, une autre forme. Et c'était de lui, de sa propre souffrance, maintenant, qu'il s'inquiétait. Ne ressentait-il pas, aux tempes et, là au côté droit du crâne, cette sensation de pression singulière, celle d'un doigt qui presserait les os, toucherait, invisible, le cerveau? Oui, cette lourdeur presque charmeuse, tentatrice, comme d'un sommeil attirant, très doux, ce sommeil particulier, berceur dans sa cruauté, ce sommeil maladif qui faisait de lui un autre homme, lui imposait une personnalité nouvelle, ce sommeil dont il n'avait plus, depuis longtemps, si longtemps, senti les approches, il venait là, ce sommeil, comme un spectre inattendu, disparu, brouillard fondu qui reprenait corps, se dressait, se glissait dans sa propre individualité, la chassait ou la transformait.

— Ah! dit André tout haut. Le docteur Chardin s'est donc trompé? Le docteur Chardin a donc menti?... La crise est là! Elle revient!... Mais c'est effrayant!

Et, la voix devenue rauque, il répéta encore

ce terrible mot, pour lui plein d'horreur :

— La crise!

Alors il se leva tout droit, regarda un moment avec une expression d'égarément et d'épouvantable douleur la porte qui le séparait de Cécile, puis, le pas saccadé, voulut aller à un petit meuble là-bas, près de la bibliothèque, où il avait mis, l'autre jour, une arme, un revolver.

Il cherchait la clef dans sa poche.

— Où est-elle, cette clef?

Sa main, devenue fébrile, ne la trouvait pas. Une torpeur le prenait, lui rendait la tête pesante et, tandis qu'il essayait de relier entre elles des idées éparses comme dans l'avant-sommeil, son front alourdi semblait l'entraîner en avant et vaincu il s'asseyait enfin dans le fauteuil où — inquiète à son tour, après une attente assez longue, timide, le cœur battant bien fort, Cécile ouvrant sa porte, — le trouvait assis, mais non pas endormi, songeant les yeux ouverts.

Elle s'arrêta, attendant un sourire, un mot, puis, un peu surprise, elle s'avança doucement, attendant que Fortis levât les yeux sur elle.

Dans son peignoir blanc, elle semblait, la lumière des lampes avivant l'or fin de ses cheveux, plus rose et plus délicieusement frêle, élancée, avec les élégances d'une Diane de Jean Goujon, mais d'une Diane juvénile et dont la fierté était encore timide.

L'immobilité d'André, qui ne paraissait même pas s'apercevoir qu'elle était là, la surprit. Elle n'osait pas avancer, elle se taisait, une parole de ses lèvres lui eût semblé un appel. Mais le moindre bruit, le froissement de son peignoir glissant sur le tapis, eût dû avertir André. Il ne la regardait pas. Il fixait, dans le vide, elle ne savait quelle image. Un moment elle le crut endormi.

Mais il se leva brusquement et cette fois il tourna les yeux vers elle. Ces yeux paraissaient étonnés.

Il eut un geste de grande politesse, sans affectation, le geste d'un galant homme qui salue une femme en s'excusant de passer devant elle et très doucement :

— Je vous demande pardon, madame!

(à suivre.)

JULES CLARETIE
(Illustrations de Macchiati). de l'Académie Française.

